This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

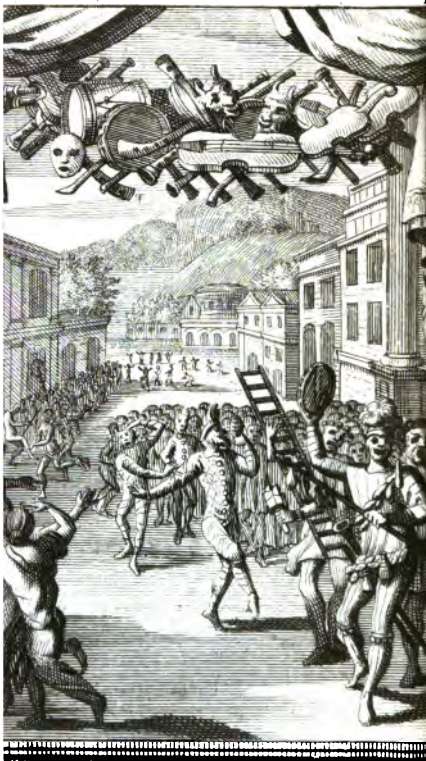
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES



Oeuvres de Dancourt
Tom. 5

amiveldt: fec

LES OEUVRES DE Mr. DANCOURT,

CONTENANT
Les nouvelles Pieces de
THEATRE

Qui se jouent à Paris,
Ornées de Danses & de Musique.
TOME CINQUIEME.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. VI.
Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

348
1175
1706
V.5

PIECES

Contenuës dans le

TOME CINQUIÉME.

LES FOLIES AMOUREUSES.
LE CHEVALIER A LA MODE
LE MOULIN DE JAVELLE.
LA FOIRE DE BESONS.
LE TUTEUR.
LA FESTE DE VILLAGE.

623

LES FOLIES AMOUREUSES

COMEDIE.

PAR

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. C C V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

ACTEURS.

ALBERT . . . . . Jaloux & tuteur d'Agathe.

ERASTE . . . . Amant d'Agathe.

AGATHE Amant d'Eraſte.

LISETTE . . . . Servante de Monſr. Albert.

CRISPIN . . . . Valet d'Eraſte.

Librarian
Sotheran
12-19-23
2181

PROLOGUE
DES
FOLIES AMOUREUSES.

SCENE PREMIERE.
MADEMOISELLE BEAUVAL.

OUY, je vous le soutiens, Messieurs, c'est fort mal fait,
Vous n'avez point de conscience.
C'est tromper, c'est piller le Public en effet.
C'est voler avec confiance.
On vient ici dans l'esperance
D'un divertissement complet.
Depuis un mois, votre affiche promet,
Que de l'Amour chez vous on verra les Folies,
En un besoin, je croi que ce sujet,
Fourniroit trente Comedies.
Et vous en prétendez donner effrontément
Une en trois Actes seulement?
Fy, fy! c'est une extravagance.
M'en croirez-vous, Messieurs? Reprenez votre argent.
Avant que la piece commence.

SCENE II.

Mr. DANCOURT, Mlle. BEAUVAL.

M. DANCOURT.

PArbleu vous vous chargez d'un soin bien obligeant !

Mlle. BEAUVAL.

Qu'est-ce à dire?

M. DANCOURT.

Hé, Mademoiselle,
De quoi diantre vous mêlez-vous ?

Mlle. BEAUVAL.

Moi, Monsieur, de quoi me mêle-t-on ?
Hé, ne devons-nous pas nous interesser tous,
A faire réussir une piece nouvelle ?

M. DANCOURT.

Vous faites sans doute éclater
Un merveilleux excés de zele,
Pour la reüssite de celle
Que nous allons representer !

Mlle. BEAUVAL.

Moi, je n'y sçai point de finesse.
J'avertis qu'elle finira
Une heure au moins plûtôt qu'un autre piece.
Et que peut-être elle ennuyra.

M. DANCOURT.

On ne peut jouer davantage ;
C'est parler comme il faut en faveur d'un Ouvrage,
L'Auteur vous en remercira.

Mlle. BEAUVAL.

L'Auteur est mon amy, je l'estime, je l'aime.

M. DANCOURT.

Vous le lui prouvez très-bien vraiment!

Mlle.

Mlle. BEAUVAL.

Sans doute. Je n'en veux pour juge que lui même ;
Et s'il avoit voulu suivre mon sentiment,
Ou qu'il eût eu moins de paresse...

M. DANCOURT.

Hé, qu'eût-il fant !

Mlle BEAUVAL.

Il eût premierement,
Changé le titre de la piece,
Qui ne lui convient nullement,
Il promet trop, il a trop d'étenduë;
Et chacun si-tôt qu'on l'entend,
Porte indifferemment la veuë
Sur toute sorte d'accident,
Dont peut l'amoureuse manie
Embarrasser l'organe du genie
Le plus sage & le plus prudent.

M. DANCOURT.

Mais à qui diantre avez-vous oüi dire
Tous les grands mots que vous repetez-là ?

Mlle. BEAUVAL.

Comment donc, s'il vous plaît ? que veut dire cela ?
Ma foi, Monsieur, je vous admire !
Il semble, aux gens, parce qu'ils sçavent lire,
Qu'on ne sçauroit parler aussi bien qu'eux.
Vous êtes de plaisans critiqueux !

M. DANCOURT.

Mille pardons, Mademoiselle ;
Je ne pretens point vous fâcher.
J'en sçai la consequence, & je ne veux tâcher
Qu'à finir au plûtôt la petite querelle,
Qu'assez à contre-temps vous paroissez chercher.

Mlle. BEAUVAL.

Qui moi ? chercher querelle ? hé bien ! la medisance !

Parce que naturellement,
Avec ſimplicité je dis ce que je penſe,
Que j'avertis le public bonnement
Qu'une piece n'a rien du titre qu'on lui donne...

M. DANCOURT.

Ouy, vous êtes tout-à fait bonne!

Mlle BEAUVAL.

Hé bien, Monſieur, pour quoi me chagriner?
Vraiment, je vous trouve admirable!
On me fait paſſer pour un diable,
Moi qui comme un mouton ſuis facile à mener.

Mr. DANCOURT.

S'il eſt ainſi, laiſſez-vous donc conduire.
Rentrez dans les foyers, ſongez à commencer.

Mlle. BEAUVAL.

Commencer moi? non, vous aurez beau dire.

M. DANCOURT.

De grace.

Mlle. BEAUVAL.

Là-deſſus rien ne me peut forcer.

M. DANCOURT.

Mademoiſelle!

Mlle. BEAUVAL.

Ah ouy! vous ſçaurez m'y reduire.

M. DANCOURT.

Quoy?...

Mlle. BEAUVAL.

Je ne joüerai point, Monſieur.

M. DANCOURT.

Mais on dira...

Mlle. BEAUVAL.

Mais on dira, Monſieur, tout ce que l'on voudra.

M. DANCOURT.

La bonne cervelle!

Mlle. BEAUVAL.

Il eſt drôle!

J'ai...

J'aurai chauffé ma tête & l'on me contraindra ?
Ah, vous verrez comme on réüſſira !

M. DANCOURT.

Si....

Mlle. BEAUVAL.

L'on me contredit : Mais ce qui m'en conſole,
Joura le rôlle qui pourra.

M. DANCOURT.

Mais ſi vous ne joüez, la piece tombera ;
Et pour ne point joüer un rôlle,
Il faut avoir des raiſons, s'il vous plaît.

Mlle. BEAUVAL.

J'en ai, Monſieur, une tres-bonne.

M. DANCOURT.

Et c'eſt ?..

Mlle. BEAUVAL.

J'en ai, vous dis-je, & je ne ſuis point folle.
Je n'en demordrai point, en un mot comme en cent ;
Votre diſcours devient laſſant,
Vous me prenez pour une Idole.
Vous croyez me pétrir comme une cire molle.
Mais vous êtes un innocent,
Et votre eloquence eſt frivole.
Vous avez beau parler, prier, être preſſant,
Je ne ſçaurois joüer ; j'ai perdu la parole.

M. DANCOURT.

Il y paroît.

SCENE III.

M. DANCOURT, Mlle. BEAUVAL ; Mlle. DES BROSSES.

Mlle. DES BROSSES.

Voici bien un autre embaras !

L'Auteur dans les foyers ſe fait tenir à quatre.
Il ne veut point laiſſer joüer ſa piece.

Mlle. BEAUVAL.

Helas !

Mlle. DES BROSSES.

Ouy, de quelques raiſons qu'on puiſſe le combattre,
Si l'on veut l'obliger on ne la joüra pas.

Mlle. BEAUVAL.

On ne la joüroit pas? hé pourquoi, je vous prie?
L'Auteur l'entend fort bien! Il ſeroit beau, ma foi,
Que meſſieurs les Auteurs nous donnaſſent la loi!
Oh! contre ſa mutinerie,
Puiſqu'il le prend ainſi, je me revolte, moi.
Pour le faire enrager, je pretend qu'on la joüe.

Mlle. DES BROSSES.

Venez donc lui parler. Tout le monde s'enroüe,
Pour lui faire entendre raiſon.

M. DANCOURT.

Mais peut-être en a-t-il quelques-unes.

Mlle. BEAUVAL.

Luy? Bon!
Ses raiſons ne ſont pas meilleures que les nôtres.
La piece eſt ſçûë, il faut la joüer, vous dit-on.
Appuyez-vous, Monſieur, ſes raiſons?

M. DANCOURT.

Pourquoi non?
Vous m'avez déja fait preſqu'approuver les vôtres.

Mlle. BEAUVAL.

Mardienne, Monſieur, finiſſez.
Je n'aime pas qu'on me plaiſante
Avec votre ſang froid.

M. DANCOURT.

Que vous êtes charmante.
Lorſque vous vous radouciſſez!

Mlle.

Mlle. BEAUVAL.

Je suis la douceur même, & je ne me tourmente,
Que quand les choses ne vont pas
Selon mes intérêts, ou selon mon attente.
Mais quand on me fâche, en ce cas,
Je deviens fière, & je fais pétulante.

M. DANCOURT.

Allez donc employer votre vivacité,
Et déployer votre eloquence.
Pour faire revenir un Auteur entêté.
Mais au moins, point de pétulance.

Mlle. BEAUVAL.

Mais d'où vient son entêtement?

Mlle. DESBROSSES.

Il dit qu'on prend plaisir à décrier sa piece;
Qu'on n'a pour les Auteurs aucun ménagement.
Qu'un si dur procedé le blesse:
Que l'un blâme son dénouement;
Que vous, vous condamnez son titre.

Mlle. BEAUVAL.

L'Auteur ment.
Je ne dis jamais rien. Est-ce que je me mêle
D'aller prôner mon sentiment?
Ce sont bien là mes allures, vrayment!

M. DANCOURT.

Pour cela, non. Mademoiselle
N'en a lâché qu'un mot confidemment;
Et tout à l'heure encore, au public seulement:
Mais ce n'est qu'une bagatelle.

Mlle. BEAUVAL.

Si je l'ai dit, je m'en dédis.
La piece est bonne, & je la soutiens telle.
Diantre soit des censeurs, & des donneurs d'avis,
Qui de leurs sots discours m'échauffent les oreilles!
Puis, je ne sçai ce que je dis.
Le dénouement est bon, le titre est à merveilles:

Car ce qui fait ce denouement,
Ne sont-ce pas d'agreables folies,
D'ingenieuses rêveries,
Que fait imaginer l'Amour dans le moment,
Pour attraper un vieux Amant ?

M. DANCOURT.

Sans doute.

Mlle. BEAUVAL.

Hé pourquoy donc est-ce qu'on le critique ?
Avec raison l'Auteur se pique.
Sur ce pied là le titre est excellent,
Et le sujet est tout-à-fait galant.
Cela reüssira.

Mlle. DESBROSSES.

Qui vous dit le contraire ?

Mlle. BEAUVAL.

De sortes gens qui ne peuvent se taire,
Qui font les beaux esprits, les sçavans connoisseurs.

M. DANCOURT.

Laissez parler de tels censeurs,
On les connoît, on ne les croit guere,

Mlle. BEAUVAL.

C'est fort bien dit.

Mlle. DESBROSSES.

La grande affaire.
Est à present de radoucir l'Auteur.

Mlle. BEAUVAL.

Il ne tiendra pas sa colere.

SCENE IV.

MR. DANCOURT, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DES BROSSES, MR. DU BOCAGE.

MR. DU BOCAGE.

Tout le monde veut s'en aller.
Hé commençons de grace, allez vous habiller.
De nos debats le Public n'a que faire.

Mlle. BEAUVAL.

Mais est-on d'accord là derriere?

MR. DU BOCAGE.

Oüy, là-dessus n'ayez point de soucy.
Une personne fort jolie,
Qui paroît beaucoup notre amie,
Et qui l'est de l'Auteur aussi,
Dans le moment vient d'arriver ici
Avec nombreuse Compagnie.
Ils disent que c'est la Folie;
Et c'est-elle en effet. J'ai bien jugé d'abord,
Comme on a mis son nom au titre de la piece,
Qu'au succés elle s'interesse.
Mais je vois quelqu'un qui s'empresse.
A venir de sa part, pour vous mettre d'accord.

SCENE V.

MR. DANCOURT, Mlle. BEAUVAL, Mlle. DES BROSSES, MR. DU BOCAGE, MOMUS.

MOMUS.

Serviteur à la Compagnie.
Des Dieux de la Mithologie

Vous voyez en moi le Bouffon,
Momus Dieu de la Raillerie,
Et partant de la Comedie,
Le Protecteur & le Patron.

Mlle. BEAUVAL.

Monsieur Momus, point de ceremonie.
Soyez le bien venu. Notre profession
Avec la vôtre a quelque ressemblance.
Gens de même condition,
Font entr'eux bien tost connoissance.

MOMUS.

Il est vrai, vous avez raison.
Là haut je raille & je fais rire :
Vous faites de même ici-bas.
Les Dieux n'échappent point aux traits de ma satyre ;
Et les hommes, je croi, quand vous voulez médire,
Ne vous échappent pas.
Je suis ravi qu'enfin nos emplois ordinaires
Mettent du rapport entre nous.
Touchez-là, je suis tout à vous.
Serviteur donc, mes amis & confreres.

Mr. DANCOURT.

Seigneur Momus, vôtre Divinité
A nôtre corps fait une grace entiere :
Mais en vous avouant ainsi nôtre confrere,
Vous nous autorisez à trop de vanité.

Mlle. BEAUVAL.

Non point du tout, laissez-le faire.
Mais dites-nous avec sincerité,
Franchement, là... quelle heureuse avanture,
Vous a fait venir dans ces lieux ?
En faveur du plus grand des Dieux,
Venez vous menager quelque conquête seure ?
Au lieu d'être Momus, n'êtes vous point Mercure ?

MOMUS.

Oh pour cela, non, par ma foi,
Chacun là haut a son emploi,

Et

Et nous n'uſurpons rien ſur les Charges des autres.
Nos rôlles ſont marquez, ainſi que ſont les vôtres,
Et de n'en point changer on ſe fait une loy,
Je voudrois bien troquer ma charge avec Mercure,
Il eſt bien plus aiſé de ſervir deux amans
Dans une tendre conjoncture,
Que de faire rire les gens.

Mlle. BEAUVAL.

Vous en pouvez parler mieux qu'un autre peut-être,
Et ſans trop vous flatter, je croi
Que vous êtes un fort grand maître.
Et dans l'un & dans l'autre emploi.

Mlle. DES BROSSES.

Mais enfin, quel deſſein icy-bas vous attire?

MOMUS.

Ne trouvant plus là-haut de ſujet de medire,
Car vous ſçavez que depuis quelque temps,
Les Dieux ſont devenus d'aſſez honnêtes gens,
Et vous n'entendez plus parler de leurs fredaines;
J'ay reſolu, malgré les perils & les peines,
De venir ſourdement m'établir en ces lieux,
Et d'y joüer la Comedie.

Mlle. BEAUVAL.

Quelle diable de fantaiſie!

MOMUS.

Dans ce deſſein capricieux,
J'amene une troupe choiſie.
J'ay pris avec moy la Folie
Et ſon futur Epoux, Monſieur du Carnaval,
De qui je ſuis un peu rival.
Chacun de nous doit, ſuivant ſon genie,
Se faire un rôlle original.
Je viens donc à Paris pour y lever Boutique,
Et pour faire valoir mon talent, comme vous.
Je croy qu'en ce pays, & ſoit, dit entre nous,

Mon humeur vive & satyrique
Ne manquera pas de pratique,
Car il n'y manque pas de foux.

Mlle. BEAUVAL.

Comment donc, mercy de ma vie!
Vous venez, dites-vous, joüer la Comedie?
Et pour vous établir vous choisissez ces lieux?
Croyez-moi, remontez aux Cieux.
Nous ne gagnons pas trop, le temps est malheureux,
Je ne souffrirai point de concurrens semblables.
Si vous m'irritez une fois,
Et contre tous les Dieux, & contre tous les Diables,
Seule je deffendrai mes droits.

MOMUS.

Nous ne pretendons point nuire à vôtre fortune.
Joignons-nous de bonne amitié;
Nous partagerons par moitié,
Et nous ferons bourse commune.
Si non, nouveaux Comediens,
Nous irons courir la campagne;
Et si malgré tous nos moyens
Nous depensons plus qu'on ne gagne,
Nous leverons un Opera,
Qui peut-être reüssira.
Nous jouërons des pieces nouvelles.
Nous avons des Musiciens,
Dont les voix sonores & belles,
Ne sont point artificielles,
Et nos pas des Italiens,
De qui les voix ne sont ni mâles ni femelles.

Mlle. BEAUVAL.

J'ay grande opinion de vôtre habilité;
Mais cependant, avant que de finir l'affaire,
Et d'entrer en societé,
Encor, faut-il bien voir ce que vous sçavez faire.

MOMUS.

Vous pouvez, à l'essay, juger de nos talens.

Et

Vous êtes, ce me semble, en peine,
Et vous auriez besoin de quelque Scene,
De quelques airs vifs & brillans,
Pour allonger vôtre piece nouvelle.

Mr. DU SOCAGE.

Voila le fait.

MOMUS.

C'est une bagatelle.
Je ne veux que quelques momens,
Pour preparer des divertissemens,
Dont le public je croy pourra se satisfaire.
Nous autres Dieux, nous ne sçaurions mal faire.

Mlle. BEAUVAL.

Tous Dieux que vous soyez, je soutiens le contraire,
Le Public a le goût si delicat, si fin,
Qu'avec tous vos talens, & vôtre esprit divin,
Ce ne sera pas peu que de pouvoir luy plaire.
Mais quel sujet choisirez vous enfin?

MOMUS.

Je n'en manqueray pas, & j'en fais mon affaire.
Tout à l'heure, dans vos foyers,
J'ai trouvé des sujets pour mille Comedies:
Nombre d'originaux, de tous Arts & Metiers,
Dont on peut sur la Scene extraire des copies:
Un Marquis éventé, qui vient avec fracas,
En bourdonnant un air étaler ses appas:
Une sçavante à toute outrance,
Que decide à tors, à travers
Des Auteurs de prose & de vers,
De l'Andrienne & de Terence:
Un Abbé d'égale science,
Qui dressant son petit collet,
D'un air presomptueux, & d'un ton de faucet,
Applaudit à son ignorance:
Un tas de ces faux mécontens
Et de la Cour & du Service,
Qui se plaignent de l'injustice
Qu'on leur fait depuis si long temps;
Qui prenant un autre exercice,

Et

Et mépriſant de vains lauriers ;
Bornent tous leurs Exploits guerriers
A lorgner dans une couliſſe
Quelque belle au tendre regard,
Laquelle auſſi n'eſt pas novice
A contre lorgner de ſa part.
Ne ſont-ce pas-là, je vous prie,
D'amples ſujets de Comedie ?

Mlle. BEAUVAL.

Ah tout beau, Monſeigneur Momus !
Avec tous ces gens-là point de plaiſanterie,

Mlle DES BROSSES.

Nous ſouffririons de vôtre raillerie?

MOMUS.

Je vois ce qui vous tient. Vous aimez les écus.
Je n'en dirai pas davantage,
Et ce ne ſont point eux auſſi que j'enviſage,
Pour ſervir de matiere au divertiſſement.
Nous vous donnerons ſeulement,
Quelques chanſons, & gentilles gambades,
Que du mieux qu'ils pourront feront mes camarades ;
Quelque agreable petit rien,
Des amuſantes bagatelles,
Qui ſont ſouvent de vos pieces nouvelles
Tout le ſuccés & le ſoutien.

M. DANCOURT.

L'imagination merite qu'on la loue,
Et la piece je croi s'en trouvera fort bien.

Mlle. DES BROSSES.

Sur ce pied-là l'Auteur voudra bien qu'on la joue.

Mlle. BEAUVAL.

Commençons donc.

MOMUS *au Parterre.*

Meſſieurs vous ſerez les témoins
De nôtre zele & de nos ſoins.
Nous deſcendons exprés de la celeſte voute,
Pour vous donner quelques plaiſirs nouveaux.

On

On ne fait pas ce chemin qu'il n'en coute;
Il ſeroit bien fâcheux, qu'aprés tant de travaux,
Avec un pied de nez, & n'ayant pû vous plaire,
On vit rentrer dans la celeſte Sphere
Une troupe de Dieux penaux.
Je vous fais donc, Meſſieurs, tres-inſtante priere,
(La priere d'un Dieu n'eſt pas à rejetter)
De vouloir à ma Troupe accorder grace entiere.
Si favorablement vous daignez l'écouter,
Je vous promets, foy de Dieu veridique,
Qui raille aſſez ſouvent, mais qui ne ment jamais,
Que de ma veine ſatirique
Vous n'exercerez point les traits.
C'eſt beaucoup dans un temps où chacun dans ſa vie,
Fait pour le moins un folie.
Adieu, juſqu'au revoir. Sur-tout, vivons en paix.

Fin du Prologue.

LES FOLIES AMOUREUSES, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

Ou'on est un plein repos chacun encor sommeille,
Quel demon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hazarder de sortir si matin?

AGATHE.

Paix, tay-toy, parle bas, tu sçauras mon destin.
Eraste est de retour.

LISETTE.

Eraste?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où sçavez-vous cela, Madame, je vous prie?

AGATHE.

Je crûs le voir hier paroître dans ces lieux,
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LI-

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que vôtre diligence
Ait du Seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'eſt un guide excellent que l'amour.

AGATHE.

J'étois à ma fenêtre, en attendant le jour;
Quand quelqu'un eſt ſorty, voyant la porte ouverte,
J'ai ſaiſi promptement l'occaſion offerte,
Tant pour prendre le frais, que pour flatter l'eſpoir.
Qui pourroit attirer Eraſte pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre
Il arrive le ſoir, & vous au point du jour,
Vous l'attendez icy pour flater ſon amour.
C'eſt perdre peu de temps. Mais ſi par avanture,
Albert vôtre tuteur, jaloux de ſa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux.
J'ay trop long-temps langui ſous ſon cruel empire;
Je leve enfin le maſque; & quoy qu'il puiſſe dire,
Je veux ſans nul égard luy montrer deſormais,
Comme je pretens vivre, & combien je le hais.

LISETTE.

Que le Ciel vous maintienne en ce deſſein louable!
Pour moi, j'aimerois mieux cent fois ſervir le diable.
Ouy, le diable. Du moins quand il tiendroit Sabat,
J'aurois quelque repos, Mais dans mon triſte état,
Soir, matin, jour & nuit, je n'ai ny paix ny treve.

Si

Si cela dure encore, il faudra que je creve.
Tant que le jour eſt long il gronde entre ſes dents,
» Fais-cecy, fais celà, va, vien, monte, deſcends.
» Fais bien la geurre à l'œil, ferme porte & fenêtre,
» Avertis, ſi de loin tu vois quelqu'un paroître.
Il s'arrête, il s'agite, il court, ſans ſçavoir où,
Toute la nuit il rode ainſi qu'un loup garou;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle,
Luy, quand il dort d'un œil, l'autre fait ſentinelle.
Il n'a ri de ſa vie; il eſt jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux;
J'aimerois mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que ſervir plus long-temps un maître de la ſorte.

AGATHE.

Liſette, tous nos maux vont finir deſormais.
Qu'Eraſte eſt different du portrait que tu fais!
Dés mes plus tendres ans chez ſa mere nourrie,
Nos cœurs ſe ſont trouvez liez de ſympathie.
Et l'amour acheva par des nœuds plus charmans,
De nous unir encor par ſes engagemens.
Plutôt que de ſouffrir la contrainte effroyable,
Qui depuis quelque temps & me gêne & m'accable.
Je ſerois fille à prendre un parti violent;
Et ſous un habit d'homme, en Chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert, & de ſes loix ſi dures,
J'irois par le pays chercher des avantures.

LISETTE.

Oh! ſans aller ſi loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous ſuis caution que vous en trouverez.

AGA-

AGATHE.

Tu ne ſçais pas encor quel eſt mon caractere,
Quand on m'impoſe un joug à mon humeur contraire.
J'ay vêcu dans le monde au milieu des plaiſirs,
La contrainte où je ſuis irrite mes deſirs.
Preſentement qu'Eraſte à m'épouſer s'apprête,
Mille vivacitez me paſſent par la tête ;
J'ay du cœur, de l'eſprit, du ſens, de la raiſon,
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du Château la porte eſt-elle ouverte ?

LISETTE.

Bon ! votre vieux Cerbere eſt à la découverte,
Faut il le demander ? Il rode dans les champs,
Il fait toute la nuit ſentinelle en dedans ;
Et ſur le point du jour il va battre l'eſtrade.
S'il pouvoit par bonheur choir en quelque embuſcade,
Et que des grillards avec de bons bâtons...
Mais paix, j'entens du bruit, quelqu'un vient, écoutons.

TRAITA

SCENE II.

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT.

J'Ay fait dans mon Château toute la nuit la ronde
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ay voulu même encor m'aſſurer des dehors.

Grace

Grace au Ciel, tout va bien. Une terreur secrete,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiete.
Je vis hier roder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinoit ces lieux
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence;
Et pour laisser Agathe, à l'aise respirer,
Je n'ay, par bonté d'ame, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles,
Je veux du haut-en-bas faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.
Mais j'entens quelque bruit, & dans le crepuscule,
Approchons. Qui va-là? Personne ne répond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE.

Je tremble.

ALBERT.

C'est Lisette. Agathe est avec elle.

AGATHE.

Est-ce donc vous, Monsieur, qui faites sentinelle?

ALBERT.

Ouy, Ouy, C'est moi; c'est moi. Mais à l'heure qu'il est,
Que venez vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette & moy, Monsieur, nous avons fait partie,
D'être devant le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore, & respirer le frais.

LI-

LYSETTE.

Ouy,

ALBERT.

Respirer le frais & voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvoit faire à vôtre fenêtre.
Ici pour me trahir vous êtes de complot.

LYSETTE.

Que ce seroit bien fait!

ALBERT.

Que dis-tu?

LYSETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sens intrigue, & qui sont retenuës,
Sont à l'heure qu'il est dans leur lit étenduës,
Dorment tranquillement, & ne vont point si tôt
Prendre dans une cour ny le froid ny le chaud.

LYSETTE.

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repose?
Chez-vous toute la nuit on n'entend autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir;
Lorsque par grand hazard quelquefois je sommeille,
Un bruit affreux de clefs en sursaut me reveille;
Je veux me rendormir, mais point. Un Juif errant
Qui fait du mal d'autruy son plaisir le plus grand;
Un Lutin que l'Enfer a vomi sur la terre,
Pour faire aux gens dormans une éternelle guerre,
Commence son vacarme & nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel est ce Lutin, & ce Juif errant?

LYSETTE.

Vous.

ALBERT.

Moy?

LYSETTE.

Ouy, vous. Je croyois que ces bruſques manieres.
Venoient de quelque eſprit qui vouloit des prieres;
Et pour mieux m'éclaircir dans ce fâcheux état,
Si c'étoit ame, ou corps qui faiſoit ce ſabat,
Je mis un certain ſoir, à travers la montée;
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée.
Cela fit tout l'effet que j'avois eſperé.
Si-tot que pour dormir chacun fut retiré;
En perſonne d'eſprit, ſans bruit & ſans chandelle,
J'allai dans certain coin me mettre en ſentinelle.
Je n'y fus pas long temps, qu'auſſi-toſt, patatras,
Avec un fort grand bruit voila l'eſprit à bas.
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées,
Lui font avec le nez meſurer les montées.
Soudain j'entens crier: A l'aide, je ſuis mort,
A ces cris redoublez & dont je riois fort,
J'accours, & je vous vois étendu ſur la place,
Avec une apoſtrophe au milieu de la face;
Et votre nez caſſé me fit voir par écrit,
Que vous étiez un corps, & non pas un eſprit.

ALBERT.

Ah, malheureuſe engeance, appanage du diable!
C'eſt-toi qui m'as joüé ce tour abominable.
Tu voulois me tuer avec ce trait maudit?

LYSETTE.

Non, c'étoit ſeulement pour attrapper l'eſprit.

ALBERT.

Je ne ſçai maintenant qui retient mon courage,

Que

Que de vingt coups de poing au milieu du visage . . . .

AGATHE.

Eh, Monsieur, doucement!

ALBERT.

Vous pourriez bien ici,
Vous la belle, attraper quelque gourmade aussi.
Taisez-vous, s'il vous plaît. Pour punir son audace,
Il faut que de chez moi sur le champ je la chasse.
Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE *pleurant.*

Juste Ciel! quel arrêt!
Monsieur!

ALBERT.

Non, dénichons au plûtôt, s'il vous plaît.

LISETTE, *riant.*

Ah, par ma foi, Monsieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triste personne,
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur!
Un Ecolier qui sort d'avec son Precepteur;
Une fille long-temps au célibat liée,
Qui quitte ses parens pour être mariée;
Un esclave qui sort des mains des Mécreans,
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans;
Un heritier qui voit un oncle rendre l'ame,
Un époux quand il suit le convoi de sa femme,
N'ont pas le de my quart tant de plaisir que j'ay.
En recevant de vous ce bienheureux congé

ALBERT.

De sortir de chez moi tu peux être ravie?

LISETTE.

C'est plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Ouy? Puisqu'il est ainsi, je change de desir,

Et je ne prétens pas te donner ce plaisir.
Tu resteras ici pour faire penitence.
Et vous, sans raisonner, rentrez en diligence.
Agathe rentre en faisant la reverence, & Lisette en fait autant; & Albert continue.
Demeure-toi, je veux te parler sans témoins.
(*à part*) Il faut l'amadoüer, j'ai besoin de ses soins.

SCENE III.

ALBERT, LISETTE.

ALBERT.

ALlons, faisons la paix, vivons d'intelligence.
Je t'aime dans le fonds, & plus que l'on ne pense.

LISETTE.

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

ALBERT.

Un bel amour, vrayment, à me casser le nez!
Mais je pardonne tout, & te donne promesse,
Que tu ressentiras l'effet de mes largesses,
Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE.

Voyons. De quel service est-il donc question.

ALBERT.

Tu sçais depuis long-temps, que sur le fait d'Agathe,
J'ai, comme on doit avoir, l'ame un peu delicate.
La Donzelle bien-tôt prendroit le mord aux dents,
Sans la précaution que prés d'elle je prens.
Prés la Dame du Bourg jusqu'à quinze ans nourrie,

Tou-

Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie.
Cette Dame étant morte, un parent me prie
D'en vouloir prendre soin, & me la confia.
L'amour depuis ce temps s'est glissé dans mon ame,
Et j'ai quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme? Fy donc!

ALBERT.

Qu'entens-tu par ce ton.

LISETTE.

Fy, vous dis-je!

ALBERT.

Comment?

LISETTE.

Hé fy fy, vous dit-on?
Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise;
Et j'en appellerois à votre barbe grise.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfans de mon hymen passé,
Et je veux achever ce que j'ai commencé;
Faire des heritiers, dont l'heureuse naissance,
De mes collateraux détruise l'esperance.

LISETTE.

Ma foi, faites, Monsieur tout ce qu'il vous plaira,
Jamais posterité de vous ne sortira.
C'est moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc?

LISETTE.

Que sçais-je?

ALBERT.

Qui t'a de diviner donné le privilege?
Dy donc, parle, réponds.

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien.

Sans dire la raiſon, vous la devinez bien.
Je m'entens, il ſuffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine.
Ce ſera mon affaire, & point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah! vous avez raiſon.

ALBERT.

Tu ſçais bien qu'ici bas,
Sans trouver quelqu'embuche on ne peut faire un pas.
Des pieges qu'on me tend mon ame eſt allarmée.
Je tiens une Brebis avec ſoin enfermée:
Mais des loups raviſſans rodent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conſerver:
Et pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la bergerie;
Faire avec ſoin griller mon Château tout au tour,
Et ne laiſſer par-tout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ay beſoin de tes ſoins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon deſir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui, moi?

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention.
Paroiſſe être l'effet de ma précaution.
Agathe avec raiſon pourroit être allarmée,
De ſe voir par mes ſoins de la ſorte enfermée,
Cela pourroit cauſer du refroidiſſement.
Mais, en fille d'eſprit, il faut adroitement,
Luy dorer la pilulle, & luy faire comprendre,
Que tout ce qu'on en fait n'eſt que pour le défendre;
Et que la nuit paſſée un nombre de bandits,
N'a laiſſé que les murs dans le prochain logis.

LI-

LISETTE.

Mais croyez vous, Monsieur, avec ce stratagême,
Et bien d'autres encor dont vous usez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux?

ALBERT.

Ce n'est pas ton affaire, il suffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous êtes fou de vouloir, à votre âge,
Pour la seconde fois tâter du mariage;
Plus fou, d'être amoureux d'un objet de quinze ans,
Encor plus fou d'oser la griller là-dedans.
Ainsi, dans ce dessein funeste en conséquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux petites maisons.

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ay de bonnes raisons.

LISETTE.

Pour moi, grace aux effets de la bonté celeste,
J'ai jusqu'apresent eu de la vertu de reste:
Mais si j'avois amant ou mary de ce goût,
Ils en auroient, parbleu, sur la tête & partout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre esperance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins,
Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sçais-tu qu'aprés avoir employé la priere,
Je sçaurai contre toi prendre un parti contraire?

LISETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,

Vous m'entendrez toûjours vous dire, qu'un jaloux,
Eſt un objet affreux, à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudroit de bon cœur voir à cent pieds ſous terre;
Qu'il n'eſt rien plus hideux; que Sathan, Lucifer,
Et tant d'autres Meſſieurs habitans de l'Enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmans, plus aimables,
Des boureaux moins cruels & moins inſupportables,
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez, j'ai dit, je me retire. adieu.

SCENE IV.

ALBERT.

POur me trahir ici tout le monde s'employe.
On diroit qu'ils n'ont pas tous de plus grande joye.
Liſette ne vaut rien: mais de crainte de pis,
Malgré ſa bruſque humeur, je la garde au logis.
Je ne laiſſeray pas, quoi qu'on diſe & qu'on gloſe,
D'accomplir le deſſein que mon cœur ſe propoſe.

SCENE V.

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

MOn maître qui m'attend au Cabaret prochain,
M'envoye ici devant pour sonder le terrain.
Voila je crois nôtre homme, il faut feindre de forte...

ALBERT.

Que faites vous ici seul, & devant ma porte ?

CRISPIN.

Bonjour Monsieur.

ALBERT.

Bon jour.

CRISPIN.

Vous portez vous bien ?

ALBERT.

Ouy.

CRISPIN.

En verité, j'en ai le cœur bien rejoüy,

ALBERT.

Content, ou non content, quel sujet vous attire,
Et quel homme êtes-vous ?

CRISPIN.

J'aurois peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers d'après le naturel,
Que je puis m'appeller un homme universel.
J'ai couru l'univers, le monde est ma patrie ;
Faute de revenu, je vis de l'industrie,
Comme bien d'autres font, selon l'occasion :
Quelquefois honnête homme, & quelquefois fripon
J'ai servi solomaize un an dans la Maninne ;
Et me sentant le cœur enclin à la sapine,

Aprés avoir été dix-huit mois Flibustier,
Un mien parent me fit apprentif Malotier.
J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne,
Et j'étois Miquelet dans les guerres d'Espagne.

ALBERT.

Voila bien des métiers! Du turbas jusques en haut
Cet homme ne paroît avoir l'air d'un marmot.
Que faites-vous icy? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non, il faut parler.

CRISPIN, *part.*

Je ne sçai que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces fripons,
Qui rodent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN.

Vous me connoissez mal, j'ai d'autres soins en tête.
Tandis que le hazard dans ce séjour m'arrête;
Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,
Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

ALBERT.

Des simples?

CRISPIN.

Ouy, Monsieur, tout le temps de ma vie,
J'ai fait profession d'exercer la Chymie.
Tel que vous me voyez, il n'est gueres de maux,
Où je ne sçache remedier à propos.
Pierre, gravelle, tour, vertiges, vapeurs de mere,
On m'a même accusé d'avoir un caractere.
Il ne s'en fut fallu qu'un degré de chaleur,
Pour être de mon temps de plus brûlant sujet.

A L-

ALBERT.

Cet habit cependant, n'eſt pas de competance.

CRISPIN.

Vous ſçavez que l'abit ne fait pas la ſcience ;
Et je ne ſerois pas reduit d'être valet,
Si je n'avois eu bruit avec le Chatelet.
Mais un jour ou verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous ?...

CRISPIN.

Voyez la médiſance !
Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
Moi troiſiéme, & le jour étant ſur ſon declin ;
En un certain bourbier j'apperçus certain coche,
En homme ſecourable auſſi-tôt je m'approche ;
Et pour le ſoulager du poids qui l'arrêtoit,
J'ôtay des magazins les pacquets qu'il portoit.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces pacquets perdus me rendre reſponſable.
Le Prevôt s'en mêloit. C'eſt pourquoi mes amis
Me conſeillerent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'eſt agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre où j'ay fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont veu ſoutenir tout le feu,
Et batailler un jour ſeul contre un party bleu.
J'ay dans le Milanois payé de ma perſonne.
Sçavez-vous bien, Monſieur, que j'étois dans Cremone ?

ALBERT.

Je vous crois. Mais aprés tous ces exploits fameux,
Que voulez vous enfin de moy ?

CRISPIN.

Ce que je veux ?

ALBERT.

Ouy.

CRISPIN.

Rien. Je croy qu'on peut, quoique l'on en raiſonne,
Se promener icy ſans offenſer perſonne.

ALBERT.

Ouy. Mais il ne faut pas trop long-temps y reſter.
Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur! Avant de nous quitter,
Dites moi, s'il vous plaît, Monſieur à qui peut être
Le Château que voila?

ALBERT.

Mais..., il eſt à ſon maître.

CRISPIN.

C'eſt parler comme il faut. Vous repondez ſi bien,
Que l'on ne peut ſi tôt quitter vôtre entretien.
Nous devons à la ville aller ce ſoir au gîte.
Y ſerons nous bien-tôt?

ALBERT.

Si vous allez bien vîte.

CRISPIN.

Cet homme n'aime pas les converſations.
Pour finir en un mot toutes mes queſtions,
Je pars, & dites-moi quelle heure il pourroit être.

ALBERT.

La demande eſt plaiſante. A ce qu'on peut connoître,
Vous me croyez icy mis comme les cadrans,
Pour du haut d'un clocher montrer l'heure aux paſſans.
Allez l'apprendre ailleurs, partez, je vous conſeille
De ne pas plus long-temps étourdir mon oreille.
Vôtre aſpect me fatigue autant que vos diſcours,
Adieu bonjour.

SCE-

SCENE VI.

CRISPIN *seul.*

CEt homme a bien de l'air d'un Ours.
Par ma foi, ce debut commence à m'interdire.
Le Vieillard me paroît un peu sujet à l'ire;
Pour en venir à bout il faudra batailler.
Tant mieux, c'est où je brille, & j'aime à ferrailler.
Mais j'apperçois mon maître.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

HE bien, quelle nouvelle,
Chez Crispin, dans ces lieux as-tu vu cette Belle?
As-tu vu ce Tuteur; & vois-tu quelque jour
Quelque moyen d'espoir qui fasse mon amour?

CRISPIN.

Je vous dirai la vérité, ce n'étoit pas la peine
De venir de Milan icy tout d'une haleine;
Pour nous en retourner d'abord du même train,
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.
Ah! que ce Mont-Cenis est un pas ridicule!
Vous, Monsieur, il, Monsieur, quand ma maudite mule
Me jetta par malice en ce trou si profond!
J'fus près d'un quart d'heure à rouler jusqu'au fond.

ERASTE.

Ne badine donc point, parle d'autre maniere.

CRISPIN.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire,
Je vous diray, Monsieur, que j'ay veu le jaloux
Qui m'a reçû d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du Canon pour emporter la place.

ERASTE.

Nous en viendrons à bout, quoi qu'il dise, & qu'il fasse;
Et je ne pretens point abandonner ces lieux,
Que je n'en sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'Amour de ce brutal vaincra la resistance?

CRISPIN.

J'aurois pour le succés assez bonne esperance,
Si de quelque argent frais nous avions le secours.
C'est le nerf de la guerre, ainsi que des amours.

ERASTE.

Ne te mets point en peine, Agathe en mariage,
A trente mille écus de bon bien en partage.
Quand elle n'auroit rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui feroit tes yeux.
Dés les plus tendres ans elle a ma foy ravie,
Son image en mon cœur est tellement gravée,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos doux cœurs qui sembloient l'un pour l'autre être faits,
Goutoient de ver amour l'heureuse intelligence,
Quand ma mere mourut. Dans cette decadence,
Albert, ce vieux jaloux que l'Enfer confondra,
Par avis de parens, d'Agathe s'empara.
Je ne le connois point, & sur comme je pense,
Je subis, en dernier nom d'la fille connoissance.

On

On m'a dit qu'il étoit d'un tres-fâcheux esprit,
Defiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut scavoir d'abord si dans la forteresse
Nous nous introduirons par force, ou par adresse;
S'il est plus à propos, pour nos desseins conçus,
Ce faire un siége ouvert, ou former un blocus.

ERASTE.

Tu te sers à propos des termes militaires.
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La tête doit toujours agir avant les bras.
Ce n'est pas d'aujourd'huy que je voy des combats;
J'ay même deserté deux fois dans la Milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un Siege reüssisse,
Il faut premierement s'emparer des dehors,
Connoître les endroits les foibles, & les forts.
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverse un rempart, on fait breche aussitôt,
On avance en bon ordre, & l'on donne l'assaut.
On égorge, on massacre, on tuë, on vole, on pille.
C'est de même, à peu prés, quand on prend une fille.
N'est-il pas vrai, Monsieur?

ERASTE.

A quelque chose prés.
La suivante Lisette est dans nos interêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,

Et plus pour le ſuccès on conçoit d'eſperance.
Il la faut avertir que ſans bruit, ſans tambours,
Il eſt toute la nuit arrivé du ſecours;
Luy faire des ſignaux pour luy faire comprendre
Ce qu'il doit faire.

ERASTE.

Allons voir là-deſſus quels moyens il faut prendre,
Et pour ne point donner des ſoupçons dangereux,
Evitons de reſter plus long-tems en ces lieux.

CRISPIN.

Moy, comme Ingenieur, & Chef d'Artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie,
Pour battre en bréche Albert, & l'obliger bien-tôt,
A nous rendre la place, ou ſoutenir l'aſſaut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALBERT *seul.*

UN secret confié, dit un excellent homme,
(J'ignore son Païs, &. comment il de se nomme)
C'est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder.
Cependant, n'en déplaise à ce Docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ay fait par le jardin entrer le Serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer,
Je veux faire sortir Agathe, & sa suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante.
Il faut les appeller, afin qu'à son plaisir,
L'Ouvrier libre & seul puisse agir à loisir,
Quand j'auray sur ce point satisfait ma prudence,
Il faudra les resoudre à prendre patience.
Hola, quelqu'un? Venez sous ces arbres épais,
Pendant quelques momens prendre avec moi le frais.

SCENE II.

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

LISETTE.

VOila du fruit nouveau. Quel Demon favorable?

Vous

ous rend l'accueil ſi doux, & l'humeur ſi traitable!

r vôtre ordre étonnant, depuis plus de ſix mois,

ous ſortons aujourd'huy pour la premiere fois.

ALBERT.

faut changer de lieu. Quelquefois dans la vie, plus charmant ſejour a la fin nous ennuye.

AGATHE.

ous quelqu'autre climat que je ſois avec vous, air n'y ſera pour moy ny meilleur ny plus doux.

ne ſçay pas pourquoy ; mais enfin je ſoupire, uand je ſuis pres de vous, plus que je ne reſpire.

ALBERT.

on cœur à ce diſcours ſe pâme de plaiſirs ce faut-il Epoux pour calmer ces ſoupirs.

AGATHE

s filles d'ordinaire aſſez diſſimulées, nt au ſeul nom d'Epoux d'abord les reſer- vées, aſquent leurs vrais deſirs, & répondent ſou- vent aimer d'autre party que celuy du Couvent. ur moy que le pouvoir de la verité preſſe, il ne trouve en cela ny crime ny foibleſſe, y le cœur plus ſincere, & je vous dis ſans fard, e j'aſpire à l'hymen, & plûtôt que plus tard.

LISETTE.

eſt bien dit. Que ſert-il, au printems de ſon âge, vouloir ſe ſouſtraire au joug du mariage, de ſe retrancher du nombre des vivans? étoit des maris bien avant des Couvents ; je tiens moi, qu'il faut ſuivre en toute methode, la plus ancienne, & la plus à la mode.

Le

Le parti d'un Epoux eſt le plus ancien,
Et le plus ſaſſé, c'eſt pourquoi je m'y tiens.

ALBERT.

En perſonnes d'eſprit vous parlez l'une & l'autre.
Mes ſentimens auſſi ſont conformes au vôtre,
Je veux me marier. Riche comme je ſuis,
Ou me vient on offrir des ſœurs ou des parentes,
Qui paroiſſent pour moi d'un tiés grand avantage;
Mais je répons toûjours qu'un autre amour m'engage,
Que mon cœur poſſéde de ma rare beauté,
Pour toi ſeule ſoupire, & que de ſon côté
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc?

ALBERT.

Oui, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'emguillonne.

AGATHE.

Vous avez, vous avez dit?

AGATHE.

Qu'un froid de vos auteurs,
Pour moi t'a nourriſſois une ſincére ardeur.

AGATHE.

Vôtre affection vraiment ne paroît guéres.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, & ſe taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel ſecret ſi mal.

ALBERT.

Et pour quoi, moi enfant?

AGATHE.

C'eſt que rien n'eſt ſi fou,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas?

AGA-

AGATHE.

Non : mais en recompense
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Eh pourquoi ?

AGATHE.

Qui le sçait ?
On aime sans raison, & sans raison on hait.

LISETTE.

Si l'aveu n'eſt pas tendre, il eſt du moins ſincere.

ALBERT.

Aprés ce que j'ay fait, Baſilic, pour vous plaire.

LISETTE.

Ne nous emportons point. Voyons tranquillement,
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits ſont effacez, elle eſt aimable, & fraîche ;
Elle a l'eſprit bien fait, & vous l'humeur revêche ;
Elle n'a pas ſeize ans, & vous êtes fort vieux ;
Elle ſe porte bien, vous êtes cacheux ;
Elle a toutes ſes dents, qui la rendent plus belle ;
Vous n'en n'avez plus qu'une, encore brandle-t-elle ;
Et doit être emportée à la premiere toux :
A quelle malheureuſe icy-bas plaiſiez-vous ?

ALBERT.

Si j'y pris, pour lui plaire une inutile peine,
Je veux, par le ſang bleu, meriter cette haine,
Et mettre en ſeureté ſes dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous Damoiſeaux, où de ſon arrogance
Elle aura tout loiſir de faire penitence.
Allons ; vîte, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller ?

ALBERT.

Vous le ſçaurez tantôt, marchons ſans tant parler.
Quel fâcheux contre-temps dans cette conjoncture!
Au Diable le fâcheux, & ſa ſotte figure.

SCENE III.

ERASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

Eraſte entre comme un homme qui ſe promene.
Il appérçoit Albert, & le ſalut.

ALBERT.

SOuhaitez-vous, Monſieur, quelque choſe de moi?

LYSETTE *bas.*

C'eſt Eraſte.

AGATHE *bas.*

Paix donc, je le vois mieux que toy.

Eraſte continuë à ſaluer.

ALBERT.

A quoi ſervent ces façons que vous faites?
Parlez donc, je ſuis las de toutes ces courbettes.

ERASTE.

Etranger dans ces lieux, & ravi de vous voir,
Vous rendant mes reſpects je remplis mon devoir,
Aſſez prés de chez vous ma chaiſe s'eſt rompuë.
Lorſque à la reparer icy l'on s'evertuë,

Ac-

Attiré par l'aſpect & le frais de ces lieux,
Je viens y reſpirer un air delicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, Monſieur; l'air qu'ici l'on reſpire,
Eſt tout-à-fait mal ſain. Je dois même vous dire;
Que vous ferez fort mal d'y demeurer long-temps,
Et qu'il eſt dangereux & mortel aux paſſans.

AGATHE.

Helas! rien n'eſt plus vrai. Depuis que j'y reſpire,
Je languis nuit & jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toûjours du même vin
Que celui que nôtre hôte a percé ce matin;
Et je deffie icy, toux, fievre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

ALBERT.

Qu'elle ſe porte bien, ou qu'elle ſoit malade,
Cherchez un autre lieu pour vôtre promenade.

ERASTE.

Cet objet que le Ciel a pris ſoin de parer,
Cette veuë où mon œil ſe plaît à s'égarer,
Enchante mes regards, & jamais la nature
N'étalla ſes attraits avec tant de parure.
Mon cœur eſt amoureux de ce qu'on voit icy.

ALBERT.

Oüy, le Païs eſt beau, chacun en parle ainſi.
Mais vous employriez mieux la fin de la journée.
Vôtre chaiſe à preſent doit être accommodée,
Vôtre preſence icy ne fait aucun beſoin,
Partez; vous devriez être déja bien loin.

ERASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moy, je vous prie...

ALBERT.

Puiſque de habiller vous avez tant d'envie,

Je

Je vais vous écouter avec attention.
(*à Agathe & à Liſette*) Rentrez, rentrez.

LISETTE.

Monſieur....

ALBERT.

Eh, rentrez, vous dit-on.

ERASTE.

Je me retireray plûtôt que d'être cauſe,
Que Madame pour moi ſouffre la moindre choſe.

AGATHE.

Non, Monſieur, demeurez; & juſques à demain.
Differez, croyez moy de vous mettre en chemin;
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins ſont mal-ſeurs.

ALBERT.

Que de ceremonie?
Allons vîte, rentrons.

LISETTE.

Oüy, oüy je rentreray.
Mais devant ces Meſſieurs, tout haut je vous diray,
Que le Ciel enverra quelque honnête perſonne,
Pour faire enfin ceſſer les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de ſix mois dans ce Cloître nouveau,
Nous n'avons apperçû que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée eſt interdite.
Tout dans cette maiſon eſt ſujet à viſite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin,
Rien n'entre icy, s'il n'eſt du genre feminin.
Jugez ſi quelque fille en ce lieu peut ſe plaire.

ALBERT *lui mettant la main ſur la bouche, & la faiſant rentrer.*

Ah je t'arracherai ta langue de vipere.

SCE-

SCENE V.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT *bas.*

JE ne veux point ſi-tôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le temps que les barreaux ſoient mis.
Leurs plaintes & leurs cris me toucheroient peut-être.
Ca de quoi s'agit il ? parlez, vous voila maître.
Mais ſur-tout ſoyez bref.

ERASTE.

Je ſuis fâché vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'eſt-ce à dire, ma fille ?

ERASTE.

Eſt-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Ce la ſera bien tôt.

ERASTE.

J'en ſuis ravi dans l'ame.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau deſſein,
Et vous faites fort-bien de lui tenir la main.
Tous les maris devroient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui ſont toutes ſi coquettes, ...

ALBERT.

J'empêcheray parbleu que celle que je prens,
Ne ſuive la maniere & le train de ce tems

CRISPIN.

Ah ! que vous ferez bien ! Je ſuis ſi fou des femmes,

Et

Et je suis si ravi quand quelques bonnes ames
Se servent de main mise un peu de tems en tems....

ALBERT.

Ce garçon-là me plait, & parle de bon sens.

ERASTE.

Pour moi, je ne vois rien de si digne de blâme,
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme;
Qui sans être jamais de soupçons combatu,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu;
Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidelle,
Il faut faire soi même en tout tems sentinelle,
Suivre par-tout ses pas, l'enfermer, s'il le faut,
Quand elle veut gronder, crier encor plus haut.
Et malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujours la dupe.

ALBERT.

Nous sommes un peu Grec sur ces matieres-là,
Qui pourra m'attraper bien habile sera.
Chaque jour là-dedans j'invente quelque adresse,
Pour mieux deconcerter leur ruse & leur finesse.
Ma foy vous serez beau, Messieurs leurs Partisans,
Debonnaires, Maris, doucereux Courtisans,
Abbez blonds & musquez, qui cherchez par la Ville,
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile;
Publier que je suis un brutal, un jaloux,
Dans le fond de mon cœur je me ris de vous.

ERASTE.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous défendre

Tous

Pour avoir plus qu'un autre un cœur ſenſible
& tendre à
Sans être un peu jaloux, on ne peut être Amant.
Bien des gens cependant raiſonnent autrement.
Un jaloux, diſent-ils, qui ſans ceſſe querelle,
Eſt plûtôt le Tyran, que l'Amant d'une Belle;
Sans relâche agité de fureur & d'ennuy,
Il ne met ſon plaiſir que dans le mal d'autruy.
Inſupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met ſon plaiſir extrême,
Et voudroit qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monſtre échappé de l'Enfer en courroux:
C'eſt dans le monde ainſi qu'on parle d'ordinaire;
Mais pour moi, je ſoutiens un parti tout contraire;
Et dis qu'un galant homme, & qui ſait tant d'aimer,
Par de jaloux tranſports peut ſe voir animer,
Ceder à ce penchant; & qu'il faut dans la vie.
Aſſaiſonner l'amour d'un peu de jalouſie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, Monſieur par vôtre eſprit.
Je voudrois pour beaucoup que cela fût écrit,
Pour le montrer aux ſots qui blâment ma manière.

CRISPIN.

Entrons chez vous, Monſieur. Là, pour vous ſatisfaire,
Je vous l'écrirai tout, ſans qu'il vous coûte rien.

ALBERT. *Parlant*

Je vous ſuis obligé, je m'en ſouviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre choſe à me dire,
Voila vôtre chemin, adieu, je me retire.

Que

Que le Ciel vous maintienne en ces bons ſen-
rimens,
Et ne demeurez pas en ce lieu plus long-temps.

SCENE V.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

Au ſecours ! aux voiſins ! quel accident ter-
rible ;
Quelle triſte avanture ! ah, Ciel ! eſt-il
poſſible ?
Pauvre Seigneur Albert ! que vas-tu devenir ;
Le coup eſt trop mortel, je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'eſt il donc arrivé ?

LISETTE.

La plus rude diſgrace....

ALBERT.

Mais encor faut-il bien ſçavoir ce qui ſe paſſe.

LYSETTE.

Agathe....

ALBERT.

Hé bien, Agathe ?...

LISETTE.

Agathe en ce moment.
Vient de devenir folle, & tout ſubitement.

ALBERT.

Agathe eſt folle ?

ERASTE.

Ah ! Ciel !

ALBERT.

Cela n'eſt pas croyable.

LISETTE.

Ah, Monsieur, ce malheur n'est que trop veritable.
Quand par vôtre ordre exprés elle a veu travailler,
Ce maudit Serrurier, venu pour nous griller,
Qu'elle a veu ces barreaux, & ces grilles paroître,
Dont ce noir forgeron condamnoit sa fenêtre,
J'ay dans le même instant veu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frapé soudain s'évaporer.
Elle tient des discours remplis d'extravagance.
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse,
Elle prend un habit, puis le change soudain
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.
Tout à l'heure elle a mis, dans vôtre garderobe,
Vôtre large calotte, & vôtre grande robe;
Puis prenant sa guitare, elle a de sa façon
Chanté differens airs en different jargon.
Enfin c'est cent fois pis que je ne puis vous dire.
On ne peut s'empêcher d'en pleurer, & d'en rire.

ERASTE.

Qu'entens-je, juste Ciel?

ALBERT.

Quel funeste malheur?

LISETTE.

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur;
Et voila ce que c'est que d'enfermer les filles.

ALBERT.

Maudite prévoyance, & malheureuses grilles!

LISETTE.

J'ay voulu dans sa chambre un moment l'enfermer,
C'étoit des hurlemens qu'on ne peut exprimer.
De rage elle battoit les murs avec sa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, & qu'aucun ne l'arrête,

Mais

Mais je la vois venir. Helas ! à tout moment.
Elle change de forme & de deguisement.

SCENE VI.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATAE *en habit de Scaramouchette, avec une guitarre, faisant le Musicien.*

TOute la nuit entiere
Un vieux vilain matou.
Me guette sur la goutiere,
Ah qu'il est fou !
Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

ERASTE.

Malgré son mal, Crispin, l'aimable & doux visage !

CRISPIN.

Je l'aimerois encor mieux qu'une autre plus sage.

AGATHE *Chantant*

Ne se peut-il point faire.
Qu'il s'y rompe le cou ?

Vous êtes du métier ? Musiciens, s'entend ?
Fort vains, fort alterez, fort peu d'argent comptant ;
Je suis, ainsi que vous, membre de la musique,
Enfant de Gé re sol ; & de plus je m'en pique.
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain duo que je trouve excellent ;

Parce qu'il eſt de moi, je veux ſans complaiſance
Que chacun de vous deux m'en diſe ce qu'il penſe.

ALBERT.

Ah, ma chere Liſette! Elle a perdu l'eſprit.

LISETTE.

Qui le ſçait mieux que moi? ne vous l'ai-je pas dit;

Agathe chante un petit Prélude.

CRISPIN.

Ce qui m'en plaît, Monſieur, ſa folie eſt gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublez, & la mine hagarde.

AGATHE *preſente une main à Albert qu'elle feint rudement, & laiſſe baiſer l'autre à Eraſte*

J'aime les gens de l'Art. Touchez-là, touchez-là.
L'air que vous entendrez eſt fait en A mi la.
C'eſt mon ton favori: la muſique en eſt vive,
Bizarre, petulante, & fort recreative;
Les mouvemens legers, nouveaux, vifs & preſſez.
L'on m'envoya chercher un de ces jours paſſez,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique,
D'un homme dés long-temps au lit paralytique.
Dés que j'eus mis en chant un certain rigaudon,
Trois ſages Medecins venus dans la maiſon,
La Garde, le Malade, un vieil Apotiquaire
Qui venoit d'exercer ſon grave miniſtere,
Sans reſpect du métier ſe prenant par la main,
Se mirent à danſer juſques au lendemain.

CRISPIN.

Voir une Faculté faire en rond une danſe,
Et ſortir dans la ruë ainſi tous en cadence,
Cela doit être beau, Monſieur.

ERAS-

ERASTE.

Quoi, malheureux ?
Tu peux rire, & la voir en ce desordre affreux?

AGATHE.

Attendez, doucement, mon demon de musique
M'agite, me saisit, je tiens du Cromatique.
Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur.
Ne troublez par le Dieu qui me met en fureur.
Je sens qu'en tons heureux ma verve se degorge.

Elle touſſe beaucoup, & crache aux nez d'Albert.

Pouah. C'eſt un dieſis que j'avois dans la gorge.
Or donc, dans le duo dont il eſt queſtion,
Vous y verrez du vif & de la paſſion.
Je reüſſis des mieux & dans l'un & dans l'autre.
Voila votre partie; & vous, voila la votre.

Elle donne un papier de muſique à Albert, & une lettre à Eraſte, & touſſe pour ſe preparer a chanter

CRISPIN.

Ecartons-nous un peu, je crains les dieſis.

LISETTE.

Nous entendrons bien-tôt de beaux chevarits.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur eſt extrême.
Je ſuis Seigneur Albert, qui te cheris, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Hé bien, Je chanteray
Et ſi c'eſt ton deſir encor, je danſeray.

ERASTE *ouvrant ſon papier.*

Une Lettre, Criſpin?

CRISPIN.

Ah Ciel, quelle avanture!
Le Maiſtre de muſique entend la tablature.

AGATHE.

Ca, comptez bien vos temps, pour partir cette fois.
C'eſt vous qui commencez, allons vite. Un, deux, trois.

Elle donne un coup du papier dont elle bat la meſure, ſur la tête d'Albert, & frappe du pied ſur le ſien avec colère.

Partez donc partez donc, muſicien barbare,
Ignorant par nature, ainſi que par bécare.
Quelle rauque grenoüille, au milieu de ſes joncs,
T'a donné de ton art les premieres leçons?
Sçais-tu dans un concert ou croaſſer ou braire?

ALBERT.

Je vous ai déja dit, ſans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être muſicien.

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne ſçachant rien,
Interrompre un concert où ta ſeule preſence
Cauſe des contre-temps & de la diſcordance?
Vit-on jamais un âne eſſayer des bémols,
Et ſe mêler aux chants des tendres roſſignols?
Jamais un noir corbeau de malheureux preſage,
Troubla-t-il des Serains l'agréable ramage?
Et jamais dans les bois un ſiniſtre hibou,
Pour chanter en concert ſortit-il de ſon trou;
Tu n'es & ne ſeras qu'un ſot, toute ta vie.

CRISPIN.

Mon maître, comme il faut chantera ſa partie.
J'en ſuis ſa caution.

AGATHE.

Il faut que dés ce ſoir,
Dans une ſerenade il montre ſon ſçavoir;
Qu'il faſſe une muſique & prompte, & vive & tendre,
Qui m'enleve.

LISETTE *à Criſpin.*

Entens-tu?

CRIS-

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'eſt .... comme qui diroit une fugue.

AGATHE.

D'accord.
Une fugue, en muſique, eſt un morceau bien fort,
Et qui coute beaucoup. *(bas)* Nous n'avons pas un double.

AGATHE.

Nous pourvoirons à tout, qu'aucun ſoin ne vous trouble.

ERASTE.

Vous verrez que je ſuis un homme de concert,
Et que je ſçay de plus chanter à livre ouvert.

AGATHE, *s'en va, chantant l'air Italien qui ſuit.*

Lucelleto.

Ne non è matto,
Chi cercando di qua di là :
Va trovando la libertà :
Ut re mi re mi fa,
Mi fa ſol, fa ſol la.

Al diſpetto
D'un vechio brutto,
E cercando di qua di là ;
Lucelleto ſi ſalvera,
Ut re mi, re mi fa,
Mi fa ſol re fa ſol la.

ALBERT.

Liſette, ſuivons-la, voyons s'il eſt poſſible
D'apporter du remede à ce malheur terrible.

LISETTE.

Ma pauvre maîtreſſe! Ah! j'ai le cœur ſaiſi.
Je croi que je m'en vais devenir folle auſſi.

SCENE VII.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE *ouvrant la Lettre*

IL eſt entré. Liſons.....

Vous ſerez ſurpris du party que je prens : mais l'eſclavage où je me trouve, devenant plus dur chaque jour, j'ai crû qu'il m'étoit permis de tout entreprendre. Vous, de votre côté eſſayez tout pour me délivrer de la tyrannie d'un homme, que je hais autant que je vous aime.

ERASTE.

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que je vois, & de cette folie ?

CRISPIN.

J'admire les reſſorts de l'eſprit feminin,
Quand il eſt agité de l'amoureux Lutin.

ERASTE.

Il faut que cette nuit, ſans plus longue remiſe,
Nous faſſions éclater quelque noble entrepriſe,
Et que nous l'arrachions, Criſpin, d'un joug ſi dur,

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever ?

ERASTE.

Ce ſeroit le plus ſeur,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant ſervice,
Je crains aprés cela....

ERASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La Juſtice.

ERAS-

ERASTE.

C'eſt pour nous épouſer.

CRISPIN.

C'eſt fort bien entendu.
Vous ſerez epouſez ; moi, je ſeray pendu.

ERASTE.

Il me vient un deſſein.... Tu connois bien Clitandre

CRISPIN.

Ouy da.

ERASTE.

D'un tel amy nous pouvous tout attendre.
Son Château n'eſt pas loin. C'eſt chez lui que je veux
Me choiſir un aſile en partant de ces lieux.
Là, bravans du jaloux le depit & la rage,
Nous diſpoſerons tout pour nôtre mariage.
La joye & les plaiſirs regnent dans ce ſéjour,
Et nous y conduirons & l'Himen & l'Amour.

SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

HA, Monſieur, excuſez l'ennuy qui me poſſede,
Je reviens ſur mes pas pour chercher du remede.
Cet homme eſt à vous ?

ERASTE.

Ouy ;

ALBERT.

De grace, ordonnez luy,
Qu'il veüille à mon ſecours s'employer aujourd'hui.

ERASTE.

Et que peut-il pour vous parlez.

ALBERT.

De ſa ſcience
Il a daigné tantôt me faire confidence,
Il a mille ſecrets pour guerir bien des maux.
Peut-être en a-t-il un pour les foibles cerveaux.

CRISPIN.

Ouy, ouy, j'en ay plus d'un, dont l'effet ſalutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une maniere....

ALBERT.

Ah Monſieur!

CRISPIN.

Refuſez, lorſqu'on vous en prioit,
De dire le chemin, & l'heure qu'il étoit?

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous ſans pitié voir eteindre les jours
D'un objet ſi charmant, ſans lui donner ſecours?
Monſieur parlez pour moi.

ERASTE.

Criſpin, je t'en conjure,
Tâche à guerir le mal que cette Belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon reſſentiment,
Ouy je veux la guerir, & radicalement.

ALBERT.

Quoy vous pourriez?...

CRISPIN.

Rentrez. Je vay voir dans mon Livre
Et remede qu'il eſt plus à propos de ſuivre.
Vous me verrez tantôt dans l'operation.

A ſa

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation.
Mais auſſi ſoyez ſeur que mon bien, & ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien qu'elle ne ſoit guerie.

SCENE IX.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Que veut dire cela ? Par quel heureux deſtin.
Es-tu donc à ſes yeux devenu Medecin ?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en ſçai rien. Ce que je puis vous dire,
C'eſt que tantôt ſa veuë ayant ſçu m'interdire,
Pour cacher mon deſſein, & me deguiſer mieux,
J'ay dit que je cherchois des ſimples dans ces lieux ;
Que j'avois pour tous maux des ſecrets admirables,
Et faiſois tous les jours des cures incurables ;
Et voila juſtement ce qui fait ſon erreur.

ERASTE.

Il en faut profiter. Je reſſens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'eſperance & la joye.
Allons nous conſulter ; & voir par quelle voye,
Nous pourrons reüſſir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art & tes ſecrets.

CRISPIN.

Moi, je ſuis prêt à tout : mais il eſt inutile
D'entreprendre un projet, ſans ce premier mobile.

Nous ſommes ſans argent, qui nous en donnera ?

ERASTE *montrant ſa lettre.*

L'amour y pourvoira.

CRISPIN.

L'amour y pourvoira !

Il ſemble à ces Meſſieurs, dans leur maniere étrange,
Que leurs billets d'amour ſoient des Lettres de change.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE *seul.*

JE ne puis revenir de tout ce que j'entens:
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour une fois s'emparant de son ame,
Luy peut communiquer son genie & sa flamme!
De mon côté, j'ay pris, ainsi que je le dois,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moy.
Crispin est averty de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous seroit necessaire.

SCENE II.

ERASTE, ALBERT.

ALBERT *bas.*

JE ne puis demeurer en place un seul moment;
Je vais, je viens, je cours, tout accroît mon tourment.
Prés d'elle mon esprit, comme le sien se trouble;
Son accés de folie à chaque instant redouble.
Ah Monsieur! suis-je assez au rang de vos amis,

Pour m'aider du secours que vous m'avez promis ?
Cet homme qui tantôt m'a vanté sa science,
Veut il de ses secrets faire l'experience ;
En l'état où je suis je dois tout accorder,
Et lorsque l'on perd tout, on peut tout hazarder.

ERASTE.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
On se doit en tout temps l'un à l'autre service.
La malade aujourd'huy m'a fait trop de pitié,
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'Homme dont il s'agit en ces lieux doit se rendre.
J'ay voulu sur le mal le sonder & l'entendre :
Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,
En me développant la cause & les effets,
Qu'en verité je crois qu'il en sçait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel service, Monsieur, peut être égal au vôtre,
Comme le Ciel envoye ici sans y songer
Cette honnête personne exprés pour m'obliger !

ERASTE.

Je ne garantis point sa science profonde.
Vous sçavez que ces gens venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des tresors.
C'est beaucoup s'ils n'ont pas ressuscité des morts.
Mais si l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire,
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme est vôtre affaire.
Il ne veut que la fin du jour pour tout délay.
Si vous le souhaitez vous en ferez l'essay.
D'un office d'ami simplement je m'acquitte.

AL-

ALBERT.

Je ſuis perſuadé, Monſieur, de ſon merite.
Nous voyons tous les jours de ces ſortes de gens
Apprendre, en voyageant, des ſecrets ſurprenants.

SCENE III.

LISETTE, AGATHE *en vieille*, ERASTE ALBERT.

LISETTE.

AH Ciel! vous allez voir bien une autre folie!
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

AGATHE.

Bon jour, mes doux amis, Dieu vous gard, mes enfans.
He bien? qu'eſt ce? Comment paſſez vous votre temps?
Que le Ciel pour long-temps la ſanté vous envoye,
Vous conſerve gaillards, & vous maintienne en joye.
Le chagrin ne vaut rien, & ronge les eſprits.
Il faut ſe divertir, c'eſt moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante; & malgré ſa vieilleſſe,
On trouveroit encor des retours de jeuneſſe.

AGATHE.

Ho! vous me regardez! vous êtes ébobis
De me trouver ſi fraiche, avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que vous tant que vous êtes;
Je fais quatre repas, & je lis ſans lunette.
Je ſirotte mon vin, tel qu'il ſoit, vieux, nouveau,

Je

Je fais rubi sur l'ongle, & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peste!

AGATHE.

Ouy, vrayment, du champagne; encor sans qu'il en reste.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez vous, quatre-vingt dix-huit ans.
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeuneſſe eſt complette.

AGATHE.

Tout autant: mais je ſuis encore verdelette,
Et je ne laiſſe pas, à l'âge où me voila,
D'avoir des ſerviteurs, & qui m'en comptent, da.
Mais vois-tu mon amy! veux-tu que je te diſe,
Les hommes d'aujourd'huy, c'eſt pietre marchandiſe:
Ils ne vallent plus rien, & pour en remaſſer,
Tiens, je ne voudrois par ſeulement me baiſſer.

ERASTE.

De ces vapours ſouvent eſt-elle travaillée?

ALBERT.

Helas, jamais! il faut qu'on l'ait enſorcelée

AGATHE.

A mon âge je vaux encor mon peſant d'or.
Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de tort.
Je ne paroitrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit miſe à treize ans en menage.
C'eſt tuer la jeuneſſe à vous en parler franc,
Que la mettre ſi-tôt en un peril ſi grand.
Je ne me ſouviens pas d'avoir preſque été fille:

A vous.

A vous dire le vrai, j'étois aſſez gentille.
A vingt ſept ans, j'avois déja quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fecondité ! quatorze !

AGATHE.

Ouy, tous groüillans,
Et tous garçons encor, je n'en avois point d'autres,
Et n'en voyois aucuns tournez comme les nôtres.
Mais ce ſont des fripons, & qui finiront mal.
Les malheureux voudroient me voir à l'hopital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,
Il m'ont juſqu'à preſent chicanné mon doüaire,
Un doüaire gagné ſi legitimement !

ALBERT.

Helas ! peut-on plus loin pouſſer l'égarement ;

LISETTE. *à part.*

La friponne, ma foy, jouë à charmer ſes rôlles.

AGATHE.

J'aurois tres-grand beſoin de quelques cent piſtoles.
Pretez-les moi, Monſieur, pour ſurvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procés.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant : mais pour te ſatisfaire,
J'avancerai les frais, & j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvois,
Mon unique recours ſera le deſeſpoir.

ALBERT.

Mais ſonge, mon enfant....

AGATHE.

Vous êtes honnête homme,
Ne me refuſez pas de grace cette ſomme.

Al-

ALBERT.

Je veux flatter son mal.

ERASTE.

Vous ferez sagement.
Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

LISETTE.

Si vous lui resistez elle est fille peut-être,
A s'aller de ce pas jetter par la fenêtre.

ALBERT.

D'accord.

LISETTE.

Il me souvient que vous avez tantôt
Receu ces cent Louis, ou du moins pour s'en faut.
Quel risque à ses desirs de vouloir condescendre;

ALBERT.

Il est vrai qu'à l'instant je pourrai luy reprendre.
Tien, voila cet argent: va, puissent au procès
Ces cent Louis portez donner un bon succès.

AGATHE *prenant la bourse.*

Je suis seure à present du gain de notre affaire.
Mais ce secours m'étoit tout à-fait necessaire.
Donne à mon Procureur, Lilette, cet argent,
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ERASTE.

Comptez aussi, Madame,
Que je veux vous servir, & de toute mon ame.

AGATHE.

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous dans ce besoin pressant,
Solliciter mon Juge, & demander justice.
Adieu. Qu'un jour le Ciel vous rende ce service!
Qu'une veuve est à plaindre, & qu'elle a de tourmens

Quand

Quand elle a mis au jour de méchants garnemens !

LISETTE *bas à Eraſte.*

Voila de quoi, Monſieur, avancer votre affaire.

ERASTE.

J'auray ſoin du procés ; je ſçai ce qu'il faut faire.

ALBERT *à Liſette.*

Prens bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin
J'en reponds corps pour corps, il eſt en bonne main.

SCENE IV.

ALBERT, ERASTE.

ALBERT.

VOus voyez à quel point cette folie augmente.
Votre Maîtreſſe ne vient point, & je m'impatiente.

ERASTE.

Je ne ſçai qui l'arrête. Il devroit être ici.
Mais je le vois qui vient, n'ayez plus de ſouci

SCENE V.

ALBERT, ERASTE, CRISPIN.

ALBERT.

EH Monſieur, venez donc. Avec impatience.

Tous.

Tous deux nous attendons ici votre presence

CRISPIN.

Un sçavant Philosophe a dit élegamment,
Dans tout ce que tu fais hâte toi lentement.
J'ay depuis peu de temps pourtant bien fait des choses,
Pour sçavoir si le mal dont nous cherchions les causes,
Reside dans la basse ou haute region.
Hipocrate dit ouy; mais Galien dit non;
Et pour mettre d'accord ces deux Messieurs ensemble,
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me semble.

ALBERT.

Vous voyez donc, Monsieur, d'où procede son mal?

CRISPIN.

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous sçaurez que depuis tant ôt la Belle
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle.
En ces lieux écartez n'ayant nuls Medecins,
Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle seroit beaucoup mieux dans les siennes.
Mais j'espere employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avez donc guery de ces maux quelquefois?

CRISPIN.

Moi? si j'en ai guery? Ah vrayment, je le crois!
Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guecis une fois l'Infante de Congo,
Qui vraiment avoit bien un autre vertigo.

Je

Je laiſſe aux Medecins exercer leur ſcience
Sur les maux dont le corps reſſent la violence
Mais l'objet de mon art eſt plus noble ; il guerit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'eſprit.
Je voudrois qu'à la fois vous fuſſiez maniaque,
Attrabilaire, fou, même hipocondriaque,
Pour avoir le plaiſir de vous rendre demain
Sage comme je ſuis, & de corps auſſi ſain.

ALBERT,

Je vous ſuis obligé, Monſieur, d'un ſi grand zele.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette Belle.

ALBERT *Arrêtant*

Non, s'il vous plaît, Monſieur, il n'en eſt pas beſoin.
Et de vous l'amener je vais prendre le ſoin.

SCENE VI.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Tout va bien, la fortune à nos vœux s'intereſſe.
Agathe en ton abſence avec un tour d'adreſſe,
A ſçu tirer d'Albert ces cent Louis comptans.

CRISPIN.

Comment donc,

ERASTE.

Tu ſçauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, ſans chercher d'avantage,

De

De quoi sauver Agathe, & nous mettre en voyage,
Pourvû qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert qui ne la peut quitter.
Tant qu'il suivra ses pas, nous ne sçaurions rien faire.

CRISPIN.

Reposez-vous sur moi, je reponds de l'affaire,
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse malade entend à demi mot.

ERASTE.

J'imagine un moyen des plus fous : mais qu'importe ;
La piece en vaudra mieux, plus elle sera forte ;
Il faut convaincre Albert, qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déja fort à propos,
Tu pourrois la guerir de cette maladie,
Si quelqu'autre vouloit prendre la frenesie ;
Je m'offrirai d'abord à tous evenemens ;
Laissez moi faire aprés le reste seulement ;
Va, si de belle peur le vieillard ne trepasse,
Il faudra pour le moins qu'il nous quitte la place ;

CRISPIN

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein ;
Sans en avoir rien scû, puisse prêter la main ?

ERASTE.

Je l'instruirai de tout, je t'en donne parolle ;
Mais songe seulement à bien jouer ton rolle ;
Et lors que dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuse le vieillard du mieux qu'il se pourra,
Pour me donner le temps d'expliquer le mystere,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder, mais je le voi qui sort.

CRISPIN.

Dieu conduise la barque, & la mette à bon port !

SCE-

SCENE VII.

LISETTE, ERASTE, ALBERT, CRISPIN.

ALBERT.

Ah, Messieurs ! sa folie à chaque instant augmente ;
Un transport martial à present la tourmente ;
De l'habit dont jadis elle couroit le bal,
Elle s'est mise en homme, à cet accès fatal.
Elle a pris aussi-tôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre ;
Elle ne parle plus que de sang, de combats ;
Mon argent doit servir à lever ses soldats ;
Elle veut m'enrôller ;

SCENE VIII.

ALBERT, ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE *en juste-au-corps & bonnet de dragon.*

Morbleu, vive la guerre ! je ne puis plus cesser inutile sur terre.
Mon équipage est prêt. Ah Marquis ! en ce lieu.
Je te trouve à propos, & viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne. Et

Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

ALBERT.

Ciel ! quel égarement !

AGATHE.

Parbleu, les Officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux usuriers,
Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,
Il faut plus s'intriguer, & plus jouer de rôlles?
Celui qui m'a prêté son argent, je le tien
Pour le plus grand coquin, le plus Juif, le plus chien
Que l'on puisse trouver en affaires pareilles.
Je voudrois que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
Enfin me voila prêt d'aller servir le Roi,
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ERASTE.

Par-tout où vous irez je suis de la partie.
(*à Albert*) Il faut avec prudence entrer dans sa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaisir l'étendart de l'amour.
Je puis sous ses drapeaux aller loin quelque jour.
J'ai mille qualitez, de l'esprit, des manieres,
Je sçai l'art de reduire aisément les plus fieres.
Mais quoi ! que voulez-vous ? Je ne suis point leur fait.
Le beau sexe sur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire est mon penchant. Cette gloire inhumaine,
A son char éclatant en esclave m'enchaîne.
Ce pauvre sexe meurt & d'amour & d'ennuy,
Sans que je sois tenté de rien faire pour lui.
Plus de delay, je cours où la gloire m'appelle
Amene mes chevaux, l'occasion est belle,
Partons, courons, volons.

CRISPIN.

Je ne la quitte pas,

Et

Et suis prêt à la suivre au milieu des combats.

Albert surprend Eraste parlant bas à Agathe.

ERASTE.

J'examinois ses yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accés violent sans doute va la prendre,
Lequel sera suivy d'un assoupissement.
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vitement.

AGATHE.

Qu'il me tarde déja d'être au champ de la gloire!
D'aller aux ennemis arracher la victoire!
Que de veuves en deuil! que d'amantes en pleurs!
Enfans, suivez-moi tous, r'animez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller vôtre courage.
Que tout ressente icy l'horreur & le carnage.
La bayonnette au bout du fusil. Ferme; bon,
Frappez, serrez vos rangs, percez cet Escadron.
Les coquins n'oseroient soutenir nôtre veuë.
Ah marauts, vous fuyez! Nous, point de quartier tuë.

Elle tombe pâmée dans un fauteuil.

CRISPIN.

En peu de temps voila bien du sang repandu,

ALBERT.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN.

Tout se prepare bien, je la vois qui repose.
Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose,
Que de quelque contraime, un esprit irrité
Qui veut avec effort se mettre en liberté.
Quelque demon d'amour a saisi son idée.

LISETTE.

Comment? La pauvre fille est elle possedée!

CRISPIN.

Ce demon violent dont il la faut sauver,

fait bien fort, & pourroit dans peu nous l'enlever.
Si j'avois un sujet, dans cette maladie,
En qui je fisse entrer cet esprit de folie,
Je vous répondrois bien.

ALBERT.

Lisette est un sujet,
Qui sans aller plus loin vous servira d'objet.

LISETTE.

Je vous baise les mains, & vous donne parole
Que je n'en ferai rien. Je ne suis que trop folle.

ERASTE.

Hâtez-vous donc, son mal augmente à chaque instant.

CRISPIN.

Malepeste! ceci n'est pas un jeu d'enfant.
On ne sçauroit agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un demon prend séance,
Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément;
Mais dans un corps femelle, il tient bien autrement.

ERASTE, à *Albert*.

Pour sçavoir aujourd'hui jusqu'où va sa science,
Je veux bien me livrer à son experience.
Je commence à douter de l'effet; & je croi
Qu'il s'est voulu mocquer & de vous & de moi.
Je veux l'embarasser.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre,
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Et non, comme cela,
Un genoux contre terre; & vous tenez bien, là.
Toujours sur ses beaux yeux vôtre veuë assurée,
Vôtre main dans la sienne étroitement serrée.
(*à Albert*) Ne consentez-vous pas qu'il lui donne la main,

Pour

Pour que l'attraction ſe faſſe plus ſoudain ?

ALBERT.

Ouy, je conſens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre vous verrez un effet qui pourra vous ſurprendre.

Criſpin fait quelques cercles avec ſa baguette ſur les deux amans, en diſant :

MICROCOSALAMINTHROCHARA.

AGATHE *ſe trouve dans ſon fauteuil.*

Ciel ! quel nuage épais ſe diſſipe à mes yeux ?

ERASTE.

Quelle ſombre vapeur vient obſcurcir ces lieux,

AGATHE.

Quel calme en mon eſprit vient ſuccéder au trouble !

ERASTE.

Quels ſommets confus ! abîmes épouvantable.

Quels abîmes profonds s'entrouvent ſous mes pas !

Quel dragon me pourſuit. Ah traître ! tu mourras.

Mon rival eſt ici que toi, je veux purger le monde.

Eraſte pourſuit Albert l'épée à la main, & Criſpin ſe met au devant.

CRISPIN.

Ah Monſieur évitez la rage frénétique.

Sauvez-vous, ſauvez-vous.

ERASTE.

Laiſſez-moi, de ſa main

Tirer des flots mêlez de diſſention & de ſang.

CRISPIN *retenant Eraſte.*

Aux accés violens dont ſon cœur ſe tranſporte,

Je voy que j'ay donné la dose un peu trop forte.

ERASTE.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN.

N'auriez-vous point chez-vous quelque forte liqueur,
Du bon esprit de pin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet esprit de ces vapeurs de guerre?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT *tirant la clef.*

Ouy, j'ay ce qu'il luy faut.
Lisette, tien ma clef, va cours vite là-haut.
Prens la Phiole où....

LISETTE.

Je crains, en ce desordre extréme,
De faire un qui pro quo; vous ferez mieux vous même.

CRISPIN.

Courez donc au plûtôt. Laisserez-vous perir
Un homme qui pour vous s'est offert à mourir?

LISETTE *le poussant*

Allez vite, allez donc.

ALBERT.

Je reviens tout à l'heure.

SCENE IX.

ERASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ERASTE.

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.

Ce

Ce bois nous favorise. Albert ne ſaura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains & mon ſort & ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Criſpin, & vivat la folie!
Allons courir les champs, pour remplir nôtre ſort,
Et le laiſſons tout ſeul exhaler ſon tranſport.

SCENE DERNIERE.

ALBERT *ſeul*, *tenant une phiole à la main.*

J'Apporte un Elixir d'une force étonnante.
Mais, je ne vois plus rien. Quel ſoupçon m'épouvante.
Liſette? Agathe? O Ciel! tout eſt ſourd à mes cris.
Que ſont-ils devenus? Quel chemin ont-ils pris?
Au voleur, à la force, au ſecours? Je ſuccombe.
Où marcher? Où courir? Je chancelle, je tombe.
Par leur feinte folie ils m'ont enfin ſeduit;
Et moi ſeul en ce jour j'avois perdu l'eſprit.
Voila de mon amour la ſuite ridicule.
Ah maudite Bouteille, & vieillard trop credule!
Allons, ſuivons leurs pas ne nous arrêtons plus,

Traitres de ravisseurs, vous ferez tous pendus.
Et, toi, sexe trompeur, plus à craindre sur terre
Que le feu, que la faim, que la peste, & la guerre;
De tous les gens de bien tu dois être maudit.
Je me rends pour jamais au diable qui te fit.

FIN.

LE MARIAGE DE LA FOLIE,

DIVERTISSEMENT

Pour la Comedie des Folies Amoureuſes.

ACTEURS.

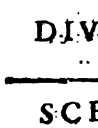
CLITANDRE, Amy d'Eraſte.
ERASTE, Amant d'Agathe.
GAATHE Amant d'Eraſte.
ALBERT.
LISETTE. Servante de Mr. Albert.
CRISPIN, Valet d'Eraſte.
MOMUS.
LA FOLIE.
LE CARNAVAL.
TROUPES DE GENS MASQUEZ.

LE MARIAGE DE LA FOLIE, DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, ERASTE.

CLITANDRE.



Il ne pouvoit, ami, faire un plus digne choix,
Cette jeune Beauté ravit, enlève, enchante,
Aux yeux de tout le monde elle est toute charmante,
Et je te trouve heureux de vivre sous ses loix.

ERASTE.

Je le suis d'autant plus que selon mon attente
Je retrouve toûjours le même cœur en toi :
Un ami genereux, une ame bien faisante,
Qui prend à mon bonheur la même part que moi,
Et l'accueil qu'ici je reçoi,
Est une faveur éclatante,
Que je ressens comme je doi.

CLITANDRE.

Point de compliment je te prie,
Nous sommes amis de long-tems,
Banissons la ceremonie.
Je suis ravi de t'avoir dans un tems,
Où se trouve chez moi si bonne compagnie,
Attendant que tes feux soient tout-à-fait contens,
Pendant que vôtre hymen s'aprête,
A nous delecter nous travaillerons tous,

Et nous honorerons la fête
Dont amusemens les plus doux.

ERASTE.

Tout respire chez toy la joye & l'allegresse,
Y peut-on manquer de plaisirs ?
A-t-on même le tems de former des desirs ?
De tous les environs la brillante jeunesse,
A te faire la cour donne tous ses loisirs.
Tu la reçois avec noblesse,
Grand' chere, vin delicieux,
Belle maison, liberté toute entière,
Bals, concerts, enfin tout ce qui peut satisfaire
Le goût, les oreilles, les yeux.
Icy le moindre domestique
A du talent pour la musique.
Chacun d'un soin officieux,
A ce qui peut plaire, s'applique,
Les hôtes même en entrant au Château,
Semblent du maître épouser le genie,
Toujours société choisie ;
Et ce qui me paroît surprenant & nouveau,
Grand monde & bonne compagnie.

CLEANDRE.

Pour être heureux je l'avoüerai,
Je me suis fait une façon de vie ;
A qui les souverains pourroient porter envie ;
Autant qu'il se pourra, je la continuerai.
Selon mes revenus je regle ma dépense ;
Et je ne vis trois fois content,
Si toûjours en argent comptant,
Je n'en avois au moins deux ans d'avance.
Les Dames, le jeu, le vin,
Ne m'arrachent point à moi même ;
Et cependant je bois, je joüe, j'aime.
Faire tout ce qu'on veut, vivre exempt de chagrin,
Ne se rien refuser, voilà tout mon système ;
Et de mes jours ainsi j'attrapetay la fin.

ERASTE.

Sur ce pied là ton bonheur est extrême.
Heureux qui peut joüir d'un semblable destin.

CLITANDRE.

J'en ſuis content : Mais que vous veut Criſpin,
Comme le voilà fait !

SCENE II.

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN *en habit de Medecin.*

ERASTE.

Que veux tu ? Qui t'amene ? Eſt-tu fou ?

CRISPIN.

Non, Monſieur, mais je ſuis hors d'haleine. Je n'en puis plus.

ERASTE.

He bien !

CRISPIN.

Voici bien du fracas.

CLITANDRE.

Comment ?

CRISPIN.

Dans ce Château l'on a ſuivi nos pas.

ERASTE.

Ah Ciel !

CLITANDRE.

Ne craignez rien !

CRISPIN.

Aprés la belle Heleine Tant de monde ne courut pas.

ERASTE.

Traître ! de quoi ris-tu ? Dy.

CRISPIN.

De vôtre embarras.

ERASTE.

Prens-tu quelque plaiſir à me tenir en peine ? Qui nous a ſuivy ? Parle. Eſt-ce nôtre jaloux ?

CRISPIN.

Non pas, Monſr. ce ſont des folles & des foux,
Aux environs d'icy la campagne en eſt pleine ;
En grande bande il viennent tous ;
Et Momus qui vous les amene,
A fait de ce Château le lieu du rendez-vous.

ERASTE.

Mais toy-même es tu fou? Dy le moi, je te prie.
Quel habit as-tu là? Que viens-tu nous conter?

CRISPIN.

Non par ma foi, Monſieur, ce n'eſt point réverie,
Le Carnaval, Momus, & la Folie,
Viennent avec leur ſuite icy vous viſiter.
Et j'ay crû devant eux devoir me preſenter
En habit de ceremonie.
Suis-je bien ?

CLITANDRE.

C'eſt ſans doute une galanterie,
Que quelqu'un de la Compagnie,
Pour nous divertir mieux, a pris ſoin d'inventer.
Chacun ſelon ſon goût, chaque jour en fait naître,
Allons voir ce que ce peut être.

CRISPIN.

C'eſt la Folie en propre original,
Vous dit-on, de mes yeux moi même je l'ay veuë.
Nous l'avons rencontrée au bout de l'avenuë,
Riant, danſant, chantant avec le Carnaval,
Avec Momus, tous trois ſuivis d'une cohuë.
Ho! vous allez chez vous avoir un joly bal.

CLITANDRE.

C'eſt juſtement ce que je penſe.

CRISPIN.

On ſent déja l'effet de ſa puiſſance.
Je ne vous diray point ny comment ny par où ;
Mais je ſçais bien qu'à ſa ſeule preſence,
Dans le Château tout eſt devenu fou.

ERASTE.

Oh! pour toy je vois bien que tu n'eſt pas trop ſage.
Liſette que voilà ne l'eſt pas d'avantage.

SCE-

SCENE III.

CLITANDRE, ERASTE, CRISPIN, LISETTE.

ERASTE.

Qu'est-ce que tout cecy ?

LISETTE.

Me le demandez-vous ?
Que pourroit-ce être que la fuite,
De ce que la Folie a déja fait pour nous ?
Par elle ma maîtresse évite
L'hymen, & les fera d'un jalous.
Elle a trouvé tant d'art, tant de merite
Dans cette heureuse invention
Qui facilita nôtre fuite,
Que c'est par admiration.
Qu'elle vient vous rendre visite ;
Avec un cortege de fous,
Les plus divertissans de tous.
A la bien recevoir, Messieurs, on vous invite.
Jusqu'au jour de vôtre union,
Ma Maîtresse consent d'être la favorite :
Mais ce n'est qu'à condition,
Que l'hymen fait, elle vous quitte.

ERASTE.

Elle peut demeurer autant qu'il lui plaira.
Je n'ay de son pouvoir aucune defiance,
Et je prevois que sa presence,
En nous divertissans, même nous servira.

CRISPIN.

Avec Momus la voicy qui s'avance.
Joye, honneur, salut, & silence.

Marche fort courte pour Momus, & la folie.

SCENE IV.

MOMUS, LE CARNAVAL, LA FOLIE, AGATHE, & les Acteurs de la Scene precedente.

MOMUS *chante.*

Cette foule qui suit nos pas,
Est moins folle qu'elle ne semble.
Les plus fous des Mortels ne sont pas
Ceux que le plaisir rassemble.

LA FOLIE *chante les quatre premiers Vers.*

De ces agreables demeures
Le galant Seigneur veut-il bien
Nous recevoir chez lui pour quelques heures.
Pour quelques jours, s'il est moyen?

Elle parle.

Avec entiere garentie
De n'occuper que son Chateau,
Et de ne remplir le cerveau
Que de quelque heureuse manie.

Elle chante

Je le promets foy de Folie.

CLITANDRE.

Disposez de ces lieux au gré de vôtre envie,
Vous m'offrez un parti qui me paroit trop beau,
Avec plaisir je l'accepte; & vous êtes
La maîtresse chez moy. Madame, ordonnez, faites
Tout ce que vous voudrez; ce qui vous conviendra
Nous servira de loix, on vous obeïra.

LA FOLIE.

Sur ce pied là je puis vous dire
Que j'y viendrai tenir tous les ans desormais,
Les Etats de mon vaste Empire.
J'y viendray, je vous le promets.

Pour

Pour aujourd'huy j'amène icy l'élite
De mes plus fideles sujets,
De qui la troupe favorite
De mes nôces fait les apprêts.

CLITANDRE.

De son mieux chacun s'en acquite.

LA FOLIE.

Allons mon Fiancé, Monsieur du Carnaval,
Un petit air en attendant le bal.

LE CARNAVAL *chante.*

Tandis que pour quelque temps
L'hyver interrompt la guerre,
Et que jusques au Printemps
Mars a quitté son tonnerre;
Je viens avec vous sur la terre,
Partager ces heureux instans.
Vous enfans de la gloire,
Vous ranger sous mes Drapeaux.
Après des chants de victoire,
Qui couronnent vos travaux,
Chantez des chansons à boire.
Evitez les trompeuses appas,
Dont l'amour voudra vous surprendre.
Fuyez, & ne l'écoutez pas,
Gardez-vous d'avoir un cœur trop tendre.

On danse.

MOMUS.

C'est se tremousser hardiment,
Et voilà de folles singeries,
Qui pourroient mettre en mouvement
Les cervelles les plus pesantes,
Témoin, Monsieur du Carnaval,
Voyez de quoy cet animal s'avise
De se charger de telle marchandise.
Baste, l'hymen est seur, il s'en trouvera mal.

LA FOLIE.

L'hymen est seur, pas tout-à-fait je pense.

LE CARNAVAL.

Comment donc,

LA FOLIE.

Rien n'est moins certain

MO

MOMUS.

Ah, ah!

LA FOLIE.

Pour aujourd'hui j'y vois quelque apparence :
Mais je ne le voudrai peut-être pas demain.
Elle chante. La, la, la.

MOMUS.

Tu n'as pas resolu de luy donner la main?

LA FOLIE.

Ouy da! tres volontiers, qu'il m'apprenne en cadence.
elle chante La, la la.

MOMUS.

Vous avez du goût pour la danse.
Oh bien! Je vais danser aussi par complaisance.
Nous verrons qui s'en lassera.
Allons guay, quelque contredanse.
Il danse.

MOMUS *aprés avoir danse.*

Ma foi je n'en puis plus.

LA FOLIE au CARNAVAL.

A toy, mon gros Bedon.
Viens.

LE CARNAVAL.

Je ne danse point.

LA FOLIE.

Un petit Rigodon,
Je t'en aimeray mieux.

LE CARNAVAL.

Non, je n'en veux rien faire.

LA FOLIE.

Ouy, vous le prenez sur ce ton?
Il vous sied bien d'être en colère,
Fy le vilain, le triste Carnaval,
Je serois bien lottie avec cet animal.
Est-ce donc en grondant que tu prétends me plaire;
Va, je renonce à l'union,
Et j'ay mauvaise opinion
D'un carnaval trabilaire.

LE

LE CARNAVAL.

Je ne le ſuis que par reflexion.

LA FOLIE.

Eh! Quand on ſe marie, eſt-ce qu'il en faut faire?

LE CARNAVAL.

Jeune, folle, & d'humeur legete,
Avec eſprit de contradiction;
Ma divine moitié, ſoit dit, ſans vous déplaire,
Vous me ſemblez un peu ſujette à caution.

LA FOLIE.

D'accord, rien n'eſt conclu; veux-tu rompre la paille?
Ce n'eſt point un affront pour moy que les refus.
Je m'en mocque, & voilà Momus,
Qui tout Dieu qu'il eſt....

MOMUS.

Tout coup vaille,
Je ſuis toûjours prêt d'épouſer,
Et j'enrage en effet de voir que la folie,
Trop folle à s'humaniſer,
S'encanaille, & ſa meſalliе,
Et qu'un ſimple Mortel pretende en abuſer,
Juſqu'au point de la mépriſer.
Monſieur du Carnaval.

LE CARNAVAL.

Chacun ſçait ſon affaire.
Monſieur Momus, perſonne que je croy,
Dans tout Païs n'eſt inſtruit mieux que moi,
Des bons tours qu'aux maris, les femmes ſçavent faire
Et le temps où je regne, eſt celuy d'ordinaire,
Le plus propre à couvrir un manquement de foi.
Depuis que je ſuis dans l'employ,
J'ay veu l'hymen traité de gaillarde maniere.
Et ce que tous les jours je voy,
Seigneur Momus, ſçait que je deſeſpére
D'être exempté de la commune loy.

MOMUS.

Pauvre ſot, pourquoi donc ſonger au mariage?

LE CARNAVAL.

Je ſuis amoureux à la rage.

Et

Et ne puis être heureux ſans devenir mary.

MOMUS.

Epouſe donc ſans tarder d'avantage,
Et de l'amour bien-tôt tu te verras guery.

LE CARNAVAL.

He bien ſoit, ferme, allons courage.
Je veux bien n'en pas appeller,
Et je ſuis trop en train pour pouvoir reculer.

LA FOLIE.

Mola petit mary, lorſque de jalouſie
Je te verray l'ame ſaiſie,
Je ſçauray bien t'en garantir.
Elle ne ſe nourrit que dans l'incertitude.
Et moy qui ne fait point mentir,
Si je fais par hazard quelque douce habitude,
Pour te tirer d'inquietude,
J'auray ſoin de t'en avertir.

LE CARNAVAL.

Grand mercy.

MOMUS.

Rien n'eſt plus honnête.

LA FOLIE.

Je ſuis franche.

LE CARNAVAL.

Achevons la fête,
Au hazard de m'en repentir.
Je ſais le monde, & ne ſuis pas ſi bête,
Que lorſqu'il me viendra quelque chagrin en tête,
Je ne trouve aiſément dequoi le divertir.
Allons pour plaire à la Folie,
Que chacun avec moy s'allie.

LA FOLIE.

Il va ſe mettre en train, ah! le joly garçon.

LE CARNAVAL.

M'aimeras tu?

LA FOLIE.

Selon la Chanſon.

LE CARNAVAL *chante.*

L'hymen en ma faveur allume ſon flambeau;
Je ſuis charmé de ma Conquête.

Amour,

Amour, viens honorer la feſte,
Et couronner un feu ſi beau.

MOMUS, *chante.*

L'hymen en ce beau jour t'apprête
Une couronne de ſa main,
Tu t'en repentiras peut-être dès demain.
Souvent quoi que l'amour ſoit prié de la feſte,
Il ne l'eſt pas du lendemain.

LE CARNAVAL *chante.*

Si l'amour volage, s'envole,
Et veut me quitter ſans retour;
Viens Bacchus, c'eſt toy qui conſole
De l'inconſtance de l'amour.

MOMUS.

La chanſon eſt jolie.

LA FOLIE.

Oüy, j'en ſuis fort contente:
Il me plaît aſſez, quand il chante,
Et s'il ne s'étoit pas preſenté pour mary,
J'en aurois fait peut-être un favory,
La Muſique me prend, j'ay du foible pour elle.

MOMUS.

On vous la donne telle quelle,
Sans y chercher trop de façon.
Allons à votre tour prenez bien votre ton.

ENTRÉE.

Enſuite LA FOLIE *chante.*

Mortels, que le ſort le plus doux
Sous mon Empire a fait naître,
Quelle fortune eſt-ce pour vous?
Quand vous ſçavez bien la connoître?
Les plus heureux ſont les plus fous;
Gardez-vous de ceſſer de l'être?

ENTRÉE.

DANSE EN DIALOGUE,

entre Momus & la Folie.

LA FOLIE.

Momus?

MOMUS

A qui, Monsieur, me faut-il adresser ?

MOMUS.

Vous voyez vôtre Souveraine.

LA FOLIE.

Ah ! le plaisant Magot ! Que veux-tu ? Qui t'amene ?

ALBERT.

Une ingrate que j'aime, & qu'un godelureau
Est venu m'enlever, jusques chez moy, Madame.
On m'a dit qu'elle étoit icy, je la reclame ;
Je la vois, permettez.

AGATHE.

Tout beau, Monsieur, tout beau
Dans vos pretentions quel droit vous autorise ?

LISETTE.

Voyons.

ALBERT.

Entre mes mains vos parens vous ont mise.

AGATHE.

Ils ont fait un fort beau coup vrayment :
Mais pour reparer leur sottise,
La Folie & l'amour ont fait adroitement
Réüssir l'heureuse entrepsise,
Qui m'a renduë à mon premier Amant.
Il m'a conduit en ce lieu de franchise,
Où sans crainte on peut dire vray,
Je l'aime, autant que je vous hay.

ALBERT.

Je le vois bien.

LA FOLIE.

Ma favorite,
C'est parler net & clairement.
Et je suis dans l'étonnement
D'avoir une fille à ma suite,
Qui s'explique si sensément.
Sçais-tu, mon beau fils, quel parti tu dois prendre ?

ALBERT.

Parlez. De vos conseils, je me fais une loy.

LA FOLIE.

Ou te consoler, ou te pendre.

AL-

ALBERT.

Me consoler.

LA FOLIE.

Je parle contre moy.
D'extravagant, je veux te rendre sage.
Te consoler, est le meilleur pour toy.
Te pendre, nous plaît davantage.

ALBERT.

Mais pour me consoler, que faut-il faire?

LE CARNAVAL.

Boy.

LE CARNAVAL *chante.*

Infortuné, veux-tu m'en croire?
Renonce aux plaisirs amoureux.
Prens le parti de boire.
Laisse-là l'hymen, & ses feux.
La jeunesse a seule en partage,
L'amour, & les tendres desirs:
Mais tu peux encor à ton âge,
Suivre Bacchus, & ses plaisirs.

ALBERT.

Parbleu, j'y veux passer le reste de ma vie,
Sans être amoureux, ny jaloux.
Madame, je vous remercie.

LA FOLIE *à* ERASTE.

Monsieur, de mon aveu, vous serez son Epoux.

ALBERT.

Le bon vin desormais sera seul mon envie.
Il faut que ce soit lui qui nous reconcilie,
Je brûle d'en boire avec vous.

CHANSON *en branle.*

Tous les Mortels nous font hommage,
Les plus sages & les plus fous,
En tous lieux, tout tems, & tout âge,
Aucun d'eux n'échappe à nos coups.
Lorsque l'on change dans la vie.
De goût, d'humeur, ou de façon,

Est-ce

Eſt-ce devenir ſage ? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Damon jeune avoit la manie
De vouloir mourir vieux garçon.
A trente ans il paſſoit ſa vie,
Plus retiré qu'un vieux Barbon ;
Puis à ſoixante il ſe marie,
Et devient Courtiſan, dit-on.
Eſt-ce devenir ſage ? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Un Amant las d'une Cruelle,
Dont il eſſuya les refus,
Dompte l'amour qu'il a pour elle ;
Et ſe donne tout à Bacchus.
Dans les flots du vin il oublie
L'amour qui troubla ſa raiſon.
Eſt-ce devenir ſage ? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Un blondin à leſte équipage,
Grand adorateur de Venus,
Diſſipe d'un gros heritage
Le fond avec les revenus.
Puis à vieille riche il s'allie,
Afin de ſe remettre en fond.
Eſt-ce devenir ſage ? Non,
Ce n'eſt que changer de folie.

Chacun où ſon plaiſir l'appelle,
Se porte dans le Carnaval,
Soit au jeu, ſoit prés d'une Belle,
L'un au Cabaret, l'autre au Bal.
Vous venez à la Comedie,
Quand un Opera n'eſt pas bon.
Eſt-ce devenir ſage ? Non.
Ce n'eſt que changer de folie.

FIN.

LE CHEVALIER A LA MODE, COMEDIE.

PAR

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. C C V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Wessf.

ACTEURS.

LE CHEVALIER de Ville-Fontaine.

Mad. PATIN Veuve, Amoureuse du Chevalier.

Mr. SERREFORT, Beau frere de Mad. Patin.

LUCILE, Fille de Mr. Serrefort.

LA BARONNE, vieille Plaideuse.

Mr. MIGAUD, Rapporteur de la Baronne.

LYSETTE, Fille de Chambre de Mad. Patin.

CRISPIN, Valet du Chevalier.

UN NOTAIRE.

Un Cocher de Mad. Patin.

LA BRIE, Laquais de Mad. Patin.

JASMIN, Laquais de la Baronne.

Plusieurs Domestiques de Mad. Patin.

La Scene est à Paris chez Mad. Patin.

LE CHEVALIER A LA MODE COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Madame PATIN, LYSETTE.

Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation & de desordre, suivie de Lysette.

LYSETTE.

QU'EST-CE donc, Madame? Qu'avez-vous? Que vous est-il arrivé? Que vous a-t-on fait?

Mad. PATIN.

Une avanie... Ah j'étouffe! Une avanie... je ne sçaurois parler, un siege.

LYSETTE *lui donnant un siege.*

Une avanie ? A vous, Madame, une avanie ? ela eſt-il poſſible ;

Me. PATIN.

Cela n'eſt que trop vray, ma pauvre Lyſette. 'en mourray. Quelle inſolence ! En pleine uë on vient de me manquer de reſpect.

LYSETTE.

Comment donc, Madame, manquer de reſ- ect à une Dame comme vous ? Madame Patin, a Veuve d'un honnête Partiſan qui a gagné eux millions de bien au ſervice du Roy ? Et ui ſont ces inſolens-là, s'il vous plaît ?

Me. PATIN.

Une Marquiſe de je ne ſçay comment, qui a a l'audace de faire prendre le haut du pavé à on Caroſſe, & qui a fait reculer le mien de lus de vingt pas.

LYSETTE.

Voilà une Marquiſe bien impertinente. uoi ? vôtre perſonne qui eſt toute de clin- ant, vôtre grand Caroſſe doré qui roule our la premiere fois, deux gros chevaux gris- ommelez à longues queuës, un Cocher à bar- e retrouſſée, ſix grands Laquais, plus cha- atrez de galon que les Eſtafiers d'un Carrou- l, tout cela n'a point imprimé de reſpect à otre Marquiſe ?

Me. PATIN.

Point du tout ; c'eſt du fond d'un vieux Ca- oſſe, traîné par deux chevaux étiques, que ette gueuſe de Marquiſe m'a fait inſulter pas es Laquais tout déguenillez.

LYSETTE.

Ah, mort de ma vie, où étoit Lyſette ; ue je lui aurois bien dit ſon fait ;

Me. PATIN.

Je l'ay pris ſur un ton proportionné à mon uipage, mais elle, avec un, *Taiſez-vous, urgeoiſe*, m'a penſé faire tomber de mon haut.

LY-

LYSETTE.

Bourgeoiſe ! Bourgeoiſe ? Dans un Caroſſe de velours cramoiſi à ſix poils, entouré d'une eſpine d'or.

Mr. PATIN.

Je t'avouë qu'à cette injure aſſommante, je n'ay pas eu la force de répondre, j'ay dit à mon Cocher de tourner, & de m'amener icy à toute bride.

. . . . . .

SCENE II.

Mad. PATIN, LYSETTE, LA BRIE.

AH vraiment; Voilà un de vos Laquais en bel équipage. Vous moquez vous, La Brie: Comment paroiſſez vous devant Madame: Quel deſordre eſt-cela? Diroit-on que vous avez mis aujourd'huy un habit neuf?

LA BRIE.

Les autres ſont plus chifonnez que moy, & je venois dire à Madame que la Fleur & la Verdure ont la tête caſſée par les gens de cette Marquiſe, & qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir auſſi.

LYSETTE.

Et que ne diſiez-vous à qui vous étiez?

LA BRIE.

Nous l'avons dit auſſi.

Mr. PATIN.

Et bien?

LA BRIE.

Et bien, Madame, je croy que c'eſt à cauſe de cela qu'ils nous ont battus.

LYSETTE.

Les Lourdauts!

Me. PATIN.

Va t-en dehors, mon enfant.

LA BRIE.

Mais la Fleur & Jasmin sont chez le Chirurgien.

Me. PATIN.

Et bien, qu'ils se fassent panser, & qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCENE III.

Mad. PATIN, LYSETTE.

LYSETTE.

Au moins, Madame, il faut prendre cette affaire cy du bon côté. Ce n'est pas à vôtre personne qu'ils ont fait insulte, c'est à vôtre nom. Que ne vous dépeschez-vous d'en changer ?

Me. PATIN

J'y suis bien resoluë, & j'enrage contre ma destinée, de ne m'avoir pas fait tout d'abord une Femme de qualité.

LYSETTE.

Eh, vous n'avez pas tout-à-fait sujet de vous plaindre, & si vous n'êtes pas encore Femme de qualité, vous êtes riche au moins ; & comme vous sçavez, on achete facilement de la qualité avec de l'argent. mais la naissance ne donne pas toûjours du bien.

Me. PATIN.

Il n'importe, c'est toûjours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

LYSETTE.

Bon, bon, Madame, vous seriez, ma foy, bien embarassée, si vous vous trouviez comme certaines grandes Dames de par le monde, à qui tout manque, & qui malgré leur grand

nom,

nom, ne sont connuës que par un grand nombre de Creanciers, qui crient à leurs portes depuis le matin jusques au soir.

Mad. PATIN.

C'est là le bon air, c'est ce qui distingue les gens de qualité.

LYSETTE.

Ma foi, Madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une Marquise que d'un Marchand, & croyez-moy, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soy par la grande porte, sans craindre qu'une troupe de Sergens viennent saisir le Carosse & les chevaux. Que diriez-vous, si vous vous trouviez reduite à gagner à pied vôtre logis, comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu?

Mad. PATIN.

Plût au Ciel que cela me fût arivé à, que je fusse Marquise!

LYSETTE.

Mais, Madame vous n'y songez pas:

Me. PATTIN.

Ouy, ouy, j'aimerois mieux être la Marquesse, la plus endettée de toute la Cour, que de demeurer Veuve du plus riche Financier de France. La resolution en est prise, il faut que je devienne Marquise, quoy qu'il en coûte, & pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens, dont je me suis encanaillé Commençons par Mr. Serrefort.

LYSETTE.

Mr. Serrefort, Madame, vôtre Beaufrere.

Me. PATIN.

Mon Beaufrere! mon Beaufrere! Palez mieux s'il vous plaît.

LYSETTE.

Pardonnez-moy, Madame, j'ay crû qu'il étoit vôtre Beaufrere, parce qu'il étoit Frere de feu Mr. vôtre Mary.

Me. PATIN.

Frere de feu mon Mary, soit; mais mon Mary étant mort, Dieu mercy, M. Serrefort ne m'est plus rien. Cependant il semble à ce Traiteur-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manieres comme celles de sa Femme, & faire des comparaisons d'elle à moy. Mais est il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconoître jusqu'à ce Point là?

LYSETTE.

Oüy, oüy; je commence à comprendre qu'il a tort, & que vous avez raison, vous. C'est bien à lui & à sa Femme à faire des comparaisons avec vous. Il n'est que vôtre Beaufrere, & elle n'est que vôtre Belle-sœur une fois.

Me. PATIN.

Il n'y a pas jusqu'à sa Fille qui ne se donne aussi des airs. Allons-nous, en Caroſſe ensemble? elle se place dans le fond à mes côtez. Sommes nous à pied? elle marche toûjours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle & moy.

LYSETTE.

La petite ridicule! Une Niece vouloir aller de pair avec sa Tante?

Me. PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'est qu'avec ses minauderies elle attire les yeux de tout le monde, & ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

LYSETTE.

Que le monde est fou! Parce qu'elle est jeune & jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

Me. PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LY-

LYSETTE.

Vous la corrigerez aiſément ; & en devenant ſa Belle-mere ; Madame, vous aurez des droits ſur elle que la qualité de Tante ne vous donne pas.

Me. PATIN.

Comment donc ſa Belle-mere ? Tu crois qu'aprés ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à M. Migaud, que je l'épouſerai ?

LYSETTE.

Oüy, Madame ! Etqu'a de commun ce qui vient de vous arriver avec les deux mariages que l'on a conclus, de vous avec Mr. Migaud, & du Fils de Mr. Migaud, avec Lucile vôtre Niece ?

Me. PATIN.

Vraiment ; je ſerois bien avancée. C'eſt un beau nom que celui de Madame Migaud. J'aimerois autant démenter Madame Patin.

LYSETTE.

Oh, il y a bien de la difference. Le nom de Migaud eſt un nom de Robe, & celui de Patin n'eſt qu'un nom de Financier.

Me. PATIN.

Robe ou Finance, tout m'eſt égal, & depuis huit jours je me ſuis reſoluë d'avoir un nom de Cour, & de ceux qui empliſſent le plus la bouche.

LYSETTE.

Ah, ah, cecy ne vaut pas le diantre pour Mr. Migaud.

Me. PATIN.

Que dis-tu ?

LYSETTE.

Je dis, Madame, qu'un nom de Cour vous ſiera à merveilles mais que ce n'eſt pas aſſez d'un nom à ce qu'il me ſemble, que je crois qu'il vous faut un Mari, & que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

Mr. PATIN.

Je ne connois en gens, & j'ai trouvé le plus joli homme du monde.

LYSETTE.

Comment ? Ce choix est déja fait, & je n'en sçavois rien ?

Mr. PATIN.

Le Chevalier n'a pas voulu que je le dise.

LYSETTE.

Quel Chevalier ? Le Chevalier de Ville Fontaine ?

Mr. PATIN.

Lui même.

LYSETTE.

Quoi, c'est le Chevalier de Ville-Fontaine que vous voulez épouser ?

Mr. PATIN.

Justement.

LYSETTE.

Vous n'y songez pas, Madame. Ce Chevalier n'a pas un sou de bien.

Mad. PATIN.

J'en ai suffisamment pour tous deux, & il y a même quelque justice à ce que je fais. Mr. Patin n'a pas gagné trop legitimement son bien en Normandie ; & c'est une espece de restitution que de relever avec ce qu'il me laissé une des meilleures Maisons de la Province.

LYSETTE.

Ah, puis que c'est un mariage de conscience, je n'ai plus rien à vous dire. Que Mr. Migaud sera surpris quand vous lui apprendrez vôtre dessein !

PATIN.

Mad.

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manqueroit pas d'en aller faire ses plaintes à Mr. Serrefort. Mr. Serrefort viendroit à son ordinaire m'étourdir de ses sots raisonnemens. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ny l'autre sache

cette

cette affaire qu'elle ne soit tout à fait conclue.

LYSETTE.

Mais, Madame, il me semble qu'avant que d'épouser le Chevalier de Ville-Fontaine, il faudroit vous défaire honnêtement de Mr. Migaud.

Mad. PATIN.

C'est mon dessein vrayement; & je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LYSETTE.

Une querelle d'Allemand? vous avez raison. Voila une maniere tout à fait honnête pour vous en défaire. Mais le voici.

SCENE IV.

Mr. MIGAUD, *Madame* PATIN, LYSETTE.

Mr. MIGAUD.

MAdame, j'entre peut-être indiscrettement, mais je viens moi-même vous apporter la réponse du Billet que vous m'avez vîtes hier au soir.

Mr. PATIN.

Moi, je vous ai écrit, Monsieur?

Mr. MIGAUD.

Oüy, Madame; une vieille Baronne qui a un Procès dont je suis Rapporteur, m'apporta hier une recommandation de vôtre part.

Mad. PATIN.

Ah, je m'en souviens, oüy, oüy, c'est une vieille importune qui me fatigue depuis huit

jours pour vous parler en ſa faveur, & je vous écrivis hier pour m'en débarraſſer.

Mr. MIGAUD.

Je ſuis bien-aiſe, Madame, que vous ne preniez pas grande part à ſon affaire. Il y a dans ſa cauſe plus de chimere que de raiſon, & en verité, il y a peu d'honneur à ſe mêler...

Mad. PATIN.

Comment, Monſieur, vous ne lui ferez pas gagner ſon Procès?

Mr. MIGAUD.

Moi, Madame, cela ne dépend pas de moi ſeulement, & la Juſtice...

Mad. PATIN.

La Juſtice, la Juſtice! Vrayement, ſi la Juſtice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous ſolliciter. Quelle obligation pretendriez-vous que je vous euſſe?

Mr. MIGAUD.

Mais, Madame...

Mad. PATIN.

Mais, Monſieur, je ne pretens pas qu'on diſe dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a ſervi de rien, & je ne ſuis pas aſſez laide, ce me ſemble, pour avoir la reputation de n'avoir pû mettre un Juge dans les interêts des perſonnes que je protege.

Mr. MIGAUD.

En verité, Madame, je ne voy pas la raiſon qui vous oblige à vouloir que je m'intereſſe dans une cauſe, où il n'y a que de la honte à recevoir.

Mad. PATIN.

En verité, Monſieur, je ne voy pas la raiſon qui vous oblige, lors que je vous en prie, de vouloir refuſer de donner un bon tour à une méchante affaire. Ehfy, Monſieur, il ſemble que vous avez encore la pudeur d'un jeune Conſeiller.

Mr.

Mr. MIGAUD.

Serieusement, Madame.

Mad. PATIN.

Ah, Monsieur, point de replique, je vous prie. Je me fais entendre, si je ne me trompe. C'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Lysette, si la personne dont je vous ay parlé vient icy, qu'on me fasse avertir chez Araminte où je vais joüer au Reversis. Monsieur, je vous donne le bon jour.

SCENE V.

Mr. MIGAUD; LYSETTE.

Mr. MIGAUD.

Lysette.

LYSETTE.

Monsieur.

Mr. MIGAUD.

Que veut dire cette maniere? Quel accueil me fait ta Maîtresse?

LYSETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je voy?

Mr. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aye sujet de l'être.

LYSETTE.

Il me semble que non franchement.

Mr. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout cecy?

LYSETTE.

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

Mr. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LYSETTE.

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien difficile à comprendre.

Mr. MIGAUD.

Aide-moy, je te prie à la penetrer.

LYSETTE.

Vous aimez Madame Patin ma Maitresse, & vous avez eu jusqu'icy que Madame Patin vous aimoit.

Mr. MIGAUD.

Nos affaires sont assez avancées pour me le faire presumer, & ce qui me surprend, c'est qu'aux termes où nous en sommes, elle prenne des airs si brusques.

LYSETTE.

Cela seroit aussi un peu surprenant, si vous ne la connoissiez pas, mais vous sçavez ce qu'il en faut croire.

Mr. MIGAUD.

Sans le respect que j'ay pour elle, je croirois...

LYSETTE.

Eh, laissez-là le respect, Monsieur, & dites librement que vous la croyez un peu folle. Je le croyois trop bien moy-même pour vous en dédire.

Mr. MIGAUD.

Ecoute, Lysette, puisque tu me parles franchement, je t'avoüeray de bonne-foy que le caractere de Madame Patin m'a toûjours fait peur, & que sans certains interets de mon Fils, je n'aurois jamais songé à l'épouser, Mr. Serrefort, comme tu sçais, apprehende que sa Belle-sœur ne dissipe les grands biens que son Mary luy a laissez en mourant, & c'est pour s'asseurer cette succession, qu'en donnant Lucile à mon fils, il me consent à ce mariage qu'à condition que j'épouseray Madame Patin.

LYSETTE.

Et vous aurez la complaisance de vou-

loir

soir bien soussorire à cette condition ?

Mr. MIGAUD.

J'assure par la plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LYSETTE.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

Mr. MIGAUD.

J'auray moins à souffrir que tu ne penses, & je suis, grace au Ciel, d'une profession & d'un caractere à mettre aisément une Femme à la raison.

LYSETTE.

Commencez donc dés à présent à y mettre Madame Lucas ; car je vous avertis que si vous attendez pour la rendre sage que vous soyez son Mary, vous courez risque de la voir mourir folle.

Mr. MIGAUD.

Que me dis-tu là ?

LYSETTE.

Je ne doute point de l'inclination à vous rendre service, & il me semble que Mr. vôtre Fils, qui est un garçon si sage & si honnête, feroit bien un meilleur usage de quarante mille livres de rente à qui vous en voulez, que le petit fat à qui Madame Patin les destine.

Mr. MIGAUD.

Explique-moy cette Enigme-là. Ta Maîtresse ? auroit-elle changé de pensée ?

LYSETTE.

Elle s'est mis la Cour en tête, & pour y paroître avec éclat, elle pretend épouser le Chevalier de Ville-fontaine.

Mr. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LYSETTE.

Je ne sçay pas si cela se peut ; mais je sçay bien que cela est.

Mr. MIGAUD.

Le Chevalier de Villefontaine ! Tu te moques, mon Enfant, cet homme là n'eſt point fait pour épouſer. C'eſt un Avanturier qui n'en a pas le tems ; un jeune extravagant qui n'a pas cent piſtoles de revenu, qu'on ne connoît à la Cour que par le ridicule qu'il s'y donne, & qui n'a pour tout mérite que celui de boire & de prendre du tabac.

LYSETTE.

Eh bien, Monſieur, boire, & prendre du tabac, c'eſt ce qui fait aujourd'hui le mérite de la pluſpart des jeunes gens.

Mr. MIGAUD.

Je ne ſaurois croire ce que tu me dis.

LYSETTE.

Non, ne le croyez pas, mais avertiſſez en toûjours Mr. Serrefort par precaution, & prenez vos meſures comme ſi vous en étiez perſuadé ; la ſuite vous convaincra du reſte. Voici nôtre Chevalier ; adieu. Ne perdez point de tems, & comptez que ce n'eſt pas peu que je me mêle de vos affaires.

Mr. MIGAUD.

L'étrange choſe que la tête d'une Femme !

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LYSETTE.

LE CHEVALIER.

BOnjour, ma pauvre Lyſette. Ah, ah, tu as du deſſein aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coûtume, & toûjours plus belle que tout ce que, j'ay veu de plus beau. Quel charmant embompoint.

LY-

LYSETTE.

Est-ce à moi que vous parlez Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc?

LYSETTE.

J'ai crû que c'étoit un compliment pour quelque Dame, que vous repetiez comme une leçon. Madame vous a attendu longtems, Monsieur.

LE CHEVALIER.

En verité, tu es une des plus aimables Filles que je connoisse. Mais qui te fait tes manteaux ? Je veux mettre ton Ouvriere en credit. Par ma foi, voilà le plus galant Negligé qu'on ait jamais vû. Comment elle se coiffe, la friponne !

LYSETTE.

Vous voulez bien, Monsieur, que j'aille dire à Madame que vous êtes ici. Elle n'est qu'à dix pas chez une Dame de ses Amies.

LE CHEVALIER.

Attens, attens Lysette Un moment plus ou moins ne fera rien à la chose.

LYSETTE.

Pardonnez moi, Monsieur, je serai bien-aise qu'on l'avertisse de vôtre impatience ; aussi-bien voilà Crispin qui a quelque chose à vous dire.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

HA, vous voilà, Monsieur, je vous cherchois par tout pour vous dire que la Baronne ...

LE

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tais-toi. Ne vois-tu pas où nous sommes ?

CRISPIN.

Oüy, Monsieur, mais la Baronne...

LE CHEVALIER.

Eh ventrebleu ! Marant, ne t'ai-je pas dit que quand je suis chez une Femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre.

CRISPIN.

Cela est vrai, mais, Monsieur, cette Baronne...

LE CHEVALIER.

Mais, Monsieur le fat, taisez-vous encore une fois, & ne venez point gâter une affaire, qui est peut-être la meilleure qui me puisse arriver.

CRISPIN.

Oh, oh ! Quoi, Monsieur, la Maîtresse du Logis parle t'elle de mariage, & songez-vous à l'épouser ? l'aimez-vous ?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer ? Pauvre sot !

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Je l'épouserai si je veux, mais je la hais comme la peste, & ce ne seroit point elle que j'épouserois.

CRISPIN.

Non, le Diable m'emporte si je vous entens.

LE CHEVALIER.

Ce seroit quarante mille livres de rente qu'elle possede dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'est à dire que ce sont les quarante mille livres de rente que vous épouseriez en l'épousant ?

LE

LE CHEVALIER.

Et quoi donc ! Si j'avois à aimer ce ne seroit pas Madame Patin, Dieu me damne.

CRISPIN.

Ce ne seroit pas aussi la vieille Baronne, car vous lui promettez tous les huit jours de l'épouser dans la semaine, & il y a prés d'un an que vous l'amusez.

LE CHEVALIER.

Si la Boronne avoit gagné ses Procés, je la prefererois à Madame Patin, & quoi qu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ses Procés gagnez lui donneroient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a Madame Patin.

CRISPIN.

C'est à dire que s'il survenoit encore quelqu'autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la derniere ?

LE CHEVALIER.

Je les menageray toutes autant qu'il s'en presentera, le plus long temps que je pourray, & je me determineray pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ay envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point, car entre-nous, Monsieur, je n'aime point les Soubretes, voyez vous. A propos d'aimer, je croi que vous n'aimez, rien, vous, que vôtre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne sçai si je n'aimerois point une petite Brune qui est la plus charmante du monde, & si elle étoit aussi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'hesiterois point à lui sacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite Brune ? Comment l'appellez-vous ?

LE

LE CHEVALIER.

Je n'ai pû encore ſçavoir ſon nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois auſſi, car il n'y a point de petite Brune ſur mon memoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt que depuis quatre jours que je la vois tous les ſoirs aux Thuilleries. Je lui ai fait croire qu'on m'appelloit le Marquis des Guerets. Parbleu, c'eſt une conquête auſſi difficile que j'en connoiſſe. Je ne ſuis pourtant pas mal auprés d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours! Voilà une conquête bien difficile, vous avez raiſon.

LE CHEVALIER.

Elle a un Pere extremement bizarre, à ce qu'elle m'a dit, & ce n'eſt que ſous le pretexte d'aller voir une certaine Tante, qu'elle trouve moyen de venir les ſoirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune, & toute petite perſonne qu'elle eſt, elle ment déja à la perfection, n'eſt-ce pas?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'eſprit au delà de l'imagination. Une vivacité.... La charmante petite creature!

CRISPIN.

Diable!

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Criſpin, ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu? J'ay des entêtemens de fortune, & je craindrois des me faire avec cette petite perſonne une affaire de cœur qui me meneroit peut-être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raiſon.

LE CHEVALIER.

Songeons au ſolide, mon Amy, nous donnerons enſuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'eſt bien dit. Or ça, je voi bien que c'eſt la Dame d'ici qui eſt la meilleure ménagere, & je m'en vais renvoyer Madame la Baronne avec ſes preſens.

LE CHEVALIER.

Comment, que parles-tu de preſens?

CRISPIN.

C'eſt ce que je vous ai voulu dire d'abord, que Madame la Baronne vous attend chez-vous avec des preſens, mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attens, attens un peu. Et qu'eſt-ce que c'eſt que ces preſens?

CRISPIN.

Eh, Monſieur, c'eſt, par exemple un fort beau Caroſſe qu'elle a fait mettre ſous une de vos remiſes, deux gros chevaux qui ſont dans vôtre Ecurie, un Cocher & un gros Barbet qui ont amené tout cela, & que je vais renvoyer, puis que vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre Femme! Elle m'aime dans le fond, & je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raiſon, mais vous ne ſongez pas que Mudame Patin...

LE CHEVALIER.

Je ſonge que Madame Patin aime le grand air & le grand équipage. Le Caroſſe eſt beau?

CRISPIN.

Il eſt des plus beaux qui ſe portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre Baronne! Et les Chevaux?

CRISPIN.

Les Chevaux ſont des Chevaux qui ont l'air aiſé.

aisé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux là.

LE CHEVALIER.

La pauvre Femme ! Va, va-t-en lui dire que je la remercie, & que j'auray l'honneur de la voir cette apresdinée,

CRISPIN.

Oh, sans vous il n'y a rien à faire, & je m'en vai gager qu'elle emmenera les Chevaux, le Carrosse, & le Barbet, si vous ne venez les recevoir vous-même ; & encore faut-il vous depêcher, car elle a des affaires, & il me semble qu'elle m'a dit qu'un de ses Procés se jugeoit demain sans faute.

LE CHEVALIER.

Et bien, dis lui seulement que je la verrai aujourd'hui sans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de Parole. Voulez-vous qu'elle se fie à la mienne ?

LE CHEVALIER.

Voilà Madame Patin. Va vîte faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu, vous viendrez puisque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tai-toi donc, maraut, & laisse-moi sortir honnêtement d'avec celle-cy.

SCE-

SCENE VIII.

Madame PATIN, LE CHEVALIER, LYSETTE, CRISPIN.

Mad. PATIN.

JE vous ai fait attendre, *Mr.* Le Chevalier, mais vous me devez sçavoir gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je suis bien aise de me dérober aux importunités de quelques gens qui se croyent en droit de me parler à toute heure, & à qui mes gens n'osent fermer la porte au nez, quoy que je leur aye commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On est trop payé, Madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment; & j'attendrai toûjours volontiers quand je serai seur de ne pas attendre inutilement.

Mad. PATIN.

Qu'il est obligeant, & qu'il dit les choses de bonne grace! Au moins, Monsieur le Chevalier, Lysette m'a rendu compte de vôtre honnêteté, vous ne vouliez pas qu'elle me vint avertir de peur de me détourner, mais j'aurois été bien fâchée de le trouver mauvais.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la Compagnie que vous venez de quitter.

Mad. PATIN.

Il n'y avoit que des Femmes au moins, & vous

vous n'avez point de Rivaux à craindre.

CRISPIN *bas au Chevalier.*

Le Carrosse s'ennuyera sous la remise.

LE CHEVALIER.

Paix...

Mad. PATIN.

Que dit Crispin ?

CRISPIN.

Rien, Madame.

Mad. PATIN.

Passons dans mon Cabinet, nous y serons mieux qu'ici.

CRISPIN *au Chevalier.*

Les Chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu.

Mad. PATIN.

Allons ; Monsieur le Chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

Mad. PATIN.

A qui en a-t-il ? Que parle-t-il d'équipage ?

LE CHEVALIER.

Je ne sçay ; Madame, ce qu'il marmote entre ses dents ; de Carrosse, de Chevaux, d'équipage. C'est mon Sellier qui m'attend, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Oüy, Monsieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux Chevaux neufs ?

CRISPIN.

Oüy, Monsieur, & ils vous attendent ; comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame, c'est un nouveau Carrosse que je me donne. Je sçay que je vous fais plaisir de me bien mettre en equipage, & je meurs d'impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

Mad.

Mad. PATIN.

Je vais le voir avec vous, & puisque c'eſt pour me plaire que vous faites cette dépeſe, je ſerai bien-aiſe d'être la premiere à vous en dire mon ſentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame, ſongez de grace....

Mad. PATIN.

A quoi, Monſieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Eh, Madame.

Mad. PATIN.

Comment?

LE CHEVALIER.

Que diroit-on, Madame, dans le monde, des petits ſoins qu'on vous verroit prendre? Cela ſeul ſuffiroit pour découvrir ce que nous avons interêt de cacher, & je ſerois au deſeſpoir, que quelques ſoupçons nous attiraſſent de chagrinantes remontrances de vôtre Famille & de la mienne.

CRISPIN.

Aſſurément, Madame, & il ne ſeroit pas honnête que mon Maître eût un Carroſſe devant vous. La Femme de ſon Selliet eſt une taffetaſſe.

LE CHEVALIER.

Oüi, Madame, il y a des ſuites à craindre que je prevois, & que je ne ſçaurois vous dire. Adieu, Madame. Je reviendray dans un inſtant ſi vous voulez me le permettre.

Mad. PATIN.

Adieu donc, Chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, & paſſez chez vôtre Notaire pour ce que vous ſçavez.

SCENE IX.

Madame PATIN, LYSETTE.

LYSETTE.

MA foy, Madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le Jeu pour être sacrifiée par Mr. le Chevalier à l'impatience de voir son Caroſſe.

Mad. PATIN.

Que tu es folle, Lyſette! Je lui ſçay bon gré de cette impatience. C'eſt pour me faire plaiſir qu'il a fait faire ce Caroſſe. Je gage qu'il y aura fait mettre des Chiffres.

LYSETTE.

Je ne ſçay, mais je crains bien que ce Mr. le Chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la Cour, & les jeunes gens ſur tout, ſont d'étranges perſonnages. Celui-ci, encore que vôtre Amant, vous voyez avec quelle bruſquerie il vous quitte pour aller voir un Caroſſe neuf. S'il eſt jamais vôtre Mari, il ſe levera d'auprés de vous dés quatre heures du matin pour voir panſer ſes Chevaux. Le beau regal pour une Femme!

Mad. PATIN.

Tu ne ſçais ce que tu dis.

LYSETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND,

SCENE I.

Mr. SERREFORT, LYSETTE.

LYSETTE.

Au moins, Monsieur, dites-luy bien que vous êtes entré malgré moi, elle n'y veut pas être, comme je vous dis, & vous me feriez quereller infailliblement.

SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de maniere qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante! Elle se fait de belles affaires. S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la Cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe.

LYSETTE.

De quelle affaire parlez-vous là?

SERREFORT.

Est-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin, quand elle a eu du bruit avec cette Femme de qualité?

LYSETTE.

Vous sçavez déja cette avanture?

SERREFORT.

Je l'ay sçeue un quart-d'heure après qu'elle est arrivée, & comme on achevoit de me la conter, Mr. Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser ce certain Chevalier de Ville-Fontaine.

LYSETTE.

Franchement, Monsieur, vous avez là une

Belle sœur qui vous donnera de la peine à la reduire, & je doute que vous en veniez à bout.

SERREFORT.

J'y brûleray mes Livres.

LYSSETTE.

Sur tout ne manquez pas de crier bien fort, & de prendre un ton d'autorité avec elle, car voyez-vous, quoy qu'elle vous mépriſe quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, & elle n'oſe pas vous contredire en face.

SERREFORT.

Laiſſe-moi faire.

LYSETTE

La voicy.

SCENE II.

MR. SERREFORT, *Madame* PATIN, LYSETTE.

LYSETTE

MOnſieur a voulu demeurer malgré moi, Madame.

Mad. PATIN.

Ah! Monſieur Serrefort, quel deſſein vous amene? vous m'auriez fait plaiſir de me ſouffrir ſeule aujourd'hui, mais puis que vous voila finiſſons je vous en prie. Pequoi s'agit-il

SERREFORT.

Qu'eſt ce donc, Madame ma Belle-ſœur, de quel ton le prenez vous là, s'il vous plaît? Ecoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point, & ſans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

Mad.

Mad. PATIN.

Un Fauteüil. Lyſette. Je prevois que Monſieur va m'en dormir.

SERREFORT.

Non, Madame, & ſi vous êtes ſage, ce que j'ay à vous dire vous reveillera terriblement au contraire.

Mad. PATIN.

Ne prêchez donc pas long-tems, je vous prie.

SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes Sermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entierement à la fin.

Mad. PATIN.

Ah! ah! vous vous intereſſez étrangement à ma conduite.

SERREFORT.

Et qui s'y intereſſera, ſi je ne le fais? Vous êtes la Tante de ma Fille, Veuve de Maître Paul Patin mon Frere, & je ne veux point que l'on diſe dans le monde que la Veuve de mon Frere, la Tante de ma Fille, eſt une folle achevée.

Mad. PATIN.

Comment folle? Vous perdez le reſpect, Monſieur Serrefort, & il faut que je trouve les moyens de me deffaire de vous, pour ne plus entendre des ſottiſes, à quoi je ne ſçay point répondre.

SERREFORT.

Eh! ventrubleu, Madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manieres & de vos airs de grandeur, ſur tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

Mad. PATIN.

Vous devriez, Monſieur Serrefort, ne me point reprocher des choſes où je ne ſuis expo-

ſeé, que parce qu'on me croit vôtre Belle-ſœur; mais voilà qui eſt fait, Monſr. Serrefort, je feray afficher que je ne la ſuis plus depuis mon veuvage, je vous renonce pour mon Beau-frere, Monſieur Serrefort, & puis que juſqu'ici mes dépenſes, la nobleſſe de mes manieres, & tout ce que je fais tous les jours n'ont pû me corriger du défaut d'avoir été la Femme d'un Partiſan, je pretens...

SERREFORT.

Et têtebleu, Madame Patin, c'eſt le plus bel endroit de vôtre vie, que le nom de Patin, & ſans l'œconomie & la conduite du pauvre Défunt, vous ne ſeriez guere en état de prendre des airs ſi ridicules. Je voudrois bien ſçavoir...

Mad. PATIN.

Courage, courage, Monſieur Serrefort, vous faites bien de joüer de vôtre reſte.

SERREFORT.

Je voudrois bien ſçavoir, vous dis-je, ſi vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon Caroſſe, mais double de drap couleur d'olive, avec un Chiffre entouré d'une Gordeliere, un Cocher maigre vêtu de brun, un petit Laquais ſeulement pour ouvrir la portiere, & des chevaux modeſtes, que de promener par la Ville ce ſomptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux friſſonnans qui éclabouſſent les gens de pied, & tout cet attirail enfin, qui vous fait ordinairement mépriſer des gens de qualité, envier de vos égaux, & maudire par la canaille. Vous devriez, Madame Patin, retrancher tout ce faſte qui vous environne.

LYSETTE *à Madame Patin qui touſſe, crache & ſe mouche.*

Mais, Monſieur... Qu'avez-vous Madame?

Mad.

Mad. PATIN.

Je prens haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point?

SERREFORT.

Non, Madame, & j'en reviens toûjours à l'équipage.

Mad. PATIN.

Le fatiguant homme!

SERREFORT.

Que faites vous entre autres choses de ce Cocher à barbe retroussée? Quand ce seroit celui de la Reine de Saba. . . .

LYSETTE.

Mais est ce que vous voudriez, Monsieur, que Madame allât faire la barbe à son Cocher?

SERREFORT.

Non, mais qu'elle en prenne un autre.

Mad. PATIN.

Oh bien, Monsieur, en un mot comme en mille, je pretens vivre à ma maniere, je ne veux point de vos conseils, & me moque de vos remontrances. Je suis veuve, Dieu merci. Je ne dépends de personne que de moi-même. Vous venez ici me morginer, comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite, c'est tout ce que je pourrois souffrir à un Mari.

SERREFORT.

Quand Mr. Migaud sera le vôtre, il fera comme il l'entendra, Madame, car je croi que vous ne nous manquerez pas de parole, & si vous aimez tant la dépense, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus supportables.

Mad. PATIN.

Oüy, Monsieur, quand Mr. Migaud sera mon Mari, je prendrai ses leçons pourveu qu'il ne suive point les vôtres. Ils s'accommodera de mes manieres, où je me ferai aussiennes. Est ce fait? avez-vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez vous que je sorte?

SERREFORT.

Non, Madame, demeurez, je ne me mêlerai plus de vos affaires, je vous assure, mais qu'une tête bien sensée en ait au plutôt la conduite; & que ce double mariage que nous avons resolu, se termine avant la fin de la semaine, je vous prie.

Mad. PATIN.

Ne vous mettrez pas en peine.

SCENE III.

Madame PATIN, LYSETTE.

LYSETTE.

VOilà un sot-homme de ne ne pas dire d'abord les choses. Il étoit bien besoin de tout ce préambule pour en venir à l'affaire de Mr. Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en entrant, vous lui auriez dit oüi tout aussi tôt, & il ne vous auroit pas tant ennuyée.

Mad. PATIN.

Et ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? Il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

LYSETTE.

Franchement, Madame, il m'ennuye quelquefois pour le moins autant que vous.

Mad PATIN.

Que je le hais! Je ne serai point satisfaite qu'il ne lui soit arrivé quelque avanture desesperante.

LYSETTE.

Il le merite bien, & quand vous serez une fois la Belle-mere de sa Fille, vous aurez bien des occasions de le desesperer.

Mad.

Mad. PATIN.

La Belle-mere de ſa Fille, moi ? Tu n'y ſonges pas, Lyſette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du Chevalier ?

LYSETTE.

Ah, par ma foi, Madame, je vous demande pardon. Je ne m'en ſouvenois pas, & je croyois que vous l'aviez oublié à cauſe de ce que vous venez de dire à Mr. Serrefort.

Mad PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Lyſette ! J'aurois promis à Mr. Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour aprés demain.

LYSETTE.

Oüy, Madame ?

Mad. PATIN.

Oüy, vrayement, car dés demain, je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LYSETTE.

Cela eſt bien adroit.

Mad. PATIN.

Nous avons pris le Chevalier & moi toutes les meſures qu'il faut pour nous marier cette nuit à cinq heures du matin.

LYSETTE.

Vous avez des precautions admirables. Mais voici vôtre petite Niece bien échauffée.

Mad. PATIN.

Quoi, je ſerai toûjours obſedée ou par le Pere ou par la Fille ! La Mere ne viendra-t-elle point encore ?

SCENE IV.

Madame PATIN, LUCILE, LYSETTE.

LUCILE.

J'Attendois avec impatience que mon Pere fortît, ma Tante, pour vous dire une Nouvelle qui vous fera voir que je ſuis autant dans vos interêts, que mon Pere vous eſt contraire.

Mad. PATIN.

Que vous ſoyez dans mes interêts, ou qu'il n'y ſoit pas, c'eſt pour moi la même choſe.

LUCILE.

Oh, ma Tante, je croi que vous ne ſerez pourtant pas fâchée de ſçavoir ce qu'on a dit à mon pere.

Mad. PATIN.

Et qu'a-t on pû dire à vôtre Pere?

LUCILE.

Que vous vouliez épouſer un homme de la Cour, & il a reſolu je ne ſçay combien de choſes pour vous en empêcher.

Mad. PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Lyſette?

LYSETTE.

Je ne ſcay, Madame. Le Chevalier a cauſé peut-être. Les Chevaliers ſont de grands Cauſeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre ſes meſures, c'eſt de faire vos affaires tout doucement, ma Tante, & de vous marier en cachette.

Mad. PATIN.

Je ſçay ce qu'il faut que je faſſe. Les gens qui

qui ont dit cette nouvelle, sont des bestes, & vôtre Pere aussi.

LUCILE.

Vous demande pardon, ma Tante, mais j'ay une démangeaison furieuse de vous voir femme de qualité.

Mad. PATIN.

Vous aurez bien tôt ce plaisir-là, & je vous conseille par avance de commencer de bonne-heure à garder avec moy certain respect où vous devez être, & où vous apriez peut-être peine à vous accoûtumer dans la suite.

LUCILE.

Comment donc, ma Tante?

Mad. PATIN.

Défaites-vous sur tout de *ma Tante*, & servez-vous du mot de *Madame*, je vous prie, ou demeurez chez vôtre Pere.

LUCILE.

Mais, ma Tante, puisque vous êtes ma Tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

Mad. PATIN.

C'est qu'étant Femme de qualité, & vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être vôtre Tante, sans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh, que cela ne vous embarasse pas, ma Tante; je deviendray bien-tôt aussi Femme de qualité.

Mad. PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moy d'être pour le moins aussi grand Dame que vous.

Mad. PATIN.

Plaît-il?

LUCILE.

Je connois un Seigneur, tout des plus jolis,

que j'ay veu pluſieurs fois aux Thuilleries, qui m'épouſera dés que je voudray. Ne vous mettez pas en peine.

Mad. PATIN.

Ah, ah. Et comment s'appelle-t-il, ce Seigneur?

LUCILE.

On l'appelle Monſieur le Marquis des Guerets. Il eſt fort riche, & fort de qualité, car il me l'a dit.

Mad. PATIN.

Vrayement, je ſuis bien aiſé, ma Niece, que malgré la mauvaiſe éducation que vôtre Pere vous a donnée, vous preniez des ſentimens dignes de l'honneur que je vous fais de vouloir être vôtre Parente. Voilà dequoy vous avez profité à me voir, & vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aye encore une autre, ma tante.

Mad. PATIN.

Que faut-il faire?

LUCILE.

Vous marier au plûtôt, s'il vous plaît, avec ce Monſieur que vous aimez, afin que cela m'autoriſe à épouſer celui que j'aime auſſi, & que quand mon Pere voudra me quereller, je puiſſe lui répondre, *Je n'ay pas fait pis que ma Tante.*

LYSETTE.

Vous avez raiſon. C'eſt une terrible choſe que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudroit que ma Tante ſe dépêchât, car Mr. le Marquis des Guerets qui m'aime, & furieuſement d'impatience.

Mad. PATIN.

Oh bien, ma Niéce, puis que vous êtes dans de ſi bonnes diſpoſitions je veux bien vous faire

faire une confidence, que je n'ay encore fait à perſonne qu'a vous. Je me marie demain à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin.

Mad PATIN.

Oüi, ma Niece, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'eſt à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon Amant, & lui mander qu'il prenne toutes ſes précautions, afin que nous nous dépêchions auſſi. Adieu ma Tante.

Mad. PATIN.

Adieu, ma Niece.

SCENE V.

Madame PATIN, LYSETTE.

Mad. PATIN.

AH! Lyſette, que voilà bien dequoi me vanger de Mr. Serreſort! Sa Fille eſt entêtée d'un homme de Cour, un homme de Cour la veut épouſer, & elle meurt d'être épouſée. Si le Pere & la Mere en pouvoient mourir de chagrin, nous ſerions debarraſſez de deux ennuyeux perſonnages.

LYSETTE.

Mais, Madame, eſt-ce que vous donnerez les mains aux deſſeins de votre Niece?

Mad. PATIN.

Aſſurément, & je n'ay garde de manquer une ſi belle occaſion de deſeſperer Mr. Serreſort.

LYSETTE.

Gela eſt bien charitable, vrayement. Mais voicy Mr. le Chevalier.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, Mad. PATIN, LYSETTE.

LE CHEVALIER.

ET bien, Madame, n'ay-je pas fait diligence?

Mad. PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, Chevalier, je trouve les momens bien longs quand je ne vous vois point; & mon impatience..

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, Madame, & faites-moi, je vous prie, la juſtice de croire, que je ne vis qu'autant que je ſuis auprés de vous.

Mad. PATIN.

Cela eſt tout-à-fait obligeant.

LYSETTE *bas.*

Je crains la converſation qu'ils vont avoir enſemble, & je voudrois bien que quelqu'un vint les interrompre.

Mad. PATIN.

Lyſette, dites là bas que je n'y veux être pour perſonne, & mettez-nous, je vous prie, cette aprés dînée, à couvert des importuns.

LYSETTE.

Ouy, Madame. *Bas en s'en allant.* S'il n'en vient point, j'en irai chercher moy-même.

Mad. PATIN.

Hé bien, Chevalier, êtes vous bien content de vôtre équipage !

LE CHEVALIER.

Il marchera ce soir, & s'il est de votre goût, Madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mieu.

Mad. PATIN.

Puis que cela est, je l'admire par avance, & je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait metre vos Armes ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame.

Mad. PATIN.

Des Chriffres. Je l'ai devinè dés tentôt.

LE CHEVALIER.

En verité, Madame, je ne sçay ce que le Peintre s'est aviſé d'y metre.

Mad. PATIN.

Allez, Allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoy, Madame ?

Mad. PATIN.

Le Chifre doit être fort beau; l'N & l'U, soit un assemblage fort admirable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame ?

Mad. PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N, y domine apparemment ?

LE CHEVALIER.

Madame.

Mad. PATIN.

Vous faites le discret, Chevalier, mais vous êtes un Badin, & dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER *bas.*

J'enrage; le Chifre du Caroſſe est apparemment celui de la Baronne.

Mad.

Mad. PATIN.

Avez-vous paſſé chez le Notaire ?

LE CHEVALIER.

Oüi, Madame. Je ne l'ay point trouvé, & je lui ay laiſſé un billet.

. . . . . .

SCENE VII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, *Madame* PATIN. LYSETTE.

LYSETTE *repouſſant la Baronne.*

MAis, Madame . . .

LA BARONNE.

Vous êtes une Sotte, Ma mie, vôtre Maîtreſſe y eſt toûjours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obeïe, Madame, & voici quelqu'un qui vous demande.

Mad. PATIN.

Ah, juſte Ciel ! C'eſt une importune Plaideuſe, dont nous ne ſerons débarraſſez d'aujourdhui.

LE CHEVALIER *bas.*

Comment, morbleu, c'eſt ma Baronne ! Voici bien un autre embarras ! Par où diantre me tirer d'intrigue ?

LYSETTE.

Il nous a été impoſſible de faire tête à Madame, & le Portier ni moi n'avons pû lui perſuader que vous n'y étiez pas.

Mad. PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y ſuis pas ? Eſt-ce pour des perſonnes comme elle qu'on n'y

n'y veut pas être ? Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Je vous le disois bien, ma mie, vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah, ah, Monsieur le Chevalier, que faites vous ici ?

LE CHEVALIER.

Mais vous, Madame, par quelle avanture...

Mad. PATIN *à Lysette.*

Le Chevalier connoît la Baronne !

LA BARONNE.

Je venois ici, Madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procés, mais je m'attendois pas d'y trouver Monsieur le Chevalier. Qu'y vient-il faire, Madame ?

Mad. PATIN *bas à Lysette.*

Elle y prend un grand interêt, Madame, je ne sçais....

LE CHEVALIER *à Madame Patin.*

Ah, Madame, regardez, je vous prie, les affaires de Madame la Baronne, comme les miennes propres, vous ne me sçauriez faire plus de plaisir, *A la Baronne.* Vous voyez comme je m'interesse pour vous, Madame.

Mad. PATIN. *bas.*

Voila un brouillamini, où je ne comprens rien.

LA BARONNE *bas.*

Qu'est ce que tout cela veut dire ?

Mad. PATIN.

En verité, Madame, je ne comprens point d'où vient vôtre curiosité sur le chapitre de M. le Chevalier, ni par quel motif.

LA BARONNE

Comment, Madame par quel motif ?

LE CHEVALIER *à la Baronne.*

Eh, Madame, de grace. *A Madame Patin.* Que tout ceci ne vous étonne point. Madame est une personne de qualité, (C'est ma Cousine germaine), qui m'estime cent fois plus

que

que je ne merite, (Je suis son heritier) Elle a pour moi quelque bonté. (Ne parlez pas de nôtre mariage.) J'en ai toute la reconnoissance imaginable. Elle y mettroit obstacle.) Et comme elle a de certaines veües pour mon établissement & pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE.

Oui, Madame, voilà pas quel motif.

Mad. PATIN.

Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Vous vous mocquez, Madame. Mais dites moi seulement, je vous prie, quel commerce Monsieur le Chevalier....

Mad. PATIN.

Commerce, Madame? Qu'est-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER.

Comment, Madame la Baronne? Ignorez-vous que la maison de Madame est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustre à Paris? (C'est une ridicule) Que pour être en reputation dans le monde, il faut être connu d'elle? (ne lui dites rien de nôtre dessein) Que sa bienveillance pour moi est ce qui fait tout mon merite! (C'est une babillarde qui le diroit; & qu'en fin je fais tout mon bonheur de lui plaire, & que c'est là ce qui m'amene ici!

Mad PATIN.

Oui, Madame, vaila tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE.

Pardonnez moi, Madame.

LE CHEVALIER.

Eh de grace, Mesdames n'entrez point dans des éclaircissemens qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en con-

conjure ; & que celle de vous deux qui m'eſtime le plus embraſſe l'autre la premiere.

La Baronne & Madame Patin courent s'embraſſer avec empreſſement.

LA BARONNE.

Madame, je ſuis vôtre ſervante.

Mad. PATIN.

C'eſt moi qui ſuis la vôtre, Madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de vôtre procés, Madame, je vous prie.

Mad. PATIN.

Au moins je n'ai pas attendu vos recommandations, Monſieur le Chevalier, pour parler de l'affaire de Madame, mais on trouve ſa cauſe fort mauvaiſe.

LA BARONNE.

Madame, on a menti, je la maintiens bonne. Demandez à Monſieur le Chevalier, il la ſçait ſur le bout de ſon doigt. Contez, contez-la un peu à Madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, Madame, que je ne ſçai pas de laquelle il eſt queſtion. Je ſçai ſeulement qu'elles ſont toutes auſſi claires que le jour, & accompagnées de certaines circonſtances dont je ne me ſouviens pas bien, mais qui ſont les plus juſtes du monde ſans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, Madame, écoutez ſeulement. C'eſt un procés intenté dés avant la bataille de Pavie. Mon Biſayeul y commandoit un Regiment ; il fut tué à cette bataille. Ah s'il étoit encore au monde, je ſerois bien ſeure de gagner ma cauſe. N'eſt-il pas vrai, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je croi que oui, Madame.

LA

LA BARONNE.

Je croi qu'oui, Madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame . . . . *elle voit rire Lyſette.* Qu'avez-vous à rire, Ma mie? Vous avez là une Chambriere bien impertinente, Madame. Elle ne fait pas la reverence quand je parle de mes Ayeux.

LYSETTE.

Je vous demande pardon, Madame; mais je n'ay pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la conſideration de vôtre Maîtreſſe . . .

Mad. PATIN.

Laiſſez-nous, Lyſette. Revenons à votre procés, Madame, & finiſſons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne ſçais où j'en ſuis, Madame. Remettez-moi un peu, Monſieur le Chevalier.

SCENE VIII.

Mad. PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LYSETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

LYSETTE, dis un peu à mon Maître qu'il vienne me parler, j'ay quelque choſe à lui dire.

LYSETTE *s'en allant.*

Va lui dire toy-même.

LA BARONNE.

Ah! m'y voilà voici le fait. J'ai un Moulin à vent, Madame, il eſt à moi ce Moulin à vent

à vent, on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paisible possession de mon Moulin, cela n'est-il pas juste?

Me. PATIN.

Et ne l'avez vous pas, Madame?

LA BARONNE.

Eh non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, ouy, il y a bien cent cinquante ans que le Grand pere de mon Partie fit planter proche de ma Maison un Bois, qui fait à present tout l'ornement de la fenêtre.

LE CHEVALIER *bas.*

Crispin me fait signe. Qu'est ce que cela veut dire?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice pour me boucher la veuë, & qu'il prevoyoit bien qu'avec le temps ce bois deviendroit haute fustaye.

Mad. PATIN.

Vous croyez, Madame, qu'il a fait planter ce bois par malice?

LA BARONNE.

Asseurement, Madame; & moi, pour lui faire piece par representailles, j'ai fait relever un vieux Moulin abandonné;

CRISPIN *bas au Chevalier.*

J'ay à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce Moulin est plus ancien que le Bois de ma Partie; & que ce Bois.... Ecoutez bien ceci, s'il vous plait, & que ce Bois...

Mad. PATIN.

En verité, Madame, je ne comprens rien dans les affaires, mais je parlerai encore de la vôtre à Mr. Migaud, je vous asseure.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, Madame, j'ay la bas

mon Carosse. Allons ensemble chez lui tout à l'heure, s'il vous plaît.

Mad. PATIN.

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, Madame.

LA BARONNE.

Mais mon procés se juge demain, Madame.

LE CHEVALIER *bas.*

Prenons cette occasion aux cheveux. Eh, Madame, je vous conjure de mener Madame la Baronne chez Mr. Migaud. *Bas.* Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en défairons d'aujourd'hui.

Mad. PATTIN.

Vous m'attendrez donc ici, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ouy, Madame.

Mad. PATIN.

Allons, Madame, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, Mes-Dames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, Monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Dispensez m'en; je vous prie, Madame, je ne sçay point parler de procés.

LA BARONNE *au Chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moy.

LE CHEVALIER.

Je n'y manqueray pas.

Mad. PATIN.

Venez-vous, Madame?

LA BARONNE.

Ouy, Madame, je vous suis.

SCE-

SCENE IX.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LYSETTE.

LYSETTE.

QUe veut Criſpin à ſon Maître? Obſervons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voila parties, Dieu mercy. Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'eſprit pour ſe tirer d'une méchante affaire! Mais que me veux tu? Qu'as-tu à me dire? d'où vient ton empreſſement?

CRISPIN.

Je ne ſçai, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Comment, tu ne ſçais, Maraut?

CRISPIN.

Monſieur, Monſieur ne vous fâchez pas. J'ay une Lettre qui vous expliquera toutes choſes. Le Porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, & qu'il y alloit de vôtre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons donc, donne-la moi. C'eſt-ce là?

CRISPIN.

Non, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce donc?

CRISPIN.

C'eſt la liſte de vos Maitreſſes que nous fîsmes l'autre jour, Janneton, & moi à la porte des Tuilleries.

LE CHEVALIER.

Le fat! Veux tu déchirer ces ſotiſes-là?

CRISPIN.

Dieu m'en garde, Monſieur. Quand vous reprê-

reprendrez du goût pour la bagatelle, vous serez bien aise peut-être de relire ce petit Memoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la Lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce sont les Vers que vous fistes faire l'autre jour pour la Baronne, par ce miserable Poëte, à qui vous donnâtes ce vieux juste au-corps qui vous avoit tant servi à la chasse.

LE CHEVALIER.

Jn'aurai donc la lettre aujourd'hui ?

CRISPIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, la voici. Elle vous est adressée sous le nom de Mr. le Marquis des Guerets. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'est ma petite Brune des Thuilleries Lisette.

LYSETTE.

Vous avez tesmoigné tant d'envie de me connoître, que je me suis resolue à satisfaire votre curiosité. Je vous attens dans les Thuilleries, où j'ai mille choses à vous dire. Ne manquez pas de vous y rendre. Adieu.

CRISPIN.

Le Porteur m'a menti, Monsieur, ce Billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Crispin. Je cours trouver la petite Brune.

CRISPIN.

Et Madame Patin, que vous avez promis d'attendre ?

LE

LE CHEVALIER.

Tu as raison, mais n'importe. Je serai de retour avant elle. En tout cas, il faut lui écrire N'as-tu pas là ces Vers que j'envoyai à la Baronne.

CRISPIN.

Oui, Monsieur, les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne, ils serviront pour Madame Patin.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déjà fait servir à plus de huit personnes differentes.

LE CAEVALIER.

Bon, qu'est-ce que cela fait? s'il falloit de nouveaux Vers pour toutes celles à qui l'on écrit....

CRISPIN.

Diable, votre Garde-robbe seroit bien-tôt dégarnie de Juste au corps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Bien, écrivez seulement. Si le Poëte a vendu ces Vers autant de fois que vous les avez envoyez, il n'y a point de Fille de bonne maison, qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens, attens Madame Patin, & tu lui donneras mes Tablettes.

CRISPIN.

Mais, Monsieur, vos Tablettes sont-elles sages au moins?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques Chansons un peu libertines?

LE CHEVALIER.

Coquin!

CRISPIN.

Quelques adreſſes ſcandaleuſes.

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant ! Je n'ay ces Tablettes que d'hier ; ce fut la Baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'eſt que les Tablettes de vos pareils ſont ordinairement de mauvais livres ; & il y auroit conſcience... mais voicy Lyſette qui nous écoute, je croy.

LE CHEVALIER.

Je la crois avec Madame Patin. N'a-t elle rien entendu ?

CRISPIN.

Ma foy, je ne ſçay, mais puiſque la voicy, je vay lui laiſſer ces Tablettes ; elle les donnera à ſa maîtreſſe.

LE CHEVALIER.

Non, demeure icy, je veux que tu les donnes toy-même.

CRISPIN.

Ma foy Monſieur, je ſerois bien aiſe d'aller voir un peu ce que c'eſt que cette petite Brune. Je ſuis curieux, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Tais-toy donc, Maroufle. Ma pauvre Lyſette, je viens de me ſouvenir que j'ay une affaire de conſequence, qui ne me permet pas d'attendre. Si ta Maîtreſſe revient avant moy, donne luy ces Tablettes ; je t'en prie.

LYSETTE.

C'eſt aſſez Monſieur, je n'y manqueray pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir, il n'y a encore rien de noté, & mon Maître ne les a que depuis peu.

LYSETTE.

Hé va, va, je n'ai point de curioſité ; & j'en

j'en ſçay plus que toutes les Tabletes du monde n'en pourroient apprendre.

SCENE X.

LYSETTE, *Seule.*

TOut cecy ne réjoüra pas mal Madame Fatin, & j'ay entendu de certaines choſes... Mais qu'eſt ce que ce Papier ? Voyons. Ah, ah, *Liſte des Maîtreſſes de mon Maître avec leurs noms, demeures & qualitez.*... Vrayement voila un ſurcroit de réjoüiſſance pour Madame, & rien ne pouvoit venir plus à propos pour confirmer ce que j'ay à lui dire, & pour la détromper de ſon Chevalier. Profitons de cette occaſion, & donnons luy ce petit régal auſſi-tôt qu'elle ſera revenuë..

Fin du Second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

Monsieur MIGAUD, LYSETTE.

LYSETTE.

NOn, Monsieur, Madame Patin n'est pas seule entestée d'un homme de Cour, Lucile sa Niece & vôtre pretenduë Bru, suit l'exemple de sa Tante. Elle donne dans les gens du bel air, & traite un Mariage *incognito*, avec un geland du caractere du Chevalier; elle en est éperdument amoureuse.

Mr. MIGAUD.

Ouais! voilà une étrange Famille, & il faut être bien ennemi de son repos, pour vouloir épouser & la Tante & la Niece.

LYSETTE.

Ouy, mais quarante bonnes mille livres de rente sont quelque chose de bon, & cela fait passer sur bien de petites choses.

Mr. MIGAUD.

Tu as raison, & cet entestement où est Madame Patin pour ce Chevalier, m'embarasse un peu, je te l'avoue, à cause des quarante mille livres de rente.

LYSETTE.

Toute la question est de lui faire perdre cet entestement, car aprés sela vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raison.

Mr. MIGAUD.

D'accord, mais je crains que mon fils ne vienne pas si facilement à bout de Lucile.

LYSETTE.

Oh, pour Lucile, dés que Monsieur Serrefort

refort ſçaura la choſe, il là mettra ſur le pied, je vous en répons. Il n'y a ſeulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naiſſante : elle n'eſt encore guere avancée, Dieu mercy, & pourveu qu'on faſſe diligence, il n'y a rien, ce me ſemble, à riſquer pour Monſieur vôtre fils.

Mr. MIGAUD.

Oh, ma pauvre Lyſéte, ce ſont les ſuites qui me paroiſſent à craindre. Une jeune Femme dont on force les volontés tombe ſouvent dans de terribles irregularitez, ſur tout quand ſon Mary a du foible pour elle, & qu'elle a du penchant pour un autre.

LYSETTE.

Ce n'eſt pas à moy de diſparer contre vous ſur ces ſortes de choſes, & vous devez mieux ſçavoir ce qui en eſt, mais en tout cas, vous êtes un bon Pere de famille, & vous aurez l'œil à tout. Ne ſongeons preſentement qu'à guerir Madame Patin de ſon enteſtement, c'eſt le principal, comme je vous ay dit, & j'ay en main de quoy lui donner de furieux ſoupçons de ſon Chevalier. Elle eſt prompte à prendre la chevre, & elle y fera reflexion, je m'aſſure.

Mr. MIGAUD.

Et pour confirmer ces ſoupçons, je vais meſſer adroitement le Chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta Maitreſſe. Il eſt bon de lui broüiller la cervelle de pluſieurs manieres, & de pluſieurs choſes.

LYSETTE.

La voici, je l'entens. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.

SCENE II.

Madame PATIN, Mr MIGAUD, LISETTE.

Mad. PATIN.

Où eſt le Chevalier, Lyſette? Qu'a-t'il dit en mon abſence, qu'a-t-il fait?

LYSETTE.

Il a fait haut le pied, Madame, dés que vous avez eu le dos tourné.

Mad. PATIN.

Quoi? je ne ſors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, & je ne le trouve pas.

LYSETTE.

Bon, Madame, eſt-ce que les gens comme Monſieur le Chevalier ſont faits pour attendre, & peuvent-ils demeurer en place? Cela eſt bon pour des gens raiſonnables, comme Monſieur, par exemple, qui veut vous parler, & qui n'a point voulu ſortir que vous ne fuſſiez rentrée.

Mad. PATIN.

J'aimerois bien mieux que celui là ſe fût impatienté que l'autre. Je viens de chez vous, Monſieur, & cela eſt fort mal de ne vous y être pas trouvé.

Mr. MIGAUD.

Je vous aurois attendue, Madame, ſi j'avois pû prevoir l'honneur que vous m'avez fait, mais j'ay paſſé chez une Marquiſe....

Me. PATIN.

Chez une Marquiſe, Monſieur, chez une Marquiſe! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des Marquiſes! il me ſemble que des perſonnes comme vous, devoüées au public, ne doivent être

que

que chez eux ou au Palais à occuper uniquement à leurs affaires, ou à celles de leurs Parties.

Mr. MIGAUD.

Nos affaires & celles de nos Parties ne nous occupent pas toûjours. Nous preferons souvent celles de nos Amis, & je veux bien vous avoüer, que quelques avis qu'on m'a donnez sur quelque chose qui vous regarde, m'ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procés dont vous m'avez écrit.

Mde. PATIN.

C'est pour le même affaire que j'allois chez vous; mais quels avis, Monsieur, vous a-t-on donnez, ou vous preniez tant d'interêt.

Mr. MIGAUD.

Puis que l'affaire vous touche, il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve interessé: Vous avez eu quelque démêlé de Carosse à Carosse avec une Marquise qu'on nomme Dorimene.

Mde. PATIN.

Ah! c'est cela vous contez cette historiette. Vous connoissez cette Marquise, Monsieur.

Mr. MIGAUD.

Ouy, Madame.

Mde. PATIN.

Et c'est de chez elle que vous venez.

Mr. MIGAUD.

Ouy, Madame.

Mde. PATIN.

He bien, Monsieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'est une bonne impertinente que vôtre Marquise Dorimene, & je vous trouve bien plaisant d'aller chez elle, & de me le venir dire à mon nez vous même.

Mr. MIGAUD.

Je ne lui ay rendu visite que pour vous obliger, Madame; je la connois. Elle est d'une

ne, heumeur violente, elle se croit offensée, & elle est femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

Mad. PATIN.

Plaît-il Monsieur ? Que voulez-vous dire ? Hé ! sont-ce des Femmes comme moi qu'on barbouille ?

Mr. MIGAUD.

Eh, Madame, il n'est rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, & même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous seriez au-dessus de tout cela, vous voulez bien que je vous dise qu'il y a de certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

Mad. PATIN.

Et qu'ay-je à craindre, s'il vous plaît ?

Mr. MIGAUD.

Tout, Madame, vous avez l'ame parfaitement belle ; vous êtes la personne du monde la plus magnifique, & cela vous fait des jaloux. Vôtre magnificence est soûtenuë d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourroit troubler cette paisible jouïssance par quelque recherche, & ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chûte presque infaillible.

Mad. PATIN.

Oh ! pour cela, Monsieur, je ne crains point que vôtre Marquise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carosse.

Mr. MIGAUD.

Je me suis déja servi du petit pouvoir que j'ay auprés d'elle pour l'obliger à se taire.

Mad. PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle, je ne seray pas muette.

Mr. MIGAUD.

Je le croi, mais elle est une de ses Parentes,

qui

qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ay trouvée dans le dessein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de sa violence, à ma priere, mais je ne l'ay que suspendu ; c'est à vous, Madame, de l'étouffer tout-à-fait.

Mad. PATIN.

Mais encore, que faudroit-il que je fisse pour cela ?

Mr. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre visite, lui faire quelques civilitez.

Mad. PATIN.

Moy. lui rendre visite, lui faire des civilitez, moi, moi ?

Mr. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de consequence, Madame.

Mad. PATIN.

Mais je ne connois point les Amis de cette Femme-là, & je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

Mr. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile, & si l'on pouvoit seulement trouver quelque habitude auprés d'un certain Chevalier de Ville-Fontaine.

Mr. PATIN.

De Chevalier de Ville-Fontaine, dites-vous ?

Mr. MIGAUD.

Ouy, Madame, c'est un homme qui la gouverne absolument.

Mad. PATIN.

Ce Chevalier est amoureux de cette Marquise ?

Mr. MIGAUD.

Non-pas, Madame, c'est la Marquise qui est amoureuse du Chevalier, & le Chevalier a la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve son compte.

Mad. PATIN.

Lysette, qu'eſt-ceci.

Mr. MIGAUD.

Faites parler cet homme là, Madame; il n'eſt pas que quelque Femme de vos Amies ne ſoit des ſiennes, & il a la reputation de connoitre bien des Dames.

Mad. PATIN.

J'aurai ſoin de m'en informer.

Mr. MIGAUD.

Il y en a cinq ou ſix entre-autres avec qui il a quelque eſpece d'engagement pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai oui dire.

Mad. PATIN.

Ma pauvre Lyſette.

Mr. MIGAUD.

C'eſt un caractere d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou ſix commerces avec autant de Belles. Il leur promet tour à tour de les épouſer ſuivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a ſoin de ſon équipage, l'autre lui fournit de quoi joüer, celle-ci arrête les parties de ſon Tailleur; celle là paye ſes meubles & ſon appartement, & toutes ces Maîtreſſes ſont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

Mad. PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractere, & je ne ſçay s'il n'y a point de riſque à connoître un homme comme celuilà. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

Mr. MIGAUD.

C'eſt pourtant le ſeul qui peut appaiſer la Marquiſe, & vous épargner les demandes qui vous font tant de repugnance. Adieu, Madame. Ne negligez point cette affaire, je vous en conjure; elle eſt plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCE-

SCENE III.

Madame PATIN, LYSETTE.

LYSETTE.

CE Monſieur Migaud regarde toûjours vos affaires comme les ſiennes. Le pauvre homme! il s'attend à devenir vôtre Epoux au premier jour.

Mad. PATIN.

Saroit-il poſſible Lyſette, que le Chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le perſuader?

LYSETTE.

Bon, Madame, fourbe; cela ne s'appelle point fourberie en termes de Cour, à ce que j'ai oui dire. C'eſt gentilleſſe tout au plus.

Mad. PATIN.

Monſieur Migaud ne ſçait point que je le connois.

LYSETTE.

Il n'y a pas d'apparence.

Mad. PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit, eſt aſſeurement ſans deſſein.

LYSETTE.

Vrayement, s'il vous avoit crû de ſes Amies, il n'en auroit pas parlé ſi librement.

Mad. PATIN.

Ah! Lyſette, le Chevalier me trompe aſſeurement; & je ſuis peut-être une de ces cinq ou ſix à qui il promet tour à tour.

LYSETTE.

Voila des Tablettes qu'il m'a chargée de vous donner, & je n'ai pas voulu vous les rendre en preſence de Monſieur Migaud.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

Monsieur MIGAUD, LYSETTE.

LYSETTE.

NOn, Monsieur, Madame Patin n'eſt pas ſeule enteſtée d'un homme de Cour, Lucile ſa Niece & vôtre pretenduë Bru, ſuit l'exemple de ſa Tante. Elle donne dans les gens du bel air, & traite un Mariage *incognito*, avec un geland du caractere du Chevalier, elle en eſt éperdument amoureuſe.

Mr. MIGAUD.

Ouais ! voilà une étrange Famille, & il faut être bien ennemi de ſon repos, pour vouloir épouſer & la Tante & la Niece.

LYSETTE.

Ouy, mais quarante bonnes mille livres de rente ſont quelque choſe de bon, & cela fait paſſer ſur bien de petites choſes.

Mr. MIGAUD.

Tu as raiſon, & cet entetément où eſt Madame Patin pour ce Chevalier, m'embaraſſe un peu, je te l'avoue, à cauſe des quarante mille livres de rente.

LYSETTE.

Toute la queſtion eſt de lui faire perdre cet enteſtement, car aprés cela vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raiſon.

Mr. MIGAUD.

D'accord, mais je crains que mon fils ne vienne pas ſi facilement à bout de Lucile.

LYSETTE.

Oh, pour Lucile, dés que Monſieur Serrefort

LYSETTE.

Oui, Madame. Lisez, lisez seulement le reste, cela vous donnera du plaisir, je vous en répons.

Mad. PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. *Dorimene, la médisante, rue des mauvaises paroles.* Dorimene! Dorimene! Ah, voilà ma Marquise justement. Monsieur Migaud avoit raison, le Chevalier est un scelerat. Un siege, je n'en puis plus.

LYSETTE.

Madame, Madame. Oh, par ma foi, je ne croyois pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, Madame, puisque vous êtes si sensible.

Mad. PATIN.

Non, Non, je veux connoître toutes ses intrigues pour le haïr mortellement.

LYSETTE.

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

Mad. PATIN.

La sotte Comtesse, rue Betisy, à l'Hôtel de Picardie. Le traître!

La Magnifique Marchande, rue des cinq Diamans, à la solite des Bourgeoises. Que je me veux de mal de l'avoir aimé!

Lucinde la Coquette en Cour, au grand Commun. Que je le hais!

Silvanire la precieuse, rue Montorgueil, Je le deteste.

Mademoiselle du Hazard, rue des bons Enfans au Repentir. C'est un Monstre.

La grosse Marquise au teint luisant, rue du Plâtre, proche les Enfans-rouges. C'en est fait, je ne le veux plus voir.

LYSETTE.

Mais, Madame...

Mad. PATIN.

Non, je ne le veux plus voir absolument.

LYSETTE.

Je crois que je l'entens.

Mad. PATIN.

Où va-tu ?

LYSETTE.

Je cours au devant de lui, pour lui donner congé de vôtre part.

Mad. PATIN.

Non, non, Lysette, laisse-le venir. Je veux le confondre, & voir avec qu'elle éfronterie il soutiendra toute cette affaire.

LYSETTE.

Le voici.

SCENE V.

LE CHEVALIER, *Madame* PATIN, LYSETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au Chevalier.*

LA Baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du tems pour tout. Ah, vous voilà, Madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir.

Mad. PATIN.

De quel quartier venez-vous, Monsieur ? De la rue Morforgueil ? Des Enfans rouges ? Ou de la magnifique Marchande que vous venez de quitter ?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire Madame ?

Mad.

Mad. PATIN.

Ce que je veux dire, perfide.

CRISPIN.

Haye, haye.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprens point du tout, je vous asseure.

Mad. PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, Monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

Mad. PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoissez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame... Je vais faire une petite Commission que mon Maître m'a donné, je reviens tout à l'heure.

Mad. PATIN.

Non, non, il faut m'expliquer tout cecy auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous vous-même, Madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

Mad. PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moy.

CRISPIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, Maraut.

CRISPIN.

Monsieur, c'est la Liste de vos Maîtresses que Madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La Liste de mes Maîtresses?

Mad. PATIN.

Ah, scelerat!

Les

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, Marouffle?

CRISPIN.

Ne vous ay-je pas dit Monsieur, que c'étoit l'autre jour, en badinant avec Janneton?

Mad. PATIN.

Quelle est-elle Janneton?

LYSETTE.

C'est une des Maîtresses de Monsieur Crispin apparamment.

CRISPIN.

Non le diable m'emporte. C'est cette marchande de bouquets, qui est à la porte des Tuilleries.

Mad. PATIN.

Que! cette malheureuse!

CRISPIN.

Comment, Madame! C'est une des plus jolies creatures que nous ayons. Il faut sçavoir aussi comme elle est employée, & combien de femmes des plus hupées sont ravies d'avoir cette Janneton là dans leurs interêts. Oh diable! c'est une illustre, vous dis-je, & qui menage elle seule plus d'intrigues, que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

Mad. PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois, & de Janneton?

CRISPIN.

C'est pour vous dire, Madame, que cette Janneton est une des amies de mon Maître, & que comme je la trouve drole, je suis de ses amis, & que l'autre jour, comme je vous ay dit, nous nous mismes, à grifonner ensemble cette Liste, & nous fourgeames des noms, des qualitez & des demeures, qui ne sont que dans l'imaginination de Janneton & dans la mienne.

Mad.

Mad. PATIN.

Fort bien, voila ton Maître plainement justifié. C'eſt un nom en l'air que celui de Dorimene. Je ne la connois pas, & tout cela n'eſt qu'un jeu d'eſprit de Mr. Criſpin. N'eſt-il pas vray, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je connois Dorimene, & peut être toutes celles qui ſont ſur ce papier. Il y en a même, je croy beaucoup d'oubliées, mais ce ne ſont point mes Maîtreſſes, & puiſque Mr. Criſpin s'eſt diverti à mes depens, & que cette Liſte vous irrite ſi fort contre moi, je pretens que ce ſoit lui qui me juſtifie.

CRISPIN.

Moi, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Oui, Coquin, donnez vous la peine de lire, Madame; & vous, Monſieur le Marouſle, à chaque article, expliquez à Madame les raiſons qui me faiſoient voir toutes ces femmes là.

CRISPIN.

Voila une bonne diable de commiſſion, Monſieur, vous expliquerés mieux que moi.

LE CHEVALIER.

Non, non, vôtre imagination a fait la ſotiſe il faut que ce ſoit vôtre bouche qui la repare. Parlez, fripon, ou je vous donnerai cent coups de baton.

CRISPIN.

Mais que diable voulés vous que je diſe, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Liſez, Liſez ſeulement, Madame.

Mad. PATIN.

Ma pauvre Lyſette, il le prend ſur un ton qui me fait croire qu'il n'eſt point coupable.

LYSETTE.

Et c'eſt ce ton-là qui me le feroit croire plus ſcelerat.

LE.

LE CHEVALIER.

Et bien, Madame, que ne l'interrogez vous ? Qui vous retient ?

Mad. PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah ! je m'expose à tout, Madame ; & je n'ay rien à craindre.

Mad. PATIN.

Ah ! Chevalier, que n'êtes vous innocent ! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette Comteſſe qui demeure à l'hotel de Pleurdie ? Quel charme, quel merite vous attire chez elle ?

LE CHEVALIER, *à Criſpin.*

Eclaircis, Madame.

CRISPIN.

Vous voyés que ce n'eſt pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Repondras-tu ?

CRISPIN.

Que dirai-je !

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles ....

CRISPIN *à Mad. Patin.*

Cette Comteſſe là eſt une folle, & c'eſt par une eſpece de ſimpatie que mon Maitre .. Que diable ! vous me faites dire quelque ſottiſe, & puis vous vous facherez contre moi.

Mad. PATIN.

La ſimpatie eſt admirable. Et cette Mademoiſelle du Hazard, eſt-ce par ſimpatie qu'il lui rend viſite, ou pour ſe faire honneur dans le monde ?

CRISPIN.

Eh fy, Madame, il ne la va jamais voir qu'en ſortant de chez Rouſſeau. Quand il eſt un peu

en

en train sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez-elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non Monsieur, vous me dites de parler, & je parle, comme vous voyés.

Mad. PATIN.

L'heure est fort bonne & fort commode. Et la Marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle ?

CRISPIN.

Ah ! Madame, il ne voit cette Marquise que par admiration.

Mad. PATIN.

Comment par admiration.

CRISPIN.

Ouy, Madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, & elle n'en a presentement que trente deux tout au plus. C'est une merveille au moins d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

Mad. PATIN.

Ah ! Chevalier, vôtre laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choses en Conscience.

Mad. PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tachez de le paroitre, & je vous aurois je croi, pardonné, si je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, Madame, non je ne prétens point abuser de vôtre indulgence. Punissez-moi, si je suis criminel. Voyez examinez toute ma conduite, les aparances sont terriblement contre moi, je vous l'avoüe ; Depuis deux mois entiers, je me refuse à toutes les parties

Mad. PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je faſſe de ces Tablettes ?

LYSETTE.

Il a écrit quelque choſe deſſus, & ce ſont peut-être les raiſons qui l'ont empêché de vous attendre.

Mad. PATIN.

Voyons. Ah, ah, vrayement le Chevalier n'eſt point ſi coupable. Il n'eſt ſorty aparemment, que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LYSETTE.

Comment donc, Madame ?

Mad. PATIN.

Ce ſont de vers les plus tendres du monde, & ſi ſon cœur les a dictez, j'ai bien lieu d'en être contente. Monſieur Migaud eſt un medisant, le Chevalier eſt honnête homme.

LYSETTE.

Oui, Madame, aſſeurement, pour moi, je jurerois quaſi qu'il vous aime.

Mad. PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de ſermens.

LYSETTE.

Ne vous dis-je pas.

Mad. PATIN.

Quel papier as-tu là ?

LYSETTE.

C'eſt un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce ſoit ce fou de Criſpin qui l'ait laiſſé tomber de ſa poche. Il y a quelque choſe de tout-à-fait drole, Madame, & je l'ai gardé pour vous en donner le divertiſſement.

Mad. PATIN.

Voyons ce que c'eſt. *Liſte des Maîtreſſes de mon Maître avec leurs noms demeures & qualitez.* Et vous croyez, Lyſette, que cela doit me divertir.

LY-

LYSETTE.

Oui, Madame. Lisez, lisez seulement le reste, cela vous donnera du plaisir, je vous en répons.

Mad. PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. *Dor.* mens la médisante, rue des mauvaises paroles. Dorimene! Dorimene! Ah, voila ma Marquise justement, Monsieur Migaud avoit raison, le Chevalier est un scelerat. Un siege, je n'en puis plus.

LYSETTE.

Madame, Madame. Oh, par ma foi, je ne croyois pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, Madame, puisque vous êtes si sensible.

Mad. PATIN.

Non, Non, je veux connoître toutes ses intrigues pour le haïr mortellement.

LYSETTE.

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

Mad. PATIN.

La sotte Comtesse, rue Betisy, à l'Hôtel de Picardie. Le Traître!

La Magnifique Marchande, rue des cinq Diamans, à la folie des Bourgeoises. Que je me veux de mal de l'avoir aimé!

Lucinde la Coquette en Cour, au grand Commun. Que je le hais!

Silvanire la precieuse, rue Montorgueil, Je le deteste.

Mademoiselle du Hazard, rue des bons Enfans au Repentir. C'est un Monstre.

La grosse Marquise au teint luisant, rue du Plâtre, proche les Enfans rouges. C'en est fait, je ne le veux plus voir.

LYSETTE.

Mais, Madame...

Mad. PATIN.

Non, je ne le veux plus voir résolument.

LYSETTE.

Je crois que je l'entens.

Mad. PATIN.

Où va-t-il ?

LYSETTE.

Je cours au devant de lui, pour lui donner ponge de vôtre part.

Mad. PATIN.

Non, non, Lysette, laisse-le venir. Je veux le confondre, & voir avec qu'elle éfronterie il soutiendra toute cette affaire.

LYSETTE.

Le voici.

SCENE V.

LE CHEVALIER, *Madame* PATIN, LYSETTE, CRISPIN.

CRISPIN *au Chevalier.*

LA Baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du tems pour tout. Ah ! vous voilà, Madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir.

Mad. PATIN.

De quel quartier venez-vous, Monsieur ? De la ruë Monrorgueil ? Des Enfans rouges ? Ou de la magnifique Marchande que vous venez de quitter ?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire Madame ?

Mad.

Mad. PATIN.

Ce que je veux dire, perfide.

CRISPIN.

Haye, haye.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprens point du tout; je vous asseure.

Mad. PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, Monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

Mad. PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoissez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame... Je vais faire une petite Commission que mon Maître m'a donné, je reviens tout à l'heure.

Mad. PATIN.

Non, non, il faut m'expliquer tout cecy auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous vous-même, Madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

Mad. PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moy.

CRISPIN.

Monsieur...

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, Maraut,

CRISPIN.

Monsieur, c'est la Liste de vos Maîtresses que Madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La Liste de mes Maîtresses?

Mad. PATIN.

Ah, scelerat!

LE

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, Marouffle?

CRISPIN.

Ne vous ay-je pas dit Monsieur, que c'étoit l'autre jour, en badinant avec Janneton?

Mad. PATIN.

Quelle est-elle Janneton?

LISETTE.

C'est une des Maîtresses de Monsieur Crispin apparamment.

CRISPIN.

Non le diable m'emporte. C'est cette marchande de bouquets, qui est à la porte des Tuilleries.

Mad. PATIN.

Que! cette malheureuse?

CRISPIN.

Comment, Madame! C'est une des plus jolies creatures que nous ayons. Il faut sçavoir aussi comme elle est employée, & combien de femmes des plus huppées sont ravies d'avoir cette Janneton là dans leurs interêts. Oh diable! c'est une illustre, vous dis-je, & qui menage elle seule plus d'intrigues, que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

Mad. PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois, & de Janneton?

CRISPIN.

C'est pour vous dire, Madame, que cette Janneton est une des amies de mon Maître, & que comme je la trouve drole, je suis de ses amis, & que l'autre jour, comme je vous ay dit, nous nous mîsmes, à griffonner ensemble cette Liste, & nous fourgeames des noms, des qualitez, & des demeures, qui ne sont que dans l'imagination de Janneton & dans la mienne.

Mad.

Mad. PATIN.

Fort bien, voila ton Maître plaisamment justifié. C'est un nom en l'air que celui de Dorimene. Je ne la connois pas, & tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de Mr. Crispin. N'est-il pas vray, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je connois Dorimene, & peut être toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a même, je croy beaucoup d'oubliées, mais ce ne sont point mes Maîtresses, & puisque Mr. Crispin s'est diverti à mes dépens, & que cette Liste vous irrite si fort contre moi, je pretens que ce soit lui qui me justifie.

CRISPIN.

Moi, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, Coquin, donnez vous la peine de lire, Madame; & vous, Monsieur le Marousle, à chaque article, expliquez à Madame les raisons qui me faisoient voir toutes ces femmes là.

CRISPIN.

Voila une bonne diable de commission, Monsieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHEVALIER.

Non, non, vôtre imagination a fait la sotise il faut que ce soit vôtre bouche qui la repare. Parlez, fripon, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais que diable voulés vous que je dise, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Lisez, Lisez seulement, Madame.

Mad. PATIN.

Ma pauvre Lysette, il le prend sur un ton qui me fait croire qu'il n'est point coupable.

LYSETTE.

Et c'est ce ton-là qui me le feroit croire plus scelerat.

LE.

LE CHEVALIER.

Et bien, Madame, que ne l'interrogez vous ? Qui vous retient ?

Mad. PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah ! je m'expose à tout, Madame, & je n'ay rien à craindre.

Mad. PATIN.

Ah ! Chevalier, que n'êtes vous innocent ! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites moi, chez cette Comtesse qui demeure à l'hotel de Pienne ? Quel charme, quel merite vous attire chez elle ?

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Eclaircis, Madame.

CRISPIN.

Vous voyés que ce n'est pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Repondras-tu ?

CRISPIN.

Que dirai-je !

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles ....

CRISPIN *à Mad. Patin.*

Cette Comtesse là est une folle, & c'est par une espece de simpatie que mon Maitre .. Que diable ! vous me faites dire quelque sottise, & puis vous vous facherez contre moi.

Mad. PATIN.

La simpatie est admirable. Et cette Mademoiselle du Hazard, est-ce par simpatie qu'il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde ?

CRISPIN.

Eh ! Madame, il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau. Quand il est un peu

en

en train sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non Monsieur, vous me dites de parler, & je parle, comme vous voyés.

Mad. PATIN.

L'heure est fort bonne & fort commode. Et la Marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle ?

CRISPIN.

Ah ! Madame, il ne voit cette Marquise que par admiration.

Mad. PATIN.

Comment par admiration.

CRISPIN.

Ouy, Madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, & elle n'en a presentement que trente deux tout au plus. C'est une merveille au moins d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

Mad. PATIN.

Ah ! Chevalier, vôtre laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choses en Conscience.

Mad. PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tachez de le paroitre, & je vous aurois je croi, pardonné, si je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, Madame, non je ne presens point abuser de vôtre indulgence. Punissez moi, si je suis criminel. Voyez examinez toute ma conduite, les aparances sont terriblement contre moi, je vous l'avoüe ; Depuis deux mois entiers, je me refuse à toutes les parties

parties de plaiſir qu'on me propoſe ; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire. Je vous le jure à tous moment ; je ſurmonte, pour vous le perſuader, l'averſion naturelle que les jeunes gens du ſiecle ont pour le mariage ; je renonce à toutes les Compagnies ; je romps vingt commerces des plus agreables ; je deſeſpere peut-être les plus aimables perſonnes de France. Tout cela, Madame, eſt bien ſcelerat ; je ſuis un perfide, il eſt vrai, mais en verité, Madame, on n'étoit point à vous de vous en plaindre.

Mad. PATIN.

Ah ! Chevalier, que vous êtes méchant. Je ſens bien que vous me tromperez, & je ne puis m'empecher d'être trompée.

LYSETTE.

Voila le plus impudent petit ſcelerat que j'ay jamais vû

SCENE V.

Madame PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LYSETTE, LA BRIE.

LA BRIE.

MOnſieur Guillemin, Madame, un Notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah ! il faut le renvoyer, Madame, s'il vous plait. Je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurez d'accord, mais nous n'avons pas maintenant l'eſprit aſſez libre l'un

&c.

& l'autre pour songer à des affaires si serieuses. Dis-lui que je le verrai demain matin.

Mad. PATIN.

Non, qu'il entre au contraire. Je serai bien aise, Chevalier, de vous confondre à force de tendresse. Je veux vous croire aveuglement; je m'abandonne à vôtre bonne foi. Si vous êtes assez perfide pour en abuser, vous en serez d'autant plus coupable.

SCENE VI.

Madame PATIN LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LYSETTE, CRISPIN.

Mad. PATIN.

Approchez, Monsieur, Approchez.

LE CHEVALIER.

Non, Monsieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avois averti ce matin pour un contract de Mariage; mais je ne prevois pas que la chose se fasse. Madame a changé de pensée, je suis devenu en un moment le plus scelerat de tous les hommes; & parce que j'ay la reputation d'être trop aimé, je lui parois indigne de l'être.

GUILLEMIN.

Comment donc, Madame, vous avés des sentimens bien étranges!

Mad. PATIN.

Passez passez dans mon cabinet, Monsieur Guillemin, Monsieur deviendra raisonnable. Venez Monsieur l'emporté, venez voir comme

on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

Mad. PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

LE CHEVALIER.

Et c'est justement ce que j'aprehende, & ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatiguant pour moi que des conventions, des articles .... Que voudriez vous que j'allasse faire avec Monsieur dans vôtre Cabinet? Quoi vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouse guere une veuve de Financier sans quelque avantage considerable, que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on me pourroit faire dans le monde, & qu'enfin pour me justifier aux yeux de tous mes amis, il faudroit que vous parussiez m'avoir achetté de tout vôtre bien? non Madame, je ne sçaurois dire ces choses-là, cela n'est point de mon caractere, & j'aimerois mieux être mort que d'en avoir jamais parlé.

GUILLEMIN.

Eh, Madame, Monsieur le Chevalier sçait trop bien vivre, mais aussi, Monsieur, Madame n'ignore pas comme on fait les choses. Elle vous aime, & ce sera l'amour qui dressera lui-même les Articles.

Mad. PATIN.

Ah Monsieur Guillemin, que je vous suis obligée de lui parler comme vous faites! Oui Monsieur le Chevalier, si une donnation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au desespoir de n'en avoir pas mille fois davantage, pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUIL-

GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle signer, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Et bien, Monsieur Guillemin, puisque Madame le veut, passez dans son Cabinet avec elle, dressez le Contract comme il lui plaira; elle me paroit si raisonnable que je signerai tout aveuglement!

GUILLEMIN.

Peut-on voir un Gentil homme plus desinteresse?

Mad. PATIN.

Eh! venez Monsieur le Chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Dispensez m'en, Madame, je vous prie, je ne veux point que ma presence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GUILLEMIN.

Eh, Madame, donnés lui cette satisfaction.

SCENE VII.

Mad. PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LA BRIE, CRISPIN, LYSETTE.

LA BRIE.

MAdame, voilà Mademoiselle votre Niece qui vous demande.

Mad. PATIN.

He bien, allez donc, Chevalier, aussi bien il ne faut pas qu'elle vous voye; Mais revenez au plus vite au moins, pour m'en bien-tôt débarasser.

LE

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

Mad. PATIN.

Vous rencontreriez ma Niece par là, sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER à *Crispin*.

Courons vite chez la Baronne.

Mad. PATIN.

Faites entrer ma Niece ?

LA BRIE.

La voilà, Madame.

SCENE VIII.

Mad. PATIN, LUCILE, M. GUILLEMIN, LYSETTE.

LUCILE.

MA Tante, je viens vous dire... qui est ce Monsieur là ?

Mad. PATIN.

C'est un honnête Notaire qui vient pour faire mon Contrat de Mariage.

LUCILE.

Ah ! ma Tante, qu'il en fasse un aussi pour moi. J'ay vû le Monsieur dont je vous ay parlé, & vous ne sçauriez croire avec quelle joye, il a reçû la proposition que je luy ay faite. Il étoit ravi ; rien ne lui a paru difficile, ces souhaits vont au delà des miens ; il a encore plus d'impatience que moi, & je venois vous en avertir.

Mad. PATIN.

Hé bien ! ma Niece, je vais achever mon affaire avec Monsieur, & nous songerons ensuite à la vôtre.

LY-

LYSETTE *bas.*

Et moi, j'aurai soin de les empêcher toutes deux de réüssir. Il est tems que la chose eclatte, & il n'y a plus de momens à perdre.

SCENE IX.

LUCILE, LYSETTE.

LUCILE.

Ma pauvre Lysette, tu vois la fille du monde la plus contente; la joye où je suis ne peut s'égaler.

LYSETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder longtems, & si vôtre Pere vient à sçavoir...

LUCILE.

Mon pere m'a toûjours recommandé de plaire à ma Tante, & il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obeïr à l'un & de gagner les bonnes graces de l'autre.

LYSETTE.

Et oui, oui, voilà un fort joli raisonnement, mais quand on vous a tant prêché de plaire à vôtre Tante, c'étoit afin qu'elle épousât Mr. Migaud, & qu'elle vous fit son heritiere, mais en se mariant à un homme de Cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui, & moi en me mariant aussi à un homme de Cour, qui est un fort gros Seigneur, je n'ai que faire du bien de ma Tante.

LYSETTE.

Et croyez vous qu'un homme de Cour puisse être riche au temps où nous sommes? le-

Courtisans mal-aisez ne s'enrichissent point, & ceux qui sont le plus à leur aise ne sont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Lysette, le bien n'est pas ce qui me touche le plus, & pourveu qu'on m'aime c'est assez.

LYSETTE.

Et qui vous repondra qu'on vous aime? Ces jeunes Seigneurs d'aujourd'hui sont de grands fripons en matiere d'amour.

LUCILE.

Ah! celui-ci n'est pas comme les autres. Il jure si amoureusement, & il a tant d'esprit qu'il est impossible qu'il ne soit pas un fort honneste homme. Il fait des vers au moins.

LYSETTE.

Ah! puisqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire

LUCILE.

J'ai ici un *impromptu* qu'il a fait pour moi. Ecoute, Lysette, & juge par là de la tendresse & de la sincerité.

LYSETTE.

Voyons.

SCENE X.

LA BARONNE, LUCILE, LYSETTE.

LA BARONNE.

LE Chevalier n'est point venu chez moi, je ne suis guere contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LYSETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu vôtre *impromptu*.

LU-

LUCILE.

Non, le voila, tiens lis le toi-même.

LA BARONNE.

Ah, ah, voici la chambriere avec une petite fille que je ne connois point. Que font-elles là ? écoutons.

LYSETTE *lit.*

Le Charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux, dont je suis enflammé
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé

LA BARONNE.

Qu'entens-je ? voila, je croi, les vers que le Chevalier à fait pour moi.

LUCILE.

Ehbien qu'en dis-tu ?

LA BARONNE *arrachant les vers des mains de Lysette*

Vous êtes bien curieuse, Madame, & je vous trouve bien impertinente de lire ainsi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez moi mes vers, je vous prie, &.....

LUCILE.

Comment donc, Madame, qu'est ce que cela signifie ? Qui est cette folle, Lysette ?

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-celà ?

LYSETTE.

Par ma foy, cela est tout-a-fait drole.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, Madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier ? Vous êtes une plaisante petite Creature, de vouloir avoir malgré moi des vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des vers qui vous appartiennent ? Je vous trouve admirable, Madame, & vous êtes bien en âge qu'on fasse des vers pour vous. C'est

pour moi qu'ils ont été faits, & vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui eſt cette petite ridicule, ma Mie?

LYSETTE.

Ah, ah, Madame, ſervez vous de termes moins offençans, c'eſt la Niece de Madame.

LA BARONNE.

Quand ce ſeroit Madame elle-même, je la trouverois fort impertinente de derober des vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LYSETTE.

Oh! pour cela, entre vous le debat, s'il vous plait.

LUCILE.

Cela eſt bien impudent à une femme de vôtre âge.

LYSETTE.

Mademoiſelle.

LA BARONNE.

Cela eſt bien inſolent à une petite fille comme vous.

LYSETTE.

Ah! Madame.

LUCILE.

Donnez moi mes vers, encore une fois.

LA BARONNE.

Taiſez-vous, petite ſotte, & ne m'échauffez pas les oreilles.

SCENE XI.

Mad. PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LYSETTE.

LYSETTE.

AH! par ma foi, ceci paſſe la raillerie, & vous faites bien de venir mettre le hola entre deux Dames qui s'alloient couper la gorge.

Mad.

Mad. PATIN.

Qu'eſt-ce donc, qu'avés-vous, Madame? Que vous a-t-on fait, ma Niece?

LUCILE.

Faites moy rendre mes vers, ma Tante, ou Madame s'en repentira...

LA BARONNE.

Châtiez l'inſolence de vôtre Niece, ou je la châtieray moi-même.

Mad. PATIN.

Doucement, doucement, Madame, s'il vous plait. Mais quel eſt vôtre different?

LUCILE.

Comment, ma Tante, je montre à Lyſette des vers qui ont été faits pour moi par la perſonne que vous ſçavez & cette Madame, vient les arracher, en diſant, qu'ils ſont fait pour elle?

Me. PATIN.

Eh bien, pourquoy s'emporter de cette ſorte? La moderation ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille, & quoique vous ſoyés perſuadée que la raiſon eſt pour vous, faut-il pour cela faire la Harangere, comme vous faites?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce à dire, la raiſon eſt pour elle? Je ſoutiens moy que ces vers ſont à moy, & qu'elle a menti quand-elle s'en veut faire honneur.

Mad. PATIN.

Et quand cela ſeroit, Madame, eſt-il bien ſéant à vôtre âge d'en venir à ces extremitez, & ne devriez vous pas rougir de clabauder de la ſorte pour de méchants vers?

LUCILE.

Des méchants vers, ma Tante? Ils ſont les plus jolis du monde. Liſez-les ſeulement, & vous verrés bien qu'ils ſont faits tout exprez pour moi.

Mad. PATIN

Voyons donc, Madame, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Non, Madame, je ne les rendrai point. Je vay vous les dire par cœur, & vous connoîtrez bien par là que vôtre Niece ne sçait ce qu'elle dit.

Le Charmant objet que j'adore
Brule des mêmes feux, dont je suis enflâmé.
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je ne suis aimé

LUCILE.

Et bien, ma Tante? *Le Charmant objet...*

Mad. PATIN.

Et bien, ma Niece, vous avez le front de soutenir que ces vers-là sont faits pour vous?

LUCILE.

Ouy, ma Tante.

LA BARONNE.

Vous voyés bien, Madame, que je ne vous fais point d'imposture, & que vôtre Niece n'a pas raison.

Mad. PATIN.

Vous êtes toutes deux bien ésvantées, & nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, Madame.

LA BARONNE.

Ah, ce sont les Tablettes que je donnay hier au Chevalier.

Mad. PATIN.

C'est aussi luy qui me les a laissées.

LYSETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien, je ne connois point vôtre Chevalier, mais j'ay veu faire les vers moi même, & je vous ferai bien voir que je dis vray. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le Chevalier, Madame & je le devisagerai, si je le trouve.

SCE-

SCENE XII.

Madame. PATIN, LYSETTE,

Mad. PATIN.

AH! Lyſette, que je ſuis malheureuſe! Le Chevalier eſt un perfide, qui trompoit la Baronne & moi, & c'eſt aſſeurement lui même qui cherche à tromper cette petite fille.

LYSETTE.

Il en tromperoit mille autres ſans ſcrupule, Madame. C'eſt le plus bel endroit de la vie que de tromper.

Mad. PATIN.

Je ſuis bien heureuſe de n'avoir point encore ſigné le Contract. Allons renvoyer le Notaire. Courons chez Mr. Serrefort pour conclure nôtre Mariage avec Mr. Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit ſcelerat de Chevalier, & s'il vient ici, dites au Portier qu'on ne le laiſſe point entrer.

Fin du Troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

MA foi, Monſieur, je n'y comprens rien, & il y a là deſſous quelque choſe que nous n'entendons pas ni l'un, ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me ſurprend point, Criſpin.

CRISPIN.

Parbleu, cela eſt violent au moins, & je ne ſçai comment l'entend Madame Patin, mais peu s'en eſt fallu que ſon portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le portier eſt un maraut qui ne ſçait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh! Monſieur, ce portier là n'eſt point Suiſſe, & il nous a parlé comme un homme. Avoüez moi franchement la choſe. Vous avez fait quelque bagatelle, & Madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand ſorcier pour deviner cela, & dés qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup ſeur que c'eſt la ſuite de quelque ſotiſe.

LE CHEVALIER.

Maraut,

CRISPIN.

La, la, Monſieur ne vous fâchez point & dites moi un peu de qu'elle eſpece eſt celle-ci

LE

LE CHEVALIER.

Ces vers de la Baronne donnez à Madame Patin ſont la cauſe de tout le deſordre.

CRISPIN.

Et bien morbleu, ne vous l'avois-je pas dit? La Baronne & elle ſe ſont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en eſt encore trouvé une troiſieme qui m'a le ne m'a nommée qu'en la traittant de petite étourdie. Il faut que ce ſoit ma petite Brest.

CRISPIN.

Comment diable? eſt ce qu'elle avoit auſſi les mêmes vers?

LE CHEVALIER.

Oui vraiment, & il y a plus de quinze jours, que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, car il n'y a perſonne dans ce logis, & nous pouvons parler en toute aſſeurance de vos fredaines. De qui ſçavez vous cette avanture, s'il vous plait?

LE CHEVALIER.

De la Baronne elle-même, que j'ai trouvé dans une colere épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables, vous avez paſſé un mauvais quart-d'heure, & ſauf correction, Madame la Baronne eſt la plus methante Carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord, mais nous ſçavons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raiſon.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habille homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, & j'ai crié cent fois plus haut qu'elle, car il eſt bon quelquefois de faire le fier avec les Dames.

CRISPIN.

Le fier ?

LE CHEVALIER.

Oui, le fier, & quand j'ai vû sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avés dit pour de l'argent comptant ?

LE CHEVALIER.

Non, elle s'est emportée plus fort que jamais, & je n'ai point trouvé d'autre moyen de la reduire, que de prendre un air de mépris pour elle qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a reussi ?

LE CHEVALIER.

A merveilles, & nous sommes meilleurs amis que nous n'avons encore été.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Mais ne craignez vous rien, lorsquelle sçaura vôtre mariage avec Madame Patin ?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craignisse ?

CRISPIN.

Que sai-je ? Une femme diablesse est quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tirer un lièvre aussi seurement qu'un homme, comme vous sçavez, & elle ne craindra peut être pas plus de tuer un homme que de tirer un lievre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons, & comme elle ne veut qu'un mari pour la consoler de m'avoir perdu, je la ferai épouser si le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Eh, là, Monsieur, ne raillons point ; elle ne perdroit peut-être pas au change, je vous reponds.

LE

LE CHEVALIER.

Je l'entens bien ainſi, vrainent, & ſi certain deſſein que j'ai dans la tête pouvoit reüſſir, je te donnerois à choiſir d'elle, ou de Mad. Patin.

CRISPIN.

De Madame Patin? Ah, ah, voici quelque choſe d'aſſez drole.

LE CHEVALIER.

Ah, mon pauvre garçon!

CRISPIN.

Oüais . . .

LE CHEVALIER.

Je crois que je ſuis amoureux, Criſpin, moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux! Et de qui?

LE CHEVALIER.

De cette petite creature dont je t'ay parlé?

CRISPIN.

De la petite Brune?

LE CHEVALIER.

D'elle même.

CRISPIN.

Oh, pour celà, le diable m'emporte ſi je vous comprens! Que venez vous donc faire chez Madame Patin?

LE CHEVALIER.

La menagere connoît la Baronde, & il faut que dans cette affaire l'une ou l'autre me rende un ſervice conſiderable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur propoſer, elles le feront de grand cœur aſſeurement.

LE CHEVALIER.

Elles le feront ſans penſer le faire.

CRISPIN.

Mais encore de quelle maniere?

LE CHEVALIER.

Ma petite Brune, à ce que j'ai pû ſavoir, eſt

une heritiere considerable, mais d'une naissance peu proportionnée, à un si gros bien.

CRISPIN.

Ce n'est pas-là une raison qui vous embarrasse.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'est ce qui me fait prendre la resolution de l'enlever. Sa famille après cela sera trop heureuse que je l'épouse. Je serai en lieu de seureté cependant, & je ne l'épouserai point, qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN.

Eh à quoi la Baronne, & Mad. Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire.

LE CHEVALIER.

Quoi, tu ne vois pas cela tout d'abord?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu sçais, & je veux que mes deux vieilles m'en fournissent à l'envi l'une de l'autre, & me facilitent ainsi la conquête de ma jeune maîtresse.

CRISPIN.

Tu-Dieu! c'est le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveilles; mais je vois venir Madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tu vas voir le manege que je vais faire avec celle-ci. Ah-parbleu, laisse-moi rire, Crispin, laisse mourir, quand j'en devrois être malade, il m'est impossible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCE.

SCENE II.

Mad. PATIN, LE CHEVALIER, LYSETTE CRISPIN.

Mad. PATIN.

AH, ah, Monsieur, vous voila de bien bonne humeur, & je ne sçai vraiment pas, quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame, mais je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des vers que je vous ai tantot donnez?

Mad. PATIN.

Oui, oui, je m'en souviens, & vous vous en souviendrez aussi, je vous asseure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en souviendrai, Madame? ils sont cause d'un incident dont j'ai pensé mourir à force de rire & je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

Mad. PATIN.

Où en est donc le plaisant, Monsieur?

LYSETTE.

Voici quelque piece nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaisant, le plaisant, Madame, c'est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes vers. Comme vous les avés aplaudis, je les ai crû bons, & je n'ai pu m'empecher de les dire à quelques personnes. Je vous en demande pardon, Madame, c'est le foible de la pluspart des gens de qualité qui ont un peu de genie. On les a retenus, on en a fait des copies, & en moins de deux heures, ils sont devenus Vaudevilles.

GRISPIN *bas.*

L'excellent fourbe que voila !

LYSETTE *bas.*

Où veut-il la mener avec ses Vaudevilles ?

Mad. PATIN, *à Lysette.*

Ecoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en faira plus si facilement accroire. Hé bien Monsieur, vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages ?

LE CHEVALIER.

N'en êtes vous pas ravie, Madame, car enfin puisqu'il sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'a moi même.

Mad. PATIN.

Ah ! scelerat.

LE CHEVALIER.

Nôtre Baronne du reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Testebieu, Madame ; que c'est une incommode parente que cette Baronne, & quelle me vend cher les esperances de sa succession.

LYSETTE.

Le fripon ! la Baronne est sa parente comme je la suis du grand Mogol.

Mad. PATIN.

Ecoutons jusqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne sçauriez croire jusques où vont les folles visions de cette vieille, & les folies quelle feroit dans le monde pour peu que mes manieres répondissent aux siennes.

GRISPIN. *bas.*

Cet homme là vaut son pesant d'or.

LE CHEVALIER

J'ai passé chez elle pour lui parler de quelque argent quelle m'a prêté, & que je lui veux rendre, s'il vous plait, Madame, pour en être débarrassé tout à fait.

GRISPIN.

Le Royal fourbe !

LE

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos vers par maniere de converſation. Elle les a trouvez admirables. Elle me les a fait repeter juſques à trois fois, & j'ai été tout étonné que la vieille ſarannée les ſavoit par cœur. Elle eſt ſortie tout auſſitot, & s'en eſt allée ſi paramment de maiſon en maiſon chez toutes ſes amies faire parade de ces vers & dire que je les avois faits pour elle.

Mad. PATIN.

S'il diſoit vrai, Lyſette!

LYSETTE.

Que vous êtes bonne, Madame! Et j'annonce, quand il diroit vrai pour la Baronne; comment ſe titeroit-il d'affaire pour vôtre Niece!

CRISPIN.

Oh, patience, s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaiſant, Mad j'ai paſſé aux Thuilleries, où j'ai rencontré cinq ou ſix beaux Eſprits. Oui, Madame, cinq ou ſix & il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un ſiecle où les beaux eſprits ſont tout a fait communs au moins!

Mad. PATIN.

Hé! bien Monſieur.

LE CHEVALIER.

Hé! bien, Madame, ils m'ont conté que le Marquis Des Guerets avoit donné ſes vers en queſtion, à une petite griſette, que l'Abbé du Terrier les avoit envoyé à une de ſes amies, que le Chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour ſa Maitreſſe, & que deux de ſes pauvres femmes s'étoient malheureuſement pour elles trouvées avec la Baronne, ou ils s'étoit paſſé une ſcene des plus divertiſſantes.

Mad. PATIN.

Ce ſont des bons ſots, Monſieur, que vos beaux

beaux Esprits, de plaisans de cette avanture-là.

LYSETTE.

Bon, elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, Madame, vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes qui se veulent battre pour un Madrigal, & la bonne foi de ces deux pauvres abusez, & la folie de nôtre Baronne, ne vous font point pâmer de rire.

Mad. PATIN. *à Lysette.*

Je creve, & je ne sçais si je m'en dois fâcher ou non.

LYSETTE.

He! merci de ma vie, pouvés vous mal faire en vous fachant contre un petit fourbe comme celui là.

LE CHEVALIER.

Vous ne riés point, Madame.

CRISPIN.

Tu ne ris point, Lysette.

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, Madame il vous fâche que les vers faits pour vous soyent dans les mains de tout le monde, je suis un indiscret. Je l'advoüe, de les avoir rendu publics. Je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, Madame, & je vous jure que l'air que j'ai fait sur ces malheureux vers n'aura pas la même destinée, & que vous serés la seule qui l'entendrez.

Mad. PATIN.

Vous avés fait un air sur ces paroles, Monsr.

LE CHEVALIER.

Oüy, Madame, & je vous conjure de l'écouter, il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous, & je jugerois bien par le plaisir que vous aurés à l'entendre des sentimens où vous êtes pour moi.

LYSETTE.

Le double chien, la va tromper en Musique.

LE CHEVALIER, *aprés avoir chanté tout l'air dont il repete quelque endroit.*

Le Charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux, dont je suis enflammé,
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.
Mais je sens que je l'aime encore....

Avez vous remarqué Madame, l'agrément de ce petit passage ?

Il Chante.

Sentés vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci. *Il chante.* Ne m'avoüerez vous pas que celui-là est bien passionné. *Il chante encore.* Vous ne dites rien, ha ! Mad. vous ne m'aimés plus, puisque vous êtes insensible au Gromatique dont cet air est tout rempli.

Mad. PATIN.

Ah, mechant petit homme, à quel chagrin m'avez vous exposé ?

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame ?

Mad. PATIN.

J'étois une des Actrices de cette Scene que vous trouvés si plaisante.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame !

Mad. PATIN.

Moi-même, & c'est en cet endroit qu'elle s'est passée entre la petite grisette, la Baronne & moi.

LE CHEVALIER.

Ha ! pour le coup, ah, j'y a pour en mourir, Madame, ouy, je sens bien que pour m'achever vous n'avés qu'à me dire que vous me haïssez autant que je le merite, faites-le, Madame, je vous en conjure, & donnés moi le plaisir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offencé.

Mad.

Mad. PATIN.

Levez-Levez vous, Mr. le Chevalier.

CRISPIN.

La pauvre Femme.

LE CHEVALIER.

Ha, Madame, que je merite peu...

Mad. PATIN.

Ha, petit cruel, à quelle extremité avés vous pensé porter mon depit. Seavés-vous bien ingrat qu'il ne s'en faut presque rien que je ne sois la femme de Mr. Migaut.

LE CHEVALIER.

Si cela eût, Madame, j'iray dechirer sa robbe entre les bras même de la justice, & je me ferai la plus sanglante affaire....

Mad. PATIN.

Non, non, Chevalier, laissez-le en repos; le pauvre homme ne sera que trop malheureux de ne me point avoir. Mais je vous advoüe qu'il m'auroit, si j'avois trouvé mon beau frere chez-lui heureusement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ha! je respire, je vieus donc de l'échaper belle, Madame.

Mad. PATIN.

Vous vous en seriés consolé avec la Baronne.

LE CHEVALIER.

He fy, Madame, ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne songe uniquement, je vous jure qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, & qu'il faut que je luy paye incessamment; Madame, je vous en conjure.

Mad. PATIN.

Si vous êtes bien veritablement dans ce dessein, j'ay de l'argent, Chevalier, venez dans mon Cabinet.

SCE-

SCENE III.

Mad PATIN, LE CHEVALIER, LA BRIE, LYSETTE, CRISPIN.

LA BRIE.

VOilà Mr. Serrefort qui monte.

Mad. PATIN.

Ah bons Dieux, comment ferons nous? Allez attendre chez votre Maistre & ne laissez Crispin pour vous faire avertir quand je serai seule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Crispin, & attens ici l'ordre de Madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille pistoles?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, maroufle.

Me. PATIN.

Sauvez vous par le petit Escalier comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu Madame.

Mad. PATIN.

Tiens toi sur ce petit degré par où sort ton Maitre.

SCENE IV.

Mr. SERREFORT, Mad. PATIN, LYSETTE.

SERREFORT.

ON m'a dit que vous aviez passé chez moy, Madame & que vous m'y aviez demandé.

Mad.

Mad. PATIN.

On vous a dit vray, Monſr., mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dit de venir ici.

SERREFORT.

Cela ne fait rien, Madᵉ & je ſuis bien aiſe de ſavoir ce que vous me vouliés ; outre que j'ay de mon côté quelque choſe à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

Mad. PATIN.

Qu'elle affaire, Monſr. l'affaire de ce matin ! ne m'avés vous pas promis de me laiſſer en repos, & de ne vous en plus mêler.

SERREFORT.

Ouy, Madame, mais on nous a fait parler à Mr. Migaud & à moi, pour le different que vous avés eu avec cette Marquiſe.

Mad. PATIN.

Et bien, Monſr. pour peu d'avance qu'elle faſſe, je verray ce que j'auray à faire.

SERREFORT.

Comment, Madame, des avances ? C'eſt à vous à en faire & il n'y a point à heſiter mêmes

Mad. PATIN.

Je ferois des avances, moy qui ſuis offencée ? Ah vrayement on voit bien que vous ne ſçaves guere les affaires du point d'honneur.

SERREFORT *tirant un papier de ſa poche.*

Voila des Articles d'accommodement que j'ay dreſſez, vous verrés par là ſi je ſçay ce que c'eſt.

Mad. PATIN.

Des Articles ! des articles ! ha ! voyons un peu ces Articles, je vous prie. Cela eſt trop plaiſant des Articles ! Vous vous êtes fait nommer plenipotentiaire, à ce que je vois.

SERREFORT.

Voici ce que c'eſt, Madame.

Mad. PATIN.

Ecoutons ces articles. Ce ſont des Articles de Riſette.

SER-

SERREFORT *Lit.*

Premierement il faudra que vous vous rendiez au logis de la Marquiſe modeſtement veſtue.

Mad. PATIN.

Modeſtement !

SERREFORT.

Ony, Madame, modeſtement. En robbe cependant, mais avec une queüe plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

Mad. PATIN.

Oh, pour l'article de la queüe, je ſuis deja ſa tres-humble ſervante, & je ne rognerois pas deux doigs de ma queüe pour toutes les Marbuiſes de la terre.

SERREFORT.

Arrivée chez la Marquiſe, vous la demanderez au laquais qui ſera de garde.

Mad. PATTIN.

Un laquais de garde, Monſieur ! Un laquais de garde ! Il ſemble que vous parliez de quelque officier.

SERREFORT *Continuant à lire.*

Et pandant que le dit laquais ira avertir ſa Maitreſſe que vous êtes dans l'antichambre a vous y demeurerés debout & ſans murmurer, juſques à ce qu'il plaiſe à Mad. la Marquiſe de vous faire entrer

Mad. PATIN.

Non Monſieur Setrefort, non; pour demeurer dans l'Antichambre, je n'en ferai rien, debout ſur tout. Cela ne ſera pas ſans murmurer; cela ne ſe pourroit.

SERREFORT.

Il faudra bien que cela ſoit pourtant. *Il lit.* Quand la Narquiſe ſera viſible...

Mad. PATIN.

Eh, fi, Monſieur, ce n'eſt pas la peine d'achever.

SERREFORT.

Oui, Madame, Mais ſçavés vous bien, que

que vous n'avés point d'autre expedient pour sortir d'affaire, & que ce sont ici les dernieres paroles quelle nous a fait porter par son ecuyer?

Mad. PATIN.

Par son Ecuyer, Monsieur, par son Ecuyer! Oh vraiment, il faut attendre à faire cet accommodement que j'aye un Ecuyer comme elle; & quand nous agirons d'Ecuyer à Ecuyer, il ne faudra peut-être pas tant de ceremonie.

SERREFORT.

Comment donc, Madame, un Ecuyer? Etes vous femme à Ecuyer, s'il vous plait, & ne songés vous pas....

Mad. PATIN.

Tenez, Monsieur, point de contestation, je vous prie. Je n'aime pas les disputez, & pour peu que vous m'obstinez, vous me fairés prendre des Pages.

SERREFORT.

Ah! je vois ce que c'est, vôtre entestement continuë, il est desormais impossible de vous en corriger, & vos manieres me confirment à tous momens les avis qu'on m'a donnés.

Mad. PATIN.

Comment donc, Monsieur, quels advis? Avés vous des Espions pour examiner ma conduire?

SERREFORT.

Morbleu, Madame, j'en sçai plus que je n'en voudrois sçavoir.

Mad. PATIN.

Eh bien, monsieur, tachez de l'oublier.

SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de parole impunement, & il ne sera pas dit que vous aurez jetté ma fille dans le même dereglement d'esprit où vous êtes, & que son pere l'ait soufferte sans ressentiment.

Mad. PATIN.

Quel discours est cela? Que voulés vous dire,

suit

ſuis-je dereglée, s'il vous plaît? Ecoutés Mr. Serrefort, vous me ferés raiſon des termes offençans dont vous vous ſervés, prenez garde, je vous en avertis.

SERREFORT.

Ecoutez, Madame Patin, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je ſuis bien informé que vous voulez épouſer un gueux de Chevalier, qui ſe moquera de vous dés le lendemain de vos nopces. Je ſçai de bonne part que ma fille s'entefte de quelque eſpece de Marquis plus gueux peut-être que vôtre Chevalier. Mr. Migaud ſçait tout cela comme moi, mais nous ne demeurerons pas les bras croiſez ni l'un ni l'autre, & nous vous rendrons raiſonnable malgré vous-mêmes.

Mad. PATIN.

Oh bien, Monſieur Serrefort, je vous en defie. Songez à le devenir, Monſieur Serrefort, & ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous ſoyez rendu plus ſage.

SERREFORT.

Oh ventrebleu, Madame, j'y viendrai jour & nuit, de moment en moment, & je vai ſi bien aſſieger vôtre maiſon & la mienne, qu'il n'y entrera perſonne à qui je ne faſſe ſauter les fenêtres, pour peu qu'il ait de l'air d'un Marquis, ou d'un Chevalier.

Mad. PATIN.

Et pour moi, qui ne ſuis pas ſi méchante que vous, je vous prierai ſeulement de deſcendre l'eſcalier tout au plus vite, & de ne pas regarder derriere vous.

SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Mad. PATIN.

Adieu Monſieur Serrefort.

SERREFORT.

Vous aurés bientôt de mes nouvelles, Madame Patin.

Mad.

Mad. PATIN.

Je n'en veux point apprendre, Monsieur Serrefort.

SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Mad. PATIN.

Adieu, Monsieur Serrefort.

SCENE V.

Madame PATIN, LISETTE.

LYSETTE.

Eh bon Dieu, quelle rage cet homme a-t-il contre moi? Quel acharnement à me persecuter. Lysette! A-t-on jamais rien vû de plus étrange.

LYSETTE.

Oh pour cela, il devient de jour en jour plus insupportable.

Mad. PATIN.

N'est-il pas vrai?

LYSETTE.

Parce que Monsieur le Chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, & que Monsieur Serrefort prévoit qu'en l'épousant vous allez faire un mauvais marché; il veut vous empêcher de le conclure; cela est bien impertinent, Madame.

Mad. PATIN.

Tout ce qu'il fera ne servira de rien.

LYSETTE.

Bon; quand vous avés resolu quelque chose, il faut que cela passe.

Mad. PATIN.

Tout ce que je crains, c'est que le Chevalier ne vienne à connoître Mr. Serrefort, & qu'il ne se degoûte en me voyant si mal apparentée.

Griffin? SCE-

SCENE VI.

Madame. PATIN, CRISPIN, LYSETTE.

CRISPIN.

PLaît-il, Madame,

Mad. PATIN.

Va dire à ton Maître que pour de certaines raisons je ne le puis voir que sur les dix heures, & qu'il ne manque pas de venir juste à cet heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire scavoir, Madame?

Mad. PATIN.

Non, va vite, j'ai peur qu'il ne s'impatiente

CRISPIN.

Il me semble, Madame, qu'il seroit à propos qu'il rendit au plûtôt à Madame la Baronne ces mille pistoles dont il vous a parlé.

Mad. PATIN.

J'auray soin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurons soin de les luy porter, si vous vouliez.

Mad. PATIN.

Dis lui bien que je vay penser à luy jusqu'à ce que je le voye.

CRISPIN.

Je lui dirai, Madame. *Il Demeure seul.* Oh ca puisque je n'ay point d'argent à porter à mon Maître, ce que j'ay à lui dire n'est pas si pressé. Reflechissons un peu sur l'état present de nos affaires. Voilà Mr. le Chevalier de Ville fontaine en train d'attraper mille pistoles à Madame Patin, & autant à la vieille Baronne.

Il n'y a pas grand mal à ces deux articles, mais c'eſt pour enlever une petite fille ; il y a quelque choſe à dire à celui là. La Juſtice ſe mêlera infailliblement de cette affaire, il luy faudra quelqu'un à pendre ; Mr. le Chevalier ſe tirera d'intrigue, & vous verrés que je ſeray pendu pour la forme. Cela ne vaudroit pas le Diable, & je croi que le plus ſeur eſt de ne me point mêler de tout cela, & de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que ſcait-on ? il m'arrivera peut être d'un autre côté quelque bonne fortune, à quoy je ne m'attens pas. S'il étoit vray que Madame la Baronne ne voulut qu'un Mari, je ſerois ſon fait auſſi-bien qu'un autre, elle pourroit bien m'épouſer par depit. Il arrive tous les jours des choſes moins faiſables que celle-là, & je ne ſerois pas le premier laquais, qui auroit coupé l'herbe ſous le pied à ſon Maître. Allons faire ſcavoir au mien ce que Madame Patin m'a dit de lui dire, & ſelon la part qu'il me fera des mille piſtoles, je verray ce que j'auray à faire.

Fin du Quatriéme Acte.

ACTE

ACTE CINQUIE'ME,

SCENE I.

MR. SERREFORT, LYSETTE.

SERREFORT.

NE crains rien, ma pauvre Lysette, ne crains rien, Madame Patin ne sçaura pas que l'advis est venu de toy.

LYSETTE.

Au moins, Monsieur, vous sçavez bien que ma petite fortune depend d'elle en quelque façon, & si ce n'étoit que vous donnez des commissions à mon Pere, à mon Cousin, & à celui qui veut m'épouser, je ne trahirois pas ma Maitresse pour vous faire plaisir.

SERREFORT.

Comment? sçais-tu bien que c'est le plus grand service que tu luy puisses rendre que de detourner ce mariage?

LYSETTE.

J'ay toûjours travaillé pour cela autant qu'il m'étoit possible. Dans les commencemens j'ay crû qu'elle se mocquoit, mais quand j'ay vû que c'écoit tout de bon, j'ay couru vous advertir.

SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LYSETTE.

La partie est faite pour cinq heures du matin. Madame est dans son Cabinet qui compte de l'argent, dont Mr le Chevalier luy a dit avoir affaire, & il viendra ici dans une petite

demi heure avec son Notaire ; c'eſt l'ordre de Madame.

SERREFORT.

La malheureuſe !

LYSETTE.

Ils ſeront bien ſurpris tous deux de vous voir à leurs Nôces ſans en avoir été prié ?

SERREFORT.

Ils ne s'y attendent guere.

LYSETTE.

Vous n'etes pas le ſeul obſtacle que j'ai preparé à leurs deſſeins.

SERREFORT.

Comment donc, qu'as-tu fait encore ;

LYSETTE.

Il y a une vieille plaideuſe de par le monde, qui eſt auſſi amoureuſe du Chevalier que Madame vôtre Belle ſœur pour le moins. Je l'ai fait advertir par un ſolliciteur de procés qui eſt mon compere, de tout ce qui ſe prepare ici. Et je repondrois bien qu'elle ne manquera pas de ſe trouver aux Fiançailles.

SERREFORT

Cela eſt fort bien imaginé.

LYSETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plait, que vous demeuriez quelque tems caché dans ma chambre, & je vous avertirai quand ils ſeront avec le Notaire.

SERREFORT.

C'eſt bien dit. Oh ventrebleu, ma pendarde de Belle-ſœur n'eſt pas encore où elle s'imagine.

LYSETTE.

Elle fait de grands projets pour vôtre ſatisfaction, & il ne tiendra pas à elle que Mademoiſelle vôtre fille ne ſuive l'exemple qu'elle pretend lui donner. J'en ai deja tantôt dit un mot à Mr. Migaud.

SERREFORT.

Ah ! la double enragée ! c'eſt donc elle qui

a donné à ma fille la connoiſſance d'un petit Godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu vinſſes.

LYSETTE.

Non, mais c'eſt-elle qui lui conſeille de vous donner un gendre à la fantaiſie, ſans ſe mettre en peine qu'il ſoit à la vôtre.

SERREFORT.

La miſerable!

LYSETTE.

Et je ne repondrois pas trop que Mademoiſelle Lucile n'eut un fort grand penchant à ſuivre les bons conſeils de la Tante.

SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'eſt une peſte dans une famille bourgeoiſe qu'une Madame Patin.

LYSETTE.

Je crois que je l'entens. Voila la clef de ma chambre. Allez vous y enfermer au plus vite, & tachés de ne vous point ennuyer. *bas*, Mr. Serrefort verra peut-être ce ſoir plus d'incidens qu'il ne s'imagine.

SCENE II.

Madame PATIN, LYSETTE.

Mad. PATIN.

LE Chevalier n'eſt point encore venu, Lyſette? N'a-t-il point envoyé?

LYSETTE.

Non, Madame.

Mad. PATIN.

Je ſuis dans étrange impatience.

LYSETTE.

Il n'eſt pas tems de vous impatienter encore; Madame, neuf heures viennent de ſonner, &

vous avés fait dire à Mr. le Chevalier de ne venir ici qu'a dix.

Mad. PATIN.

Ce vilain Mr. Serrefort eſt cauſe de cela. Sans cet Animal, le Chevalier ſeroit ici à l'heure qu'il eſt, & il n'auroit pas le tems de me faire quelque perfidie.

LYSETTE.

Oh, par ma foi, Madame, je ne m'accommoderois guerre pour moi d'un homme comme Mr. le Chevalier qu'il faudroit garder à veüe. Eh mort de ma vie, vous êtes toûjours ſur des épines.

Mad. PATIN.

Quand nous ſerons une fois mariez, Lyſette, je ne craindrai pas tant, mais juſques là, le Chevalier me paroît ſi aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enleve

LYSETTE, *bas.*

Le beau joyau pour en être ſi fort épriſe?

Mad. PATIN.

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma Niece?

LYSETTE.

Non, Madame.

Mad. PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fut ici avec ſon Amant, & qu'on les peût marier auſſi cette nuit.

LYSETTE.

Ouy, Madame?

Mad. PATIN.

Oui vraiement, & je ne ſçai ce qui me feroit le plus de plaiſir, d'épouſer le Chevalier, ou de deſeſperer Mr. Serrefort.

LYSETTE.

La bonne perſonne!

Mad. PATIN.

Il ſe mangeroit les pouces de rage. Mais qu'eſt-ce que ceci? La Baronne à l'heure qu'il eſt! Eh, grand Dieu, n'en ſerai-je jamais défaite.

S C E.

SCENE III.

LA BARONNE, Mad. PATIN, LYSETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

BOnsoir, Madame.

Mad. PATIN.

Madame, je suis vôtre servante.

LYSETTE, *bas.*

Bon, voici deja la Baronne.

LA BARONNE.

Vous voila, bien seule, Madame, & où est donc Monsieur le Chevalier ?

Mad. PATIN.

Monsieur le Chevalier, Madame ? Monsieur le Chevalier n'est pas toujours chez moi, & si c'est lui que vous cherchez....

LA BARONNE.

Non pas, Madame, & ce n'est qu'à vous que j'ai à faire.

Mad. PATIN.

Au moins, Madame, il n'est pas heure de solliciter

LA BARONNE.

Oh, vraiment, ma pauvre Madame, ce ne sont pas mes procés qui m'occupent à present, & j'ai bien autre chose en tête. Oh çà, ça, detalez, detalez s'il vous plait, Ma Mie, & allez voir là dehors si j'y suis.

Mad. PATIN.

Comment donc, que veut-elle dire, Lysette, ne me quitez pas ?

LA BARONNE.

Poltronne, vous avez peur.

Mad. PATIN.

Quel est vôtre dessein, Madame ?

LA BARONNE.

Aprochez ; Jasmin, aprochez.

Mad. PATIN.

Ah, bons Dieux des épées ! Madame, venés-vous ici pour m'assassiner ?

LYSETTE.

Vrayement cela passe la raillerie Madame.

LA BARONNE.

Otez vous de là vous, Mamie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous Madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

Mad. PATIN.

Moi, Madame, prendre une épée ! Et pourquoi, s'il vous plait ?

LA BARONNE.

Pour me tuer, si vous le pouvez.

Mad. PATIN.

Moi ! je ne veux tüer personne.

LA BARONNE.

Mais, je vous veux tüer, moi.

Mad. PATIN.

Eh bon Dieu, que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions ?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avés fait, Madame, ce que vous m'avés fait ?

Mad. PATIN.

Lysette, prenez garde à moi.

LYSETTE.

Qui, Madame.

LA BARONNE.

Allons, allons ; point tant de raisonnement, ma bonne Amie. Vous m'enlevez le Chevalier. Il est à moi ce Chevalier, aussi bien que mon moulin, & c'est une grace que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

Mad. PATIN.

Quoi, Madame, c'est Mr. le Chevalier qui vous fait tourner la cervelle ?

La

LA BARONNE.

Oui, Madame, & il faut me le ceder, ou mourir.

LYSETTE.

Voila une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les pretentions que vous avez sur lui, & je vous donne la vie.

Mad. PATIN.

Quelle étrange femme, Lysette, & comment pouvoir m'en debarasser?

LA BARONNE.

Ah, jour de Dieu, c'est trop barguigner, Allons, Madame, point de quartier.

Mad. PATIN.

Ah, je suis morte. Au voleur, à l'aide, on m'assassine.

LYSETTE.

Madame, vous n'y songez pas, grace, grace, Madame.

LA BARONNE.

Ame basse!

Mad. PATIN.

Hola, Jasmin, La Brie, la Fleur, la Jonquille, la Pensée, mes Laquais, mon Portier, mon Cocher, hola.

LYSETTE.

Eh paix, Madame. Quel vacarme faites-vous là?

LE COCHER.

Qu'est ce qui gnia, Madame? Morguenne à qui en a vous? Comme vous gueulez?

Mad. PATIN.

Ah, mes Enfans, jettez moi Madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Mercy de ma vie, le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

Mad. PATIN.

Eh bien, là, Madame la Baronne, descendez

dez par la montée, on vous le permet, mais dépêchez vous.

LA BARONNE.

Malheureuse petite Bourgeoise! refuser l'honneur de se mesurer avec une Baronne.

LYSETTE.

Ne faites pas de bruit davantage, Madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, & elle n'oseroit tirer l'épée. Merci de ma vie, je m'en vais chercher le Chevalier, & s'il ne change de sentiment, ce sera moi à qui il aura à faire.

LYSETTE.

Eh, Madame.

SCENE IV.

Mad. PATIN, LYSETTE.

Mad. PATIN.

EH Laisse-la faire, Lysette. J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LYSETTE.

Vous avez raison. Mais Madame, entre vous & moi, je crains bien que cette Baronne là ne vous joüe quelque mauvais tour.

Mad. PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre, & quand le Chevalier sera mon Mari, il me mettra à couvert des emportemens de cette folle. Elle est furieusement emportée, oui, & je crois que si je n'avois pas appellé du secours, elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une & à l'autre.

LYSETTE.

Je le croy, vrayement. Et sçavés-vous bien Mada-

Madame, qu'il n'y a rien au monde de ſi dangereux qu'une vieille Amoureuſe ? Je m'étonne que vous ayez été ſi pacifique.

Mad. PATIN.

J'ay eu peur d'abort, je te l'advoüe.

LYSETTE.

On en prendroit à moins.

Mad. PATIN.

Et je n'en ſuis pas encore bien remiſe.

SCENE V.

Mad. PATIN, LUCILE, LYSETTE.

LUCILE.

AH, ma Tante, je viens d'avoir une belle frayeur.

Mad. PATIN *à Lyſette.*

Elle a rencontré la Baronne.

LUCILE.

Je viens implorer vôtre protection, ma Tante, & vous demander un azile contre la violence & les injuſtices de mon Pere.

Mad. PATIN.

Comment-donc, ma Niece, que vous a-t-il fait ?

LYSETTE *bas.*

Qu'eſt-ce que cecy ?

LUCILE.

Ah, ma Tante, qu'on eſt malheureuſe d'être fille d'un Pere comme celuy-là !

Mad. PATIN.

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau, qu'eſt-il arrivé ?

LUCILE.

Eh, ne le devinez vous pas, ma Tante ? Il arrive

a trouvé au Logis ce Monſieur qui m'aime. Marton la Fille de Chambre de ma Mere, l'avoit fait entrer par la porte du Jardin.

Mad. PATIN.

Ehbien, ma Niece, qu'a fait vôtre Pere ?

LUCILE.

Il m'a donné deux ſouffets, ma Tante, & il a traité ce pauvre Garçon de la maniere la plus incivile.

LYSETTE.

Cela eſt bien mal honnête.

Mad. PATIN.

Il ne l'a pas frapé peut-être ?

LUCILE.

Je croy qu'il n'a pas ôſé, mais ce qui me fâche le plus, c'eſt que Mon Pere m'a donné ces deux ſouflets devant luy.

Mad. PATIN.

Le Brutal.

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyés-Vous, & j'ay bien reſolu de m'en vanger.

Mad. PATIN.

Et bien, ma Niece, qu'eſt-ce que je puis faire pour vous ?

LUCILE.

J'aurois beſoin d'un bon conſeil, ma Tante.

Mad. PATIN.

Mais encore ?

LUCILE.

Ce Monſieur m'a prié de trouver bon qu'il m'enlevât. Conſeillez moy d'y conſentir, Ma Tante, vous ne me ſcauriez faire plus de plaiſir.

Mad. PATIN.

Si je vous le conſeillerai, Ma Niece ? il ne faut pas manquer cette affaire faute de reſolution. Où eſt-il à preſent ?

LUCILE.

Il eſt allé prendre deux mille piſtoles chez ſon Intendant, & il doit ſe rendre dans ſon

Caroſſe

Carosse à la Place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, & pour me venir dire quand il y sera.

LYSETTE *bas.*

La partie n'est pas mal liée, mais il ne sera pourtant pas difficile à Mr. Serrefort de la rompre.

Mad. PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma Niece. Dès que vôtre Amant sera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je ferai bien aise de le voir; je ferai mettre six chevaux à mon Carosse, & vous irez ensemble à une maison de Campagne, où je repondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah! Ma bonne Tante, que je vous ai d'obligation, Mais il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

Mad. PATIN.

Envoyez y un Laquais, Lysette?

LYSETTE.

Oui, Madame, *bas.* Je vai l'envoyer chez Mr. Migaud? la fête ne seroit pas bonne sans lui.

LUCILE.

Au moins, ma Tante, ce n'est que par vôtre conseil que je me laisse enlever, & je me garderois bien de m'engager dans une demarche comme celle-la, si vous n'étiez la premiere à l'aprouver.

Mad. PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN, Mad. PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER *à Crispin.*

Dés que j'auray les mille pistoles je ne feray pas grand séjour chez Mad. Patin.

LUCILE *au Chevalier.*

Ah, Monsieur, vous voilà, Qui vous a deja dit que jétois icy ?

LE CHEVALIER.

Ah, Crispin, quel incident ! c'est ma petite Brune.

CRISPIN.

Comment morbleu, la petite Brune ?

LUCILE.

Voilà ma Tante, Monsieur, dont je vous ay toûjours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa Tante ?

CRISPIN.

Haye, haye, haye; ceci ne vaut pas le Diable.

LE CHEVALIER.

Madamoiselle, j'ay l'honneur....

Mad. PATIN

Qu'est-ce que cela signifie, ma Niece ?

LUCILE.

Monsieur est la personne dont je vous ay parlé ?

LE CHEVALIER.

Ouy, Madame, j'avois prié Madamoiselle vôtre Niece de...

Mad. PATIN.

Quoy, Monsieur ? Il est donc vray que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes !

LUCILE.

Ah, ma Tante, que dites-vous là ? Vous me

me trahiſſez, ma Tante, vous me dites de le faire venir, & vous le querellez quand il eſt venu.

Mad. PATIN.

Ah, ma pauvre Niece, quelle avanture!

LE CHEVALIER.

Criſpin.

CRISPIN.

L'affaire eſt épineuſe.

LUCILE.

Je n'y comprens rien, ma Tante, en verité.

Mad. PATIN.

Scelerat.

LUCILE.

Mais, ma Tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, Monſieur, c'eſt le plus ſeur.

Mad. PATIN.

Voir conſtamment diſpoſer toutes choſes pour m'épouſer, & ſe propoſer le même jour d'enlever ma Niece?

LUCILE

Quoy, ma Tante...

Mad. PATIN.

Ouy, mon Enfant, voilà l'Oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah, perfide.

CRISPIN.

Monſieur, encore une fois, ſortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toy.

CRISPIN.

Oh, parbleu, je voudrois bien pour la rareté du fait qu'il ſe tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, Monſieur pour me vouloir tromper ſi cruellement?

Mad PATIN.

Pourquoy nous choiſiſſois-tu l'une & l'autre

l'autre pour l'objet de tes perfidies ?

LUCILE.

Repondez, Monsieur, repondez.

Mad. PATIN.

Parle, parle, Perfide.

LE CHEVALIER.

Et que diantre voulez vous que je vous dise, Mes Dames ? Quand je me donnerois à tous les Diables, pourois je vous persuader que ce que vous voyez n'est pas ? Mais à prendre les choses au pied de la lettre, suis je si coupable que vous vous l'imaginez, & est-ce ma faute, si nous nous rencontrons tous trois ici ?

Mad. PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaisanterie.

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point, Madame, le Diable m'emporte, & je vous parle de mon plus grand serieux. Pouvois-je deviner que vous étes la Tante de Mademoiselle, & que Mademoiselle est vôtre Niece ?

CRISPIN.

Diable, si nous avions sçu cela, nous aurions pris d'autres mesures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connües, vous ne vous seriez point fait de confidence l'une à l'autre, & nous n'aurions point à present l'éclaircissement qui vous met si fort en colere.

LUCILE.

Et seriez-vous pour cela moins coupable ? En serions nous moins trompées, & pouvez-vous jamais vous laver d'un procedé si mal-honnête ?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grace, & voyez si j'ay tort. J'ay de la qualité, de l'ambition, & peu de bien. Une veuve des plus aimables, & qui m'aime tendrement, me tend les bras. Irai-je faire les Heros de Roman, & refuserai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête.

Mad.

Mad. PATIN.

Et pourquoy donc, perfide, puiſque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma Niece?

LE CHEVALIER.

Oh pour cela, Madame, regardez-la bien. Sa veüe vous en dira plus que je ne pourois vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en ſortira à ſon honneur; quand les Dames querellent long tems, elles ont envie de ſe racommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune perſonne, toute des plus belles, & des mieux faites. Je ne lui ſuis pas indifferent. Peut on être inſenſible, Madame, & ſe trouve t-il des cœurs dans le monde, qui puiſſent reſiſter à tant de charmes?

CRISPIN.

Il aura raiſon, à la fin.

Mad. PATIN *à Lucile.*

Ah petite Coquette, ce ſont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du Chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma Tante? Il n'aimeroit que moi ſans vos quarante mille livres de rente. C'eſt moi qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh, Mes Dames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle, & s'il eſt vrai que vous m'aimiez autant qu'il m'eſt doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le perſuader, faſſe un effort ſur elle même, & me cede à l'autre. Je vous aſſure que l'infortunée qui ne m'aura point, ne ſera pas la plus malheureuſe.

Mad. PATIN.

Je t'aime à la fureur, ſcelerat, mais j'aimerois

rois mieux que ma Niece fut morte, que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde enſemble d'aimer autant que je vous aime, mais pour vous voir le Mari de ma Tante, c'eſt ce que je ne ſouffrirai jamais.

CRISPIN.

Voila l'affaire dans ſa criſe.

LUCILE.

Ah, ma Tante, voila mon Pere que j'entens

Mad. PATIN.

Cachez-vous Vite, Monſieur le Chevalier?

SCENE VII.

Mr. SERREFORT, Mad. PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

SERREFORT. *au Chevalier.*

NOn, non, Monſieur, il n'eſt pas beſoin de vous cacher. Ah, ah, Madame ma belle-ſœur. C'eſt donc-là ce Monſieur le Chevalier que vous voulez épouſer?

Mad. PATIN.

Oui, Monſieur, & c'eſt ce même Chevallier que Mademoiſelle vôtre fille court aux Thuilleries, & qui ſans moi ſeroit peut être vôtre gendre à l'heure qu'il eſt.

SERREFORT.

Que vois-je? C'eſt le même homme que j'ai trouvé chez moi.

LE CHEVALIER.

Nous ſommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

Quoi

SERREFORT.

Quoi, Monsieur en même jour, vouloir épouser ma sœur & ma fille? C'est avoir bien la rage d'épouser pour me persecuter.

LE CHEVALIER.

Moi, Monsieur, au contraire, & pour vous faire voir que je veux être de vos Amis, avantagez de ces deux Dames celle que vous haïssez, & j'en ferai ma femme tout ausſi-tôt.

SERREFORT.

Qu'est-ce à dire cela? Oh, je ne pretens pas que vous épousiez ni l'une, ni l'autre.

SCENE VIII.

Mr. MIGAUD, Mr. SERREFORT, Mad. PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE. CRISPIN.

Mr. MIGAUD *à Madame Patin.*

UN de vos Laquais, Madame, vient de m'avertir avec empreſſement que vous me vouliez parler de quelque choſe. Je n'ai point perdu de tems.

Mad. PATIN.

Oui, Monsieur, il ſemble que mon Laquais ait deviné ma penſee, & vous venez tout à propos pour profiter de mon dépit.

Mr. MIGAUD.

Comment donc, Madame?

Mad. PATIN.

Voila ma main, Monsieur, & dés demain je vous épouſe, pourveu qu'en même temps Mr. vôtre fils, epouſe ma Niece.

Mr. MIGAUD.

Ah, Madame, que cette condition me fait plaiſir! SER-

SERREFORT.

C'eſt moi que vous repons de cét article, & ma fille, je croi, n'aura pas l'audace de reſiſter à mes volontez.

LUCILE.

Dans le deſeſpoir où je ſuis, mon Pere, je ferai tout ce que vous voudrez.

Mad. PATIN. *au Chevalier.*

Tu n'épouſeras pas ma Niece, perfide.

LUCILE. *au Chevalier.*

Vous ne ſerez jamais le Mari de ma Tante, pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, Meſdames, juſqu'au revoir. He bien, Monſieur, ne ferez-vous pas quelque petit air ſur cette avanture-là? Une Chanſon à propos racommode quelquefois bien les choſes, comme vous ſçavez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille piſtoles de Madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la Baronne, & continüons de la menager juſqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

FIN.

LE MOULIN DE JAVELLE,

COMEDIE.

DE

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M, DCCV.

ACTEURS.

MONSIEUR BERTRAND. *Maiſtre de Javelle.*

Mad. BERTRAND. *femme de Mr. Bertrand*

MAROTTE. *niéce de Madame Bertrand.*

LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

FINETTE. *ſuivante de la Comteſſe.*

L'OLIVE. *Valet du Chevalier.*

Mr. SIMONNEAU. *Procureur.*

Mad. SIMONNEAU.

Mr. DU ROLLET. *Procureur.*

Mad. DU ROLLET.

Mr. GRIMAUDIN. *amy de Mad. du Rollet.*

DORANTE. *amy de Mad. Simonneau.*

NICOLAS. *Garçon de Cabaret.*

JASMIN. *Laquais de la Comteſſe.*

LAFLEUR. *Laquais de Monſieur Grimaudin*

UN COCHER yvre.

La Scene eſt au Moulin de Javelle.

LE MOULIN DE JAVELLE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, FINETTE, JASMIN.

LA COMTESSE.

HE', Jasmin, laquais, petit laquais.

JASMIN.

Plaist-il, Madame?

LA COMTESSE.

Que ce Cocher se range à cent pas de la maison, là sur le bord de l'eau, & qu'il nous attende.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE COCHER, FINETTE.

LE COCHER yvre.

QU'eſt ce à dire que je vous attende? je me donne au Diable, ſi je vous attens, à moins que je ne ſois payé, je vous en avertis.

FINETTE.

Et ſi on lui donne de l'argent, il s'en ira, Madame.

LE COCHER.

C'aſe pourra bien, quand je ſerai payé je n'aurai que faire ici.

LA COMTESSE.

Et comment veux-tu qu'on s'en retourne?

LE COCHER.

Bon, qu'on s'en retourne, eſt-ce que cela vous embarraſſe? vous êtes jolies, je vous ameine au moulin de Javelle, vous y trouverez fortune, ne vous mettez pas en peine.

FINETTE.

Ha! quel diſcours, Madame? quel inſolent!

LA COMTESSE.

C'eſt un maraut à qui il faut faire donner les étrivieres.

LE COCHER.

Ouy, les étrivieres; oh! écoutez donc, point tant de fierté. Je vous ai priſes dans la ruë de Seine, je vous des-honoreray, prenez y garde.

FINETTE.

Par ma foi Madame, cela n'eſt point joly, un coquin de Fiacre parler de la ſorte.

LE COCHER.

Fiacre, oh! Fiacre vous même, point tant de bruit, vous dis-je, & de l'argent, autrement....

LA COMTESSE.

Ecoute, nous voici prés de la maiſon, ſi j'appelle quelqu'un tu ſeras roſſé.

LE COCHER.

Oh! palſaubleu, appellez, nous ſommes faits à cela, je ſerai roſſé, mais je ſerai payé, ou je ferai beau bruit: Je n'ay pas la langue morte, non, quoi que je l'aye un peu embaraſſée.

FINETTE.

Je m'en vais renvoyer ce gueux là, Madame, il faut le payer; mais je le reconnoiſtrai ſur ma parole.

LE COCHER.

Bon, tant mieux, je vous reconnoiſtrai auſſi moi, vous autres & nous autres nous ne ſçaurions nous paſſer les uns des autres.

LA COMTESSE.

Quand ces miſerables-là ont affaire à des femmes.

LE COCHER.

Nous connoiſſons un peu notre monde ? n'eſt-il pas vrai ?

FINETTE.

Tien voila un écu, mais je t'aſſûre....

LE COCHER.

Ah ! ma Princeſſe, vous ne voudriez pas, une perſonne de qualité comme vous, un écu, fy donc.

LA COMTESSE.

Si tu veux nous attendre & nous ramener, on t'en donnera encore autant.

LE COCHER

Oh ! vrai comme voila le jour qui nous éclaire, ma Reyne, cela ne ſe peut pas ; j'ai une fiacrée de Bourgeois de Village à voiturer, un lendemain de nôces, eſt-ce que vous voudriez que je perdiſſe cela ? ſi vous couchiez ici encore....

FINETTE.

Coucher ici, Madame, coucher ici.

LA COMTESSE.

Pour qui ce marouſle là nous prend-il donc ?

LE COCHER.

Je vous demande pardon, je ſçais bien qu'il n'y a point de lits au moulin de Javelle, on n'y loge pas ; mais cela n'empêche qu'on n'y couche.

FINETTE.

Que veut-il donc dire ?

LE COCHER.

Oh ! par la morbleu ! je sçais bien ce que je dis, je suis groc là dessus : Hoça il n'y a donc rien pour boire à vôtre santé ? je n'en suis mordié pas moins vôtre serviteur, & je vous souhaite toutes sortes de prosperitez ; jusqu'au revoir, mes adorables.

SCENE III.

LA COMTESSE, FINETTE.

FINETTE.

VOila une jolie partie de plaisir, venir ainsi vous & moy teste à teste au Moulin de Javelle dans un mauvais Fiacre, par ma foy, Madame, il faut être aussi bonne que je le suis pour vous passer toutes vos folies.

LA COMTESSE.

J'ay toûjours eu tant de complaisance pour les tiennes.

FINETTE.

Moy, Madame, je n'ay encore eu que des folies de bon sens, j'ay aymé quelque fois, mais de jolis gens, des gens de merite, & graces au Ciel aucun magot ne m'a jamais fait courir les ruës.

LA COMTESSE.

Je ſuis donc de bien mauvais goût à ton compte.

FINETTE.

Oh! pour cela oüy, Madame, Monſieur Georges Ganivet! le plus bourgeois, & le plus ridicule de tous les habitans de la bonne Ville de Paris ſans contredit.

LA COMTESSE.

Hé bien! d'accord, c'eſt un Bourgeois, mais il a dequoy vivre en homme de qualité: Il eſt fort riche, & je n'ay point de bien, il eſt tres-ridicule, j'en conviens, mais enfin.....

FINETTE.

Mais, mais vous l'aymez tel qu'il eſt, n'eſt-ce pas?

LA COMTESSE.

Je l'ayme moy, moy je l'ayme, au contraire je veux l'épouſer, il eſt trop fat pour un amant, je prétens en faire un mary; que trouve tu là d'incompatible?

FINETTE.

Rien du tout vrayment, au contraire, & ſur ce pied là vous pourriez bien avoir moins de tort que je ne penſe; Mais le Chevalier que deviendra-t'il? vous l'aymiez, il vous ayme auſſi.

LA COMTESSE.

Point, Finettre, nous avons crû d'abord que nous nous aymions, mais nous ne voulions que nous tromper tous deux, je t'aſſure.

Quoi?

FINETTE.

Quoy ? Madame.

LA COMTESSE.

Oüy, te dis-je, nous en ſommes venus aux éclairciſſements, nous ne nous eſtimons preſque pas même.

FINETTE.

Et vous eſtes de ſi bonne intelligence, ſçait-il les veuës que vous avez pour Monſieur Ganivet.

LA COMTESSE.

S'il les ſçait, il a beſoin d'argent pour faire ſa Campagne, j'ay beſoin de mary moy pour paſſer l'Eté ; Monſieur Ganivet fera nôtre affaire à l'un & à l'autre.

FINETTE.

Cela ſera bien commode.

LA COMTESSE.

Il me donne ce ſoir à ſouper ici. Le Chevalier s'y trouvera, & nous prendrons enſemble des meſures.

FINETTE.

Voici la Maîtreſſe de la Maiſon.

LA COMTESSE.

Hé ! bon jour, ma bonne Madame Bertran.

SCENE IV.

Mad. BERTRAN, LA COMTESSE, FINETTE.

Mad. BERTRAN.

MEſdames, vôtre trés-humble Servante, & c'eſt un petit miracle de vous

vous voir, vous nous avez bien abandonnez, d'où vient donc cela?

LA COMTESSE.

Tout le monde est à l'armée, ma chere enfant, les parties de plaisir sont supprimées, ce ne sont presque plus que des parties d'ennuy que celles qu'on fait à present.

Mad. BERTRAN.

Est ce que vous vous êtes mise dans l'épée, je vous ay veuë si fort dans la robbe.

FINETTE.

Bon, dans l'épée, nous sommes baissées d'un cran, Madame Bertran, nous donnons dans le bas Bourgeois, à l'heure qu'il est on se prend où on peut, en été c'est une saison morte.

LA COMTESSE.

Tais-toy donc, folle.

Mad. BERTRAN.

Hé! allez, allez, Madame, nous sçavons cela mieux que personne; & je ne sçay combien de Dames qui sont ici tout l'Hiver avec des Ducs & des Marquis, n'y viennent presque l'Eté qu'avec des Procureurs & des petits Maitres du quartier S. Honoré, encore ne sont ce pas les plus mal partagées.

LA COMTESSE.

As-tu aujourd'huy beaucoup de ces Compagnies-là chez toy, Madame Bertran.

Mad. BERTRAN.

Il y a pas encore grand monde, mais nous

nous attendons un lendemain de nôces.

LA COMTESSE.

Un lendemain de nôces.

Mad. BERTRAN.

Oüy, Madame, un Bourgeois de Vaugirard qui marie sa fille au Garçon du Boulanger de Meudon, ils ont envoyé retenir nôtre grande chambre.

FINETTE.

Un lendemain de nôces au moulin de Javelle, cela est d'un mauvais presage pour les suites du mariage.

Mad. BERTRAN.

Vous attendez compagnie apparemment, & vous ne voulez pas entrer encore?

LA COMTESSE.

Nous ferons un tour dans ton Jardin: Si le Chevalier vient, dis-lui que nous y sommes.

Mad. BERTRAN.

Je vous l'envoiray si-tôt qu'il sera venu, ne vous mettez pas en peine.

LA COMTESSE.

Allons, viens, Finette,

FINETTE.

Allons, Madame.

MADAME BERTRAN seule.

L'aimable Dame que voila! ce que c'est que d'avoir de l'esprit & du bonheur; ce n'est que la fille d'une Blanchisseuse de la Grenoüillere, & cependant la voila Comtesse. Oh! il n'y a que Paris où on fasse de ces belles fortunes-là. Hola, hé! Nicolas.

SCENE V.

MADAME BERTRAN, NICOLAS.

NICOLAS.

QU'est-ce qu'il y a, Maîtresse ?

Mad. BERTRAN.

As-tu porté du vin & de la glace à ces deux Messieurs qui ont demandé une matelote & des écrevisses ?

NICOLAS.

Oüy, Maîtresse.

Mad. BERTRAN.

Voila qui est bien ; fais-moy venir Marotte.

NICOLAS.

C'a, Maîtresse. Hé ! Marotte, Marotte.

Mad. BERTRAN.

Le gros butor ; est-ce que je n'appellerois pas aussi bien que toy si je voulois appeller ?

NICOLAS.

Parguë, vous n'appelleriez pas mieux, du moins, car la vela venuë.

SCENE VI.

MADAME BERTRAN, MAROTTE.

MAROTTE.

Est-ce que vous me voulez quelque chose, ma Tante?

Mad. BERTRAN.

Oüy, tenez, allez dire à la grosse Thomasse qu'elle vous donne un demi cent d'écrevisses.

MAROTTE.

Oüy, ma tante.

Mad. BERTRAN.

Choisissez les plus petites, au moins.

MAROTTE.

J'entens bien, c'est pour quelque Bourgeois, pour quelque Procureur; n'est-ce pas?

Mad. BERTRAN.

Oüy, écoutez, petite fille, c'est Monsieur Simonneau qui est là-haut, au moins.

MAROTTE.

Le mari de cette belle Madame qui m'a fait tant de caresses?

Mad. BERTRAN.

Justement, s'il vous questionnoit tantôt par hazard, ne vous avisez pas d'aller dire que sa femme soupa hier ici avec ce jeune Conseiller & ce vieux Musicien.

MAROTTE.

Oh ! que je ne suis pas si mal apriſe, pourquoy me dites-vous cela ? Eſt-ce que vous me prenez pour une jaſeuſe.

Mad. BERTRAN.

Non, mais.....

MAROTTE.

Et quand vous me menez à Paris avec vous chercher de la proviſion, & que nous déjeunons avec ce grand Clerc ou avec ce gros Suiſſe, eſt ce que j'en dis quelque choſe à mon oncle.

Mad. BARTRAN.

Je ne me plains pas de cela, tu es bonne fille.

MAROTTE.

Si on ne ſçavoit un peu ſe taire dans une maiſon comme celle-cy, ce ſeroit belle pitié, nous mettrions toute la Ville en deſordre.

Mad. BERTRAN.

Oüy, il eſt de conſequence de ne pas parler.

MAROTTE.

Oh ! toute petite que je ſuis je voy bien cela, tenez, ma tante, tous ces Meſſieurs qui viennent ici avec des femmes, ne voudroient pas que leurs femmes y vinſſent avec des Meſſieurs, non.

Mad. BERTRAN.

Cela eſt vray.

MAROTTE.

Ah ! que ce vieux Medecin etoit faché l'autre jour quand il trouva là haut ſa femme qui mangeoit une matelotte avec ce garçon Apotiquaire.

Mad.

Mad. BARTRAN.

Et cependant il étoit avec une petite Lingere du Palais, lui.

MAROTTN.

Je n'ay jamais tant oüy jurer pour un Medecin: il a bien dit qu'il se vangeroit, & le garçon Apotiquaire ne sera jamais Maître.

SCENE VII.

Mad. BERTRAN, NICOLAS, MAROTTE.

NICOLAS pleurant.

OH! palsangué, Maîtresse, je m'en vais cette fois cy.

Mad. BERTRAN.

Tu t'en vas.

NICOLAS.

Oüy morgué je m'en iray.

MAROTTE.

A qui en a-t'il donc.

Mad. BERTRAN.

Va viste où je t'envoye, Marotte, & reviens de même.

SCENE VIII.

Mad. BERTRAN, NICOLAS.

NICOLAS.

J'Annonce.

Mad. BERTRAN.

Mais parle donc, garçon, quelle mouche te pique, es-tu devenu fou?

NICOLAS.

J'arriguié velà encore ces Madames qui m'avont fait dernierement tant de niches.

Mad. BERTRAN.

Quelles Madames.

NICOLAS.

Eh! ces Madames de qualité qui fesont comme si elles n'en estiaint pas, alles se promenont le long du bord l'eau, & alles viendront ici, je gage,

Mad. BERTRAN.

Hé bien! laisse les venir, qu'est-ce que ça te fait?

NICOLAS.

Hé ventregué, Maîtresse, alles me voulons débaucher, vous ne sçavez pas stila, peut-estre?

Mad. BERTRAN.

Comment te débaucher?

NICOLAS.

Alles me vouloir mettre à mal, vous dis-je, mais tatigué je m'enfuirai plûtoſt, je ſuis honneſte garçon, & vous le ſçavez bian.

Mad. BERTRAN.

Tu es un ſot va, va-t'en à la maiſon.

NICOLAS.

Aga donc, comme vous me chaſſez, à cauſe que vela vôtre mary, mais.....

Mad. BERTRAN.

Oſte-toi de là, te dis-je.

SCENE IX.

MADAME BERTRAN, BERTRAN.

BERTRAN.

PAſſangoy, Jeanne, t'es roſijours à l'entour de ces garçons, j'ay biau les prendre tortus, boſſus, borgnes & boiteux, ç'an'y fait rian, dame acoute donc, je ſçai bian comme je les prendrai pour empêcher ça

Mad. BERTRAN.

Plaiſt-il ? hem ? quoy qu'eſt-ce, que voulez-vous donc dire avec vos contes.

BERTRAN.

Oh ! ne te fâche donc point, Jeanne, je ſçay bian d'où cela vians, & c'eſt que

qui fait que je te le pardonne ; parce que tu vois icy des Madames qui couront après des Monsieurs, tu t'imagines qu'il faut faire de même ; raye ça de tes papiers, elles sont de Paris, ces Madames-là, c'est à elles à faire, & quoy que je soyons dans la banlieuë, je prétens qu'il y ait de la difference.

Mad. BERTRAN.

Vous meriteriez bien.....

BERTRAN.

Hé ! morgué, doucement, t'es toûjours en colere ; ça parlons un peu de nos petites affaires. Ce Monsieur Simonneau le Procureur est là-haut, avec un autre homme de Justice.

Mad. BERTRAN.

Je le sçay bien, je viens de leur envoyer chercher par Marotte, des écrevisses qu'ils ont demandées.

BERTRAN.

Oüy, mais j'ay dans la pensée qu'ils ne venont pas icy pour des écrevisses, & qu'il y a quelque anguille sous roche.

Mad. BERTRAN.

Comment donc ?

BERTRAN.

Sa femme soupoit hier icy, à Monsieur Simonneau.

Mad. BERTRAN.

Hé bien.

BERTRAN.

Hé bien, Ils parlont de mauvaise conduite, de faire enfermer quelqu'un ; j'ay opinion qu'ils l'a voulont mettre à S. Lazare.

MA-

Mad. BERTRAN.

Une femme à S. Lazare.

BERTRAN.

Oüi, m'eſt avis que j'ai entendu ce mot là, & ils m'avont bien enchargé de ne pa dire qu'ils ſont ici, ils y demeureront peut eſtre juſqu'à demain, ſi alle viant ce ſoir comment ferons je?

Mad. BERTRAN.

Si elle vient, elle viendra, ce ſont ſes affaires.

SCENE X.

Mad. BERTRAN, BERTRAN L'OLIVE.

L'OLIVE.

SErviteur à Monſieur Bertran.

BERTRAN.

Ah! vôtre valet, Monſieur Lolive.

LOLIVE.

Je baiſe les mains à Madame Bertran, comment ſe porte-t'elle?

Mad. BERTRAN.

Fort bien, ſi vous m'aportez de l'argent.

LOLIVE.

De l'argent, Madame Bertran, vous allez d'abord aux invectives;

Monſieur Bertran eſt plus poly que vous, &. . . .

BERTRAN.

Moi, point du tout ? Eſt-ce que vôtre Maiſtre ſe mocque ? on va dix fois chez lui pour un méchant repas de trois piſtoles, on lui reporte ſa tabatiere.

LOLIVE.

Hé ! paix, Monſieur Bertran, vous me faites rougir.

BERTRAN.

Ecoutez, ſi vous ne nous payez, vôtre Maiſtre & vous. . . . .

LOLIVE.

Sans colere, Monſieur Bertran, je ne viens ici que pour cela, & pour quelqu'autre petite choſe.

BERTRAN.

Oh ! bian, commençons toûjours par là, & je finirons par l'autre petite choſe.

LOLIVE.

Cela eſt trop juſte, tenez voila déja les trois Louis d'or de la Tabatiere, & en voilà un pour mon compte ; nous reprendrons ce ſoir nos nipes.

BERTRAN.

Ah ! quand il vous plaira, tout eſt à vôtre ſervice, Monſieur de Lolive.

LOLIVE.

Cela eſt bien honneſte, oh ça, il me reſte encore dix piſtoles dont mon Mai-

Maiſtre m'a dit de faire preſent à Madame Bertran, ſi elle veut luy rendre un petit ſervice.

Mad. BERTRAN.

Oüi-da, volontiers, quel ſervice, & de quoi eſt-il queſtion?

LOLIVE.

Il m'avoit commandé de ne vous pas en parler devant voſtre mary; mais...

BERTRAN.

Oh! ne craignez rien, je ne ſuis point babillard.

Mad. BERTRAN.

Oh! pour ça, non, Bertran eſt bon homme, dites viſte.

LOLIVE.

Mon Maiſtre eſt amoureux, Madame Bertran.

BERTRAN.

De ma femme; oh! écoute, Jeanne, je ne ſis pas ſi bon que tu penſe, au moins.

Mad. BERTRAN.

Hon, que vous eſtes nigaud, Monſieur Bertran.

LOLIVE.

Vous rêvez, je penſe, mon Maiſtre eſt amoureux de voſtre femme.

BERTRAN.

Pourquoi non, il y a bien eu de groſſes Madames qui m'en avoient voulu conter à moi. Oh! Dame Jeanne & moi je ſommes des biaux de caprice; &

les parſonnes de qualité avont par fois des fantaiſies.

LOLIVE.

Oh ! bien, le caprice de mon Maitre ne va point juſques là, ne vous inquietez point, c'eſt une petite Bourgeoiſe de Vaugirard qui lui donne dans la veuë, & ſi Madame Bertran vouloit. . . . .

Mad. BERTRAN.

Oh ! pour cela, non, nous ne nous mêlons point de ſes choſes là, nous ſommes gens de bien Monſieur de Lolive.

LOLIVE.

Mais il s'agit ſeulement. . . .

Mad. BERTRAN.

Tenez quand des perſonnes ſont d'accord, & que leurs amitiez ſont une fois commencées, oh vient quelquefois chez nous mettre ces amitiez là dans leur perfection; on ne peut pas empêcher cela, on s'en doute, & on n'y prend pas garde, ce ſont leurs affaires; Mais pour ce qui eſt d'entrer là dedans, nous n'en faiſons rien, nous avons trop d'honneur en recommandation,

BERTRAN.

Je ſis pis qu'un ſathau là deſſus, moy.

LOLIVE.

Quoi vous vous feriez un ſcrupule de rendre ſeulement un billet à une une fille ?

Mad.

Mad. BERTRAN.

Un billet seulement, Bertran.

BERTRAN.

Acoute, dix pistoles sont bonnes à gagner, Jeanne.

LOLIVE.

Trouveriez vous qu'il y eût grand mal à lui dire que mon Maître l'attend ici? & que comme nous n'oserions aller à Vaugirard par ménagement pour elle, elle court moins de risque à nous venir trouver.

Mad. BERTRAN.

Qu'en dis tu, Bertran?

BERTRAN.

Mais il m'est avis qu'en bonne conscience il n'y a pas de mal à ça; si tu ne le fais pas un autre le fera, la petite fille ne viendra pas moins, & tu n'auras pas les dix pistoles.

LOLIVE.

Monsieur Bertran est homme de bon sens & de bon conseil.

BERTRAN.

N'est-il pas vrai?

Mad. BERTRAN.

Et qui est la petite fille? comment se nomme-t'elle?

LOLIVE,

Angelique.

Mad. BERTRAN.

Angelique, dites-vous!

LOLIVE

Oüi, elle demeure à l'entrée du Village, là à main gauche.

Mad. BERTRAN.

Oh ! je sçai bien où elle demeure : mais il n'y a rien à faire, cette fille la est devenuë femme, Monsieur de Lolive.

BERTRAN.

Oh ! palsanguenne ; oüi, alle fut hier mariée, & je fesons aujourd'hui son lendemain de nôces.

LOLIVE.

Quoi tout de bon ?

BERTRAN.

Oüi, la peste m'étouffe.

LOLIVE.

Cela fâchera mon Maître.

Mad. BERTRAN.

Si vous le voulez, pourtant, on lui prendra toûjours vôtre billet tout coup vaille.

LOLIVE.

Oh ! diable non, c'eſt un billet pour fille, il en faut un pour femme à preſent ; je vai porter cette nouvelle à mon Maître, & cela ne vous empêchera pas de danſer à la nôce.

SCENE XI.

Mad. BERTRAN, BERTRAN.

Mad. BERTRAN.

LE Mitron a bien fait de hâter ſon mariage, Bertran, on lui auroit ſoufflé ſa Maîtreſſe.

BERTRAN.

Hé ! morgué, on lui ſoufflera ſa femme, peut-être, ce ſera bien pis encore.

Mad. BERTRAN.

A qui en veut ce Laquais.

SCENE XII.

Mad. BERTRAN, BERTRAN, LA FLEUR.

Mad. BERTRAN.

DEmandez vous quelque choſe, mon enfant.

LA FLEUR.

C'eſt Monſieur Grimaudin, Madame, qui envoye ſçavoir s'il n'y a ici perſonne de ſa connoiſſance, & s'il y

peut venir ſouper avec deux Dames de ſes parentes.

Mad. BERTRAN.

Oüi, qu'il vienne, mais qu'il ſe dépêche.

BERTRAN.

Tatigué, Jeanne, c'eſt une bonne pratique que ce Monſieur Grimaudin, on ne diroit pas qu'il y touche devant le monde, mais je le voyons pourtant bian ſouvant chez nous, à ce qu'il me ſemble.

Mad. BERTRAN.

Oh! c'eſt un fort honneſte homme, bien reglé, d'une bonne conduite.

BERTRAN.

Et d'une grande famille, n'eſt-ce pas, morgué toutes les jolies femmes de Paris ſont ſes couſines à Itila.

Mad. BERTRAN.

Paix, tai toi, les voila, je penſe.

BERTRAN.

Pargué Madame Simonneau eſt avec l'y, elle eſt itou ſa couſine, je gage.

SCENE XIII.

MADAME BERTRAN, BERTRAN, MONSIEUR GRIMAUDIN, DORANTE, MADAME SIMONNEAU, MADAME DU ROLLET.

Mad. SIMONNEAU.

Je ne bouge de chez toi, Madame Bertrand, j'y soupois encore hier au soir, j'y reviens aujourd'hui, je prendrai quelque jour le party d'y faire aporter des meubles.

Mad. BERTRAN.

Je ne vous conseillerois pas de vous emmenager aujourd'hui, vôtre mari est la haut, je vous en avertis.

Mad. SIMONNEAU.

Mon mari?

GRIMAUDIN.

Que nous dis-tu là?

BERTRAN.

Alle vous dit vrai.

Mad. DU ROLLET.

Le fâcheux contre temps, nous nous étions tant proposé de nous bien rejoüir.

DORANTE.

Allons, Mesdames, évitons l'éclat, remontons en Carosse.

Mad.

Mad. SIMONNEAU.

Mais tu te trompes Madame Bertran, cela n'eſt pas poſſible !

Mad. BERTRAN.

Cela eſt comme je vous le dis, je ne me trompe point.

Mad. DU ROLLET.

Oh ! pour cela c'eſt une choſe ridicule, vous ne devriez point recevoir de mauvais chez vous, vous autres.

Mr. SIMONNEAU *frapant ſur une table derriere le Theatre.*

Hola, quelqu'un, qu'on monte donc ? he !

BERTRAN.

Hé bien ! tenez vous l'entendez, le vela qui apelle.

Mad. SIMONNEAU.

Ils ont vrayement raiſon, c'eſt lui-même.

GRIMAUDIN.

Allons nous en ſouper à Paſſy, Meſdames, il n'y a pas d'autre parti à prendre.

Mad. DU ROLLET.

Nous n'y trouverons point de Matelotte.

Mad. SIMONNEAU.

Ah ! que cela eſt chagrinant, je ſuis au deſeſpoir quand quelque choſe me derange

Mad. BERTRAN.

Oh ! par ma foi le voila lui-même, voyez comme vous vous tirerez d'affaire.

SCE-

SCENE XIV.

Mad. BERTRAN, BERTRAN, Mr. ET Mad. SIMONNEAU, GRIMAUDIN, DORANTE, Mad. DU ROLLET.

Mr. SIMONNEAU.

HE ! qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela Madame Bertran, on ne ſçauroit eſtre ſervi chez vous. Il y a une heure que nous avons demandé une Matelotte & des Ecreviſſes.

Mad. SIMONNEAU.

Ouï, Monſieur mon mary, une Matelotte & des Ecreviſſes, c'eſt donc ainſi que vous venez manger voſtre bien au Cabaret.

Mr. SIMONNEAU.

Ma femme au Moulin de Javelle, qu'eſt-ce que cela veut dire ?

Mad. SIMONNEAU.

Tu ne m'y attendois pas, yvrogne, ah ! je ſçavois bien que je t'y attraperois, il y a long-temps que je te guette.

BERTRAN.

Il eſt bon ſur ce ton-là, morgué l'habile femme.

Mr. SIMONNEAU.

Ecoutez, Madame Simonneau, je ne ſçai

ſçai pas comment vous l'entendez, mais pour moi ſerieuſement.....

Mad. BERTRAN.

Nous n'avions pas dit que vous eſtiez la haut, Monſieur, ſi vous n'eſtiez pas deſcendu vous même.

Mr. SIMONNEAU.

Il n'eſt pas queſtion de cela, Madame Bertran, je n'ai point à rendre compte.....

BERTRAN.

Il y a morgué du du temps qu'elle vous garde ça, car alle viant ici trois ou quatte fois la ſemaine.

Mad. SIMONNEAU.

Je ſuis bien malheureuſe de voir ainſi diſſiper le bien que mes patens.....

DORANTE.

Il faut mettre ordre à vos affaires, Madame, une bonne ſeparation.....

GRIMAUDIN.

Oüy, n'avez-vous pas les voyez de la Juſtice pour empécher.....

Mr. SIMONNEAU.

Meſſieurs, Madame Simonneau encore une fois, je n'entends point de raillerie.

Mad. DU ROLLET.

Allez, Monſieur, vous devriez mourir de honte de paſſer ainſi vôtre vie dans la débauche, pendant qu'une pauvre petite femme.....

Mr. SIMONNEAU.

Madame du Rollet, ce ne ſont point icy vos affaires, mêlez-vous je vous prie....

Mad.

Mad. SIMONNEAU.

Il vous battra, Madame, il vous battra, il eſt déjà yvre.

Mad. DU ROLLET.

Oüy, il pût le vin, que cela eſt horrible.

Mr. SIMONNEAU.

Madame Bertran vous ſçavez bien que....

Mad. BERTRAN.

Ce ſont des femmes, Monſieur, ne prenez pas garde à cela, laiſſez-les dire.

Mr. SIMONNEAU.

Comment, que je n'y prenne pas garde?

BERTRAN.

Oüy, faites ly excuſe alle eſt bonne perſonne, alle vous pardonnera pour cette fois cy peut être.

Mr. SIMONNEAU.

Oüais? mais voici qui eſt admirable? oh! je luy feray bien voir....

Mad. SIMONNEAU.

Il me menace, Meſſieurs, il menace, vous remarquez bien cela, je vous prie.

DORANTE & GRIMAUDIN.

Oüy, Madame.

Mr. SIMONNEAU.

Comment, cahogne.

Mad. SIMONNEAU.

Quelle infamie! vous entendez comme il me traite.

BERTRAN.

Hé morgué, Monſieur Simonneau, vous n'y ſongez pas.

Mr. SIMONNEAU.

C'eſt une coquine qui ne croyoit pas me trouver icy.

Mad.

Mad. SIMONNEAU.

Oüy une coquine, fort bien. Ah ! je n'y puis plus tenir, je crève, qu'on me remene au plus viſte à Paris, je veux faire mes plaintes, & vous me ſervirez de témoins, Meſſieurs, s'il vous plaiſt.

Mr. SIMONNEAU.

Comment donc des plaintes ? Je vous le conſeille. (*à Grimaud dit*) Au moins, Monſieur, vous voyez bien....

GRIMAUD.

Vous avez tort, Monſieur, je diray ce que j'ay vû, je ne puis m'en deffendre, mettre la main ſur une femme.

Mr. SIMONNEAU.

J'ay mis la main ſur elle, moy ? Vous (*à Dorante* (vous êtes honneſte homme, vous Monſieur, je vous demande en grace.

DORANTE.

Oh ! pour moy je ſuis fort vôtre ſerviteur ; mais je dépoſeray auſſi contre vous, Monſieur Simonneau, je vous en avertis.

Mad. BERTRAN.

Voila un pauvre diable de mary en bonne main.

Mad. DUROLLET.

Hom, que j'en diray de belles auſſi, moy, je vous en répons.

SCE-

SCENE XV.

Mr. SIMONNEAU, Mad. BERTRAN, BERTRAN.

Monſr. SIMONNEAU.

AH! Madame Bertran, je n'en puis plus, je tombe des nuës, je n'ay pas la force de me remuer ſeulement; par ma foy c'eſt un méchant animal, qu'une femme.

Mad. BERTRAN.

Vous avez tort, dans le fond, pourquoy la quereller?

Mr. SIMONNEAU.

Pourquoy?

BERTRAN.

Morgué ſi vous aviais voulu, ça ſe ſeroit paſſé tout doucement.

SCENE XVI.

MONSIEUR SIMONNEAU, MONSIEUR DU ROLLET, BERTRAN, MADAME BERTRAN.

MONSIEUR DU ROLLET.

ET à quoy vous amuſez-vous donc? vous me laiſſez là-haut tout ſeul à croquer le marmot.

Mad.

Mr. SIMONNEAU.

Ah! mon pauvre amy, je ſuis au deſeſpoir.

Mr. DU ROLLET.

Comment donc, qu'eſt-il arrivé?

Mr. SIMONNEAU.

Je ne viens icy, comme vous ſçavez, que pour y attraper en quelque débauche mon coquin de neveu, qui eſt un vagabond qui mange tout ſon fait.

Mr. DU ROLLET.

Hé bien?

Mr. SIMONNEAU.

Et j'y trouve ma femme en partie quarrée.

Mr. DU ROLLET *riant.*

Vôtre femme en partie-quarrée, ah! ah! ah! cela eſt trop drolle. Et avec qui donc, s'il vous plaiſt?

Mr. SIMONNEAU.

Oüy, cela eſt fort plaiſant, avec la vôtre, Monſieur du Rollet, avec la vôtre,

Mr. DU ROLLET.

Avec la mienne.

Mad. BERTRAN.

Vous eſtes bien heureux vrayment, de n'eſtre pas deſcendu le premier, il n'y aura pas de plainte contre vous.

Mr. DU ROLLET.

Comment de plainte contre moy, qu'eſt-ce que cela ſignifie?

BERTRAN.

Vous ne comprenez pas? alles veniont pour ſouper icy, alles trouvent la place priſe, alles vont s'en plaindre, mais je

De

ne pouvons pas mais de ça, nous autres.

Mad. BERTRAN.

Bertran à raiſon, ce n'eſt pas nôtre faute.

Mr. DU ROLLET.

Mais cela eſt fort joly, vrayment, & qui eſt avec elles?

Mad. BERTRAN.

Deux Meſſieurs qui les remenent à Paris.

Mr. DU ROLLET.

Il faut ſuivre cette affaire là, Monſieur Simonneau.

Mr. SIMONNEAU.

Vous avez raiſon, ſi cela ſe ſçait on ſe moquera de nous encore. Allons nos Perruques, nos Chapeaux, nos Cannes.

BERTRAN.

Je m'en vay vous querir toutes vos affaires.

SCENE XVII.

MADAME BERTRAN, MONSIEUR SIMONNEAU, MONSIEUR DU ROLLET.

Mad. BERTRAN.

Eſt-ce que vous ne voulez pas qu'on vous ſerve vos écreviſſes & vôtre matelotte, Meſſieurs?

SCE-

SCENE XVIII.

MONSIEUR SIMONNEAU, MONSIEUR DU ROLLET, BERTRAN, MADAME BERTRAN.

BERTRAN.

TEnez, Meſſieurs, vela tout vôtre attirail, je ſuis fâché que vous ſoyez fâchez mais....

Mr. SIMONNEAU.

Cela n'eſt rien, qu'eſt-ce qu'il vous faut?

BERTRAN.

Tout ce qu'il vous plaira, Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'il y a, Jeanne?

Mad. BERTRAN.

Helas! preſque rien, ſix francs de matelotte, cent ſols d'écreviſſes, & quatre francs pour le reſte, ce ſont quinze livres.

Mr. DU ROLLET.

Mais vôtre matelotte & vos écreviſſes que l'on ne nous a pas ſeulement ſervies.

BERTRAN.

C'a n'y fait rian, vous les avez commandées, je ne ſommes pas cauſe que vos femmes ſont venuës.

Mr. SIMONNEAU.

Oüy, mais....

BER-

BERTRAN.

Tenez point de mais avec nous, Monsieur Simonneau, ou bian je déposerons contre vous, choisissez.

Mr. DU ROLLET.

Eh donnons leur ce qu'ils demandent, & allons nous-en, je suis sur des épines.

Mr. SIMONNEAU.

Voila mon Louis d'or, donnez le vôtre.

Mr. DU ROLLET.

Le voila, vous n'en aurez pas davantage.

BERTRAN.

Il faut bian se contenter de ça, je ne rançonnons personne, une autre fois je gagnerons davantage.

Mr. DU ROLLET.

Hom, si l'on me retient jamais ici.

Mad. BERTRAN.

Jusqu'au revoir, Messieurs, bon voyage.

SCENE XIX.

BERTRAN.

Tatigué vela deux Bourgeois qui se sont bian divertis pour leur argent, n'est-il pas vray, Jeanne.

Mad. BERTRAN.

C'est bien employé, est-ce à des magots comme cela, qui ont de jolies femmes, à se trouver sur leurs brisées? ne doivent-ils pas sçavoir qu'il y a des endroits autour de Paris qui ne sont pas faits pour eux?

SCENE XX.

MADAME BERTRAN, BERTRAN, NICOLAS.

NICOLAS.

OH Dame, Maîtresse, venez doucà la maison parler à ces gens-là.

Mad. BERTRAN.

Comment, quelles gens?

NICOLAS.

Et les Menestriers de cette nôce qui sont venus devant, ils juront comme tout parce qu'ils n'avont pas encore de vin.

Mad. BERTRAN.

Ils sont bien pressez, qu'ils attendent leur monde.

NICOLAS.

Voirement, oüy, qu'ils attendent, ils disont comme ça que pas faute de boire leur Musique deviendra enragée, & que ça fera tantôt enrager tout le monde: Accoûtez, il faut se bailler de garde de ça, je vous en avertis, ils demandont le Maître où la Maitresse.

Mad. BERTRAN.

Je m'en vais leur parler.

BERTRAN.

Ho palangué baillé leur du vin, Jeanne, je vous bien payez de tout ça, ne te boune pas en peine,

SCE-

SCENE XXI.

BERTRAN.

TAtigué il faut que ce soit un métier bian échauffant que celui de Menestrier, car c'est une engeance bien alterée.

SCENE XXII.

BERTRAN, MADAME SIMOMNEAU, MADAME DU ROLLET.

BERTRAN.

COmment monsgué vous revela, Mesdames, je vous croyois effarouchées pour plus de huit jours.

Mad. SIMONNEAU.

Je ne m'effarouche pas si aisément, & nous serions ce soir ici mieux qu'en lieu du monde, Monsieur mon mari ne nous empêchera pas d'y être si-tôt revenuës, est-il allé rejoindre la compagnie?

BERTRAN.

Oüy, Monsieur du Rollet & ly tous deux ensemble ils avont...

Mad. DU ROLLET.

Mon Mary eſt avec le tien, ah je ſuis au deſeſpoir !

Mad. SIMONNEAU.

Comment donc ?

Mad. DU ROLLET.

S'il ſçait que je ſuis venuë ici avec Monſieur Grimaudin, je ſuis perduë, te dis-je.

Mad. SIMONNEAU.

Bon perduë, eſt-tu folle ? & t'embaraſſe-tu ſi fort d'un Mary ?

Mad. DU ROLLET.

Si je m'en embaraſſe ? le mien eſt la plus méchante langue que je connoiſſe.

BERTRAN.

Ohl morguenne oüi il ne l'a pas bonne : C'eſt ly qui a mis le feu ſous le ventre à l'autre, & il s'en allont tous deux tout bellement vous chercher à Paris pour vous quereller plus à leur aiſe.

Mad. SIMONNEAU.

Et leurs Mattelottes, leurs Ecreviſſes ?

BERTRAN.

Ils n'avont pargué pas eu le tems de les manger, mais elles ſont payées

Mad. SIMONNEAU.

A la bonne heure, qu'on nous les ſerve. Voila des Maris qui font bien les choſes, venir eux-mêmes au Moulin de Javelle faire aprêter le ſouper de leurs femmes ; Ils ſont bonnes gens, cela eſt fort honnête.

Mad. DU ROLLET.

Nous allons avoir une furieuſe querelle à ſoutenir en arrivant chez nous.

Mad. SIMONNEAU.

Il n'y faut arriver que demain.

Mad. DU ROLLET.

Que demain ? tu n'y songe pas.

Mad. SIMONNEAU.

Les affaires criminelles s'abonnissent en vieillissant, nous n'avons qu'à nous tranquiliser ici pendant que leur premier mouvement passera ; plus l'aventure sera forte, & plus ils craindront qu'elle éclate, les maris sont devenus prudens depuis quelques années.

Mad. DU ROLLET.

Je feray tout ce que tu voudras, je le veux bien au hazard d'un facheux avenir, profitons du temps present, puisque nous y sommes ? La Fleur va dire à ces Messieurs qu'ils viennent, les ennemis sont décampez, nous sommes maîtresses du champ de bataille.

BERTRAN.

Morgué se peut-il que ce ne soit là que des Bourgeoises, allez avont les manieres bian de qualité.

Mad. SIMONNEAU.

Mon pauvre Monsieur Bertran, force bougies, grande chere & de la glace, nous ne te demandons pas autre chose.

BERTRAN.

Vous serez contente, entrez toûjours, n'y a qu'à dire à Jeanne. Tatigué que vela des femmes de bonne hymeur, alles n'engendront point de mélancolie, ça ne groude jamais que leurs maris, da ! ça un fait

point là meine. Oh ! j'avons ça de bon, nous autres, je ne voyons morgué point de rechigneuses.

SCENE XXIII.

BERTRAN, LOLIVE.

LOLIVE.

MOn Maître n'eſt point encore venu ? Monſieur Bertran.

BERTRAN.

Je ne l'ay point vû, Monſieur de Lolive, eſt-ce que vous ne l'avez pas trouvé pour luy faire écrire ce billet pour femme ?

LOLIVE.

Cela ne preſſe pas encore puiſqu'elle eſt mariée, tant-pis pour elle, nous allons avoir d'autres affaires.

BERTRAN.

Morgué c'eſt un grand libertin que vôtre Maître, Monſieur de Lolive, des vieilles, des jeunes, des Bourgeoiſes, des Marquiſes, il en aime de toutes les façons, & il n'en épouſe pas une.

LOLIVE.

Qu'eſt-ce à dire, il n'en épouſe pas une ! il n'y en a preſque point qu'il n'épouſe ; mais comme nous autres jeunes gens nous ne faiſons pas les choſes dans toutes les regles, il manque toûjours quel-

quelque formalité à nos mariages, & c'eſt ce qui fait qu'on les caſſe.

BERTRAN.

Ca eſt bian heureux, oh! il eſt né coëffé cet homme là; il n'a point d'argent, il n'en gagne point, & il en dépenſe, comment fait-il, je n'y comprens rian, la peſte m'étouffe.

LOLIVE.

Oh Diable! je le croy bien, cela vous paſſe, nous avons de grandes reſſources aux Parties caſuelles.

BERTRAN.

Aux Parties caſuelles?

LOLIVE.

Nous joüiſſons de plus de 20000. livres de rente en fond d'eſprit & de ſçavoir faire; Nous avons des droits ſur tous les Provinciaux qui viennent débarquer à Paris, ſur les enfans de famille qui entrent de trop bonne heure dans le monde, ſur les Bourgeois qui veulent contrefaire les gens de qualité, ſur les ſucceſſions qui tombent en mains mineures; que diable ſçais-je moy, nôtre domaine eſt d'une grande eſtenduë, & ſi je n'y comprens pas les vieilles coquettes.

BERTRAN.

Tatigué que vous devez être riche, mais vela vôtre Maître qui vous fait ſigne, il eſt peut-être tombé quelques nouveaux droits dans ſon domaine.

LOLIVE.

Sans adieu, Monſieur Bertran.

SCENE XXIV.

LE CHEVALIER, LOLIVE, BERTRAN.

LE CHEVALIER.

HE' bien! Lolive.

BERTRAN, *s'en allant.*

Hom que vela deux bonnes beſtes enſemble.

LE CHEVALIER.

Madame Bertran s'eſt-elle chargée de mon billet, l'a t'elle rendu, le rendra t'elle?

LOLIVE.

Non, Monſieur, il n'y a rien à faire, la petite fille eſt mariée.

LE CHEVALIER.

Elle eſt mariée? tu te moques, je penſe.

LOLIVE.

Je ne me moque point, & vous allez voir icy ſon lendemain de nôces.

LE CHEVALIER.

Ah! je la verray du moins, je luy parleray, je luy feray connoître.....

LOLIVE.

Gardez vous bien de luy faire la moindre mine ſeulement, vous gaſteriez toutes vos affaires.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

LO-

LOLIVE.

De nouvelles mariées sont encore toutes sottes de leurs maris, reservons cela pour le quartier d'Hyver, au retour de la Campagne!

LE CHEVALIER.

Et comment l'a faire, cette Campagne, je n'ay pas vingt pistolles?

LOLIVE.

Il en faut trouver; à quoy diable vous sert vôtre badaut de Monsieur Ganivet? si ce n'est pour....

LE CHEVALIER.

Il a sur luy un billet de quatre cent loüis d'or payable au porteur.

LOLIVE.

Que diable fait-il de cela dans sa poche, cet animal là? Voila un billet inutile... Je veux le mettre en œuvre moy, Monsieur, laissez-moy faire.

LE CHEVALIER.

Oüi, mais Lolive.

LOLIVE.

Qu'est-ce à dire mais? Monsieur Georges Ganivet est le fils d'un Procureur qui a ruiné vôtre famille; le pere est mort, le fils a heritè, c'est à luy à faire restitution, à ce qu'il me semble.

LE CHEVALIER.

J'en demeure d'accord, mais cependant...

LOLIVE.

Cependant il a eu encore depuis quinze jours la succession d'une vieille tante qui nous a quelquefois prêté de l'argent au-

denier un ; allez, Monsieur, point de scrupule, nous avons de grands hypoteques sur tous ces heritages là, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Je voi bien à peu prés quel est ton dessein.

LOLIVE.

Et vous avez bien de la peine à ne pas l'aprouver, je gage.

LE CHEVALIER.

Mais de quelle maniere le faire réüssir ?

LOLIVE.

De quelle maniere ? attendez.. Ne pourrions-nous point trouver quelque femme d'esprit là.

LE CHEVALIER.

Pourquoy faire ?

LOLIVE.

Ah ! Monsieur, si feuë ma pauvre cousine n'avoit point été penduë l'année passée.

LE CHEVALIER.

Que diantre avons-nous à faire de ta cousine, que veux-tu dire ?

LOLIVE.

C'est qu'il nous faudroit une personne de merite, voyez-vous, Hom que c'est bien dommage que ma tante & ma sœur soient encore au Chastelet.

LE CHEVALIER.

Et qu'à de commun toute ta malheureuse famille ?

LOLIVE.

J'ai tort, & vous raison, Monsieur, vous avez ici rendez-vous avec Madame la

Com-

Comteſſe, elle vaut bien ces honneſtes perſonnes là.

LE CHEVALIER.

Oui vraiment.

LOLIVE.

Monſieur Ganivet y doit venir auſſi.

LE CHEVALIER.

Il m'en a donné parole.

LOLIVE.

Attendez-les, & moi auſſi, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Que pretens-tu faire?

LOLIVE.

Ne vous mettez pas en peine, la Comteſſe a de l'eſprit, elle entrera d'abord dans ma penſée, attendez là vous dis-je, nous aurons de l'argent pour faire la campagne.

LE CHEVALIER.

Mais que je ſçache.

LOLIVE.

Mais, mais demeurez ici ſeulement, & ne vous embarraſſez pas du reſte.

SCENE XXV.

LE CHEVALIER ſeul.

JE ne puis deviner quel eſt ſon projet; mais il a du monde & de l'eſprit, & il ſort fort bien de ce qu'il entreprend, il faut le laiſſer faire.

SCENE XXVI.

LE CHEVALIER, MAROTTE.

LE CHEVALIER.

HE'! bon jour belle Marotte, où allez-vous ſi vitte, ma chere enfant.

MAROTTE.

Oh ç'a, Monſieur, ne m'amuſez point, s'il vous plaiſt, ma tante me grondetoit, laiſſez-moi lui porter ſes écreviſſes, & puis je reviendrai cauſer avec vous tant que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Quoi? belle Marotte, on vous envoye chercher des écreviſſes? on vous occupe à des emplois ſi bas? ah! fy, c'eſt ſe moquer que....

MAROTTE.

Bon, qu'eſt ce que cela fait, Monſieur, je ne ſuis qu'une petite fille à cette heure; mais cela ne ſera pas toûjours de même hom, que j'ai bien envie de devenir grande.

LE CHEVALIER.

Et pourquoi? vous eſtes ſi jolie comme cela.

MAROTTE.

Pour ne plus aller chercher des écrevisses, Vous dites vous même que cela eſt ſi vilain.

LE CHEVALIER.

Il n'y faut point aller toute petite que vous eſtes.

MAROTTE.

Il n'y faut point aller, ah! ah! & ma tante?

LE CHEVALIER.

Voſtre tante eſt une bonne femme qui...

MAROTTE.

Ouï, vous la trouvez bonne femme, parce que vous n'eſtes pas ſa petite niéce; mais moi, qui la ſuis, je ne la trouve pas de même? Si vous l'entendiez quand elle prend ſon ton, & qu'elle ſe met à quereller.

LE CHEVALIER.

Comment elle vous querelle?

MAROTTE.

Pas ſi fort depuis quelque temps que je ſçai de ſes petites fredaines, elle a peur que je n'en parle à mon oncle.

LE CHEVALIER.

Oüi, voſtre tante a de petites fredaines par devers elle?

MAROTTE.

Vrayment il faut bien qu'elle en ait, vous dis-je, car elle eſt devenuë bien meilleure qu'elle n'eſtoit depuis qu'elle ſe doute que je m'en doute.

LE CHEVALIER.

Et ſur quoi vous en doutez vous?

MAROTTE.

Je m'en vais vous le dire, mais n'en parlez pas, au moins.

LE CHEVALIER.

Non, non, ne craignez rien.

MAROTTE.

C'eſt elle qui reçoit l'argent du monde qui vient icy, & c'eſt mon oncle qui le ſerre.

LE CHEVALIER.

Hé bien!

MAROTTE.

Hé bien! elle ne donne pas tout à mon oncle; non, elle garde toûjours quelque choſe, & puis elle achette tantoſt des gans, tantoſt un chapeau, des cravattes à dentelles, une canne quelquefois; & tout cela ce n'eſt pas pour elle, comme vous le voyez.

LE CHEVALIER.

Non? pour qui donc?

MAROTTE.

Pour un grand garçon qui demeure à Paris qu'elle appelle ſon neveu, & qui ne l'eſt pas, pourtant, car je le ſçay bien.

LE CHEVALIER.

Et comment le ſçavez-vous? ah! que vous eſtes déja méchante, Marotte.

MAROTTE.

Il n'eſt pas mon couſin, à moi, perſonne ne le connoiſt, c'eſt ma tante toute ſeule

ſeule qui le met comme ça dans noſtre famille.

LE CHEVALIER.

Cela eſt admirable, Madame Bertran qui ſe donne auſſi des parens de contrebande, à ce que je puis voir, tout le monde s'en méle, mais la voici, voſtre tante, je m'en vais lui dire tout ce que vous m'avez dit.

MAROTTE.

Et moi, ſi vous lui dites quelque choſe, je conterai toutes vos friponneries à vos... là, laiſſez-moi faire.

SCENE XXVII.

Mad. BERTRAN, LE CHEVALIER, MAROTTE.

Mad. BERTRAN.

QUe faites vous donc là, petite fille?

MAROTTE.

Rien, ma tante, c'eſt ce Monſieur là qui me fait des queſtions, & qui me veut faire dire ce que je ne ſçai pas; mais je ne ſuis pas cauſeuſe, moi, vous le ſçavez bien.

Mad. BERTRAN.

Allez, allez porter ces écreviſſes à la cuiſine. & que voſtre oncle ſe dépêche de les faire cuire.

SCE-

MAROTTE.

Au Chevalier.

Si vous me trahiſſez, je vous le revaudray.

A Madame Bertran.

Je m'y en vais, ma tante.

SCENE XXVIII.

LE CHEVALIER, Mad. BERTRAN.

LE CHEVALIER.

VOus avez là une petite niéce, Madame Bertran....

Mad. BERTRAN.

C'eſt une fine mouche, défiez vous d'elle.

LE CHEVALIER.

Ne vous y fiez pas trop vous même.

Mad. BERTRAN.

Je l'a connois, je ſçai dequoi elle eſt capable. Mais, Monſieur, y a-t'il longtemps que vous eſtes ici?

LE CHEVALIER.

Je ne fais que d'arriver, ma chere Madame Bertran.

Mad. BERTRAN.

Il y a une heure que Madame la Comteſſe vous attend.

LE CHEVALIER.

Elle eſt ici?

Mad.

Mad. BERTRAN.

Vraiment ouï. Et tenez la voilà qui commence à s'impatienter, je penſe. Vous avez apparemment quelque affaire enſemble, ſi je vous ſuis neceſſaire à quelque choſe vous n'aurez qu'à dire; vous ſçavez bien que je ſuis toute à voſtre ſervice.

SCENE XXIX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, FINETTE.

FINETTE.

C'Eſt une perſonne bien honneſte & bien ſerviable, que cette Madame Bertran.

LA COMTESSE.

Hé bien, Monſieur le Chevalier, que devenons nous? partirez-vous pour l'armée? me marirai je? aurons nous à ce ſoir voſtre bon amy Monſieur George Ganivet?

LE CHEVALIER.

Ouï, Madame, & ce ſera le ſort que nous lui ferons qui reglera voſtre deſtinée & la mienne.

FINETTE.

Je ne ſçai pas ce que vous lui preparez; mais ſi jamais un nigaut comme lui me don-

donnoit rendez-vous au moulin de Javelle. le cadeau lui couteroit cher sur ma parolle.

LE CHEVALIER.

Monsieur de Lolive a dans la tête une petite idée qu'il va mettre en œuvre, à ce qu'il m'a dit, nous n'avons qu'a l'attendre & nous verrons.

FINETTE.

Monsieur de Lolive travaille pour vous? vous estes en bonne main, ce garçon-là fait de bonne besogne.

SCENE XXX.

BERTRAN, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, FINETTE.

BERTRAN.

OH! palsanguié, Monsieur le Chevalier, vela un Monsieur qui vous charche qui viant de faire une belle culbute.

LE CHEVALIER.

Comment donc?

BERTRAN.

Ils estiont deux, une Madame & ly dans une petite cariolle qui ne tiant qu'un.

LA COMTESSE.

C'est Monsieur Ganivet, sans doute.

Tout

BERTRAN.

Tout justement, vela comme on l'appelle.

LE CHEVALIER.

Hé bien !

BERTRAN.

Hé bien, ils avons varsé dans la Riviere.

LA COMTESSE.

Dans la Riviere.

FINETTE.

Voila le mariage & la campagne en vau-l'eau, quel dommage ?

BERTRAN.

Ils sont morgué bien heureux que les yaux sont basses en cette endroit là, & qu'ils ne sont tombez que sur un tas de piarre.

LE CHEVALIER.

Sur un tas de pierre, & sont-ils blessez ?

BERTRAN.

Non, ils n'avont rian-là, Madame pourtant crie de toute sa force, alle dit qu'alle a la tête cassée, mais ça n'est pas vray, ça ne se peut pas.

FINETTE.

Cela ne se peut pas.

BERTRAN.

Hé morgué non, le Monsieur n'a rien ly, & la tête d'une femme comme vous sçavez, est bien plus dure à casser que non pas celle d'un homme.

SCENE XXXI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, GANIVET, BERTRAN, FINETTE, NICOLAS.

GANIVET.

PArbleu je n'y ſçaurois que faire, elle a verſé, n'ay je pas verſé auſſi, moy.

BERTRAN.

Palſangué tené vela le cabrioleux.

GANIVET.

Si toutes les filles & les femmes qui verſent faiſoient autant de bruit que celle là...

NICOLAS.

Alle dit qu'alle eſt toute mouluë, Monſieur, & qu'alle ne ſçauroit remuer.

GANIVET.

Hé bien, qu'on la mette dans une Chambre, & mon Cheval dans une écurie; je n'ay jamais vû de fille ſi delicate.

BERTRAN.

Mais tatigué vela un viſage qui ne m'eſt pas inconnu?

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc? que t'eſt-il arrivé?

Cette

GANIVET.

Cette grande Virago de chanteuse, Mademoiselle Michelle, dont je me suis fortement embarrassé.

LA COMTESSE.

Vous donnez dans les beautez Musiciennes, Monsieur le Baron de Ganivet.

GANIVET.

Bon, on voit cela quelquefois par conversation seulement, pour la petite débauche de table, mais du reste...

FINETTE.

Il vous l'amenoit ce soir pour chanter quelqu'Air à votre souper, je gage.

GANIVET.

Justement, je l'ay trouvée toute seule aux Thuilleries, un petit Seigneur de Robe qui l'avoit priée ce soir à souper lui a manqué de parolle, je l'ay ramassée par grace, je l'ay mise dans ma petite Chaise de deüil, cette masque-là me l'a toute cassée, & elle se plaint encore.

LE CHEVALIER.

Ces sortes de personnes là sont si peu polies, & sçavent si peu vivre.

GANIVET.

N'est-il pas vray?

BERTRAN.

Morgué plus je l'envisage & plus c'est lui-même.

GANIVET.

Tenez, parce qu'en arrivant je l'ay versée sur un tas de pierre, qu'elle a peut-être la hanche meurtrie, les coudes écorchés,

&

& quelque bosse à la tête, & qu'en me relevant je lui ay appuyé mon talon un peu fermesur le visage, à ce qu'elle dit, elle m'apelle maladroit, cheval de carosse; oh dame, je l'ay plantée là, je n'aime pas qu'on me rudoye, moy.

LA COMTESSE.

Monsieur le Baron a raison.

FINETTE.

Et beaucoup de politesse, Madame.

BERTRAN.

Je me donne au diable si ce n'est le neveu de Monsieur Simonneau nôtre Procureur.

GANIVET.

Oh ça, ça, si elle est malade qu'elle se couche, nous souperons bien, nous autres, qué nous donnera-t'on, n'est ce pas ici qu'on mange des matelottes?

FINETTE.

Oüy, des matelottes, c'est le mets favori du Moulin de Javelle.

GANIVET.

Je n'y étois encore jamais venu, oh! je ne suis guerre débauché moy, Madame.

LA COMTESSE.

On vous suivroit si vous l'etiez.

GANIVET.

Allons donc, Monsieur de Javelle, une bonne matelotte, tenez voila quatre louis d'or, faites de vôtre mieux, grande chere sur tout, & que mon cheval & mes laquais ne manquent de rien.

LE CHEVALIER.

Voila de belles manieres, Madame la Comtesse.

Ah!

LA COMTESSE.

Ah ! que les gens de qualité sçavent bien faire les choses.

BERTRN *s'en allant.*

Morgué les gens de qualité ne faisont pas comme ça, c'est un Badaut, je ne m'y trompe guerres.

SCENE XXXII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, GANIVET.

Ganivet se promene en se donnant des airs.

LE CHEVALIER.

AVez vous jamais dû de Seigneur à la Cour mieux fait que ce jeune Gentil-homme là, Madame.

GANIVET.

Oh pour cela, Monsieur le Chevalier, vous avez des bontez.

LA COMTESSE.

Je n'en connois aucun qui ait cét air-là.

GANIVET.

Ah ! quel conte, Madame.

LE CHEVALIER.

Ne lui trouve-tu pas une phisionomie tout à fait agreable, Finette ?

GANIVET.

Oh ! taisez-vous donc, vous me faites rougir.

Elle

FINETTE.

Elle eſt des plus inſinuantes, & des plus naturelles qui ſe portent.

GANIVET.

Hé! fy donc, morbleu, quel conte vous dis-je.

LA COMTESSE.

Et vous ne parlez pas de ſon eſprit qui eſt du plus fin, du plus vif, du plus....

GANIVET.

Eh! mais morbleu, Madame, quel peſte de conte!

FINETTE.

Quand quelques voyages à la Cour auront paſſé là-deſſus; Madame, la Cour fait bien les gens de qualité.

GANIVET.

Vous m'avez promis de m'y mener, Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je n'ay garde d'y manquer.

GANIVET.

J'y feray bonne figure; je ſuis riche da, Madame.

LA COMTESSE.

N'eſt-ce pas vôtre deſſein d'acheter une Charge, & de vous y établir!

GANIVET.

Vrayment oüy, que faire à Paris? oh! je veux devenir Courtiſan, j'épouſeray quelque Courtiſanne, belle & de qualité, c'eſt le moyen de parvenir, n'eſt-ce pas? Et tenez, ma mere me l'a toûjours dit, que je ferois fortune pas les femmes.

FINETTE.

Les meres predisent juſte quelquefois.

GANIVET.

Oh diable! la mienne n'eſtoit pas une ſotte, elle avoit fait fortune par les hommes, elle.

LE CHEVALIER.

Oüy.

GANIVET.

Ah! ſi mon pere l'avoit laiſſé faire, je ſerois encore bien plus de qualité que je ne ſuis; mais c'eſtoit un jaloux, un bizarre, un homme incommode.

FINETTE.

Le ridicule ne vouloit pas que ſa femme luy fiſt des enfans de qualité?

GANIVET.

Il avoit cette folie-là; & ne m'a-t'il pas toûjours élevé comme un je ne ſçay qui moy, comme un ſot.

LE CHEVALIER.

Eſt-il poſſible?

GANIVET.

Bon, ſi je n'avois eu un beau naturel, je ſerois le plus grand benest qu'il y eût au monde.

LA COMTESSE.

Cela n'eſt pas croyable!

GANIVET.

Je me donne au Diable ſi cela ne ſera comme je le dis; mais il avoit beau m'le tenir de bride haute, je prenois le mords aux dents quelque fois.

FINETTE.

Et vous feſiez de belles galopades, je penſe?

GANIVET.

Oh! je vous en réponds, à Charanton, à S. Clou, à Vincennes, à Charonnes; & toûjours avec des femmes de qualité, & en caroſſe, da, & je m'enyvrois à ces parties là; je m'enyvrois, oh! cela forme bien l'eſprit d'un jeune homme.

LA COMTESSE.

Vous ne devez vôtre éducation qu'à vous même. Et depuis la mort de Monſieur vôtre pere?

GANIVET.

Ma tante & lui ont été trouſſez en moins de trois ſemaines, & j'heritè, de tout cela, ne ſuis-je pas bien-heureux?

LA COMTESSE.

Oh! pour cela, oüi, vous avez été décanaillé en bien peu de temps.

GANIVET.

Il y a encore un homme à Paris qui dit qu'il eſt mon oncle, parce qu'il eſt le frere de mon pere; mais à moins que ce ne ſoit pour heriter, je ne reconnois point cette famille-là.

LE CHEVALIER.

Et il fait bien.

GANIVET.

J'étois hier prié d'une noce de quelque eſpece de couſin commencé, mais je n'y ai pas voulu aller.

LA COMTESSE.

Quand on s'eſt une fois mis dans le grand monde. . . . .

FINETTE.

Et qu'on y eſt auſſi avant que lui, ſur-tout.... Vous ne ſçauriez croire toutes les bonnes fortunes qu'a ce petit homme là, Madame.

GANIVET.

Et toutes femmes de qualité, au moins, je n'en connois point d'autres.

LA COMTESSE.

Je le croi bien ; mais ne craignez-vous point les affaires qui peuvent arriver....

GANIVET.

Bon, les affaires ; oh ! Dieu merci, j'entens les affaires auſſi bien qu'un autre.

SCENE XXXIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, GANIVET, FINETTE, LOLIVE & Officier.

LOLIVE.

QUe vois-je ? ah Ciel ! l'heureuſe rencontre ! c'eſt toi, mon pauvre Chevalier ? & par quel hazard te trouve-je ici ?

LE CHEVALIER.

C'eſt Lolive, ſi je ne me trompe.

LOLIVE.

Il me ſemble que tu ayes peine à me reconnoiſtre ? tu ne te remets pas le Vicomte de la Jugulardiere, ton meilleur ami.

GANIVET.

La Jugulardiere, Madame.

LOLIVE.

Eſt-ce que le coup de canon que j'ai reçeu dans le viſage, m'auroit aſſez changé les traits pour.....

LE CHEVALIER.

Non, je rappelle mes idées, je te demande pardon ſi d'abord.

LOLIVE.

Nous ne nous eſtions point veus depuis cette derniere affaire qui nous arriva, je penſe.....

LE CHEVALIER.

Quelle affaire ?

LOLIVE.

Hé la, quand je tuai ces deux hommes, que je jettai ce grand laquais dans le puits, cette femme de chambre par la feneſtre, & le tout par mépriſe encore.

GANIVET.

Monſieur le Chevalier a de vilaines connoiſſances.

LE CHEVALIER.

Ah ! je m'en ſouviens, je m'en ſouviens.

LOLIVE.

Tu n'es pas seul au Moulin de Javelle ? mais... non... si fait... point du tout.... pardonnez-moi... vraiment c'est elle-même, c'est ma niéce. Hé que j'ai de joye de te trouver ici, ma chere, ma charmante, mon incomparable Comteſſe !

LA COMTESSE.

Je croyois que vous m'aviez tout à fait oubliée, mon oncle.

GANIVET.

Son oncle.

LOLIVE.

T'avoir oubliée, moi ? Et voila auſſi mes anciennes amours, cette pauvre Finette. Je ſuis bien heureux que ma Chaiſe de poſte ait rompu ſi prés d'ici ! hé bon jour coquine.

FINETTE.

Je ſuis bien vôtre ſervante, Monſieur le Vicomte.

LOLIVE.

Et ce jeune Gentilhomme-là, qui eſt ſi bien fait & de ſi bonne mine ?

GANIVET.

Monſieur, je ſuis vôtre ſerviteur.

LOLIVE.

Il eſt de ta compagnie, Comteſſe, tu es une coquette.

LA COMTESSE.

C'eſt lui qui nous donne à ſouper ce ſoir, mon oncle.

LOLIVE.

A ſouper au Moulin de Javelle; allons,

allons, tu es amoureuse de lui, je te le pardonne. La peste voila un joly homme.

GANIVET *au Chevalier.*

Cet oncle là sçait assez bien son monde.

LE CHEVALIER.

C'est un homme de qualité.

LOLIVE.

Comment s'appelle-t'il, qui est-il, Finette,

FINETTE.

C'est Monsieur le Baron de Ganivet, vous devez connoître cela, vous Monsieur le Vicomte.

LOLIVE,

Comment Ganivet? hé que je vous embrasse mon cher Monsieur le Baron de Ganivet; je ne connois autre, les Ganivets ils sont de Toulouse.

GANIVET.

Non, Monsieur; nous sommes de Paris, diantre, oh! je ne fois pas un Provincial; moi.

LOLIVE.

Hé oüi, vous estes de Paris, vous, cela saute aux yeux d'abord; on ne vous le disputte point, mais originale, vôtre famille....

FINETTE.

Elle est fort originale, vôtre famille.

GANIVET.

Et elle vient de bien loin! Tenez du vi-

vivant de mon pere & de ma mere il nous venoit toûjours de temps en temps des cousins de campagne, qui étoient bien las quand ils arrivoient.

LOLIVE.

Justement, ce sont les Ganivets dont je vous parle ; noblesse presque aussi bonne que la nostre, ma niece.

GANIVET.

C'est un fort honneste Seigneur, que Monsieur le Vicomte.

LE CHEVALIER.

Et d'un grand credit, cet homme-là peut tout à la Cour, je t'en avertis.

GANIVET.

Voila une bonne rencontre, si Madame la Comtesse pouvoit devenir amoureuse de moi.

LA COMTESSE.

Nous vous demandons vostre protection pour Monsieur le Baron de Ganivet, mon oncle, qu'il vous en souvienne.

LOLIVE.

Si je m'en souviendrai, il aura dans quatre jours un Regiment, laissez-moi faire.

GANIVET.

Oh! non, non, point de Charge où on tuë, quelque charge où on vive là, quelque charge à boire où à manger ; j'aime à boire & à manger, c'est là ma folie.

FINETTE.

Voilà des inclinations bien nobles, & de bon ſens, Monſieur le Vicomte.

LOLIVE.

Les Ganivets ſont comme cela tous gens d'eſprit & de merite.

LA COMTESSE.

Ne pourriez-vous point (en cas qu'il m'épouſe, mon oncle) lui menager....

LOLIVE.

Oüi, je lui ferai avoir la charge de premier Poilou ſuivant la Cour, cela eſt fait pour lui.

FINETTE.

Premier Poilou, Monſieur Ganivet, premier Poilou.

GANIVET.

Les bons hazards me viennent en dormant, je ne m'attendois pas à celui là.

LA COMTESSE.

Eſt-ce que vous voudriez vous défaire, mon oncle....

LOLIVE.

J'ai achetté depuis trois ſemaines la charge de Grandinutile, moi, & en faveur de voſtre mariage je remettrai l'autre à Monſieur Ganivet à tres-bon compte.

GANIVET.

C'eſt bien de la grace que vous me faites, & Madame la Comteſſe n'a qu'à vouloir, je ſuis tout preſt, pour moi.

LA COMTESSE.

Puisque mon oncle le veut absolument, voila qui est fini, je me détermine.

GANIVET.

Ah! Madame.

LE CHEVALIER.

Tu es le plus heureux mortel que je connoisse.

GANIVET.

Oh! j'iray loin, il n'y a qu'a me laisser faire.

LOLIVE.

Il ne me faut à present pour ma charge que deux mille écus d'argent comptant, elle en vaut dix, je donne le reste pour present de nôces.

GANIVET.

Voila un oncle qui fait bien les choses.

LOLIVE.

Mais je veux les deux mille écus tout à l'heure.

LA COMTESSE.

Tout à l'heure, mon oncle, le moyen....

GANIVET.

Le moyen, Madame, le moyen. Ah! ah! Tenez, mon oncle, voila déja un diamant de trois mille livres.

LOLIVE.

Oui, il les vaut bien, je le prendray pour cela.

GANIVET.

Et puis un billet de quatre cent piſtolles.

LOLIVE.

Cela eſt fort bon, mon neveu Ganivet.

GANIVET.

En voulez-vous encore? oh dame je ne ſuis pas un gueux, moi, afin que vous le ſçachiez.

SCENE XXXIV.

BERTRAN, LOLIVE.

BERTRAN.

JE viens vous dire que vôtre matelotte.

On entend un bruit de Simphonie.

Hé palſangué qu'eſt-ce que j'entens-là? vela vos Menetriers qui s'en vront en muſique, je penſe.

SCENE XXXV.

Mad. BERTRAN, LE COCHER, LA COMTESSE, MAROTTE, &c.

Mad. BERTRAN.

PLace, place Messieurs, & de la joye; voici tout le lendemain de nôces qui nous arrive.

LE COCHER.

J'en ai voituré plus de la moitié, moi;

A la Comtesse.

ah! vous voila encore, voulez-vous que je vous remene.

LA COMTESSE.

Oste-toi de là, yvrogne.

MAROTTE.

Ah! ma tante, que la Mariée est gentille & qu'elle est aise, la voila qui vient, vous allez voir.

SCENE DERNIERE.

MARCHE DE LA NOCE.

LA MARIE'E.

HE', ma mere, voila le couſin Ganivet qui n'a pas voulu venir à ma nôce, il vient au lendemain, cela eſt bien honneſte.

LA MERE.

Hé voirement oüi, fille, c'eſt ly-même, je le ſçavois bian, moi, que ce n'etoit pas par orgueil qu'il n'étoit pas venu aux fiançailles; Je vous ſommes bien obligez, couſin, de nous faire tant d'honneur que de....

FENETTE.

Comment, comment, l'entendez-vous donc? ce n'eſt pas lui qui vient à vôtre nôce, c'eſt vous qui venez à la ſienne, ne vous y trompez pas.

LA MERE.

A la nôce de Monſieur Ganivet.

LOLIVE.

Oui vraiment, nous venons de le marier avec madame la Comteſſe de la Grenoüillere que vous voyez.

LA MARIE'E.

Une Comteſſe, ma mere, & il ne nous a pas prié de ſa nôce? vrayment c'eſt

c'eſt un plaiſant viſage ; nous ſommes pourtant couſins germains, afin que vous le ſçachiez.

LOLIVE.

Couſins germains ? Monſieur le Baron de Ganivet eſt de race païſanne ? & il a le front d'épouſer une Comteſſe qui eſt ma niéce ? par la mort....

LA MERE.

Qu'eſt-ce à dire, une Comteſſe, & c'eſt la fille à la commere Tiennette ; qui eſt Blanchiſſeuſe à la Grenoüillere.

GANIVET.

Fille d'une Blanchiſſeuſe, mon oncle le Vicomte ?

LOLIVE.

Cela ſe pourtoit bien, mon neveu le Boilou ; moi, qui ſuis Vicomte & ſon oncle, je ne ſuis pas de meilleure maiſon que vous & elle.

GANIVET.

Comment, ventre-bleu, c'eſt Lolive, parles donc ? hé tu te moque de moi, je Penſe ?

LOLIVE.

Je fais bien l'homme de qualité, n'eſt-ce pas ? je ſuis un petit Prothée, moi : Et tenez ; je vais me faire Mitron pour danſer à la nôce, vous ne me reconnoiſtrez pas, je gage.

LA MERE.

Il me paroiſt que vous avez fait une ſotiſe, couſin Ganivet.

GANIVET.

Pourquoi une sotise ? je n'en demordrai point, je ne suis pas plus de qualité qu'elle, nous n'aurons rien à nous reprocher ; elle s'est fait Comtesse, elle me fera bien autre chose.

BERTRAN.

C'est le bian prendre, l'air de cheux nous baille de l'esprit, tout chacun y est toûjours d'accord : Allons, morgué, que les Menestriers tou accordiant pour bailler l'exemple.

FINETTE.

Et vivent les parties du Moulin de Javelle, les mariages s'y font sans ceremonie.

CHANSONS
DU DIVERTISSEMENT.

L'OLIVE en Mitron chante.

VEnez, jeunes filles,
Si gentilles,
Venez jeunes filles de Meudon :
Prenez bavolets & corsets à dentelles
Pour danser le rigaudon ;
Ne faites point les sottes ny les cruelles,
Et prenez chacune un garçon.

Les filles de la nôce repetent.

Ne faisons point les sottes ny les cruelles
Et prenons chacune un garçon.

Deux petits Mitrons, & deux petites Paysannes dansent au Rigaudon.

LE MARIE' chante.

L'Amour que j'ai pour toy Claudenne
Me fait morgué bian de la peine ;
Pour tes biaux yeux soir & matin
Je laisse brûler mon pain ;

Mes

Mets la main sur ma poitrenne,
Et tu sentiras comme quoy
Mon cœur est toûjours hors d'haleine
Dés que je badeine avec toy.

LA MARIE'E.

A Toutes celles du Village
On t'a veû jusqu'à ce jour,
Mitron volage,
Tour à tour
Faire la cour;
Mais puisque le Mariage
L'un à l'autre nous engage,
Laissons-là le badinage,
Et pour la paix du menage
Ne va plus cuire qu'à mon four.

L'OLIVE danse un Passepied avec une Mitronne.

LA MARIE'E vient saluer GANIVET en chantant.

HUmble salut au cousin George
De la part des cousins Mitrons.

Les Mitrons & les Mitronnes repetent.

Humble salut, &c.

LE MARIE'.

Aga donc comme il se rengorge,
C'est la fleur des nouveaux Barons.

LES

LES MITRONS.

Humble ſalut, &c.

LA MARIE'E en s'adreſſant à GANIVET chante.

VOyez comme il fait le Seigneur
Et les airs qu'il ſe donne ;
Il eſt le fils d'un Procureur
Nous ſommes de race Mitronne :
Entre ces deux états, couſin,
La difference n'eſt pas forte,
L'un conduit le ſac au Moulin
L'autre au Palais le porte.

L'OLIVE & une MITRONNE danſent enſemble une Gavotte.

LE COCHER yvre qui a amené une partie de la Nôce chante.

SUr ces charmantes rives
Cochers, que vôtre ſort eſt doux
Vous eſtes toûjours yvres,
Trop heureux ſi, qui l'eſt comme vous!

Vive nos Equipages,
On fait dans ces réduits d'amour
Nombres de Mariages,
A vingt ſols ſi, par heure en un jour.

Les

Les deux petits Mitrons & les deux petites Payſannes danſent une Gigue.

L'OLIVE, chante.

Pour faire honneur à la Nôce
Rions, chantons & danſons tous.

Tous les Acteurs & Actrices repetent

Pour faire honneur, &c.

L'OLIVE.

Que pour neuf mois Monſieur l'Epoux
Releve ſa Claudene en boſſe,
Pour faire honneur, &c.

LE CHOEUR.

Pour faire honneur, &c.

LE MARIE'.

Mais que Claudene à ſon Epoux
Ne donne point de fruit précoce,
Pour faire honneur, &c.

LE CHOEUR.

Pour faire honneur, &c.

L'OLIVE.

Du premier Enfant de chez nous
Margot ne fut que trois mois groſſe.
Pour faire honneur, &c.

Tous

Tous les Acteurs & Actrices ſortent du Theatre en danſant. & en chantant.

Pour faire honneur, &c.

FIN.

LA FOIRE DE BESONS,

COMEDIE.

DE

Mr. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

ACTEURS.

Mr. GRIFFARD,	Financier.
MARIANE,	Fille de Mr. Griffard.
CHONCHETTE,	Fillolle de Monsieur Griffard.
CLITANDRE,	Neveu de Monsieur Griffard.
Mr. GUILLEMIN,	Notaire.
Me GUILLEMIN,	Femme de Monsieur Guillemin
LE CHEVALIER.	
L'ABBE'.	
CIDALISE,	Femme de Clitandre,
ERASTE,	Amant de Mariane.
Me ARGANTE,	Vieille Coquette, amoureuse d'Eraste.
FROSINE,	Intrigante.
LOLIVE,	Valet d'Eraste.
LE TABELLION.	
LE NOURRICIER.	

Troupe de Payſans & de Payſannes, &c.

La Scene eſt dans la Prairie de Beſons.

LA FOIRE DE BESONS, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE *seul.*

DRASTE me fait bien attendre, & il n'a guere d'empressement pour un homme aussi passionné qu'il pretend l'estre.

SCENE II.

CLITANDRE, LOLIVE.

CLITANDRE.

AH te voila, Lolive, où eſt ton Maître ?

LOLIVE.

Il m'envoye vous prier de ne vous point impatienter, Monſieur, il va venir auſſi-tôt qu'il ſera débaraſſé de Madame Argante.

CLITANDRE.

Sa Madame Argante eſt avec lui ?

LOLIVE.

Vraiment oüy, Monſieur, ce ſont des animaux tenaces que de vieilles Coquettes, on ne les quitte pas comme on veut ; cependant comme il eſt aſſez ſans façon avec elle, il la plantera là toute ſeule au premier endroit. Nous l'aurons bien-tôt ici. Le voila je penſe.

SCENE III.

CLITANDRE, ERASTE, LOLIVE.

ERASTE.

MIlle pardons, mon cher Clitandre ; j'abuſe de toutes manieres des bontez que tu as pour moi.

CLI-

CLITANDRE.

Laissons-là les complimens, s'il te plaît, & venons au fait ; voilà la maison de mon oncle.

LOLIVE.

Vous avez tort d'être brouillé avec lui, vous seriez bien logé en ce païs-cy.

CLITANDRE.

Il y est depuis deux jours, sa fille est avec lui. Tu es amoureux d'elle, mon oncle est un homme extraordinaire, qui ne la mariera point dans les formes, il faut se servir, pour te rendre heureux, du petit stratagême que nous avons imaginé.

ERASTE.

Toutes nos mesures sont prises pour cela, mais l'execution m'en paroît un peu difficile.

LOLIVE.

Point du tout, Monsieur, c'est ce qui vous trompe, l'occasion de la Foire autorise la Mascarade ; & pour donner plus d'apparence à la chose, j'ay engagé deux ou trois païsans des plus gros Bourgeois du village, à être aussi de la partie, tout ira bien.

CLITANDRE.

Ton aimable parente, Cidalise, a mis le moins scrupuleux petit Notaire de Paris dans ses interêts, nous l'avons amené avec nous : Mon oncle est amoureux de Cidalise à la fureur ; elle le fera donner dans tous les panneaux qu'elle voudra lui tendre.

ERASTE.

Mais toy qui aimes Cidaliſe, conſentiras-tu ſans quelque ſorte de repugnance qu'elle flatte du moindre eſpoir l'extravagante paſſion de ton oncle, & la délicateſſe de ton amour.....

CLITANDRE.

Il faut te parler confidemment; prens garde que quelque curieux ne vienne point nous écouter, Lolive. Nous ſommes trop amis pour avoir des ſecrets l'un pour l'autre; & je me reproche de t'en avoir fait un depuis ſix jours de mon mariage avec Cidaliſe.

ERASTE.

Quoy Cidaliſe....

CLITANDRE.

Elle a conſenti à mon bonheur, nous nous intereſſons à faire le tien. Tu ſeras heureux, j'oſe t'en répondre.

ERASTE.

Et ton oncle ne ſçait-il rien de cette affaire?

CLITANDRE.

Je ſuis ſi mal avec lui depuis ſi long-tems, & il en uſe ſi mal avec ſa famille, que j'ay crû pouvoir me diſpenſer....

LOLIVE.

Monſieur je viens d'apercevoir Froſine qui ſe promene ici prés toute ſeule. Monſieur eſt mal avec ſon Oncle, je n'y ſuis pas bien moi, nous n'avons perſonne pour commencer l'intrigue, voulez-vous que je la mette de nôtre partie?

ERAS-

ERASTE.

Elle eſt des amies de Madame Argante, prens garde....

LOLIVE.

Elle aime l'argent plus que toutes choſes, je vous répons d'elle.

CLITANDRE.

Fais la venir que nous lui parlions, je ſuis fort de ſes amis moy.

LOLIVE.

Je vous l'amene.... Oh par ma foi il n'eſt plus tems, Madame Argante s'en eſt emparée, les voila qui viennent de ce côté.

ERASTE.

Retirons-nous; & toy, Lolive, trouve quelque moyen pour éloigner Madame Argante de cet endroit cy, nous en aurons beſoin pour nôtre Maſcarade.

LOLIVE.

Je m'en charge, & d'engager Froſine à vous rendre ſervice, laiſſez-moy faire.

SCENE IV.

MADAME ARGANTE, FROSINE,

Mad. ARGANTE.

AH cruelle cohuë, ma pauvre Froſine, quelle cohuë que cette Foire de Beſons,

FROSINE.

C'eſt une eſpece de Bal de Campagne, où on laiſſe entrer tous les Maſques, comme vous voyez.

Mad. ARGANTE.

Le cruel Bal, & les vilains Maſques! je ſuis bien-heureuſe de t'avoir rencontrée; il n'y a ici que moi de femme de qualité, je penſe: En verité je ſuis confuſe de la complaiſance que j'ay pour Eraſte, il faut l'aimer autant que je fais pour ne pas rompre toutes les ridicules parties où il m'engage.

FROSINE.

Nous l'avons perdu dans la foule, & cela vous inquiete, à ce qu'il me ſemble. Avoüez de bonne foy la choſe, Madame, c'eſt la jalouſie plûtôt que la complaiſance qui vous fait être de ſes parties, il ne vous a pas trop preſſé pour celle-cy, au contraire.

Mad. ARGANTE.

Jalouſe moy, moy jalouſe. Oh je ne la ſuis point du tout, je t'aſſure; quand on eſt faite comme moy, & qu'on ſe connoît, la jalouſie eſt une paſſion qu'on ne connoît guéres.

FROSINE.

Il eſt vray, Madame, que vous avez tous les ſujets du monde de vous loüer de la nature.

Mad. ARGANTE.

Franchement, Froſine, ma figure lui fait honneur, & depuis qu'on s'eſt aviſé

de

de porter des visages dans le monde ; il n'y a gueres que le mien qu'elle puisse se vanter d'avoir fait.

FROSINE.

Vous etes bien contente de vôtre grosse personne, Madame.

Mad. ARGANTE.

Tout ce qu'on peut l'être, ma chére Frosine, je suis belle, riche & jeune encore malgré la médisance : car il y a des malintentionnées dans le monde.

FROSINE.

Oüy, cela est vray ; des ridicules qui enragent de vieillir, & qui veulent que tout le monde vieillisse à proportion ; quand il y a quarante ou cinquante ans qu'ils connoissent une femme ils s'imaginent qu'elle a cet âge là.

Mad. ARGANTE.

Le monde est si plein d'impertinens : car pour tres-jeune, je le suis, te dis-je.

FROSINE.

Hé à qui le dites-vous ? Madame, je le sçay mieux qu'une autre, vous n'étiez qu'un enfant quand ma grand' mere fut mariée.

Mad. ARGANTE.

Et avec tous ces avantages de la beauté & de la jeunesse, j'ay ceux aussi d'une naissance distinguée, d'une alliance considerable.

FROSINE.

Ah, Madame, qu'il y a de malignité dans le monde ?

Mad. ARGANTE.

Comment donc, Frosine?

FROSINE.

Le merite & la vertu sont bien persecutez dans ce siecle-cy. J'ay entendu dire à mille personnes que vous n'avez jâmais eu ny pere, ny mere, ny de mary même, quoyque vous soyez veuve.

Mad. ARGANTE.

Mais en verité cela est trop plaisant, Frosine, cela est trop plaisant. Que le monde est extravagant! comme si l'on ne connoissoit pas ma famille; j'ay deux jeunes garçons au College, une petite niéce dans le Convent.

FROSINE.

Oh pour des enfans & des especes de niéces, on ne vous dispute point cette famille-là; mais pour un Mary & des Ancêtres, ce sont des parens qu'on ne vous connoît point, à ce que j'ay oüy dire.

Mad. ARGANTE.

Il y a là dedans un excés de ridicule qui me réjouit.

FROSINE.

Je vous demande pardon, Madame, de vous dire si naturellement....

Mad. ARGANTE.

Tu ne me fache point, mon enfant, je suis femme de bon esprit, je me mets au dessus des discours du peuple, j'ay du bien, de l'argent comptant.

FROSINE.

De l'argent comptant?

Mad.

Mad. ARGANTE.

Oui Frosine.

FROSINE.

Ah vraiment je ne m'étonne plus que vous vous mocquiez de tout ce qu'on peut dire, & que vous n'en preniez point de chagrin; le chagrin & l'argent comptant ne doivent point loger en même maison.

Mad. ARGANTE.

J'ai du goût pour Eraste; Il m'aime cela me suffit, je suis à la veille de l'épouser.

FROSINE.

Ecoûtez, Madame on est dans le goût de vous disputer vos mariages, on pourroit bien vous disputer ce Mary-ci. En tems de guerre les hommes sont rares, c'est à qui en aura.

Mad. ARGANTE.

Non, Frosine, il ne tient qu'à moi d'épouser Eraste, te dis-je, & cela ne tardera pas à se faire.

SCENE V.

Mad. ARGANTE, FROSINE, CIDALISE.

CIDALISE.

AH Ciel ! que vois-je, l'heureuse rencontre ; Madame Argante à la Foire de Besons ! hé c'est vous charmante personne.

Mad. ARGANTE.

Cidalise ! quoi Cidalise ! ah quelle predestination, te trouver ici mon incompârable. Tu n'y es pas seule apparemment ; & ces sortes de parties . . .

CIDALISE.

Elles se font toûjours en bonne compagnie ; la mienne est assurément une des plus gaillardes. Clitandre m'a engagé d'y venir avec un Abbé, une fille d'Opera, & un Notaire.

FROSINE.

Ne seroit-ce point le mariage de l'Abbé que vous venez faire en ce païs-ci ? C'est une Foire pour ces sortes de Mariages que la Foire de Besons ; Madame.

CIDALISE.

Ah te voila, Frosine, tu es toûjours aussi fole que de coûtume.

Fort

FROSINE.

Fort à vôtre service, Madame.

Mad. ARGANTE.

Où as tu laissé ta compagnie?

CIDALISE.

Elle s'est dispersée de côté & d'autre. En sortant du Bac, cinq ou six femmes à bonne fortune se sont emparées de Monsieur l'Abbé, à cinquante pas plus loin un gros d'yvrognes a accosté la fille d'Opera, & Monsieur le Notaire est icy proche en affaire serieuse.

Mad. ARGANTE.

En affaire serieuse à la Foire de Besons?

CIDASISE.

Ouy vrayment, & tres serieuse même. Le pauvre petit Tabellion en faveur du voyage avoit arboré le plumet & l'epée pour imposer aux Clercs & aux Courtauts.

FROSINE.

Cela aura produit un effet tout contraire, je gage.

CIDALISE.

Justement, Frosine, tu l'as deviné. Ils l'ont reconnu, il a pris querelle; & ils achevoient de le battre quand je l'ay quitté, parce que je ne pouvois plus m'empêcher d'en rire.

Mad. ARGANTE.

Et toy tu n'as point trouvé d'aventure?

CIDALISE.

Une des meilleures de toute la Foire; un joly Mousquetaire de dix-huit ans qui m'a offert la collation, & de me remener en croupe à Paris, ce ne sont pas là des bagatelles, Frosine.

FROSINE.

Fy en croupe, Madame.

CIDALISE.

Oh il me proposoit d'aller en deux jours pour éviter la fatigue du voyage.

FROSINE.

Diantre, cela merite reflexion.

Mad. ARGANTE.

Et voilà, Frosine, à quoi l'on est exposée dans ces sortes de plaisirs cy, & serieusement je me sçais fort mauvais gré d'y estre venuë.

FROSINE.

Ah, Madame, vous n'avez rien à craindre, & vous estes à couvert de ces sortes d'avantures, ce n'est que de petites étourdies comme Madame, à qui l'on ose faire des propositions si temeraires; mais il n'y a point de jeune homme, quelque déterminé qu'il puisse estre, qui ose vous insolenter de cette maniere-là.

SCE-

SCENE VI.

Mad. ARGANTE, FROSINE, CIDALISE, Mr. GUILLEMIN.

CIDALISE.

AH, vous voila, Monſieur Guillemin: hé comment avez-vous pû vous débaraſſer de cette foule de frapeurs qui vous entouroit?

Mr. GUILLEMIN.

J'en ſuis venu à bout, Madame, & grace au Ciel m'en voila quitte.

Mad. ARGANTE.

N'eſt-ce pas là vôtre petit Notaire?

CIDALISE.

Oüy, lui-même.

Mr. GUILLEMIN.

Il arrive toûjours quelqu'Hiſtoire plaiſante dans ces promenades cy, c'eſt la coûtume, il s'y faut attendre.

CIDALISE.

Je ne ſçais pasoù vous trouverez le plaiſant de celle-cy; & elle me paroît aſſez triſte pour vous.

Mr. GUILLEMIN.

Point du tout, Madame, ce n'eſt qu'une bagatelle.

FROSINE.

Oh, Monsieur Guillemin est fait à ces sortes d'incidens-là, Madame : Il y a longtems que nous nous connoissons ; C'est un petit homme à bonne fortune.

Mr. GUILLEMIN.

Ah, c'est toy : Serviteur, Frosine.

FROSINE.

Qu'il soit à Paris, où à la Campagne, il ne passe point de jour sans quelqu'aventure.

Mad. ARGANTE.

Cela est heureux, & je l'en félicite.

CIDALISE.

Comment, ma charmante, sçavez-vous bien que Monsieur Guillemin est en commerce avec ce qu'il y a de plus agréables libertines dans le monde.

Mr. GUILLEMIN.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Madame.

FROSINE.

Tout Notaire qu'il est, il ne se fait pas une affaire de disputer le cœur d'une Coquette à un Prince, & à un Financier même.

Mr. GUILLEMIN.

Il y a une maniere pour se faire aimer, que ces Messieurs-là ne connoissent pas mieux que d'autres.

CIDALISE.

Il est toûjours le preferé, vous dis-je.

Mad. ARGANTE.

Je n'ai pas de peine à le croire.

Mr.

Mr. GUILLEMIN.

Je ne m'en vante jamais, & cela se sçait d'ailleurs, Madame.

FROSINE.

Oh pour cela oüy, ses affaires finissent toûjours avec éclat. Il prend ordinairement querelle avec ses rivaux, ou avec ses Maîtresses, cela lui attire des disputes avec les domestiques; ces marauts-là sont insolens, il faut les batre ou estre batu quelquefois. Il y a toûjours des coups donnez dans le dénouëment des avantures de Monsieur Guillemin, ce sont des especes de Tragedies.

Mr. GUILLEMIN.

Je n'y jouë par le plus mauvais personnage, Frosine.

FROSINE.

Vous estes souvent lezé dans la catastrophe.

CIDALISE.

Que ne souffre-t'on point pour les Dames. Il aime le beau sexe, c'est là sa folie.

Mr. GUILLEMIN.

Ah! Madame.

FROSINE.

Lui, Madame? Vous n'y songez pas: il a la plus jolie femme de France, qu'il n'aime point du tout.

Mr. GUILLEMIN.

Fy, aimer sa femme, cela est-il permis à un galant homme, & se marie-t'on pour cela dans le monde, à moins que

d'eſtre du dernier bourgeois ....

CIDALISE.

Monſieur Guillemin eſt un Notaire de qualité au moins, c'eſt luy qui fait valoir tout l'argent comptant des petits Maîtres de la Cour, Madame.

Mr. GUILLEMIN.

Je ne me ſuis donné une femme que pour la forme; c'eſt une bonne perſonne qui ne ſort point de chez elle, qui ne voit ame qui vive, & qui fait aller mon ménage pendant que je me divertis, & que je me promene.

CIDALISE.

Vous eſtes bien predeſtiné, Monſieur Guillemin, d'avoir une ſi bonne femme.

SCENE VII.

Mad. ARGANTE, FROSINE, CIDALISE, Mr. GUILLEMIN, L'ABBE'.

CIDALISE.

NOus nous retrouverons tous à la fin. Voicy Monſieur l'Abbé, je penſe.

Mr. L'ABBE'.

Nous l'avons échapé belle, Madame, & l'avanture qui vient d'arriver....

Mr. GUILLEMIN.

Comment? quelle avanture?

Mr.

Mr L'ABBE.

On ne vous l'a pas encore dite?

FROSINE.

Nous ne ſçavons ce que c'eſt.

L'ABBE'.

Le même Bac qui nous a paſſez vient de s'ouvrir en abordant de ce côté-cy, il y avoit dedans plus de trois cens perſonnes.

Mad. ARGANTE.

Au ſecours, au ſecours, miſericorde. Hé n'y a-t'il perſonne de noyé?

L'ABBE.

Non, Madame. La pluſpart n'ont pris que le demy bain même: à la verité il y a quelques chapeaux & quelques fontanges qui prendront le bain tout entier, & qui pourront bien aller juſqu'à Roüen porter des nouvelles du naufrage.

Mad. ARGANTE.

Ces pauvres chapeaux, ces pauvres fontanges.

SCENE VIII.

Mad. ARGANTE, FROSINE, Mr. GUILLEMIN, L'ABBE', LE CHEVALIER, vers.

LE CHEVALIER, *à l'Abbé.*

Bonjour, mon amy.

L'ABBE.

Voila un jeune homme qui ſe porte bien. Bonjour Chevalier.

LE

LE CHEVALIER.

Serviteur, Meſdames, allons viſte vôtre manteau, Monſieur l'Abbé.

L'ABBE'.

Mon manteau tu te mocques, je penſe.

LE CHEVALIER.

Je ne me mocque point, toſt, dépeſche.

Mad. ARGANTE.

Comment donc, eſt-ce qu'on vole ainſi les manteaux à la Foire de Bezons?

CIDALISE.

Cela eſt fort commode.

LE CHEVALIER.

On ne les vole point, Madame, on les emprunte aux Abbez officieux, pour enveloper les baigneuſes du Bac, en attendant que leurs habits ſéchent.

FROSINE.

Il faut avoüer que ces Meſſieurs les Abbez ſont d'une grande reſſource pour les Dames.

L'ABBE'.

Mais je ſuis bien-aiſe de ſçavoir à qui mon manteau...

LE CHEVALIER.

Hé donne, te dis-je, la petite perſonne qui s'en ſervira merite bien qu'on lui faſſe plaiſir, elle eſt d'humeur reconnoiſſante, & tu ne ſeras point fâché de l'avoir obligée.

L'ABBE'.

Mon caractere m'engage à être charitable, il n'y a pas moyen de m'en deffendre.

LE

LE NOTAIRE.

Que Monsieur l'Abbé est bien-faisant, Mesdames.

LE CHEVALIER.

à Mad. Argante.

Il me faudroit encore une jupe: allons, Madame, faites bien les choses.

Mad. ARGANTE.

Comment, qu'est-ce à dire?

LE CHEVALIER.

C'est une petite Bourgeoise des plus jolies, qui m'avoit icy donné rendez-vous, il luy arrive un accident, je ne puis pas avec bien-seance la ramener chez elle toute nuë: allons, Madame.

Mad. ARGANTE.

Mais qu'est-ce que cela signifie? je n'ay que faire de vôtre petite Bourgeoise moy.

CIDALISE.

Il faut avoir quelques égards pour son prochain, Madame.

L'ABBE'.

Monsieur le Chevalier est fort joly homme au moins, ce n'est pas un ingrat; & quand une personne de merite luy rend service, il a sa revanche de la bonne maniere.

FROSINE.

Est-ce que vous voudriez être moins charitable que Monsieur l'Abbé, Madame.

Mad. ARGANTE.

Hom, il faut avoir des complaisances....

FROSINE.

Voila une Dame bien obligeante.

LE

LE CHEVALIER.

La petite Bourgeoiſe viendra vous remercier, je vous l'ameine dans ce moment même.

SCENE IX.

Mr. GUILLEMIN, CIDALISE, Mad. ARGANTE, L'ABBE'.

Mr. GUILLEMIN.

VOila un naufrage de Bac qui cauſera du deſordre dans plus d'un ménage.

CIDALISE.

Oüy, on verra bien que les habits mouillez ne viendront pas de viſites ſerieuſes.

Mad. ARGANTE.

Oh, pour moy je ne paſſeray point de Bac aſſurément, on fera faire un pont ſi on veut que je m'en retourne.

L'ABBE'.

Il faut vous établir en ce païs-cy, Madame, le Bailly de Beſons eſt veuf; ſi vous voulez c'eſt un mariage à faire.

Mad. ARGANTE.

Un bailly de Beſons, Monſieur l'Abbé un Bailly.... Regardez-moy bien, ay je l'air d'une Baillive.... je vous trouve admirable.

L'ABBE'.

Vous vous emportez, je quitte la place. *à Cidaliſe & au Notaire.*

Nous

Nous sçavons où nous retrouver, sans adieu, Madame.

Mrd. ARGANTE.

Voila un Abbé bien impertinent, avec son Bailly de village: Je ne sçais qui me tient.....

SCENE X.

Mad. GUILLEMIN, Mr. GUILLEMIN, LE CHEVALIER *yvre*, FROSINE, Mad. ARGANTE, CIDALISE.

Mad. GUILLEMIN.

JE ne sçay à qui j'ay l'obligation de l'ajustement où me voila; mais on m'a fait si grand plaisir que je ne puis remercier assez....

Mr. GUILLEMIN.

Que vois-je! ventrebleu, c'est ma femme!

Mad. GUILLEMIN.

Ah! Monsieur le Chevalier, voila mon mary, je suis perduë.

LE CHEVALIER.

Son mary!

Mr. GUILLEMIN.

Comment malheureuse.

LE CHEVALIER.

Doucement, Monsieur, point de violence.

Mr.

Mr. GUILLEMIN.

Qu'eſt-ce à dire, point de violence?

LE CHEVALIER.

Sans emportement, vous dis-je.

FROSINE *à Mr Guillemin.*

Vous le diſiez bien. Monſieur, voila un petit naufrage qui cauſera du deſordre.

Mr. GUILLEMIN.

Oûy, je vous en répons, & vous verrez de quelle maniere....

Mad. ARGANTE.

Eſt-ce ainſi que vôtre femme fait aller le ménage, pendant que vous vous promenez, Monſieur le Notaire.

Mr. GUILLEMIN.

Morbleu.

CIDALISE.

Cette avanture eſt un peu plus triſte que la premiere, m'en croirez-vous, je ſuis vôtre amie, avalez doucement la pillule. Si vous teniez chez vous compagnie à vôtre femme, elle n'en viendroit pas chercher à la Foire.

Mr. GUILLEMIN.

Quoy! Madame,

FROSINE.

Hé fy, Monſieur, vous faites comme le chien du Jardinier; vous n'avez pas pris vôtre femme pour l'aimer, & vous ne voulez pas que d'autres l'aiment.

Mr. GUILLEMIN.

L'aimera qui voudra, mais ce ne ſera pas chez moy, je vous jure, & je m'en vais tout de ce pas la remener chez ſon pere.

Helas

Mad. GUILLEMIN.

Helas vous le pouvez, Monsieur, vous m'y avez prise; mais comme le carosse de Monsieur le Chevalier m'a prise au logis, il faut auparavant qu'il m'y remene.

Mr. GUILLEMIN.

Quoy vous avez encore l'effronterie...

Mad. ARGANTE.

Ce qu'elle propose est dans les regles, il n'y a pas le petit mot à dire.

Mr. GUILLEMIN.

J'enrage.

LE CHEVALIER.

Allons point de bruit, Monsieur le Notaire, vôtre femme se met à la raison; il faut aussi que vous vous y mettiez, vous la remenerez demain chez son pere, & je la remeneray ce soir chez vous moy; nous allons toujours faire collation en attendant que ses hardes sechent; il n'y paroîtra pas, je vous assure.

Mr. GUILLEMIN.

Je ne vous quitteray pas, vous avez beau faire.

LE CHEVALIER.

Hé bien venez, vous etes le maître; mais point de mauvaise humeur sur tout, ou nous vous mettrons dehors, je vous en avertis.

CIDALISE.

Vous n'etes pas heureux à la Foire de Besons, Monsieur Guillemin, je ne vous conseille pas d'y revenir l'année prochaine.

Mr. GUILLEMIN.

Si l'on m'y r'attrape de ma vie...

LE

LE CHEVALIER.

Donnez la main à vôtre Epouſe, Monſieur Guillemin, faites bien les choſes.

Mad. GUILLEMIN.

Sans rancune au moins, mon petit mari.

Mr. GUILLEMIN.

Hom ! carogne.

LE CHEVALIER.

Tout cela s'accommodera, Meſdames, avec nous autres gens de qualité il faut bien qu'un Notaire ſoit bon-homme.

SCENE XI.

FROSINE, CIDALISE. Mad. ARGANTE.

FROSINE.

JUſqu'au revoir, Monſieur Guillemin. On va vous envoyer la petite fille d'Opera, afin que la partie ſoit quarrée.

CIDALISE.

Epargne-le, Froſine, il eſt de mes amis, & il a aſſez de chagrin.

FROSINE.

Bon, Madame, il ne s'eſt donné une femme que pour la forme, & il n'eſt auſſi fâché que pour la forme, je vous aſſure.

Mad. ARGANTE.

Il n'a pas fait un heureux voyage.

SCENE XII.

Mad. ARGANTE, CIDALISE, FROSINE, LOLIVE.

LOLIVE.

AH, Madame, que je vous trouve bien à propos.

Mad. ARGANTE.

A qui en as-tu, donc, te voila bien essoufflé.

LOLIVE.

On le seroit à moins. Bonjour, Frosine.

FROSINE.

Bonjour Lolive.

LOLIVE.

Il y a une heure que je galope toute la Prairie pour vous chercher, Madame.

Mad. ARGANTE.

Que me veux-tu?

LOLIVE.

Ah la maudite Foire, Madame, la maudite Foire! vous aviez un bon pressentiment de vouloir rompre cette partie-là.

Mad. ARGANTE.

Qu'y a-t-il donc?

LOLIVE.

Ce qu'il y a, Medame?

FROSINE.

Est-il arrivé quelque chose à Eraste?

Mad.

Mad. RRGANTE.

A Eraſte?

LOLIVE.

Oüy, Madame.

CIDALISE.

Que peut-il lui être arrivé? Eraſte n'a point de mauvaiſe affaires.

LOLIVE.

Pardonnez-moi vraiment, il connoît je ne ſçai combien de femmes.

Mad. ARGANTE.

Il a pris querelle pour des femmes?

LOLIVE.

Non pas Madame, il n'eſt pas ſi beſte, ce ſont des femmes qui ont pris querelle pour lui.

FROSINE.

Des femmes qui ont pris querelle pour lui, que veut-il dire?

LOLIVE.

Vraiment oüy. Eſt ce que vous ne ſçavez pas que c'eſt à la Foire de Beſons que les curieuſes de Paris ſe fourniſſent pour l'Automne, en attendant le retour de la Campagne.

CIDALISE.

Comment donc, Lolive.

LOLIVE.

Il y a des Foires pour les chevaux, & pour les beſtes à cornes, Madame, il eſt bien juſte qu'il y en ait une pour les ſoupirans. Les Dames qui veulent faire emplete viennent icy dans la prairie voir danſer, ſauter, gambader, trotter, galoper ce qu'il y a de jeunes gens, & quand

il

il s'en trouve quelqu'un beau, bienfait, & de bonne mine.... je me donne au diable, je l'ai échapé belle, moi qui vous parle; la bonne marchandise est de défaite en ce païs-cy.

Mad. ARGANTE.

Qu'est-ce à dire à ce sont donc des femmes à ce compte qui sont amoureuses de luy.

LOLIVE.

Justement, Madame, ce garçon là est d'une belle encolure, & il ne trotte pas mal, comme vous sçavez. Elles sont cinq ou six curieuses à qui il a donné dans la vûë.

Mad. ARGANTE.

Cinq ou six, ma pauvre Frosine!

FROSINE.

Voilà grand nombre de rivales. On vous disputera ce Mary là, je vous l'avois bien dit.

LOLIVE.

Oh pour cela, ouy Madame, je vous en répons; l'une veut le mener à Clichy, l'autre à Nanterre, celle cy à Asnieres, celle-là à Colombes. Il y a la femme d'un Sous-fermier, qui est une connoisseuse confirmée celle là, qui veut à toute force qu'il aille souper à Argenteüil avec elle.

CIDALISE.

Il faut que vous rompiez ces parties là, ma charmante.

LOLIVE.

Il faut donc se hâter, Madame, la Scene ne se passe qu'à cent pas d'icy sous ces premiers Saules. L'une le tire d'un côté, l'autre de l'autre, on le démembre peut-estre à l'heure que je vous parle : Est-ce que vous souffrirez cela, Madame.

Mad. ARGANTE.

Non vraiment, je ne le souffrirai pas, ne viendrez-vous pas avec moi, ma chere bonne.

CIDALISE.

Volontiers.

LOLIVE *bas à Cidalise.*

Défaites-vous de cette vieille masque-là, c'est une cassade que je lui donne.

CIDALISE.

Mais il faudra que je vous quitte pour rejoindre ma compagnie.

Mad. ARGANTE.

Ne m'abandonne pas, toi, Frosine.

FROSINE.

Non, Madame.

LOLIVE.

Nous allons vous suivre, Madame; je suis bien-aise que Frosine vienne avec moi, pour me deffendre des curieuses. Un homme seul à la Foire de Besons court de grands risques, comme vous voyez.

CIDALISE

SCENE XIII.

FROSINE, LOLIVE.

FROSINE.

OH, par ma foi, je suis votre servante, mais je ne vous aime pas assez pour garder, Monsieur de Lolive.

LOLIVE.

Ta prens la chose au pied de la lettre ; un peu de patience, mon enfant, j'ai quelques petites propositions à vous faire de la part d'Erafte.

FROSINE.

Veut-il que je presse son mariage avec Madame Argante?

LOLIVE.

Ce n'est pas cela, tout au contraire, il n'est pas content d'elle, il cherche condition.

FROSINE.

Comment donc?

LOLIVE.

Elle ne fait pas bien les choses.

FROSINE.

Elle est pourtant bien en argent comptant, à ce qu'elle dit.

LOLIVE.

Bagatelles. Elle s'en vante pour attraper quelque jeune fot : mais nous ne sommes pas dupes nous autres. Elle a eu

eu du goût l'année dernière pour un Colonel de Dragons, qui a furieusement dérangé ses affaires. Il a fallu remonter un Regiment; & le quartier d'Hyver a esté rude.

FROSINE.

Elle s'attendoit bien à épouser ce Colonel-là.

LOLIVE.

Bon épouser, sont-ce des épouseurs que les Officiers, & les Officiers de Dragons encore?

FROSINE.

Il est vrai, la plus part de ces Messieurs-là s'imaginent que leur profession leur donne des droits sur les femmes des autres, ils n'en veulent point prendre en leur nom.

LOLIVE.

N'ont-ils pas raison? au retour d'une Campagne ils ne sont pas fâchez de trouver chez des Madames Argantes toutes les commoditez de la vie. Ils regardent cela comme une espece d'Auberge, bonne table, bon équipage, crédit chez les Marchands, bourse bien garnie; tant que cela dure on a des empressemens pour elles, soins, complaisances, égards, assiduitez, rien ne manque; le Printemps vient, le mois de Mars arrive, le dénouëment approche, il est question d'épouser, ohé, ohé, l'amour s'envole, le Cavalier décampe, & la Dame enrage. Oh le mariage est une espece de conclusion qu'on

ne connoît point parmy les troupes, & la pluſpart des jolies femmes ne s'embaraſſent pas de le ſupprimer.

FROSINE.

Mais Eraſte n'eſt point dans les troupes, & Madame Argante n'eſt point jolie femme.

LOLIVE.

C'eſt ce qui fait qu'on a d'autres viſées. Tien, vois-tu cette premiere maiſon à côté de ces grands arbres?

FROSINE.

Cette maiſon-là? hé bien?

LOLIVE.

C'eſt une forteresſe qui renferme une fille fort jolie, un vieux Financier, qui eſt ſon pere, & cens mille écus d'argent comptant.

FROSINE.

Mort de ma vie, voila une bonne place à aſſieger, ſi on eſtoit ſeur de la prendre.

LOLIVE.

Mon Maître eſt amoureux de la fille.

FROSINE.

J'ay compris cela tout-d'abord.

LOLIVE.

Il a auſſi une paſſion tres-forte pour les cent mille écus.

FROSINE.

Cela n'eſt pas difficile à croire.

LOLIVE.

Et de mon côté moi, j'ai une vieille rancune contre le Financier.

FROSINE.

Pour quel sujet ?

LOLIVE.

Pour une bagatelle. Il y a deux ou trois ans que j'eus besoin d'argent, il m'arriva de faire une méprise, je signay son nom au lieu du mien sur un papier qui n'estoit pourtant pas de conſequence; je ſuis fort étourdy moy de mon petit naturel.

FROSINE.

Hé bien ?

LOLIVE.

Hé bien, mon enfant, il eut le credit de faire faire à la Juſtice des excuſes publiques de mon étourderie, & la juſtice eut la bizarrerie de me faire porter en plein jour un flambeau tout allumé dans les ruës de Paris. Cela m'a donné un petit ridicule dans le monde ; & je ſuis engagé d'honneur à me venger du Financier, comme tu vois.

FROSINE.

Ouy, je vois bien que tu as tes raiſons, ton Maître a les ſiennes, mais les miennes à moi.

LOLIVE.

Oh pour les tiennes, elles ſe trouveront dans la bourſe d'Eraſte : le voici le plus à propos du monde.

SCE-

SCENE XIV.

EROSINE, LOLIVE, ERASTE.

ERASTE.

HE' bien, Lolive, où en sommes-nous ? t'a-t-elle fait confidence à Erosine.

LOLIVE.

Je commençois à lui expliquer la chose, Monsieur ? mais elle fait déja quelques petites difficultez.

ERASTE.

Comment donc ?

EROSINE.

Non, Monsieur, je ne suis point interessé, je vous assure, il va peut-être vous faire entendre....

LOLIVE.

Non, Monsieur, ce n'est point l'interest qui la domine ; mais enfin il faut un motif aux personnes de merite pour les faire agir. Et... allons, Monsieur faites bien les choses.

ERASTE.

Je n'ai sur moi que cinq pistolles, en voilà, ma chere Erosine.

ROSINE *en prenant l'argent.*

Hé fy donc, Monsieur vous me faites rougir.

ERASTE.

Ce n'eſt qu'un échantillon de ce que je veux faire pour toy, ſi le deſſein que j'y peut réuſſir.

FROSINE.

Il ne tiendra pas à moy, je vous aſſeure.

ERASTE.

Il n'y a que Madame Argante qui m'embaraſſe en ce païs cy.

FROSINE.

Pourquoy l'amenez-vous.

ERASTE.

A-t-il été poſſible de faire autrement; elle etoit chez moy dés ſix heures du matin, je n'ay pûme défaire d'elle.

OLIVE.

J'ay bien eu envie de vous en débarraſſer, en paſſant le Bac; moy, Monſieur, il m'a pris une legere tentation de lui donner un petit coup de coude, & de la noyer adroitement; cela lui auroit épargné bien des chagrins dans la ſuite.

FROSINE.

Voila un garçon bien charitable.

ERASTE.

Où eſt-elle enfin, qu'eſt-elle devenuë?

OLIVE.

Je l'ay envoyée vous chercher de ce côté-là, parce que je ſçavois bien que vous eſtiez de l'autre.

ERASTE.

Elle reviendra, comment ferons-nous?

OLIVE.

Ne vous inquietez point, elle eſt en bonne main, Cidalíſe la promene, elle tâche.

tâchera de la perdre comme un animal incommode. Et Clitandre qu'en avez-vous fait ?

ERASTE.

Il cherche un habit de Païsan pour se déguiser avec nous, il veut être du divertissement.

LOLIVE.

Et les Musiciens, les Danseurs sont-ils arrivez ?

ERASTE.

Je ne sçay point encore.

LOLIVE.

Où leur avez-vous donné rendez-vous ?

ERASTE.

Au premier Cabaret du Village, à la Croix blanche.

LOLIVE.

Au Cabaret, ils y sont dés le matin, sur ma parole ? Oh diable pour ces sortes de rendez-vous là, la Musique & la Danse sont d'une exactitude admirable. Allez-vous-en leur dire de se tenir prêts pendant que j'acheveray d'expliquer à Frosine ce qu'il faut qu'elle fasse.

ERASTE.

Mais.....

LOLIVE.

Hé ne perdez point de temps, allez vite, je m'en vais vous joindre.

SCENE XV.

FROSINE, LOLIVE.

LOLIVE.

OH ça! Mademoiselle Frosine, maintenant que vous avez vos raisons en poche.

FROSINE.

Me voilà prête à entrer en action, de quoy s'agit-il? que faut-il faire?

LOLIVE.

Fort peu de chose; rendre cette lettre à Mariane premierement.

FROSINE.

Cela ne sera pas bien difficile.

LOLIVE.

Si je n'étois pas trop connu du Financier, je m'en irois épargner la peine.

FROSINE.

Et est-ce une intrigue à entamer, ou si la connoissance est déja faite.

LOLIVE.

Oh! vraiment oüy, la connoissance est déja faite, & sans la vigilance du Financier elle seroit peut-être bien avancée.

FROSINE.

Comment nomme-tu ce Financier?

LOLIVE.

Monsieur Griffard.

FROSINE.

Monsieur Griffard, je connois cet homme-là, c'est un de mes intimes.

LOLIVE.

Tout de bon.

FROSINE.

Oüy ie dis-je.

LOLIVE.

A la bonne heure, cela se rencontre le mieux du monde.

FROSINE.

Cela se rencontre fort mal au contraire, & je ne puis pas en conscience moy donner les mains au bernement d'un Financier de ma connoissance.

LOLIVE.

Ah, ah, fort bien, la conscience de Frosine, qui a des égards pour un Financier; cela est nouveau; sçavez-vous bien que vous n'y songez pas au moins, mignonne.

FROSINE.

Qu'est-ce à dire, je n'y songe pas.

LOLIVE.

Tu baisses furieusement, je ne te connois plus, moy qui te parle, & où est ce feu, cette vivacité, cette ardeur exempte de scrupule que je t'ay toujours veuë jusqu'à present, quoyque cette illustre Frosine, qui a elle-même enrôlé son Mary, pour avoir le plaisir d'être plûtôt veuve, cette heroïne, qui pour s'approprier le petit bien de sa famille, a fait mettre son frere aux petites maisons, & envoyé son oncle

aux galeres. Je ne parle point de sa niéce qu'elle a tres-avantageusement mariée à un riche Magistrat, qui n'est pourtant pas veuf encore.... cette même Frosine....

FROSINE.

Oh, oh, oh, tay toy donc Olive, si tu me picque d'honneur tu me feras faire toutes que tu voudras; voila qui est fini, tu n'as qu'à parler.

OLIVE.

Rends la lettre à Mariane, & persuade à ton intime qu'il est fort aimé de Cidalise, on ne te demande pas autre chose.

FROSINE.

Je vais y travailler tout de ce pas, laisse-moy faire.

OLIVE.

On ouvre la porte, quelqu'un sort, je vais trouver mon Maître.

SCE-

SCENE XVI.

FROSINE, CHONCHETTE.

CHONCHETTE.

Il en arrivera ce qu'il pourra, puisqu'on ne me mene point promener en ce païs-cy, j'yray fort bien me promener toute seule.

FROSINE.

Voila une petite personne dont le visage ne m'est pas inconnu.

CHONCHETTE.

Tout le monde se réjoüit, tout le monde danse à la Foire, il ne sera pas dit assurément que je ne danse pas comme les autres.

FROSINE.

C'est la petite niéce de Madame Argante, je pense.

CHONCHETTE.

J'ay vû cette femme-là chez ma Tante, à ce qu'il me semble.

FROSINE.

Je la reconnois, c'est elle-même.

CHONCHETTE.

Hé bonjour, ma chere Frosine.

FROSINE.

Quoy c'est vous, Mademoiselle Chonchette, & d'où sortez-vous?

CHONCHETTE.

De chez mon Parrain.

FROSINE.

Est-ce que Monsieur Griffard est vôtre Parrain?

CHONCHETTE.

Oüy ; je demeure chez lui depuis que ma Tante a fait semblant de me mener au Couvent.

FROSINE.

Elle dit à tout le monde que nous y êtes ; mais à ce que je vois c'est vôtre Parrain qui a soin de vous.

CHONCHETTE.

N'allez pas vous imaginer que c'est mon pere au moins, tout le monde le croit, mais ma Tante dit bien que cela n'est pas vrai.

FROSINE.

Il faut en croire vôtre Tante, elle doit le sçavoir mieux qu'une autre.

CHONCHETTE.

Oüy vrayment, c'est elle qui est ma mere, mais elle ne fait pas semblant d'en rien sçavoir.

FROSINE.

Le pauvre vieil. Vient-elle quelquefois vôtre Parrain quelquefois ?

CHONCHETTE.

Qui, ma Tante ? nous elle ne sçait pas qu'il a cette maison-cy seulement, il se cache d'elle & de tout le monde, mon Parrain ; il est amoureux d'une personne qui vient quelquefois chez ma Tante, & il voudroit bien qu'elle l'aimât, afin de l'épouser sans qu'on en sçût rien.

FROSINE.

N'est ce point Cidalise ?

CHONCHETTE

Vous l'avez deviné justement. Il a une grande fille qu'on appelle Mademoiselle Mariane, qui voudroit bien aussi se marier sans le dire à son pere; ils sont fort secrets dans cette famille-là.

FROSINE.

Et qui vous a donc dit tous leurs secrets à vous?

CHONCHETTE.

Mademoiselle Mariane. Nous sommes bonne amies, elle me dit tout ce qu'elle pense; & quoyque je ne sois qu'une petite fille, elle trouve que j'ay de l'esprit.

FROSINE.

Ouy.

CHONCHETTE.

Il y a un jeune Monsieur, qu'on appelle Eraste, qu'elle aime à la folie: tenez, elle l'aime presque autant que nous haïssons mon Parrain.

FROSINE.

Et pourquoy le haïssez-vous?

CHONCHETTE.

Il ne veut point que Mademoiselle Mariane ait des Amants, elle le hait pour cette raison-là elle, quand je seray plus grande, il ne voudra peut-être pas que j'en aye moy; je le hais par avance.

FROSINE.

Voila un enfant qui promet beaucoup: Et où est-elle à present Mademoiselle Mariane.

CHONCHETTE.

Dans le logis.

FROSINE.

Que fait elle ?

CHONCHETE.

Elle achève de s'habiller en païſanne, à cauſe de la Foire, c'eſt elle qui m'a coëffée comme vous voyez, & qui m'a mis ma robbe neuve.

FROSINE.

Cela vous ſied fort bien, vous êtes fort jolie.

CHONCHETTE.

Nous nous mettons un peu de bon air aujourd'huy, parce que nous nous attendons de voir Eraſte. Il doit venir en maſque, & il avoit promis d'envoyer des Violons, mais on n'a point eu de ſes nouvelles ; les hommes ſont ſi traîtres ; oh s'il ne venoit point, Mademoiſelle Mariane ſeroit bien fâchée contre luy.

FROSINE.

Faites-moy parler à elle, Mademoiſelle Chonchette.

CHONCHETTE.

Je m'en vais la chercher, elle ſera bien aiſe de vous connoître, & que vous la voyez ; car elle eſt bien belle ; & tenez la, voila qui vient d'elle-même.

SCENE XVII.

MARIANE, CHONCHETTE, FROSINE.

MARIANE.

VOus sortez toute seule, Chonchette, vous ne serez pas mal grondée.

CHONCHETTE.

He la la, bonne, ne faites point tant la fiere, on vous gronde aussi souvent que moy, & pour être plus grande vous n'estes pas plus exempte de la mauvaise humeur de mon Parrain.

MARIANE.

Qui est cette Dame à qui vous parlez?

CHONCHETTE.

C'est la meilleure personne du monde, ma chere bonne.

FROSINE.

Mademoiselle je suis vôtre tres-humble servante.

MARIANE.

Je suis bien la vôtre, Madame.

CHONCHETTE.

Elle venoit presque tous les jours chez ma Tante, & elle m'apportoit tant de confitures, elle prenoit toujours mon party contre elle quand elle me grondoit.

MARIANE.

Je ne m'etonne pas que tu sois si fort de ses amies.

CHON-

CHONCHETTE.

Faites connoissance avec elle, croyez-moy ma bonne, elle vous aidera si vous voulez à faire enlever mon Parrain. C'est une fort bonne femme, elle veut bien qu'on ait des Amans elle, elle connoissoit tous ceux de ma Tante.

MARIANE.

Ta Tante a donc des Amans, Chonchette.

CHONCHETTE.

Tant qu'elle veut, ma bonne, elle n'a point de pere.

MARIANE.

Qu'elle est heureuse, on ne la contraint point.

FROSINE.

Vous regardez donc la liberté comme un grand bonheur, Mademoiselle.

MARIANE.

Je ne conçois rien de plus agreable, Madame.

CHONCHETTE.

J'aime à faire tout ce que je veux, je suis déja comme elle.

FROSINE.

Et vous seriez bien-aise de ne plus dépendre d'un pere?

MARIANE.

Oüy, je vous l'avouë.

CHONCHETTE.

Ne vous ay-je pas dit qu'elle meure d'envie d'estre mariée.

MARIANE.

Comment, petite fille, vous avez l'in-

FROSINE.

Ne vous allarmez point, notre secret est en seureté, j'en sçai plus qu'elle ne m'en peut dire, & je cherchois, quand je l'ai trouvée, à vous parler de la part d'Eraste.

MARIANE.

Paix, parlez bas de la part d'Eraste.

CHONCHETTE.

Je vous le disois bien qu'elle étoit bonne femme.

FROSINE.

Voila un billet qu'il vous envoye.

MARIANE.

Il n'est donc pas ici?

FROSINE.

Il ne tardera pas à s'y rendre, voyez en attendant ce qu'il vous écrit.

MARIANE.

Chonchette.

CHONCHETTE.

J'entens bien ce que vous me voulez dire, hé la la, ma bonne, faites vos petites affaires, je m'en vais amuser mon Patrain, afin qu'il ne vienne point vous surprendre.

SCENE XVIII.

MARIANE, FROSINE.

FROSINE.

LA petite fillole de Monsieur Guillard a de grands talens pour entrer dans le monde, elle y fera fortune, sur ma parole.

MA-

MARIANE.

Qu'Eraſte m'écrit tendrement ; mais qu'il agit avec lenteur ? Pourquoy ne pas me demander en mariage à mon pere ?

FROSINE.

Il aprehende d'éſtre refuſé, Monſieur, vôtre pere eſt un bizarre qui ne ſe gouverne pas comme un autre, il a ſes caprices le bon-homme.

MARIANE.

Vous le connoiſſez donc à ce que je vois, Madame.

FROSINE.

Si je le connois !

MARIANE.

Hé, mon Dieu, n'allez pas luy dire que j'aime Eraſte, je ne luy en ay pas parlé, je ſerois perduë.

FROSINE.

Ne craignez rien.

MARIANE.

Il ne veut pas que je faſſe la moindre choſe ſans l'en avertir ; cela eſt bien gehanne, Madame, n'eſt-il pas vray ?

FROSINE.

Bon, c'eſt à lui de le vouloir, & à vous de n'en rien faire : le ridicule, eſt-ce que pour aimer un joly homme il faut qu'une fille demande permiſſion ? & combien y en a-t-il dans le monde qui ſe marient tous les jours *incognito* même ?

MARIANE.

Se marier *incognito* ? & ſe marie-t'on beaucoup comme cela, dites ?

MA-

FROSINE.

Tres-souvent, à la verité, ces mariages-là ne durent pas tant que les autres; mais ils sont bien plus à la mode.

MARIANE.

Je suis tres-humble servante à la mode, je n'épouserai point Ariste de cette maniere-là; car je veux que vôtre mariage dure toûjours.

FROSINE.

Oh pour le vôtre nous le ferons de la bonne sorte, ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Vous ferez mon mariage, Madame.

FROSINE.

Nous ne sommes ici que pour cela, & ce ne sera pas *incognito*, Vôtre pere sera de la Noce.

MARIANE.

Vous plaisantez, peut-être, & je veux être mariée serieusement moi, je vous en avertis.

FROSINE.

Vous le serez serieusement aussi.

MARIANE.

Et vous y serez consentir mon pere

SCENE XIX.

MARIANE, CIDALISE, FROSINE.

CIDALISE.

Il faudra bien qu'il y consente, puisque tu le veux serieusement.

MARIANE.

C'est vous, ma chere Cidalise, vous me sur-

ſurprennez ainſi, je vous le pardonne, & je n'ai point de ſecrets pour vous.

FROSINE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous vous connoiſſez, à ce que je vois.

CIDALISE.

Oh ça, Mariane, tu aime toujours Eraſte, & tu ſeras bien-aiſe de l'épouſer aparemment.

MARIANE.

Il eſt vôtre parent, l'ami de Cliandre. C'eſt vous qui me l'avez fait connoître dans le Convent où nous étions; vous l'avez vû me jurer cent fois qu'il m'aimeroit toute ſa vie, je lui ai promis de l'aimer éternellement, je lui tiendrai parole, je vous aſſeure.

FROSINE.

La pauvre enfant, cela m'attendrit. Mort de ma vie, Madame, il faut que Monſieur Griffard conſente au mariage, ou que le Diable l'emporte, car j'y ai regardé.

MARIANE.

Cidaliſe n'a qu'à vouloir eſtre ma belle mere, elle lui fera faire tout ce qu'elle voudra.

CIDALISE.

Moi ta belle-mere! Je t'aime trop pour cela, & c'eſt une choſe qui n'eſt plus faiſable. Tout ce que je puis pour ton ſervice, c'eſt de faire bonne mine à Monſieur Griffard tout au

aujourd'hui, que Frosine lui dise que je suis ici. que c'est pour le voir que j'y suis venuë même : qu'elle flatte son imagination de tout l'espoir qu'il voudra prendre, je l'avouërai de ce qu'elle aura dit.

FROSINE.

Je ne gaterai rien assez, si je lui prônon quelque chose de trop, je lui tiendrai parole pour vous ; laissez moi faire.

MARIANE.

Mais où cela nous menera-t-il ?

CIDALISE.

A le faire donner plus aisément dans une fourberie que nous lui préparons pour faciliter ton mariage.

MARIANE.

Vous voulez lui faire une fourberie ?

CIDALISE.

Oüi, de concert avec toi-même.

MARIANE.

Avec moi.

FROSINE.

Avez-vous quelque répugnance à le tromper, dites ?

MARIANE.

Hé non vraiment je n'en ai point : qui ne trompe t'on pas pour être mariée.

SCE-

SCENE XX.

CHONCHETTE, CIDALISE, MARIANE, FROSINE.

CHONCHETTE.

HE' vîte, vîte, rentrez ma chere bonne, voila mon Parrain qui va venir.

MARIANE.

Quoi, tout à l'heure !

CHONCHETTE.

Oüi, je penſe. Afin de vous donner le temps de cauſer avec Froſine, je lui avois caché ſa perruque, mais il l'a retrouvée : il va venir, vous dis je. Ah, bh, vous voilà donc auſſi vous ? toutes mes connoiſſances ſe raſſemblent, bonjour Madame.

CIDALISE.

Bonjour Chonchette.

CHONCHETTE.

Vraîment je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez ici, cela mettra mon Parrain de bonne humeur, peut-être.

CIDALISE.

Je ne veux pas qu'il me voye avant que tu lui aye parlé, Froſine.

FROSINE.

Allez vous en donc trouver Eraſte, il eſt à l'entrée du village, à la Croix blanche.

CIDALISE.

C'eſt où j'ai donné rendez-vous à mon petit Notaire, & à Clitandre. Vien, vien t'en avec moi Mariane.

MARIANE.

J'en ai bien envie, mais je n'oſe.

CHONCHETTE.

Hé menez-moi avec vous, ma chere bonne, nous rentrerons par la porte de derriere, que je viens d'ouvrir, & je dirai à mon Parrain que j'ai toûjours eſté avec vous dans le jardin. Il me croira; car Dieu mercy il ne m'a point encore attrapée en menterie, & je lui en dis pourtant très-bien tous les jours.

CIDALISE.

Chonchette a plus d'eſprit que tous tant que nous ſommes. Allons vien.

MARIANE.

Vous me menez où eſt Eraſte, je n'ai pas la force de m'en deffendre.

SCENE XXI.

FROSINE *ſeule*.

IL falloit autrefois avoir de l'expérience pour bien conduire une affaire amoureuſe; aujourd'hui les filles naiſſent avec tant d'eſprit, que le plus

jeune eſt quelquefois la plus habile. Mais voicy nôtre Monſieur Griffard qu'il me paroiſt reveur, il doit avoir fait cette nuit quelque mauvais ſonge.

SCENE XXII.

MONSIEUR GRIFFARD, ROSINE.

Mr. GRIFFARD.

Eſt-il poſſible que je ne puiſſe eſtre un ſeul moment ſans ſonger à cette inhumaine de Cidaliſe.

ROSINE.

Eſt-il poſſible que parmy tant de monde je ne trouveray point quelqu'un qui puiſſe me dire où eſt la maiſon de Monſieur Griffard.

Mr. GRIFFARD.

C'eſt moy à qui l'on en veut.

ROSINE.

Aurois-je le chagrin de trouver à Paris ſans avoir rendu mes petits devoirs à cet honnête homme-là.

Mr. GRIFFARD.

Hé c'eſt Roſine, je pense, bonjour, Roſine.

ROSINE.

Bonjour, Monſieur, ne pourriez-vous point m'enſeigner....

Mr.

Mr. GRIFFARD.

Hé, c'eſt moy-même, me voila, c'eſt moy que tu cherches.

FROSINE.

Comment gouvernez-vous les petites payſannes de Beſons, vous eſtes un compere, & du vivant de la deffunte c'eſtoit par droit de repreſailles peut-eſtre, mais je vous ay vû bien alerte.

Mr. GRIFFARD.

J'ay quelquefois fait des miennes, oüy Froſine.

FROSINE.

C'eſtoit le bon temps, Monſieur, vous ſouvient-il de cette jeune Avocate, au mary de qui vous donniez à plaider toutes les Cauſes de la Ferme, & qui venoit déjeûner avec vous pendant que le pauvre diable s'égoſilloit au Palais.

Mr. GRIFFARD.

Ce petit Avocat là m'a donné de la peine, il eſtoit furieuſement jaloux.

FROSINE.

Ce ſont d'incommodes perſonnages que ces Avocats, parce qu'ils ſçavent les anciennes loix, ils pretendent que leurs femme les obſervent, & ils ne veulent point ſouffrir qu'elles ſuivent la nouvelle Coûtume, cela eſt bien ridicule.

Mr. GRIFFARD.

Nous l'avions pourtant mis ſur le bon pied.

FROSINE.

Et ce Commiſſaire à qui vous avez preſté de l'argent pour achever de payer,

sa Charge, son épouse ne vous haïssoit pas encore.

Mr. GRIFFARD.

C'estoit un fort honnête homme que ce Commissaire là.

FROSINE.

Oüy ; vous avez raison, un homme d'ordre ; son quartier estoit toûjours bien reglé, mais en revanche sa femme ne l'estoit gueres.

Mr. GRIFFARD.

Oh, oh, oh, Frosine.

FROSINE.

Je ne me mêle de personne ; mais pendant que Monsieur le Commissaire couroit la Ville pour faire observer les Ordonnances de la Police, Madame sa femme tenoit chez elle une petite police, où Monsieur le Commissaire lui-même estoit souvent condamné à l'amende.

Mr. GRIFFARD.

Tu es toûjours mordante, Frosine, tu ne changes point.

FROSINE.

Vous n'aimez pas qu'on vous reproche vos fredaines, cela vous chagrine, laissons-là le passé, parlons du present.

Mr. GRIFFARD.

Ne parle point de cela, Frosine, tout cela est fini ; j'ay bien autre chose dans la teste, je suis veritablement amoureux, ma pauvre Frosine.

FROSINE.

Bon amoureux, vous n'en avez jamais été que libertin.

Mr. GRIFFARD.

Je n'ay eſté que libertin dans mon jeune âge, je creve d'amour ſur mes vieux jours, l'amour ne perd point ſes droits, c'eſt la regle.

FROSINE.

Mort de ma vie je ſuis bien fâchée que vous ayez le cœur occupé de cette maniere-là.

Mr. GRIFFARD.

J'en ſuis plus fâché que toy, je t'aſſure.

FROSINE.

Je ſuis venuë me promener à la Foire avec une fort jolie perſonne, qui me paroit avoir du goût pour vous, & ſi vous n'eſtiez point prévenu d'une paſſion ſi forte....

Mr. GRIFFARD.

Une jolie perſonne qui a du goût pour moy?

FROSINE.

Oüy, une de vos voiſines de Paris.

Mr. GRIFFARD.

Que tu appelle?

FROSINE.

Cidaliſe.

Mr. GRIFFARD.

Comment Cidaliſe, tu te mocques, je penſe.

FROSINE.

Je ne me mocque point, je vous dis vray.

Mr. GRIFFARD.

Et c'eſt elle dont je ſuis ſi fort amoureux de ma pauvre Froſine.

FROSINE.

Eſt-il poſſible?

Mr. GRIFFARD.

Oüy, te dis-je.

FROSINE.

Vous ne luy en avez donc jamais rien dit.

Mr. GRIFFARD.

Si fait vraiment, & c'eſt ce qui me met au deſeſpoir. Elle m'a traité d'une maniere....

FROSINE.

La petite diſſimulée ! ah que les filles ſont traîtreſſes, Monſieur ! Oh bien, bien, elle eſt folle de vous, je vous en avertis.

Mr. GRIFFARD.

Folle de moy !

FROSINE.

La Foire de Beſons n'eſt qu'un pretexte qu'elle a pris pour venir icy vous rendre une viſite ſans conſequence.

Mr. GRIFFARD.

Ma pauvre Froſine !

FROSINE.

Elle n'a fait que me parler de vous pendant tout le chemin.

Mr. GRIFFARD.

De moy ? & que te diſoit-elle ?

FROSINE.

Que vous eſtiez le plus honneſte homme du monde.

Mr. GRIFFARD.

Tout de bon ?

FROSINE.

Qu'elle étoit charmée de vôtre ſeule phiſionomie.

Mr. GRIFFARD.

Serieuſement. Se-

FROSINE.

Serieusement. Et n'avez-vous jamais remarqué que depuis quelque tems elle est presque toûjours à ses fenestres pour vous voir passer.

Mr. GRIFFARD.

Non, je ne me suis point aperçû de cela.

FROSINE.

C'est que vous avez la veuë basse; mais elle n'en bouge. Elle vous aime à la fureur, je vous assure.

Mr. GRIFFARD.

Tu me fais grand plaisir de me le dire, Frosine; car la peste m'étouffe à ses manieres je ne l'aurois jamais deviné.

FROSINE.

Elle va venir icy, c'est à vous à prendre vos mesures; la voicy je pense. Je suis fâchée qu'elle me surprenne avec vous, elle se doutera de ce que je vous ay dit.

Mr. GRIFFARD.

Je suis tout hors de moy-même quand je la vois seulement, Frosine.

SCENE XXIII.

CIDALISE, MONSIEUR GRIFFARD, FROSINE, LE NOURRICIER.

CIDALISE.

OUy, cela me fera plaisir, je le veux bien, mon pauvre Nourricier: mais amenez donc icy toute la Noce, il y a moins de monde que par tout ailleurs, & nous y danserons plus à nôtre aise.

LE NOURRICIER.

Je m'en vas vous les amener, Madame.

CIDALISE.

Ah te voila, je te croyois perduë Frosine.

FROSINE.

Vous me trouvez en bonne Compagnie, Madame.

CIDALISE.

Avec Monsieur Griffard, Ah perfide, vous m'avez fait une trahison, mais vous vous en repentirez.

FROSINE.

Moy, Madame.

Mr. GRIFFARD.

Non, ne craignez rien, belle personne, ne craignez rien; je n'abuseray point de la confidence qu'elle m'a faite, ny de l'heureuse simpathie....

FRO-

CIDALISE.

Ne croyez pas tout ce qu'elle vous a dit au moins, Froſine eſt une fauſſe perſonne, je vous en avertis.

Mr. GRIFFARD.

Que je ſuis heureux d'avoir une maiſon en ce païs-cy pour joüir de l'avantage de vous y recevoir.

CIDALISE.

Froſine vous a fait entendre peut-être qu'on y venoit exprés pour vous : Elle ment bien fort, prenez-y garde.

FROSINE.

Bon, bon, voila de belles façons. Vous aimez Monſieur, il n'eſt pas cruel. Il vous aime auſſi, à quoy bon faire miſtere des choſes.

Mr. GRIFFARD.

Elle a raiſon.

FROSINE.

Ces chiennes de coquettes, elles en font toutes logées là, pour ſe faire valoir. C'eſt leur rage ; il faut encore qu'on les prie, & qu'on leur ait obligation de ce qu'elles ſouhaitent le plus quelquefois.

Mr. GRIFFARD.

Ne nous contraignons point, Madame, ne nous contraignons point ; puiſque nos cœurs ſont ſi bien d'accord, pourquoy chercher à ſe faire de la peine.

CIDALISE.

L'indiſcretion de Froſine vous a apris des choſes que je vous aurois peut-être cachées toute ma vie.

Mr. GRIFFARD.

Madame! Madame!

FROSINE.

Le pauvre bon-homme?

CIDALISE.

Mais je vous demande en grace de ne me point parler d'amour de toute la journée, ne songeons qu'à nous divertir, je vous prie.

Ma' GRIFFARD.

Que puisse faire qui vous fasse plaisir?

CIDALISE.

Estre de bonne humeur, danser, chanter, rire, & faire figure à une Noce où je vous invite.

Mr. GRIFFARD.

Volontiers. Et quelle Noce est-ce?

CIDALISE.

C'est le Fils de ma Nourrice, qui épouse une petite fille du Village. Ils font aujourd'huy leurs Fiançailles, ils vont venir danser icy, nous danserons avec eux, s'il vous plaist, & ce soir vous donnerez à souper à la compagnie.

Mr. GRIFFARD.

De tout mon cœur. Hé plust au Ciel, Madame, que cette Noce pût vous mettre en goût de faire bien-tôt la nôtre.

FROSINE.

Ne la pressez point, cela viendra, donnez-vous patience.

On entend une symphonie champestre.

CIDALISE.

J'entens des Violons. Voila le marié & la mariée qu'on promene en ceremonie. C'est apparemment la mode du Vil-

Mr.

Mr. GRIFFARD.

Ma Chere Frosine, dis, je te prie, qu'on faſſe venir ma fille, & ma filloſe, il faut qu'elles ſoient de la Noce.

FROSINE.

Aſſurément, la ſelbe ne ſeroit pas complete ſans elles.

SCENE XXIV.

Mr. GRIFFARD, CIDALISE, LOLIVE en Marinier, CLITANDRE & ERASTE en Payſans, LE TABELLION, & pluſieurs perſonnages de la Noce.

LOLIVE.

Allons!, Monſieur le Tabellion, parnigué trémouſſez-vous donc. Faites vôtre charge: Eſt-ce que ce Contract n'eſt pas encore baſty? A quoy tient-il que je ne le ſignions? je ſommes icy pour ça.

LE TABELLION.

Oh doucement, s'il vous plaiſt, n'engageons point de chaleur deſſous, il faut rendre l'honneur à qui il appartient, Monſieur le Marinier.

LOLIVE.

Hé bien morgué, rendez-le donc cet honneur, afin que j'en ſoyons quittes, & que je commencions le préludé de la Noce.

LE TABELLION.

Vous aviais promis à vôtre Nourricier,

Madame, que vous prendriez la peine de mettre là vôtre pataraphe.

CIDALISE.

Priez Monsieur de signer le premier, je signeray en suite.

LOLIVE.

Si Monsieur a assez de bonté que de vouloir bien nous faire cet honneur-là, quoy que je n'en soyons pas daignes....

Mr. GRIFFARD.

Oüy, da, donnez, donnez. Il suffit que ce soit le fils de la Nourrice de Madame.

LOLIVE.

Tastigué elle vous a fait une belle nourriture, n'est-ce pas?

Mr. GRIFFARD.

Je signeray quand vous voudrez nôtre Contract de Mariage aussi aveuglément que celuy-là.

CIDALISE.

Vous ne hazarderiez pas plus qu'à signer celuy-cy, je vous assure.

SCENE XXV.

MONSIEUR GRIFFARD, CIDALISE, CLITANDRE, ERASTE, MARIANE, CHONCHETTE, FROSINE, LOLIVE, LE TABELLION, &c.

FROSINE.

VOila ces Demoiselles que je vous ameine, Monsieur,

LO-

LOLIVE *à Frosine.*

Tout va bien. Va t'en vitement avertir Madame Argante de ce qui se passe, & nous l'envoye icy; Nous aurons besoin d'elle pour le dénoument.

FROSINE.

Il faudra qu'elle soit bien égarée si je ne la trouve.

SCENE XXVI.

MONSIEUR GRIFFARD, CIDALISE, CLITANDRE, ERASTE, MARIANE, CHONCHETTE, LOLIVE, LE TABELLION, &c.

CHONCHETTE.

VOus nous envoyez quérir pour être de la Noce : Est-ce que vous vous mariez, mon Parrain.

Mr. GRIFFARD.

Non, c'est vous qu'on va marier. Faites là signer aussi, Monsieur le Tabellion. La signez petite fille.

CHONCHETTE.

Volontiers. Je ne me fais pas prier, comme vous voyez. Et ne signez-vous pas, ma chere bonne?

Mr. GRIFFARD.

Oüy, oüy elle signera.

MARIANE.

Moy, mon Pere.

Mr. GRIFFARD.

Oüy, vous-même, siguez, vous dis-je.

MARIANE.

A moins que vous ne me le commandiez absolument, mon Pere....

Mr. GRIFFARD.

Hé oüy, oüy, je vous le commande. Que de façons, quand ce seroit vous qu'on marieroit, vous n'en feriez pas d'avantage, & le marié & la mariée ne siguent-ils pas eux?

LOLIVE.

Ils signeront une autrefois. Vela assez d'écritures pour un Contract de Village; je n'y voulons pas tant de façons vous autres. Allez vous en sarrer ça, Monsieur le Tabellion, & puis vous viandrez boire un coup. J'allons toûjours commencer en vous *à Mr. Griffard.* attendant, faites vite. Avec vôtre permission, Monsieur, jons le cœur en joye, excusez si je prenons la liberté...

Mr. GRIFFARD.

Vous faites fort bien, mes enfans, réjoüissez-vous, & tâchez de divertir cette aimable personne, vous ne me sçauriez faire plus de plaisir. Allons qu'on aporte du vin & des sieges, & qu'on faile comme il faut les honneurs de la Foire, & de la Noce.

LOLIVE.

Du plus gaillard, Messieurs les Ménestriers, vive la joye.

LO-

LOLIVE chante.

O l'heureux jour que le jour d'aujourd'huy,
Que Monsieur Griffard est bon homme,
Voyez-vous comme
Il fait les honneurs de chez luy.
Que Monsieur Griffard est bon homme,
O l'heureux jour que le jour d'aujourd'huy,

SCENE DERNIERE.

MONSIEUR GRIFFARD, CIDALISE, MARIANE, CLITANDRE, ERASTE, CHONCHETTE, Mad. ARGANTE, LOLIVE.

Mad. ARGANTE.

QU'est-ce que c'est donc que tout cecy? Frosine vient de me conter de jolies choses.

ERASTE.

Frosine! Lolive!

LOLIVE.

Oüy, Monsieur, c'est de mon ordonnance.

Mad. ARGANTE.

Où est-il ce scelerat, que je le devisage.

Mr. GRIFFARD.

Madame Argante en ce païs-cy, quel contretemps!

Mad.

Mad. ARGANTE.

Oh, ce n'eſt pas à vous à qui j'en veux, ne craignez rien.

Mr. GRIFFARD.

A qui en voulez-vous donc, Madame, & pourquoi venir troubler un divertiſſement.

Mad. ARGANTE.

La bonne dupe que vous eſtes avec vôtre divertiſſement.

Mr. GRIFFARD.

Comment donc, dupe, que voulez-vous dire?

Mad. ARGANTE.

Sçavez-vous bien quel Contract vous venez de ſigner, vieux fou.

Mr. GRIFFARD.

Madame Argante.

Mad. ARGANTE.

Le Contract de voſtre fille, & d'un perfide qui vous fourbe.

Mr. GRIFFARD.

Le Contract de ma fille, vous ne ſçavez ce que vous dites, laiſſez-nous en repos avec vos viſions, que diable,....

Mad. ARGANTE.

Je ne ſçais ce que dis. N'eſt-ce pas là Eraſte? répons, traître, répons.

ERASTE.

Eh bien oüy, Madame, je ſuis Eraſte.

Mad. ARGANTE.

Et tu as l'inſolence de m'amener ici pour me trahir à ma barbe, petit vilain.

ERASTE.

Vous y eſtes venuë malgré moi, Madame,

me, & je ne vous trahis point: je ne vous ay jamais aimée.

Mad. ARGANTE.

Ah je suis morte.

Mr. GRIFFARD.

Que veut dire cecy, Mariane?

MARIANE.

Je ne sçai, mon Pere, vous m'avez commandé de signer, je me suis fait un devoir de vous obeïr.

Mr. GRIFFARD.

Ah! je suis trahy, je le vois bien.

LOLIVE.

Allez, allez, Monsieur, ce n'est qu'une bagatelle, & cela ne doit pas vous empêcher de continuer la Noce. Sans rancune, venez-vous en danser les tricotets, Madame Argante.

Mad. ARGANTE.

Ah! tu t'en mesles aussi toi, pendart.

Mr. GRIFFARD.

Comment, & c'est mon coquin de Lolive, je pense.

LOLIVE.

Vous l'avez deviné, Monsieur, c'est moi-même; mais je n'ay pas signé pour vous cette fois ci, vous avez bien signé vous-même.

Mr. GRIFFARD.

Ah Cidalise, vous avez aidé à me tromper? mais je vous pardonne tout, pourvû que vous consentiez à m'épouser.

CIDALISE.

Volontiers, Monsieur je ne demande pas mieux; mais il faut attendre que je sois veufve.

Mr.

Mr. GRIFFARD.

Comment veuve ? vous eſtes donc mariée ?

CIDALISE.

Depuis huit jours je ſuis voſtre Niéce, je ne puis pas ſi-toſt devenir voſtre femme.

Mr. GRIFFARD.

Ma Niéce !

CLITANDRE.

Vous ne pouvez déſaprouver ſon choix que j'ay fait, mon oncle, puiſqu'il eſt ſi fort de voſtre gout.

Mr. GRIFFARD.

Oſte-toy de mes yeux miſerable, oſte-toy de mes yeux.

Mad. ARGANTE.

Nous ſommes les dupes de tout cecy, Monſieur Griffard, & je ne ſçay pas comment vous l'entendez.

LOLIVE.

Ma foy vous eſtes faits l'un pour l'autre, aſſociez vos chagrins & vos infortunes, c'eſt le meilleur party que vous puiſſiez prendre.

Mr. GRIFFARD.

Le voulez-vous, Madame, je donneray tout mon bien à ma filloſle.

Mad. ARGANTE.

Voila qui eſt fait, Monſieur, j'y conſens pour faire enrager toute voſtre famille.

LOLIVE.

En attendant l'effet de ces menaces profitons du bon temps preſent nous autres, & continuons de nous réjoüir, puiſque nous avons réuſſi dans noſtre entrepriſe.

CHAN-

CHANSONS DU DIVERTISSEMENT.

LOLIVE chante.

HAut le pied belle Alison,
Pour gambader, rire, & boire,
Vive la Foire
De Beson.
On y danse
En cadence,
On s'y balance
Sur le gazon.
L'Amour y fait un doux commerce,
Fille qui tombe à la renverse,
N'en a pas plus mauvais renom,
Vive la Foire de Beson.

LOLIVE & ALISON dansent ensemble, aprés quoi Chonchette, une petite Espagnolette, & une autre petite fille dansent une Gigue, & ensuite l'Espagnollette danse seule une Sarabande.

Un MARINIER chante.

QUe l'Amour qu'on fait au Village
Est un Amour doux & plaisant,
Les soupirs n'y sont point en usage,
Et quand on veut taster du Mariage,

Le

Le Contract s'y fait brusquement ;
Non, non, rien n'est si charmant,
Que l'Amour qu'on fait au Village.

Cette Chanson est suivie d'une Entrée de Dame GYGOGNE, qui danse seule ; ensuite de quoi une perite Bateliere s'avance au bord du Theatre entre Lolive & un Marinier.

Le MARINIER chante.

ENtrons tous deux belle Isabeau.
Dans ton batteau,
Et nous irons chercher sur l'eau,
Quelque Anguille, ou quelque Barbeau.
Tout doit se rendre
A tes attraits,
Tu n'as qu'à tendre
Tes filets.
Si les poissons s'échapent de tes rets,
Les cœurs du moins s'y viendront prendre.

LOLIVE chante.

QUand on est gaillarde & gentille,
Il ne faut point d'autre hameçon,
Bien souvent la plus jeune fille
Attrape le plus vieux poisson.

Deux petits garçons vestus en Bergers danſent un Menuet avec Chonchette & la petite Eſpagnollette. Le Menuet finy tous les Acteurs & Actrices ſe prennent par la main, & danſent en rond ſur les Chanſons ſuivantes.

LOLIVE chante.

Filles qui cherchez des Maris,
Icy l'on en achette,
Ils ſont auſſi bons qu'à Paris,
Filles qui cherchez des Maris,
Souffrent chez eux les Favoris
D'une femme coquette,
Filles qui cherchez des Maris,
Icy l'on en achette.

LE MARTNIER chante.

Les vieillards n'y ſont point admis,
Filles qui cherchez des Maris,
Ils ſont Loup-garoux & rigris,
De mauvaiſe défaite;
Filles qui cherchez des Maris,
Icy l'on en achette,

LOLIVE chante.

Il en eſt des grands, des petits,
Filles qui cherchez des Maris,
Et que l'on donne à juſte prix,
Venez-en faire emplette,
Filles qui cherchez des Maris,
Icy l'on en achette.

Tous les Acteurs & les Actrices de la Comedie & du Divertiſſement ſortent du Theatre en dançant, & en ſe tenant par la main.

LOLIVE adreſſe ce dernier couplet à l'aſſemblée.

ET vous qui deviendrez Maris,
Qui croyant prendre ſerez pris,
A caution dans ce païs
Les Filles ſont ſujettes,
Vieillards qui deviendrez Maris,
Mettez bien vos Lunettes.

AUGMENTATION DES AIRS DE LA Comedie de la Foire de Befons.

Maris que Venus domine,
Craignez le ſort de Vulcain;
Tel qui ſe leve du matin
Pour courir après ſa voiſine,
Trouve ſouvent en ſon chemin
Que ſa femme eſt plus libertine,
Qu'il n'eſt libertin.
Maris que Venus domine,
Craignez le ſort de Vulcain.
Craignez le ſort de Vulcain. cain.

AH! morbieu, que j'ai de chagrin!
Et pourquoy, Chevalier, vous eſtes ſi bien avec Madame Guillemin.
Nous n'aurons point de bon vin.
Plaignons, plaignons noſtre cruel diſtin, tin, tin, tin, tin.
Terelin tin, tin. Terelin tin, tin.
La vigne a des angelures,
Que ferons nous cet Hyver,
Noſtre vin ſera trop verd,
Et nos Filles ſeront trop meures,
Robin turelure, lure, re.

Ces

Couplets augmentez sur l'Air : Filles qui cherchez des Maris.

I.

Filles qui venez à Besons
Gardez-vous du naufrage,
Troussez bien haut vos Cotillons,
Filles, qui venez à Besons ;
Il faut quand le Bac coule à fonds
Se sauver à la nage,
Filles, qui venez à Besons.
Gardez-vous du naufrage.

Prenez bien vos precautions,
Filles, qui venez à Besons ;
Tous les Oiseaux des environs
Disent par leur ramage,
Filles, qui venez à Besons,
Gardez-vous du naufrage.

Belles dont les Maris fripons
Vont chercher fortune à Besons,
Si dans la meſme intention
Vous faites le voyage,
Profitez de l'occaſion
Sans crainte du naufrage.

FIN.

LE TUTEUR, COMEDIE.

A LA HAYE,

Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Weſtfr.

ACTEURS.

Mr. BERNARD, Tuteur d'Angelique.

LE CHEVALIER, Oncle d'Angelique.

DORANTE, Amant d'Angelique, & ci-devant Peintre chez Mr. Bernard.

LOLIVE, Valet de Dorante, & Jardinier de Mr. Bernard.

ANGELIQUE, Niéce du Chevalier.

LISETTE, Sa Suivante.

LUCAS, Fermier de Mr. Bernard.

MATURINE.

LE TUTEUR. COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCAS *ſeul, tenant un papier à la main.*

TARIGUE' que c'eſt grand dommage que je ne connoiſſe A, ni B; gros & grand comme je ſis, c'eſt une honte que je ne ſçache pas encore lire. Ah, que j'aurois de plaiſir à défricher ce qu'il y a dans ce papier que je viens de trouver, il faut que ce ſoit quelque choſe de beau, car il étoit bien emmailloté, cachets par-ici, cachets par-y-là; Si c'étoit quelque bon Contract, quelque bonne Lettre de change, que ſçait-on? La fortune vient par fois en dormant, elle m'en veut, peut-être: pourquoi non? Je ne ſerois pas le premier Manan qu'elle auroit fait grand Seigneur: ça ſe voit à chaque bout de champ, ça arrive tous les jours, & ſi perſonne ne crie miracle. Si on me voyoit dans un beau carroſſe,

ſe, qu'eſt-ce qui croiroit que j'ai été Païſan. Je ne m'en ſouviendrois morgué peut-être pas moi-même.

SCENE II.

LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

QUe fais-tu là, Lucas?

LUCAS.

Je me promène, Mademoiſelle Liſette; Comme j'avons ſoupé de bonne heure, en attendant qu'il ſoit tout à fait nuit, je ſuis bien-aiſe de faire un peu digeſtion.

LISETTE.

Mais tu parlois tout ſeul, je penſe?

LUCAS.

C'eſt que je ſongeois à faire fortune. Je ne ſuis pas un ſot, non, tel que vous me voyez.

LISETTE.

Je le ſai bien, tu as la phiſionomie d'avoir de l'eſprit.

LUCAS.

J'en ai commis un enragé, mais je ne ſçai pas lire; c'eſt ce qui me chagrine.

LISETTE.

Tu as raiſon, cela eſt chagrinant; mais cela n'eſt pas trop néceſſaire pour faire fortune.

LUCAS.

Morgué ſi-fait, & j'en aurois bon beſoin à l'heure qu'il eſt.

LISETTE.

Comment donc, Lucas?

LUCAS.

Acoutez. Je sommes pour être mariez ensemble, car Monsieur Bernard, nôtre Maître, dit qu'il le veut, je le veux bian itou, quand vous ne le voudriais pas vous : je sommes deux contre un, à la pluralité des voix je serons mari & femme, ne vous en déplaise.

LISETTE.

C'est une chose sûre : Mais afin que les choses se fassent de bonne grace, & que je le veuille bien aussi, c'est pour cela que tu veux faire fortune.

LUCAS.

Tout justement, vous l'avez deviné ; j'aime à être riché, moi ; il m'est avis que ça est bian commode, Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Tu as raison.

LUCAS.

Oh, bian donc, comme je partagerons nôtre fortune, il n'y a point de danger de vous montrer ce que je viens de trouver.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est ?

LUCAS.

Motus, au moins.

LISETTE.

Est-ce quelque diamant ?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Quoi donc ?

LUCAS.

Un papier.

LISETTE.

Quel papier ?

LUCAS.

Un papier dont j'ai bonne opinion. C'eſt tout dire, le voila: Tenez, il fait encor tantinet jour. Vous ſçavez lire, voyez ce que c'eſt, car je n'y entens goute, oui; mais morgué, liſez donc tout haut, point de trahiſon, au moins.

LISETTE *lit.*

Madame vôtre mere m'eſt venu trouver. Vous avez fort bien fait de lui mander naturellement où vous êtes, le ſujet qui vous y retient, & les moyens qu'il y a de vous rendre ſervice. Je ſuivrai de prés le valet de chambre qui vous porte ma lettre; tâchez de plaire puis que vous l'avez entrepris, & comptez, qu'on n'épargnera rien pour vous rendre heureux.

Le Chevalier d'Artimon.

D'Artimon! c'eſt l'oncle d'Angelique.

LUCAS.

Il n'y a morgué pas là de quoi faire fortune: Mais ratigué que les gens ſont ſots, d'empaqueter ſi bien ſi peu de choſe.

LISETTE.

Où as-tu trouvé ce papier?

LUCAS.

Auprés de la petite porte du jardin. Je n'aurois pargué pas pris la peine de le ramaſſer ſi j'eus crû que ç'eût été ſi peu de choſe. Vous en ferez vôtre profit, je vous le baille.

LISETTE.

Où vas-tu ſi vîte?

LUCAS.

Je n'ai pas le tems de m'amuſer. Je m'en cours dire à Monſieur Bernard quelque choſe que j'ai vû: car je ly dit tout, comme vous ſçavez; c'eſt ce qui fait que je ſommes ſi bons amis.

SCE-

SCENE III.

LISETTE *seule.*

UNe lettre du Chevalier d'Artimon, qui ne s'adresse point à sa niéce. Quelle autre correspondance peut-il avoir en ce païs-ci. Ah, vous voila le plus à propos du monde.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AS-tu quelque chose à m'aprendre qui puisse me faire plaisir?

LISETTE.

Cela se pourroit bien, connoissez-vous l'écriture de vôtre oncle?

ANGELIQUE.

De mon oncle le Chevalier? oui, Lisette.

LISETTE.

En est-ce là, voyez.

ANGELIQUE.

Sans doute, cette Lettre est de lui. Donne, à qui s'adresse-t-elle? où l'as-tu trouvée! qui te l'a renduë?

LISETTE.

Elle ne s'adresse à personne. C'est par hazard qu'elle est entre mes mains. Je ne sçai ce qu'elle signifie; mais le cœur me dit quelque chose

de bon, & je me flatte que nous allons voir de la nouveauté dans nos affaires.

ANGELIQUE.

Non. Liſette, je ſuis née malheureuſe, & je ne ſçache rien au monde qui puiſſe changer ma deſtinée.

LISETTE.

Mais dans le fonds, qu'eſt-ce qui vous manque? ce ne ſont pas les ſoûpirans, Dieu merci. Vous n'en avez que trop, peut-être, & je ne ſçais pas même s'il n'y en a point ici quelqu'un *incognito*, qui attend une occaſion favorable pour ſe déclarer. Ce Peintre & ce Jardinier qui ſont ici depuis quinze jours....

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire?

LISETTE.

Ces gens-là ne ſont rien moins que ce qu'ils paroiſſent: je m'y connois, ce ſont des amoureux en maſque, ſur ma parole.

ANGELIQUE.

Que tu es extravagante, Liſette, avec tes idées.

LISETTE.

Donnez-vous patience, nous aurons tout le temps d'éclaircir mes doutes, & ſelon toutes les apparences nous ne retournerons pas ſi-tôt à Paris. Ce bizarre Monſieur Bernard, que vôtre pére en mourant s'aviſa pour nos pechez de nommer vôtre Tuteur en dépit de toute la famille, a ſes raiſons pour demeurer ici; & ſous prétexte d'embellir ſa maiſon de Campagne, de faire peindre ſes appartemens, il vous cache aux yeux de tout le monde, & nous tient releguées depuis ſix mois dans le fonds d'un village, où il y a plus de cinq mois & trois ſemaines que je m'ennuye.

ANGELIQUE.

Ah! ma chére Liſette.

LI-

LISETTE.

J'entens. Vous vous ennuyez auſſi, & de plus, d'une maniere même. L'état de fille vous déplait autant que le village, & franchement vous avez raiſon: C'eſt une choſe ennuyeuſe. Mais enfin, ce qui ſe trouve à Paris ſe trouve en Province. Il y a des épouſeurs par tout Païs, & ſi par hazard le Peintre étoit ce que je m'imagine, je répondrois bien, moi, de faire paſſer vos chagrins avant qu'il fût peu.

ANGELIQUE.

Hé! que me ſerviroit-il qu'on m'aimât, & même de faire un choix? Les injuſtes conſeils de mon Tuteur, qui refuſe tous les partis qui ſe preſentent, ne me permettent pas de me déterminer en faveur de quelqu'un.

LISETTE.

Hé, mort de ma vie, ſi vôtre Tuteur ne ſçait ce qu'il veut, ne ſçavez-vous pas ce qu'il vous faut? Il ne vous le donne point, c'eſt à vous de le prendre.

ANGELIQUE.

Ah! que me conſeilles-tu? les mauvaiſes maniéres qu'il a pour moi ne me feront jamais ſortir des égards que je me dois à moi-même, & quelque paſſion que je puiſſe avoir, elle ſera toûjours ſoûmiſe à la raiſon & à la bien-ſéance.

LISETTE.

Et avec ces beaux ſentimens-là vous mourrez vieille fille. Cela eſt cruel. Monſieur Bernard, pour ne point rendre compte de vôtre bien, écartera tous les prétendans; car enfin il n'a point eu juſques-ici de bonnes raiſons pour rebuter ceux qui vous ont demandée.

ANGELIQUE.

C'étoit des partis fort convenables, Liſette.

LISETTE.

Oui. Mais cependant, pourquoi a-t-il refûſé ce jeune Conſeiller! Parce qu'il eſt ignorant, dit-

dit-il, la grande merveille! Hé, mort de ma vie, si pour être de robbe il falloit absolument être habile homme, la plûpart des Charges seroient à vendre.

ANGELIQUE.

Tu as raison. Hé, qu'ai-je affaire aussi que mon mari soit sçavant, Lisette?

LISETTE.

Bon. C'est quelque chose de bien nécessaire pour le mariage que de la science; & voila ce gros Colonel qui vous aimoit tant, par exemple. On dit qu'il sçait du Latin, celui-là du Grec; que sçais-je moi? Il a tous les livres du monde dans la cervelle.

ANGELIQUE.

Oh. Cet homme-là ne me revenoit point du tout, je te l'avoue.

LISETTE.

Ni à moi non plus, & cependant je vous aurois toûjours conseillé de le prendre en attendant mieux; Mais le maudit Tuteur; l'a-t il voulu? Il dit que c'est un homme qui ne s'arrache qu'à l'étude, & qui ne longe point à son Régiment: Le Conseiller en sçait trop peu pour un Magistrat, & le Colonel en sçait trop pour un homme d'épée. Ne voila-t-il pas de bonnes chiennes de raisons.

ANGELIQUE.

Tu me fais entrevoir des choses.....

LISETTE.

Je vous fais entrevoir juste; Et comment a-t-il reçû la demande que lui fit, il y a quelque temps la mére de ce riche Marquis, dont les terres sont si proches d'ici?

ANGELIQUE.

Je n'ai jamais vû ce Marquis; mais j'en ai oui dire mille biens.

LISETTE.

Je ne le connois pas non plus que vous, & cependant je m'intéressois pour lui, parce que Madame sa mére est si bonne personne, outre qu'il est presque toûjours à la Cour, & l'air de ce païs-là nous conviendroit assez, à ce qu'il me semble.

ANGELIQUE.

Je ne sçaurois pardonner à mon Tuteur, d'avoir rebuté celui-là, je te l'avouë.

LISETTE.

Il prétend encore avoir eu raison. Ce Marquis, dit-il, est trop honnête homme. Il est franc, généreux, bon ami, sincére. C'est un Courtisan qui ne sçait pas son métier; Monsieur Bernard veut que tout le monde excelle comme lui dans ce qu'il se mêle de faire.

ANGELIQUE.

Comment donc qu'on excelle comme lui, que veux-tu dire?

LISETTE.

Quoi, vous ne voyez pas comme moi que sa conduite est admirable?

ANGELIQUE.

En quoi admirable?

LISETTE.

En ce qu'il ne vous marie point. Vous êtes jeune, belle & riche, il est vôtre Tuteur, il vous refuse à tout le monde, il vous garde pour lui, peut-être; n'est-ce pas faire le métier de Tuteur à merveille?

ANGELIQUE.

Si je croyois qu'il eût cette pensée, il n'y a rien au monde que je ne fusse capable de faire plûtôt que d'être exposée....

LISETTE.

Paix, taisez-vous. Voici son espion, il ne faut rien dire devant ce maraut-là.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

OH, palsangué je vous trouve bien à point. Réjouissez-vous, Mademoiselle, vous ne ferez plus si fâchée.

ANGELIQUE.

Comment ?

LUCAS.

Réjouissez-vous, vous dis-je encore une fois, tout vient à point à qui peut attendre ; vous serez morgué mariée à la fin.

ANGELIQUE.

Tes conjectures n'étoient pas justes, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Elle sera mariée, qui te l'a dit ?

LUCAS.

Morgué je le sçai bian, il n'y aura point de n'enni pour cette fois-ci ; & sti qui la prend n'en aura pas le démenti, car j'y ont regardé.

ANGELIQUE.

Explique-toi donc, quel homme est-ce ?

LUCAS.

Oh, palsangué c'est une bonne affaire.

LISETTE.

Quelque jeune homme, peut-être ?

LUCAS.

Un jeune homme, fy : est-ce que ce seroit une bonne affaire pour une fille qu'un jeune homme d'affeure.

AN-

ANGELIQUE.

Eſt-ce quelque perſonne de qualité?

LUCAS.

De qualité, Dieu vous en garde. Ils avons toûjours quelque ménage en ville les gens de qualité, & ils en ſont plus ſoigneux que de celui de leurs femmes encore.

LISETTE,

Ne ſeroit-ce point quelque Financier?

LUCAS.

Un Financier. Elle ſeroit bian lottie. Aujourd'hui, Madame, & demain rien, peut-être.

ANGELIQUE.

Hé, ne nous tien pas davantage dans l'incertitude.

LUCAS.

Tatigué comme vous gobez ça. Je ſis un porteur de bonnes nouvelles, moi, n'eſt-il pas vrai?

LISETTE.

Hé, de par tous les diantres, achéve donc de la dire ta bonne nouvelle. Eſt-ce un parti avantageux, enfin?

LUCAS.

Oh, pour ſtila je vous en répons. Hé, pargué tenez vela Monſieur, qu'il vous le diſe lui-même.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, LUCAS, Mr. BERNARD.

Mr. BERNARD.

AH, c'eſt vous que je cherche, Angelique, j'allois monter à vôtre apartement, & je ſuis bien aiſe de vous rencontrer ici.

ANGELIQUE.

Souhaitez-vous quelque choſe de moi?

Mr. BERNARD.

Oui, depuis le ſouper, on m'a apris des choſes qui ont achevé de me faire prendre des réſolutions dont vous ſerez bien aiſe, & j'ai de bonnes nouvelles à vous dire.

ANGELIQUE.

Me voila prête à vous écouter.

Mr. BERNARD.

On vous demande en mariage.

ANGELIQUE.

On m'a déja demandée tant de fois inutilement, que cette nouvelle n'eſt pour moi ni ſurprenante, ni agréable.

LISETTE.

Oh, cette fois-ci ne ſera pas comme les autres, & de la maniére dont Monſieur parle, je voi bien qu'il a de bonnes intentions.

Mr BERNARD.

Les meilleures du monde, Liſette: tu ſçais combien de ſoins j'ai pris pour ſon éducation.

LISETTE.

Cela eſt vrai.

AN-

ANGELIQUE.

Je vous en ſuis bien redevable.

Mr. BERNARD.

Depuis la mort de ſes parens je n'ai épargné aucune choſe pour la rendre une perſonne accomplie.

LISETTE.

Et vous avez trés-bien réüſſi.

Mr. BERNARD.

Il me ſemble qu'il ne manque plus à l'accompliſſement de mon ouvrage que de la voir heureuſement mariée.

LISETTE.

Vous avez raiſon; il faut un bon mari pour couronner l'œuvre.

Mr. BERNARD.

J'ai peut-être, ſelon ſon gré, un peu trop différé de le faire: & entre nous, Liſette, elle en a murmuré quelquefois.

ANGELIQUE.

Moi, Monſieur!

LISETTE.

Oh pour cela oui, je vous l'avouë, nous en murmurions tout à l'heure encore.

ANGELIQUE.

Tu perds l'eſprit, Liſette.

LISETTE.

Vous rougiſſez. Voila une pudeur bien placée. Hé, allez, allez, en fait de mariage les honnêtes filles ont toûjours plus d'impatience que les autres.

Mr. BERNARD.

Elle n'aura rien perdu pour attendre.

LISETTE.

Ses intérêts ſont bien entre vos mains.

Mr. BERNARD.

Aujourd'hui tout me détermine à la marier

lui

inceſſamment, & j'ai été averti de bonne part qu'on forme des deſſeins contre ſon honneur.

ANGELIQUE.

Hé, quels deſſeins, Monſieur?

Mr. BERNARD.

On veut vous enlever l'une & l'autre.

ANGELIQUE.

Nous enlever!

Mr. BERNARD.

Oui, mais....

LISETTE.

Au remède, Monſieur, vite, au remède, on ne peut trop ſe hâter de mettre l'honneur des filles à couvert des mauvaiſes intentions des hommes.

Mr. BERNARD.

C'eſt auſſi le parti que je prens.

LISETTE.

Vous êtes un homme de bon eſprit.

Mr. BERNARD.

Et pour la dérober aux perſécutions & aux pourſuites d'une foule de prétendans qui ne lui conviennent point, j'ai réſolu dès demain d'en faire ma femme, & j'ai pris pour cela....

ANGELIQUE.

Comment, Monſieur?

LISETTE.

Mes conjectures n'étoient pas fauſſes.

Mr. BERNARD.

Plaît-il?

ANGELIQUE.

Vous avez fait deſſein, dites-vous?

Mr. BERNARD.

De vous épouſer dès demain moi-même, & d'ôter ainſi tout eſpoir....

LISETTE.

Oh, ſi cela eſt comme cela, qu'il nous laiſſe enle-

enlever, cela vaut beaucoup mieux.

Mr. BERNARD.

Qu'avez-vous? vous voila toute je ne sçai comment.

ANGELIQUE.

Je me trouve mal, Monsieur; vien auprés de moi, Lisette.

LISETTE.

Madame, Madame, hola donc, Madame.

Mr. BERNARD.

Ouais, voila un mal qui lui prend bien brusquement.

LISETTE.

Il ne faut pas que cela vous étonne, Monsieur, elle est si fort outrée des mauvais desseins que l'on fait contr'elle, que le moins qu'elle puisse faire c'est de s'évanouir: je crois que j'en mourrois, moi, si j'étois à sa place.

Mr. BERNARD.

Oh, bien, bien, cela ne fera rien. Qu'elle prenne un peu de repos, je mettrai bon ordre à ce qui la chagrine.

LISETTE.

Hom, quel ordre, quel ordre! nous y mettrons un contr'ordre, nous autres.

SCENE VII.

MONSIEUR BERNARD, LUCAS.

Mr. BERNARD.

ICi, Lucas, tu as un gros bon sens que j'ai toûjours trouvé admirable.

LU-

LUCAS.

Mon bon ſens & moi je ſommes à vôtre ſervice.

Mr. BERNARD.

Que penſes-tu de l'évanouiſſement d'Angélique.

LUCAS.

Morgué je penſe qu'al ne vous aime point. Voyez-vous, al ſeroit bian-aiſe d'être mariée, mais al eſt fâchée que ce ſoit avec vous.

Mr. BERNARD.

Elle n'en épouſera pourtant point d'autre.

LUCAS.

Accoutez, Monſieur, ne jurons de rian, & défions-nous de tout, il ſe mitonne quequque manigance, à quoi il faut prendre garde.

Mr. BERNARD.

Mais es-tu bien ſûr de ce que tu m'as dit?

LUCAS.

J'en ſis marqué plus ſûr que je ne ſis ſûr qui étoit mon pére. Ne vous ai-je pas dit que vôtre Jardinier va tous les ſoirs au bout de la Sauſſaye, qu'a-t-il affaire là ce Jardinier? Il y vient un grand homme à cheval.

Mr. BERNARD.

Tous les ſoirs auſſi?

LUCAS.

Il y étoit il n'y a pas une bonne heure. Le Jardinier & ly ſe promenont, ils parlont, ils geſticulont, ils ſe tourmentont, & puis ils ſe ſéparont; le Monſieur à cheval galope d'un côté, & le Jardinier trotte de l'autre; morgué qu'eſt-ce que cela ſignifie?

Mr. BERNARD.

Tu as raiſon, il y a là-deſſous quelque choſe.

LUCAS.

S'il y a quequque choſe, je vous en répons.

Mais

Mais ce n'eſt pas tout, Maturine, la ſervante des trois Rois, dit qu'ils avons cheux eux du depuis quatre jours trois ou quatre Monſieux que vôtre Jardinier connoit itou. Ils ſoupiónt tout à l'heure enſemble, & ils parlions de vous, de Mademoiſelle Angélique. Ils diſiont qu'il la falloit ôter de vos pattes, & qu'ils la mettrions dans les pattes d'un autre. Que ſçais-je moi! mais breftantia ce ſont vos affaires.

Mr. BERNARD.

Et le Peintre ſur quoi le ſoupçonnes-tu d'être de la partie?

LUCAS.

Sur quoi? Sur ce que le Jardinier & ly ſont bons amis; puis qu'ils s'aimont tant ils ne vaſont pas mieux l'un que l'autre.

Mr. BERNARD.

Cela pourroit être, il faut que j'aprofondiſſe cette affaire.

LUCAS.

Et quand vous aurez aprofondi, que ferez-vous?

Mr. BERNARD.

Je les chaſſerai.

LUCAS.

Hé, morgué, chaſſez-les ſans aprofondiſſément, faut-il tant de façons? je ſommes cheux vous, j'y avons deux filles, vous aimez l'une, vous velez que j'aime l'autre, je le veux bian moi pour vous faire plaiſir, tout coup vaille; acoutez, mettons tout le monde dehors, & ne demeurons que nous quatre, je ne ſerons jaloux de perſonne, & je varrons beau jeu; ne vous boutez pas en peine.

Mr. BERNARD.

Je veux avant toutes choſes pénétrer ce miſtére, te dis-je: je vais faire un tour dans le village, & tâcher de ſçavoir qui ſont ces gens qui logent aux trois Rois.

Lu-

LUCAS.

Vous ne ſçaurez que ce que je vous ai dit.

Mr. BERNARD.

Pour toi, quand je ſerai dehors, prens ſoin de bien roder par tout, & d'obſerver éxactement ce qui ſe paſſéra dans le logis.

LUCAS.

Vela qui eſt bian, vous n'avez qu'à dire.

Mr. BERNARD.

Le Jardinier eſt-il rentré?

LUCAS.

Il faut bien qu'il le ſoit, car le vela lui-même.

SCENE VIII.

Mr. BERNARD, LOLIVE, LUCAS.

Mr. BERNARD.

Approchez, Monſieur le maraut, approchez.

LOLIVE.

Avez-vous quelque ordre à me donner, Monſieur, me voila prêt à vous obéïr.

Mr. BERNARD.

D'où venez-vous à l'heure qu'il eſt, coquin que vous êtes.

LOLIVE.

Je viens d'ici prés, Monſieur.

Mr. BERNARD.

Vous êtes un pendard.

LOLIVE.

Monſieur.

Mr. BERNARD.

Un fripon.

LOLIVE.

Monsieur.

Mr. BERNARD.

Un yvrogne, qui ne bougez du cabaret.

LOLIVE.

Ah, Monsieur, demandez, je n'y ai pas mis les pieds depuis que j'ai l'honneur d'être à vôtre service.

Mr. BERNARD.

Tu n'y as pas mis les pieds, infame! qui sont ces gens avec qui tu viens de souper?

LOLIVE.

Oh, pour cela, oui, Monsieur, je vous l'avouë, ce sont de mes amis, des gens de qualité.

Mr. BERNARD.

Des gens de qualité de tes amis.

LOLIVE.

Oui, Monsieur, ils auront l'honneur de vous venir faire la révérence pour voir vos parterres, vos potagers, vos espaliers, vos palissades; ce sont des illustres, des Jardiniers de la Cour, qui voyagent par curiosité; ah, ah, ah, Monsieur.

Mr. BERNARD.

Tien porte cela de ma part à tes Jardiniers de la Cour.

Mr. Bernard donne des coups de bâton.

SCENE IX.

LUCAS, L'OLIVE.

LUCAS.

HA, ha, ha, par sangué, ça est tout à fait drôle, à qui en a-t'il donc de vous rosser comme ça sans dire gare; qu'eut caprice est ça, Monsieur le Jardinier.

L'OLIVE.

Parbleu je ne sçai pas, mais je l'envoirois au diable, moi, avec ses caprices.

LUCAS.

Est-ce que vous prenez ça sérieusement, il ne vous a baillé que quelques coups de bâton, vela une belle bagatelle, ce sont de petites humeurs qu'il y prend comme ça par fois, & il faut un peu excuser les deffauts des personnes.

L'OLIVE.

Maugrébleu de ses deffauts: mais baste, j'ai aussi des deffauts à peu prés pareils, & si les siens le reprennent encore, les miens me prendront à coup sûr, & nos deffauts auront querelle ensemble.

LUCAS.

Vous jouez de malheur d'être tombé le premier sous sa patte. Il a du chagrin, il est amoureux.

L'OLIVE.

Lui amoureux, hé, de qui amoureux.

LUCAS.

De Mademoiselle Angélique.

L'O-

L'OLIVE.

Et depuis quand.

LUCAS.

Pargué, depuis toûjours, mais il ne lui a dit que depuis tout à l'heure.

L'OLIVE.

Hé, bien.

LUCAS.

Hé, bien ne jasez pas, au moins.

L'OLIVE.

Non, non, ne craignez rien.

LUCAS.

Il ne la veut marier avec perſonne, parce qu'il veut qu'al ſe marie avec l'y, mais elle ne l'aime pas.

L'OLIVE.

Non?

LUCAS.

Non voirement, c'eſt ce qui le met de mauvaiſe humeur. Il la battroit ſi al étoit ſa femme, en attendant qu'al la devienne, afin que les coups qu'al merite ne ſoyons pas perdus, il les baille au premier venu, c'eſt ſa maniere. Oh, pour ça c'eſt un plaiſant homme.

L'OLIVE.

Je ne trouve point cela plaiſant, moi, & je n'ai que faire...

LUCAS.

Acoutez pour les coups de bâton d'aujourd'hui, vous pourriais bien y avoir un tantinet vôtre part à ce que je m'imagine.

L'OLIVE.

Comment donc?

LUCAS.

Allons, allons, bourez la main à ſa coſſcience, je dis tout ce que je ſçais, vos bonnes amis les Jardiniers de la Cour, hein?

L'O-

L'OLIVE.

Hé bien.

LUCAS.

Ce sont eux qui vous avons procuré cette aubeine là, je vous conseille de les en remercier, sarviteur Monsieur le Jardinier.

SCENE X.

L'OLIVE *seul.*

VOila un maroufle qui se moque de moi. La mine est éventée, quel parti prendre. Il n'y a point à balancer.

SCENE XI.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

TRouverai-je l'occasion de me déclarer, & quand je l'aurai trouvée, aurai-je assez de bonheur pour persuader Angélique.

L'OLIVE.

Ma foi, Monsieur, il faut vous dépêcher de le faire, si vous voulez y réüssir.

DORANTE.

Ah, te voila, mon pauvre Olive.

L'OLIVE.

N'êtes-vous point las de ce déguisement,

MON-

monsieur, n'est-il pas temps que vous cessiez d'être Peintre, & que vous redeveniez ce que vous êtes.

DORANTE.

Hé, paix, paix, Lolive, as-tu résolu de tout perdre.

LOLIVE.

Hé, morbleu, tout est déja perdu. Monsieur Bernard vient de me donner cent coups de bâton, afin que vous le sçachiez.

DORANTE.

A toi?

LOLIVE.

A moi-même.

DORANTE.

Hé, paix, paix, parlons bas.

LOLIVE.

On ne nous écoute point.

DORANTE.

Il n'importe: Et pourquoi t'a-t-il maltraité.

LOLIVE.

Il faut bien qu'il soupçonne quelque chose, ou que ce soit par maniére de conversation, son gros coquin de Fermier dit que c'est sa coûtume, pour se desennuyer il rosse tantôt l'un, tantôt l'autre: Vôtre tour viendra, peut-être, c'est ce qui me console; mais, Monsieur, j'ai bien autre chose à vous aprendre.

DORANTE.

Quoi?

LOLIVE.

Vous ne regardez ce Monsieur Bernard que comme le Tuteur d'Angélique.

DORANTE.

Hé bien.

LOLIVE.

Il est vôtre rival, je vous en avertis.

DORANTE.

Mon rival, que me dis-tu là?

LOLIVE.

Ne vous allarmez point, Angélique le hait en perfection, & la crainte qu'elle a d'être à lui la déterminera plus facilement à se donner à vous.

DORANTE.

Ah, mon pauvre Lolive, je tremble à lui découvrir qui je suis, ce que je sens pour elle, & je crains qu'elle ne s'effarouche en apprenant le dessein que j'ai formé.

LOLIVE.

Qu'elle ne s'effarouche: La crainte est bonne, & allez, allez, Monsieur, les filles d'aujourd'hui sont des animaux bien apprivoisez, elles ne s'effarouchent point qu'on les aime, & nous vivons dans un siécle fort aguerri.

DORANTE.

Non, Lolive, attendons pour me déclarer que le Chevalier d'Artimon son oncle soit arrivé, si j'en crois la lettre que son Valet de chambre m'a renduë hier au soir, il ne doit pas tarder.

LOLIVE.

Il ne doit pas tarder; mais il tardera, peut être; croyez-moi, Monsieur, il y a quatre ou cinq de mes camarades dans le Village qui n'attendent que vos ordres pour entrer en action vous, attendez-vous, le consentement de vôtre Maîtresse; il faut le demander pour l'obtenir

DORANTE.

Mais enfin.

LOLIVE.

Mais enfin il faut venir au fait, & tout au plus vîte. Nous n'avons point de temps à perdre, nous travaillons ici depuis quinze jours l'un & l'autre, moi à gâter le jardin de Monsieur Bernard, & vous à défigurer ses plafonds & ses cheminées; car vous êtes un très-mauvais Peintre, & je ne suis pas bon Jardinier

me

moi, ſans contredit, la fourberie ſera découverte avant terme, ſi nous ne nous hâtons d'en profiter. Voici la ſuivante, laiſſez-moi un peu cauſer avec elle, j'irai dans un moment vous rendre compte de la converſation.

DORANTE.

Ne lui donne point trop à connoître....

LOLIVE.

Laiſſez-moi faire, je ne gâterai rien.

SCENE XII.

LOLIVE, LISETTE.

LISETTE.

IL faut abſolument que je démêle ce que je ſoupçonne. Monſieur Bernard, Monſieur Bernard, vôtre extravagante paſſion nous fera faire quelque extravagance.

LOLIVE.

Je ſuis vôtre trés-humble ſerviteur, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Je ſuis vôtre ſervante Monſieur le Jardinier.

LOLIVE.

Vous me ſemblez avoir l'eſprit occupé de quelqu'affaire importante, Mademoiſelle Liſette.

LISETTE.

Oui, j'ai quelque choſe en mouvement dans la cervelle, je vous l'avouë.

LOLIVE.

J'ai auſſi la tête embarraſſée de quelques petites bagatelles.

LISETTE.

Ne pourroit-on point ſçavoir le ſujet de vôtre embarras.

LOLIVE.

Refuſeriez-vous de m'apprendre la cauſe de vôtre mouvement.

LISETTE.

C'eſt nôtre Monſieur Bernard qui me chagrine.

LOLIVE.

Cela eſt heureux, c'eſt auſſi lui à qui j'en veux juſtement.

LISETTE.

Il forme de petits projets que je renverſerai, s'il m'eſt poſſible.

LOLIVE.

Il m'a donné quelques coups de bâton, dont j'eſpére que je mourrai quitte.

LISETTE.

Il vous a donné des coups de bâton, Monſieur.

LOLIVE.

Oui, Mademoiſelle, je ne ſuis pas glorieux, comme vous voyez.

LISETTE.

Vous n'êtes pas glorieux, mais vous êtes vindicatif, peut-être.

LOLIVE.

Oh pour cela oui, comme tous les diables; & s'il ne tient pour vous le perſuader qu'à faire piéce à Monſieur Bernard, vous n'avez qu'à parler, je ſuis vôtre homme.

LISETTE.

Si l'on pouvoit vous confier un ſecret.

LOLIVE.

Pour gage de ma diſcrétion, je vous en confierois un autre.

LISETTE.

Je m'intéreſſe pour une petite perſonne qui mé-

mérite bien que l'on faſſe quelque choſe pour elle.

LOLIVE.

Je rends ſervice à un honnête homme qui n'eſt pas ingrat de ce qu'on fait pour lui.

LISETTE.

Ah, je vous entens.

LOLIVE.

Comment!

LISETTE.

Regardez-moi un peu en face.

LOLIVE.

Ma phiſionomie vous plaît-elle?

LISETTE.

Vous n'êtes pas Jardinier, Monſieur le Jardinier.

LOLIVE.

Vous devinez la moitié des choſes.

LISETTE.

Et le Peintre n'eſt pas Peintre, ſur ma parole.

LOLIVE.

Vous ſçavez tout mon ſecret, dites-moi le vôtre.

LISETTE.

N'avez-vous pas l'eſprit de le deviner?

LOLIVE.

Oh que ſi fait. La petite perſonne pour qui vous vous intéreſſez eſt Angelique.

LISETTE.

Juſtement.

LOLIVE.

Elle eſt amoureuſe de quelqu'un.

LISETTE.

Non pas encore, mais elle hait Monſieur Bernard.

LOLIVE.

C'eſt une grande diſpoſition pour en aimer un autre.

LISETTE.

Ce Monſieur Bernard veut l'épouſer malgré qu'elle en ait.

LOLIVE.

Voila d'heureuſes conjonctures, & ſi vous voulez lui faire entendre que le Peintre eſt mon maître, homme de condition, amoureux d'elle à la folie.

LISETTE.

Hé bien!

LOLIVE.

Je crois que nous n'aurons pas de peine à faire ce mariage là; qu'en dis-tu?

LISETTE.

Il s'en fait de plus difficiles.

LOLIVE.

N'eſt-il pas vrai? & le nôtre ne ſera pas malaiſé à conclure, je penſe.

LISETTE.

Oh que non; quand les parties ſont une fois d'accord, les affaires ſont bien-tôt terminées.

LOLIVE.

Touche donc là. Sans façon, ma chére, ce ſont de bonnes filles que ces Liſettes, je n'en ai jamais trouvé qui n'ayent dit oui.

LISETTE.

Voici Angélique, va chercher ton Maître, & l'amene ici, il ne faut point que les choſes languiſſent.

LOLIVE.

J'y cours, & je te livre tout à l'heure; ah, qu'on eſt heureux en amour de trouver des filles ſi expéditives.

SCENE XIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

POurquoi me laiſſe-tu ſeule, Liſette, dans l'accablement où je ſuis, tu m'abandonne à mes chagrins, & depuis que tu es ſortie de ma chambre, j'ai fait les plus cruelles réfléxions.

LISETTE.

Et je viens de faire, moi, la rencontre la plus heureuſe.

ANGELIQUE.

Tu cauſois avec le Jardinier, que te diſoit-il.

LISETTE.

Vivat, Madame, la fortune & l'amour ſont pour la jeuneſſe, & le Tuteur eſt pris pour dupe.

ANGELIQUE.

Comment?

LISETTE.

Je m'en étois toûjours bien doutée que le Peintre étoit un faux Peintre.

ANGELIQUE.

En as-tu quelque certitude.

LISETTE.

C'eſt un de vos Amans qui s'eſt déguiſé pour s'introduire auprés de vous.

ANGELIQUE.

Que me dis-tu?

LISETTE.

Je vous dis vrai.

ANGELIQUE.

Un de mes Amans? il y a quinze jours qu'il eſt ici, il ne m'a point encore parlé, qu'il eſt

indolent ou timide, & dans l'extrémité où je me trouve que j'ai peu de ſecours à attendre d'une tendreſſe comme la ſienne.

LISETTE.

Oui, vous aimez la vivacité dans un Amant, vous avez le goût bon, & le Peintre en aura, ne vous mettez pas en peine. Le voici.

SCENE XIV.

DORANTE, LOLIVE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AH, Liſette, que ſa preſence me cauſe de trouble, je n'ai jamais ſenti ce que je ſens.

LISETTE.

Ce ſont les effets de la ſimpathie Allons, mort de ma vie, il ne faut pas être rebelle à la deſtinée.

LOLIVE.

Hé, allons donc, Monſieur, ferme, courage.

DORANTE.

Je tremble, Lolive.

LOLIVE.

Ira-t-il ?

LISETTE.

Il n'oſe vous aborder.

ANGELIQUE.

Qu'oſera-t-il donc entreprendre pour me prouver l'amour que tu me dis qu'il a pour moi.

DORANTE.

J'oſerai tout, belle Angelique, ſi vous ſouffrez que je vous aime, & ſi vous me permettez d'eſpérer.

LO-

LOLIVE.

Ah, le voila en mouvement, Dieu merci.

DORANTE.

Je ne vous adore, il eſt vrai, que depuis deux mois, parce qu'il n'y a que deux mois que j'eus le bonheur de vous voir pour la premiére fois de ma vie. J'ai fait parler à vôtre Tuteur. Ma mére elle-même ....

LISETTE.

Madame, c'eſt le Marquis dont nous parlions encore aujourd'hui. Oh, par ma foi, Monſieur Bernard, nous nous marirons, mais vous ne ſignerez point au Contract.

DORANTE.

Oui, c'eſt moi, charmante Angélique, qui brûle d'unir ma deſtinée à la vôtre.

ANGELIQUE.

Si vous êtes le Marquis, Monſieur, j'ai reçû tant de témoignages de tendreſſe de Madame vôtre mere, quand elle vint ici ....

LOLIVE.

Je me donne au Diable, Madame, la mére eſt auſſi folle de vous, que le fils qui l'eſt beaucoup.

LISETTE.

Ah, Madame, par reconnoiſſance pour l'une, vous ne pouvez vous diſpenſer d'aimer l'autre.

DORANTE.

Je ne demande point, adorable Angélique, que pour vous délivrer des perſécutions d'un Tuteur bizarre, vous vous jettiez aveuglement entre mes bras, moins par tendreſſe, peut être, que par deſeſpoir, c'eſt l'amour qui me fait faire le perſonnage que je fais ici; mais l'aveu de vôtre famille l'autoriſera ſans doute. Vôtre oncle le Chevalier ....

LISETTE.

Eh, vîte, eh, vîte, éloignez-vous, j'entens tout-

tousser de loin ce gros coquin de Lucas, il vient de ce côté-ci, peut-être, il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

ANGELIQUE.

Ah, Lisette.

L'OLIVE.

Sauvons-nous, Monsieur.

DORANTE.

Un mot avant que je vous quitte.

ANGELIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise.

LISETTE.

Hé, retirez-vous, la nuit s'avance à grands pas; quand elle sera tout à fait obscure, revenez ici dans le même endroit, vous nous y trouverez l'une & l'autre.

DORANTE.

Que je vais attendre ce moment avec impatience.

L'OLIVE.

Nous voyagerons, Monsieur, apparemment, & la partie sera quarrée; elles sont à nous sur ma parole.

SCENE XV.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien, que dites-vous de tout ceci, vôtre cœur est plus agité que le mien, je gage.

ANGELIQUE.

Mon cœur est agité, je te l'avouë, & mon esprit embaraſſé.

LISETTE.

Il faut pourtant se hâter de prendre parti; & voici

voici une avanture qu'il faut brusquer, si vous voulez la conduire à bonne fin.

ANGELIQUE.

Mais comment la finir sans consentir à un enlévement.

LISETTE.

Ce ne sera point un enlévement, le Ciel nous en preserve. Il faudra faire la chose par maniére de promenade.

ANGELIQUE.

Mais la médisance....

LISETTE.

Bon, bon, c'est une bonne carogne que la médisance, elle est elle-même si fort décriée, que personne ne s'embarasse de ce qu'elle peut dire.

ANGELIQUE.

Quel éclat feroit mon Tuteur.

SCENE XVI.

ANGELIQUE, LISETTE, Mr. BERNARD, LUCAS.

Mr. BERNARD.

QUi va là?

LISETTE.

Le voila, Madame, nous sommes perdues.

ANGELIQUE.

Crois-tu qu'il nous ait écoutées.

Mr. BERNARD.

Qui va là encore une fois.

LUCAS *entrant de l'autre côté du Théatre.*

Palsangué, qui va là toi-même.

Mr. BERNARD.

Lucas.

LUCAS.

Monsieur?

MR. BERNARD.

Eh! ce toi.

LUCAS.

Hé, voirement-oui, qui pourroit-ce être? vous m'avez baillé ordre de roder par tout, & je rode comme vous voyez, mais je ne trouve rien.

LISETTE.

Nous avons bien fait de les renvoyer.

ANGELIQUE.

La nuit devient fort noire, ils vont revenir? comment ferons-nous?

MR. BERNARD.

Hem? que murmures-tu là entre les dents?

LUCAS.

Tatigué comme vous vous gaussez; c'est vous qui jasez tout seul, je pense.

MR. BERNARD.

Tu rêves, je n'ai pas parlé.

LUCAS.

Tout de bon.

MR. BERNARD.

Non vraiment?

LUCAS.

Oh, bian morgué, je sommes donc ici plus de deux; il y a de la trahison, prenons garde à nous.

LISETTE.

Il faut les éviter, sauvons-nous.

LUCAS.

Morgué je tiens quelque chose que je ne laisserai pas aller.

ANGELIQUE.

Doucement, Lucas.

MR. BERNARD.

Je pense que c'est la voix d'Angélique.

A 6

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur, c'est moi qui me promene avec Lisette.

Mr. BERNARD.

Ah, ah.

LUCAS.

Les mâles se font envolez, Monsieur, je n'avons déniché que les fumelles.

Mr. BERNARD.

Vous êtes aujourd'hui bien tard dans le jardin.

LISETTE.

Pour dissiper un grand mal de tête qui lui est resté de son évanouissement de tantôt, je lui ai conseillé de faire un tour de promenade.

Mr. BERNARD.

C'est fort bien fait; mais l'heure de la promenade est peu passée, l'humidité de la nuit pourroit nous incommoder, rentrons.

ANGELIQUE.

L'air me fait du bien au contraire, & je continuërai, s'il vous plaît, de me promener avec Lisette.

Mr. BERNARD.

Non, non, puis que vous voulez vous promener, je ne vous quitterai point, je suis ce soir aussi dans le goût de la promenade, allons, venez.

ANGELIQUE.

Lisette.

LISETTE.

On trouvera moyen de s'en débarasser.

LUCAS.

Où êtes-vous donc, Mademoiselle Lisette, que je nous promenons itou par ensemble.

SCENE XVII.

DORANTE, LOLIVE.

DORANTE.

Olive.

LOLIVE.

Monſieur.

DORANTE.

N'as-tu point entendu marcher? ce ſont elles, ſans doute.

LOLIVE.

Non, Monſieur, je n'ai rien entendu, il n'y a encore perſonne, nous revenons de trop bonne heure; & quoi que la nuit ſoit des plus obſcures, elle ne l'eſt point aſſez à ma fantaiſie.

DORANTE.

Que veux-tu, les momens me durent des ſiécles abſent d'Angélique, & je ne puis me rendre trop tôt dans un lieu où elle doit être, où je lui ai parlé de mon amour pour la premiére fois, & où j'eſpére la trouver ſenſible à ce que je ſouffre pour elle.

LOLIVE.

Cela eſt bien tendre; mais dites-moi un peu, Monſieur, ſi par avanture les belles conſentent au voyage, cette affaire ci me paroit d'une nature à mériter que la Juſtice s'en mêle.

DORANTE.

Cela peut arriver, elle s'en mêlera ſans doute.

LOLIVE.

Tant pis, je voudrois bien que cela ſe fit ſans elle.

DO-

DORANTE.

Pourquoi ?

LOLIVE.

Elle eſt tracaſſiére la Juſtice, elle fera des informations, des pourſuites.

DORANTE.

Nous nous tirerons bien d'affaire, cela s'accommodera.

LOLIVE.

Oui cela s'accommodera pour vous ; mais je ſerai peut-être pendu par accommodement, moi, ce ſera un des articles ; ce Monſieur Bernard m'en veut diablement.

DORANTE.

Je te répons de tout, ne te mets pas en peine : Angélique ne vient point encore.

LOLIVE.

Elle ne viendra peut-être pas, Monſieur, ſi c'étoit une baye qu'elle vous eut donnée.

DORANTE.

Paix, paix, j'entens quelqu'un.

SCENE XVIII.

DORANTE, LOLIVE, ANGELIQUE, LISETTE, Mr. BERNARD, LUCAS.

ANGELIQUE *en rentrant dans le fonds du Théatre.*

NOus revenons inſenſiblement au même endroit où vous nous avez trouvées.

DORANTE.

La voici Lolive.

Mr.

MR. BERNARD.

Cette allée sombre vous plaît apparemment mieux qu'une autre.

DORANTE.

Lolive.

LOLIVE.

Oui, c'est elle, vous avez raison; mais elle est en compagnie; retirons-nous, Monsieur, la place est prise.

Angelique s'avance d'un côté avec Mr. Bernard qui la tient sous le bras, & Lisette de l'autre côté s'avance de même avec Lucas, de maniere que Dorante & Lolive, qui continuent de parler, se trouvent au milieu d'elles, & Mr. Bernard dans les deux côtez du Théatre.

MR. BERNARD.

Mais, mignonne, n'êtes-vous point lassés de vous promener, & ne ferions-nous point mieux dans la maison.

ANGELIQUE.

Vous ne vous plaisez qu'à me contraindre.

LISETTE.

Elle a raison, un peu de complaisance une fois en vôtre vie; y a-t-il du mal à se promener?

Ici Lisette, en approchant de Lolive qu'elle ne voit point, étend sa main, & le prend par le colet, & dans le même temps Angélique rencontre la main de Dorante qu'elle prend.

LOLIVE *à voix très-basse.*

Je suis pris, Monsieur.

DORANTE.

Et moi aussi?

LISETTE.

Est-ce toi?

LO-

LOLIVE.

Moi-même.

LISETTE.

Paix :

ANGELIQUE.

Ne faites point de bruit.

MR. BERNARD.

Hem ? comment ? quoi ? que dites-vous ?

ANGELIQUE.

Je dis, Monsieur, que si vous voulez rentrer absolument, nous achèverons Lisette & moi nôtre caprice de promenade.

MR. BERNARD.

Non, je ne suis point pressé, mignonne, & je ne rentrerai qu'avec vous.

ANGELIQUE.

Quelle peine.

LISETTE.

Va te coucher, Lucas, & emmene Monsieur.

LUCAS.

Oh, non tatigué ; je ne m'irai coucher qu'avec toi.

LISETTE.

Avec moi, parle donc ; hé marousle.

MR. BERNARD.

Mais, mignonne, cette passion de vous promener ainsi toute la nuit me paroît bien nouvelle & bien extraordinaire, j'ai peine à croire qu'elle soit sans fondement, & je vous l'avoue.

ANGELIQUE.

Et moi, Monsieur, je vous avoue naturellement que vous croyez juste. Ce Peintre que vous avez ici depuis quinze jours...

DORANTE.

Ah ! Madame, vous me perdez.

MR. BERNARD.

Hé bien, ce Peintre, qu'a-t-il fait ?

ANGELIQUE.

Il a eu aujourd'hui l'audace de me dire qu'il eſt amoureux de moi.

LUCAS.

Morgué je vous l'avois bian dit, Monſieur, que le Jardinier & ly c'étoient deux fripons.

ANGELIQUE.

Je ſuis bien malheureuſe, ma pauvre Liſette, d'être expoſée.....

LISETTE.

Hem, que vous êtes bonne, Madame, c'eſt par ordre de Monſieur que tout cela ſe fait, il veut nous éprouver, & cela n'eſt ni beau ni honnête de ſoupçonner ainſi de pauvres innocentes comme nous, & de faire ſonder nôtre pudeur par un Peintre, & par un maraut de Jardinier.

LOLIVE.

Hom, maſque.

Mr. BERNARD.

Quoi, le Peintre & le Jardinier.

ANGELIQUE.

Ils ont eu la hardieſſe de nous demander, à Liſette & à moi, un rendez-vous cette nuit.

Mr. BERNARD.

Un rendez-vous.

LISETTE.

Oui vraiment un rendez-vous, & nous avons eu la foibleſſe de leur accorder la choſe, Monſieur.

Mr. BERNARD.

Vous leur avez donné le rendez-vous.

ANGELIQUE.

Oui, Monſieur.

Mr. BERNARD.

Comment oui.

LISETTE.

Que voulez-vous, les filles ſont curieuſes,

on est bien-aise de voir jusqu'où des coquins comme cela pousseront les choses. Voici l'heure à peu prés, Monsieur, si vous vouliez nous irions par curiosité encore.

MR. BERNARD.

Qu'est-ce à dire par curiosité.

LUCAS.

Tatigué que cette Lisette est curieuse, je n'aime pas ça.

ANGELIQUE

Pour moi, Monsieur, je ne veux point être la dupe de cette affaire, s'il vous plaît, je démêlerai l'avanture, & vous me vangerez de ces insolens.

LISETTE.

Mort de ma vie, il faut les faire expirer sous le bâton, Madame.

OLIVE.

Si tu ne me laisse aller, je crierai.

ANGELIQUE.

Ou je sçaurai bien me vanger de vous, s'il est vrai, comme je le pense, que ce soit vous, qui par soupçon de ma conduite, me fassiez faire cette mauvaise plaisanterie.

MR. BERNARD.

Moi, je ne sçai ce que c'est, je vous jure.

LUCAS.

Ni moi non plus, la peste m'étouffe.

ANGELIQUE.

Voulez-vous me le bien persuader.

MR. BERNARD.

Oh, de tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Le rendez-vous est au coin du Parterre, sous ces Maronniers d'Inde, il faut que vous y alliez à ma place.

MR. BERNARD.

Oui j'irai, je vous en répons.

ANGELIQUE.

Et nous irons tout de ce pas, Lisette & moi, nous cacher derriere la paliſſade pour entendre la converſation, & ſçavoir ce que nous devons croire.

Mr. BERNARD.

Oh je le veux bien. Vous me rendrez juſtice.

LISETTE.

Il faut donc que Lucas prenne auſſi ma place, Madame.

LUCAS.

Volontié, morgué que ça ſera drôle.

Mr. BERNARD.

Ne perdons point de temps, allons ; vien Lucas.

ANGELIQUE.

Non, Monſieur, ce n'eſt point ainſi qu'il y faut aller.

Mr. BERNARD.

Comment donc !

ANGELIQUE.

Il faut prendre des habits de femme pour les mieux tromper.

Mr. BERNARD.

Qu'en avons-nous à faire, on n'y voit goute.

LUCAS.

On n'y voit goute, mais on taſte ; Monſieur, ça eſt bian penſé, des habits de femme.

Mr. BERNARD.

Hé, bien ſoit, voyons la fin de tout cela.

ANGELIQUE.

Vous trouverez un deshabillé pour vous, & une coëffure ſur ma toilette.

LISETTE.

Et pour l'ajuſtement de Lucas, vous le prendrez dans ma garderobe.

LUCAS.

Parguié je n'avons pas beſoin de tant de parure.

ANGELIQUE.

Allez vite, & revenez de même.

LUCAS.

Ne vous boutez pas en peine, je ſerons bientôt fagotez. Morgué que j'allons rire.

SCENE XIX.

ANGELIQUE, DORANTE, LISETTE, LOLIVE.

LISETTE.

Maintenant, Monſieur le Jardinier.

LOLIVE.

La peſte que tu as la ſerre bonne.

ANGELIQUE.

Je ne tiens pas mal auſſi ce qui me tombe en perſonne, & quelques efforts que vous ayez fait pour m'échaper....

DORANTE.

Je fais tout mon bon heur d'être auprés de vous; mais le commencement de vôtre converſation.

LOLIVE.

Je me donne au diable, j'ai eu belle peur, j'ai crû d'abord que vous étiez traitreſſe, Madame.

ANGELIQUE.

Cette conversation s'est terminée plus heureusement que vous ne pensiez.

DORANTE.

Elle vous a débarassé de vos surveillans, nous sommes seuls, charmante Angelique, quelles résolutions sont les vôtres.

ANGELIQUE.

Que vous alliez tout au plus vîte au rendez-vous que l'on vient de vous procurer.

DORANTE.

Ah, de grace, parlons serieusement, je vous prie.

LISETTE.

On vous parle serieusement aussi. Il y faut aller.

L'OLIVE.

Pour moi je ne demande pas mieux.

DORANTE.

Adorable Angélique profitons d'une occasion si favorable. Il s'agit de me desespérer, ou de vous déterminer à une fuite.

ANGELIQUE.

Non, pour le parti de la fuite ne vous attendez point que je le prenne. Ménageons vôtre fortune & ma réputation, une affaire d'éclat perdroit l'une & l'autre, écrivez à vôtre famille, j'attens des nouvelles de la mienne.

DORANTE.

Et que deviendrai-je en attendant, moi, Madame.

ANGELIQUE.

Vous me dites que vous m'aimez, vous aurez le temps de me le persuader.

DORANTE.

Aprés ce que vous avez dit à vôtre Tuteur, il ne faut pas que le jour me retrouve chez lui, ni dans le Village.

AN-

ANGELIQUE.

Au contraire allez au rendez-vous, vous dis-je, & trouvez les moyens de meriter sa confiance.

DORANTE.

Sa confiance, Madame.

LISETTE.

Oui sa confiance. Vous avez de l'esprit & de l'amour, & vous ne comprenez pas ce qu'on vous conseille.

L'OLIVE.

Il faut que j'aye plus d'esprit que mon Maître assurément. Car je comprens la chose à merveille, moi.

DORANTE.

Mais expliquez-moi donc.

L'OLIVE.

Je vous expliquerai tout, suivez-moi seulement.

DORANTE.

Je vous obeïs aveuglément, Madame, quel prix recevrai-je de ma soûmission?

LISETTE.

Hé, mort de ma vie, dépêchez-vous, on vous dira cela quand vous serez revenu.

SCENE XX.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

LA plaisanterie devient peut-être un peu trop forte, Lisette, & Mr. Bernard....

LISETTE.

Hé, allez, allez, Madame, c'est un bon

homme qui le mérite bien. Comment, on ne ſçauroit ſe défaire de ce petit importun-là ?

ANGELIQUE.

L'imagination du rendez-vous m'eſt venuë bien à propos pour nous en débaraſſer.

LISETTE.

Avouez que je ne vous ai pas mal ſecondée, nous ſommes vives, nous autres, dans l'occaſion, nos ſoûpirans en ont tremblé.

ANGELIQUE.

Cette avanture produira des effets admirables, Liſette.

LISETTE.

Aſſurément. Le Tuteur convaincu de nôtre bonne foi ne ſera plus ſi défiant, & nous ſerons un peu moins gênées. Par ma foi voila une jolie maniére de guérir les ſoupçons d'un jaloux.

BERNARD & LUCAS *derriére le Théatre.*

Haye, haye, haye, à l'aide.

ANGELIQUE.

J'entens du bruit, Liſette.

LISETTE.

Oui, Madame, on applique le remède, il faut lui donner le temps d'opérer, rentrons dans le logis.

Mr. BERNARD.

Au ſecours, au ſecours :

LUCAS.

A l'aide, à l'aide.

SCENE XXI.

DORANTE, Mr. BERNARD, ANGELIQUE, LUCAS, LISETTE.

DORANTE.

VOus prétendez en vain m'échaper, je veux vous mener moi-même à Mr. Bernard, & le rendre témoin de vôtre trahison ? Comment, malheureuse, vous trompez un si honnête homme! ah, perfide.

Mr. BERNARD.

Voila un brave garçon, je ne l'aurois pas cru.

LUCAS.

Hé, je suis tout moulu de coups, miséricorde.

L'OLIVE.

Oh, tu as beau fuir, tu ne m'échaperas pas. Trahir un aussi bon Maitre que le tien, carogne de Lisette.

LUCAS.

Oh, tatigué, tenez-vous donc. Si c'est Lisette à qui vous en voulez, je ne suis pas elle, je suis Lucas.

L'OLIVE.

Comment, Lucas.

LUCAS.

Oui palsangué, regardez-y plûtôt. Voilà tout à propos de la lumiére.

SCENE XXII.

DORANTE, LUCAS, Mr. BERNARD, MATURINE, ANGELIQUE, LISETTE, LOLIVE.

MATURINE *avec un flambeau.*

HE! quel bruit eſt cela? à qui en avez-vous donc, quel bruit vous faites.

DORANTE.

Lucas en habit de femme, que veut dire ceci.

LUCAS.

C'a veut dire que je croyions vous attraper, & que je ſommes attrapez nous. C'eſt nôtre Monſieur qui eſt la Demoiſelle que vous avez fian épouſée.

DORANTE.

Quoi! Monſieur.

Mr. BERNARD.

Oui, mon cher enfant, c'eſt moy-même.

DORANTE.

Je ſuis au deſeſpoir, Monſieur, des coups de bâton.....

Mr. BERNARD.

Ne me faites point d'excuſe, je te prie, ne me fais point d'excuſes. Je ſuis ravi d'avoir ce témoignage de ton zéle, & de ton affection.

DORANTE.

Monſieur.....

L'OLIVE.

Si vous voulez encore quelques preuves de la

la mienne, Monsieur, vous n'avez qu'à dire.

Mr. BERNARD.

Ho! non, non, diable. Hé bien, Lucas, te voila avec tes soupçons, tu es détrompé maintenant; dis, n'est-il pas vrai?

LUCAS.

Détrompé, non; mais je suis battu.

Mr. BERNARD.

Approchez. Où êtes-vous, Angélique, venez embrasser cet honnête garçon là. Voila la perle des domestiques. Hé bien, étois-je d'intelligence avec eux? qu'en dites-vous, vous me rendez justice à l'heure qu'il est.

ANGELIQUE.

Oh, pour cela, oui Monsieur, je vous en répons; & voici mon oncle le Chevalier qui vient d'arriver qui vous la rendra bien davantage encore.

Mr. BERNARD.

Vôtre oncle, & que vient-il faire ici à l'heure qu'il est?

ANGELIQUE.

Nous ne tarderons pas à l'apprendre. C'est quelque affaire pressée apparemment.

DORANTE.

Le Chevalier me tient parole, tout va bien, Lolive.

LUCAS.

Morgué, Monsieur, ne nous montrons pas comme ça, on se gausseroit de nous.

SCENE

SCENE DERNIERE.

Mr. BERNARD, LE CHEVALIER, ANGELIQUE, DORANTE, LOLIVE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

TEnez, Monsieur, c'est Monsieur Bernard à qui vous en voulez, le voila en deshabillé de campagne.

LE CHEVALIER.

Monsieur Bernard.

Mr. BERNARD.

Oui, Monsieur, c'est moi-même. Il faut vous dire.

LE CHEVALIER.

Dans un tel équipage, donnez-vous le Bal ici, Monsieur? Ma niéce, y en a-t-il quelqu'un dans le Village.

Mr. BERNARD.

Ce n'est point une mascarade, Monsieur, je vai vous expliquer....

LISETTE.

Le pauvre homme a perdu l'esprit depuis quelque tems. Il nous le faut veiller toutes les nuits.

Mr. BERNARD.

Comment, insolente.

LOLIVE.

Il ne court encore que le jardin; mais il courra bien-tôt les champs, si je ne me trompe.

LE

LE CHEVALIER.

Ah, te voila, Lolive.

LOLIVE.

Vous voyez, Monsieur, chacun a sa folie dans cette maison-ci. La mienne est d'être Jardinier.

LE CHEVALIER.

Je sçai l'avanture.

LOLIVE.

Et voila aussi un autre fou de vôtre connoissance qui s'est mis dans la tête.....

LE CHEVALIER.

Je connois sa folie. Je viens ici pour la guérir; & quelle figure est-ce encore là?

LISETTE.

C'est le Fermier de Monsieur Bernard qui a la même folie que son Maître; ils ont tous deux la rage d'être femmes.

LUCAS.

Morgué, ça n'est pas vrai, je ne veux pas être femme, c'est une trop méchante engeance, & j'aimerois mieux être toute garçon.

Mr. BERNARD.

Ouais, tout ceci commence à me déplaire; qu'est-ce donc que cela signifie?

LE CHEVALIER.

Vous êtes-là, ma niece; en bien mauvaise compagnie.

ANGELIQUE.

Je m'y déplais beaucoup, mon oncle, je vous l'avoue.

LE CHEVALIER.

Je le croi bien, ce sont les Petites Maisons que cette maison ci: Il faut en sortir au plus vite.

Mr. BERNARD.

On se moque ici de moi, je pense.

AN-

ANGELIQUE.

Pour le Peintre & le Jardinier, ce sont des espéces de foux assez agréables. Si vous voulez bien, mon oncle, nous les emmenerons avec nous.

LE CHEVALIER.

Volontiers, ma niéce.

OLIVE.

Nous divertirons ces Dames dans le voyage, Monsieur.

LE CHEVALIER.

J'ai là mon carrosse, allons, venez.

Mr. BERNARD.

L'on prétend ainsi malgré moi....

LE CHEVALIER.

Doucement; s'il vous plaît, Monsieur Bernard, vôtre folie me paroît dangereuse, vous demeurez tout seul; mais je vous ferai garder à vûë, en attendant qu'on vous enferme, ou que vôtre bon sens vous revienne.

Mr. BERNARD.

Quoi, Angelique....

ANGELIQUE.

Adieu, Monsieur, je suis bien fâché de vôtre accident, nous vous reverrons quand vous serez plus sage.

Mr. BERNARD.

Ma pauvre Liserte, empêche que....

LISETTE.

Jusqu'au revoir, Monsieur, quand sa folie le prendra recommandez qu'on ne le batte point, il vient d'en avoir assez; je vous assure.

Mr. BERNARD.

Quoi, tout le monde m'abandonne.

DORANTE.

Vous êtes persuadé de mon zele & de ma fidelité, Monsieur, je vais suivre vôtre Maîtresse,

ſe, & je vous promets de l'entretenir toute ma vie dans les bons ſentimens qu'elle a pour vous.

Mr. BERNARD.

Hom, je crève?

LOLIVE.

Je laiſſe vôtre jardin en bon état. Souvenez-vous quelquefois de moi, je vous prie, ne donnez jamais de coups de bâton à vos Jardiniers, ces marauts là ſçavent les rendre.

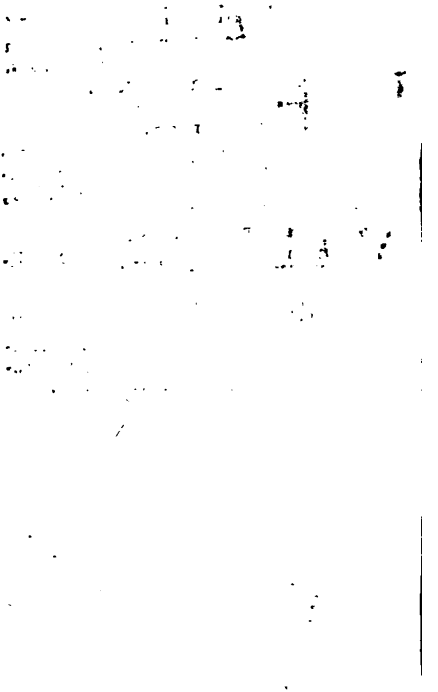
Mr. BERNARD.

Ah, mon pauvre Lucas, je perds Angélique, que deviendrai-je?

LUCAS.

Bon. Palſangué que voulez-vous faire, ils ont beau dire, je ne ſommes pas foux, je ſommes les ſots, & ſi j'avions épouſé ces deux carognes là, je l'aurions été bian davantage.

FIN.



LA FESTE DE VILLAGE.

COMEDIE.

DE

MR. DANCOURT.

A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. V.
Avec Privilege des Etats de Holl. & Westfr.

ACTEURS.

Mr. NAQUART, Procureur de la Cour.

Mr. BLANDINEAU, Procureur au Châtelet.

LE COMTE.

L'OLIVE. Valet du Comte.

LE MAGISTER.

LE TABELLION.

Mad. BLANDINEAU.

LA GREFFIERE.

L'ELEVE.

Mad. CARMIN.

ANGELIQUE, Amoureuse du Comte.

LISETTE.

Un Laquais.

Plusieurs Paysans & Paysannes chantans & dansans.

La Scene est dans un Village de Brie.

LA FESTE DE VILLAGE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Mr. NAQUART, LE TABELLION.

Mr. NAQUART.

CELA ne reçoit pas la moindre difficulté, Mr. le Tabellion, & dés que toute la famille en eſt d'accord avec moi, cette petite ſupercherie n'eſt qu'une bagatelle.

LE TABELLION.

Hé bien ſoit, vous le voulez comme ça, je le veux itou; vous êtes Procureur de Paris, & je ne ſis que Tabellion de village: comme vôtre charge vaut mieux que la mienne, je ſerois un impertinent de vouloir que ma conſcience fût meilleure que la vôtre.

MR. NAQUART.

Il ne s'agit point de conſcience là-dedans,

& entre perſonnes du métier....

LE TABELLION.

C'a eſt vrai, vous avez raiſon, il ne peut pas s'agir d'une choſe qu'on n'a pas; mais tout coup vaille, il ne m'importe, pourvû que je ſois bien payé, & que vous accommodiais vous-même toute cette manigance-là; je ne dirai mot, & je vous laiſſerai faire, il ne vous en faudra pas davantage.

MR. NAQUART.

Je vous répons de l'événement & des ſuites.

LE TABELLION.

Hé bian tôpe, vela qui eſt fait. Je m'en vas vous attendre. Auſſi bien vela Mr. Blandineau qui m'eſt avis, veut vous dire queuque choſe.

SCENE II.

BLANDINEAU, NAQUART.

BLANDINEAU.

VOus voila en grande conference avec nôtre Tabellion. Ce n'eſt pas moi qui vous interromps, peut-être.

NAQUART.

En aucune façon. Vous m'avez promis vôtre conſentement pour ce mariage, &....

BLANDINEAU.

Oui, je vous le donne de tout mon cœur; mais je ne vous répons pas que mon conſentement determine ma belle ſœur à vous épouſer. Elle eſt un peu folle, comme vous ſçavez, & je m'étonne que tous les travers que vous lui connoiſſez, ne vous corrigent pas

pas de l'envie que vous avez d'en faire vôtre femme.

NAQUART.

C'eſt un vœu que j'ai fait, Mr. Blandineau, de rendre une femme raiſonnable, & plus je la prendrai folle, plus j'aurai de mérite à y réuſſir.

BLANDINEAU.

Et plus de peine à en venir à bout. C'eſt une choſe abſolument impoſſible. Ma femme n'eſt pas à beaucoup prés ſi extravagante que ſa ſœur; & toutes les tentatives que j'ai faites pour regler ſon eſprit & ſes manieres, n'ont juſqu'à preſent ſervi de rien, je ſerai reduit, je penſe, pour éviter les alterations que nous avons tous les jours enſemble à prendre le parti d'extravaguer avec elle, puiſqu'il n'y a pas moyen qu'elle ſoit raiſonnable avec moi.

NAQUART.

Que pouvez-vous faire de mieux? Vous avez du bien, vous n'avez point d'enfans, vôtre femme aime le faſte, la dépenſe, c'eſt là, je croi, ſa plus grande folie, laiſſez la faire, au bout du compte, l'argent n'eſt fait que pour s'en ſervir.

BLANDINEAU.

Oui; mais il y auroit un ridicule à un ſimple Procureur du Châtelet comme moi.

NAQUART.

Procureur tant qu'il vous plaira; quand on gagne du bien, il en faut jouïr. Il y auroit un grand ridicule à ne le pas faire.

BLANDINEAU.

Mais autrefois, Mr. Naquart....

NAQUART.

Autrefois, Mr. Blandineau, on ſe gouvernoit comme autrefois. Vivons à preſent

comme dans le temps present, & puis que c'est le bien qui fait vivre, pourquoi ne pas vivre selon son bien? Ne voudriez-vous point supprimer les mouchoirs, parce qu'autrefois on se mouchoit sur la manche.

BLANDINEAU.

Pourquoi non? Je suis ennemi des superfluitez, je me contente du necessaire, & je ne sçache rien au monde de si beau que la simplicité du temps passé.

NAQUART.

Oui, mais il comme au temps passé on vous donnoit trois sols parisis ou deux carolus pour des écritures que vous faites aujourd'hui payez trois ou quatre pistoles, cette simplicité-là vous plairoit-elle, Mr. Blandineau.

BLANDINEAU.

Oh pour cela non, je vous l'avouë. Ce ne sont pas nos droits que je veux simples, ce sont nos dépenses.

NAQUART.

Il faut regler les unes par les autres, Mr. Blandineau, à la sotte vanité prés. Les manieres de vôtre femme sont tres-bonnes, les ridicules que vous lui trouvez ne sont que dans vôtre imagination; plus vous pretendez les corriger, plus ils augmenteront, vous la contrandrez, vous vous ferez haïr: croyez-moi, il vaut mieux pour vous & pour elle que vous vous accommodiez à ses fantaisies, que de pretendre la soûmettre aux vôtres.

BLANDINEAU.

C'est là vôtre sentiment, mais ce n'est pas le mien. Que je serai ravi de vous voir le mari de ma belle-sœur la Greffiere: Nous verrons si vous raisonnerez aussi de sang froid.

NAQUART.

C'est un plaisir que vous aurez, & puis que vous approuvez la chose, j'employerai pour la faire

faire réüſſir, des moyens dont je ne me ſervirois pas ſans vôtre aveu.

BLANDINEAU.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que ces moyens?

NAQUART.

Je vous les communiquerai. La voici. Propoſez-lui l'affaire, ſelon la réponſe qu'elle vous fera nous reglerons les meſures que nous aurons à prendre enſemble.

BLANDINEAU.

Sans adieu, je ne tarderai pas à vous rendre réponſe.

SCENE III.

BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LISETTE.

LA GREFFIERE.

JE ne ſçaurois me tranquilliſer là-deſſus, ma pauvre Liſette, cette journée-ciſera malheureuſe pour moi, je t'aſſure; j'ai éternué trois fois à jeun, j'ai le teint brouillé, l'œil nubileux, & je n'ai jamais pû ce matin donner un bon tour à mon crochet gauche.

BLANDINEAU.

Ah! vous voila, ma ſœur. J'allois monter chez vous.

LA GREFFIERE.

Chez moi, mon frere? & à quel deſſein? Je n'aime point les viſites de famille, comme vous ſçavez.

BLANDINEAU.

Celle-ci ne vous auroit pas déplû. Il s'agit de vous marier, ma ſœur.

LA GREFFIERE.

De me marier, mon frere, de me marier! Cela eſt aſſez amuſant vraiment; mais qu'eſt-ce que c'eſt que le mari, c'eſt ce qu'il faut ſçavoir.

BLANDINEAU.

Un vieux garçon fort riche; Mr. Naquart Procureur de la Cour.

LA GREFFIERE.

Un vieux garçon à moi! Un Procureur, Liſette, Mr. Naquart, je ſerois, Madame Naquart, moi! Le joli nom que Madame Naquart! C'eſt un plaiſant viſage que Mr. Naquart de ſonger à moi. . . . . .

LISETTE.

Hé fy, Madame, il faut faire châtier cet inſolent-là.

BLANDINEAU.

Comment donc? Hé qui êtes-vous, s'il vous plaît? Fille d'un Huiſſier qui étoit le pere de ma femme, ma belle-ſœur à moi qui ne ſuis que Procureur au Châtelet, veuve d'un Greffier à la Peau que vous avez fait mourir de chagrin. Je vous trouve admirable, Madame la Greffiere.

LA GREFFIERE.

Greffiére, Monſieur? Suprimez ce nom-là, je vous prie. Feu mon mari eſt mort, la charge eſt venduë, je n'ai plus de titre, plus de qualité, je ſuis une pierre d'attente, & deſtinée ſans vanité à des diſtinctions qui ne vous permettront pas avec moi tant de familiarité que vous vous en donnez quelquefois.

BLANDINEAU.

Vous êtes deſtinée à devenir tout-à-fait folle, ſi vous n'y prenez garde. Ecoutez, Madame ma belle-ſœur, il ſe preſente une occaſion de vous donner un mari fort riche & fort honnête homme, ſi vous ne l'épouſez, vous pou-

pour commencer que je ne vous verrai de ma vie.

LA GREFFIERE.

Vous devez bien aussi vous attendre quand je serai Comtesse, & vous Procureur, que nous n'aurons pas grand commerce ensemble.

BLANDINEAU.

Comment Comtesse! Allez vous êtes folle.

LA GREFFIERE.

Je debute par là. C'est assez pour un commencement, mais cela augmentera dans la suite, & de mari en mari, de douaire en douaire, je ferai mon chemin, je vous en répons, & le plus brusquement qu'il me sera possible.

BLANDINEAU.

Il faudra la faire enfermer.

LA GREFFIERE.

Holaho, Laquais, petit Laquais, grand Laquais, moyen Laquais? Qu'on prenne ma queuë. Avancez, Cocher, montez, Madame, aprés vous, Madame; Eh non, Madame, c'est mon carosse. Donnez-moi la main, Chevalier, mettez-vous là, Comtin, touche, Cocher. La jolie chose qu'un équipage! La jolie chose qu'un équipage!

SCENE IV.

BLANDINEAU, LISETTE.

BLANDINEAU.

VOila un équipage qui la menera aux petites Maisons. Elle a tout-à-fait perdu l'esprit, Lisette, & je vais me hâter d'une maniere ou d'une autre de la faire au plûtôt déloger de chez

moi pour ne pas laisser à ma femme un exemple aussi ridicule que celui là.

LISETTE.

Vous n'avez rien à craindre, Monsieur, Madame vôtre femme est raisonnable; elle ne tient point du tout de la famille.

BLANDINEAU.

Elle est raisonnable?

LISETTE.

Assurément, & vous devez lui en sçavoir bon gré; car il ne tient qu'à elle d'être aussi folle que pas une autre. Elle a tous les talens qu'il faut pour cela, je vous en répons.

BLANDINEAU.

Oh vraiment je sçai bien qu'elle les a, de par tous les diables, & elle s'en sert souvent, c'est le pis que j'y trouve.

LISETTE.

Paix, taisez-vous, la voila, Monsieur, ne la chagrinez point.

SCENE V.

Mr. & Madame BLANDINEAU, LISETTE.

Mad. BLANDINEAU.

A Quoi vous amusez-vous donc, Mademoiselle Lisette? Il y a une heure que je vous fais chercher. Allons vite, mes coëffes & mon écharpe.

LISETTE.

Laquelle, Madame? Celle à raiseau, celle à frange.

Mad. BLANDINEAU.

Non, celle de gaze ou celle de dentelle, Mademoiselle

demoiſelle Liſette, les autres ſont des houſſes, des caparaſſons qu'on ne ſçauroit porter. Ah vous voila, Mr. Blandineau. Je ſuis bien aiſe de vous trouver. Donnez-moi de l'argent je n'en ai plus.

BLANDINEAU.

De l'argent, Madame, vous aviez hier vingt-cinq louis d'or.

Mad. BLANDINEAU.

Cela eſt vrai, Monſieur. J'ai joué, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien, je vais rejouer, il m'en faut d'autre en cas que je perde.

BLANDINEAU.

Mais, ma femme.

Mad. BLANDINEAU.

Hé fy, Mr. Blandineau, que de façons. Au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.

BLANDINEAU.

Vous remercier.

Mad. BLANDINEAU.

Oui vraiment, c'eſt un bien mal acquis qui ne fait point de profit; je perds tout ce que je joue.

BLANDINEAU.

Hé, pourquoi jouër, Madame Blandineau.

Mad. BLANDINEAU.

Pourquoi jouer, Monſieur. Pourquoi jouer? je vous trouve admirable. Que voulez-vous donc qu'on faſſe de mieux, & à la Campagne ſur tout. J'ai la complaiſance de venir avec vous dans une chaumiere bourgeoiſe avec votre ennuyeuſe famille. Il ſe trouve par hazard dans le Village des femmes d'eſprit, des perſonnes du monde, de jeunes gens polis. Il ſe forme une agreable ſociété de plaiſir & de bonne chere, c'eſt le jeu qui eſt l'ame de toutes ces parties, & je ne jouërai pas? Non, Monſieur, ne comptez point là-deſſus, & donnez-moi de l'argent, s'il

s'il vous plaît, on j'en emprunterai; mais ce sera sur vôtre compte.

BLANDINEAU.

Oh bien, Madame, voila encore dix loüis d'or; mais si vous les perdez....

Mad. BLANDINEAU.

Si je ne les perds pas je les dépenserai, ne vous mettez pas en peine. A propos c'eſt aujourd'hui la Fête du village, nous sommes les gens les plus considerables; On soupe ici ce soir, je croi que vous en êtes bien & dûment averti.

BLANDINEAU.

Quoi, vôtre dessein ridicule continuë, & malgré tout ce que je vous ai dit....

Mad. BLANDINEAU.

Ce sont vos discours, Monsieur, & vos remontrances qui ont achevé de me déterminer.

BLANDINEAU.

Madame Blandineau, vous me pousserez à des extremitez.....

Mad. BLANDINEAU.

Monsieur Blandineau, vous me ferez faire des choses....

BLANDINEAU.

Je vous defie, Madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

Mad. BLANDINEAU.

Comment donc, Monsieur, suis-je une libertine, une coquette?

BLANDINEAU.

Vous êtes pis que tout cela, Madame ma femme. Quelle extravagance de rassembler huit ou dix femmes plus ridicules l'une que l'autre, qui ne sont assurément pas de vos amies; pour leur donner à souper, leur faire manger vôtre bien.

Mad. BLANDINEAU.

Que vous avez l'ame crasse, Mr. Blandineau! que vous avez l'ame crasse, & que vous sçavez peu

peu vous faire valoir ! J'aime à paroître moi, c'eſt là ma folie.

BLANDINEAU.

Et vous devriez vous cacher d'être auſſi peu raiſonnable....

Mad. BLANDINEAU.

Vous voyez, Monſieur, comme vous vous revoltez contre le ſouper. Oh bien nous aurons les violons, de la muſique, un petit concert; le bal, & une eſpece d'Opera même, ſi vous continuez à me contredire.

BLANDINEAU.

Ah! quel abandonnement! quel deſordre! Mais quand vous ſeriez la femme d'un Traitant vous ne feriez pas plus d'impertinences.

Mad. BLANDINEAU.

C'eſt ma ſœur qui fait cette dépenſe-là; ne vous chagrinez pas.

BLANDINEAU.

La malheureuſe !

SCENE VI.

Mr. & Mad. BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voila vôtre écharpe, Madame.

Mad. BLANDINEAU.

Adieu, mon ami. Appellez Caſcaret qu'il vienne prendre ma queuë.

BLANDINEAU.

Vôtre queuë, Madame Blandineau, vous, vous faire porter la queuë.

Mad. BLANDINEAU.

Oui, Mr. Blandineau, moi-même; & puiſ-

que j'ai eu la complaiſance de prendre une queuë toute unie, je me la ferai porter, s'il vous plaît, pour ne pas figurer avec la populace.

BLANDINEAU.

Mais, ma femme....

Mad. BLANDINEAU.

Mais, mon mari, point de diſpute. Quantité de bougies dans la ſalle, & ſur tout que le couvert ſoit propre, Liſette.

LISETTE.

Oui, Madame.

Mad. BLANDINEAU.

Jaſmin & Caſcaret rinceront les verres. Le fillot & le couſin de Monſieur verſeront à boire, & le Maître-Clerc mettra ſur table.

BLANDINEAU.

Mon Maître-Clerc, il n'en fera rien.

Mad. BLANDINEAU.

Il le fera, mon ami, je l'en ai prié. Il n'eſt pas ſi impoli que vous, il n'oſeroit me contredire.

BLANDINEAU.

Mais, Madame Blandineau, ſongez....

Mad. BLANDINEAU.

Ne vous gênez point, mon fils; ſi la compagnie ne vous plaît pas, nous n'avons que faire de vous, on vous diſpenſe d'y être.

BLANDINEAU.

Oh, parbleu j'y ſerai, je vous en répons, & vous verrez....

SCENE VII.

BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

VOila une maitresse femme, Monsieur, & qui met vôtre maison sur un bon pied. Faire une espece de Maître d'hôtel, d'un Maître Clerc! Cela est delicatement imaginé, au moins.

BLANDINEAU.

Il ne fera point cette sottise-là, j'en suis sûr.

LISETTE.

Il la fera, Monsieur; Madame & lui sont fort bons amis, il fait tout ce qu'elle veut.

BLANDINEAU.

Ne trouves-tu pas que cette femme-là devient un peu folle, Lisette.

LISETTE.

Non, Monsieur, je la trouve de fort bon esprit au contraire; elle prend ses commodités & ses plaisirs, & vous avez la peine & les chagrins de tout. Qui est le plus fou de vous deux?

BLANDINEAU.

Oh, c'est moi sans contredit; mais j'ai opinion que c'est sa sœur qui la gâte, & je voudrois bien être débarassé de cette folle-là, sans être obligé de quereller avec ma femme. C'est pour cela que je la voudrois marier à Mr. Naquart.

LISETTE.

Que vous importe à qui, pourvû qu'elle soit mariée. Tenez, Monsieur, je la soupçonne de quelque dessein, dont elle aura peine à ne me pas faire confidence. Laissez moi sonder un peu ses sentimens, j'aurai soin de vous en rendre compte.

BLAN-

BLANDINEAU.

Hé bien fais, Liſette ; mais dépêche-toi. Je vais trouver Mr. Naquart, & nous attendrons enſemble de tes nouvelles.

LISETTE.

Allez, Monſieur, vous ne tarderez pas à en avoir ; laiſſez-moi faire. Ce pauvre Mr. Blandineau, il eſt à plaindre ; mais voici une petite perſonne qui l'eſt encore plus que lui, quoi que ſon malheur ſoit d'une autre nature.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

QUoi, te voila ſeule, Liſette, & tu ne viens pas me trouver ! Que tu es cruelle de m'abandonner à mes chagrins, & de ne pas être avec moi le plus ſouvent qu'il t'eſt poſſible.

LISETTE.

Je ne puis pas ſuffire à toute la famille, c'eſt à qui m'aura : Madame Blandineau pour peſter contre ſon mari ; le mari pour ſe plaindre de ſa femme ; Madame du Groſſier pour m'entretenir de ſon ajuſtement & de ſes charmes ; & vous pour parler de votre amant. Voila bien de l'occupation dans un même ménage.

ANGELIQUE.

Que mes Tantes ſont folles, Liſette ; & que je ſuis malheureuſe de me trouver ſans bien, ſans autres parens qu'elles ſeules avec tant de foibleſſe dans le cœur pour un amant auſſi perfide.

LISETTE.

Oh pour moi je ne comprens pas comment, depuis huit jours que nous sommes ici, vous n'avez point eu de ses nouvelles : Il faut qu'il soit mort ou malade.

ANGELIQUE.

Il est pis que cela, Lisette, il est inconstant, quelques jours avant nôtre depart, il te souvient que nous le vîmes dans ta chambre. Il s'y rendit une heure plus tard que de coûtume, il y demeura beaucoup moins ; il étoit chagrin, inquiet, interdit, embarassé : Il commençoit à ne me plus aimer, Lisette, & l'absence l'a fait m'oublier tout à fait.

LISETTE.

Si cela est, ce sont vos Tantes qui en sont cause.

ANGELIQUE.

Que je les hais, Lisette.

LISETTE.

L'une avoit assez de penchant pour lui à la verité, mais elle ne vouloit pas qu'il en eût pour vous.

ANGELIQUE.

Oui, cela est vrai, ma Tante la Greffiere, n'est ce pas ? Je croi qu'elle étoit amoureuse de lui.

LISETTE.

Justement ; & c'en est assez pour faire déserter un joli homme, outre que Madame Blandineau de son côté qui ne veut point vous voir plus grande Dame qu'elle, a fait aussi ce qu'elle a pû pour l'éloigner à force de brusqueries. C'est ce qui l'a rebuté surmi-parole.

ANGELIQUE.

Quelle injustice, & que je l'aime bien plus qu'il ne m'aimoit ! Plus on me defendoit de le voir & de lui parler, plus sa presence & sa conversation me causoient de joye & de raviſſement, ma pauvre Liſette.

LI-

LISETTE.

Il y a là dedans plus d'opiniâtreté que de confiance.

ANGELIQUE.

Non je t'assure.

LISETTE.

Oh ſi fait, ſi fait. Vous êtes fille, & le plaiſir de contredire fait quelquefois plus de la moitié de nos paſſions à nous autres.

ANGELIQUE.

Ah! ma chere Liſette, voici l'Olive; ſon maître n'eſt point inconſtant. Que je ſuis heureuſe!

LISETTE.

Le Ciel en ſoit loué, j'en ſuis ravie.

SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

JE ſuis bien-heureux, Mademoiſelle, de vous trouver ainſi d'abord en arrivant avant que perſonne....

ANGELIQUE.

Donne-moi tes lettres, dépêche.

L'OLIVE.

Je n'ai point de lettres à vous donner, Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Tu n'as point de lettres à me donner. Qui t'amène donc ici? Que fait ton Maître?

L'OLIVE.

La plus mauvaiſe manœuvre du monde. C'eſt un traître, un chien qui ne merite pas de vivre, un homme à pendre, Mademoiſelle.

LISETTE.

Voilà un bel éloge.

ANGELIQUE.

Que veux-tu donc dire ?

LISETTE.

T'envoye-t'il ici pour nous dire cela.

L'OLIVE.

Non, mais il y va venir lui pour le justifier.

ANGELIQUE.

Il va venir ici, quoi faire ?

L'OLIVE.

Une trés-haute sottise: Epouser vôtre Tante.

ANGELIQUE.

Epouser ma Tante, Lisette.

LISETTE.

Epouser vôtre Tante: Cela ne se peut pas.

L'OLIVE.

Si fait vraiment: Ce n'est pas celle qui a son mari, c'est celle qui est veuve, Madame la Greffiere; & j'ai ici une lettre pour elle, que je m'en vais lui rendre au plus vîte.

ANGELIQUE.

Une lettre pour elle, je la verrai, donne.

L'OLIVE.

Non, Mademoiselle, vous ne la verrez point. J'ai déja eu cent coups de pied dans le ventre pour cette affaire-ci; il est bon de m'en tenir là. Qu'il ne s'aperçoive pas, je vous prie, que je vous aye averti de rien.

SCENE X.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

MA Tante est-elle devenuë folle, de vouloir épouser Mr. le Comte.

LI-

LISETTE.

Non, c'eſt Mr. le Comte qui eſt devenu fou de vouloir épouſer vôtre Tante.

ANGELIQUE.

Cela ne ſera point, Liſette, c'eſt un pretexte qu'il prend pour s'approcher de moi: il trompe ma Tante, ma Tante aime à ſe flatter, cela tournera tout autrement que tu ne l'imagines.

LISETTE.

Vous aimez à vous flatter vous-même.

ANGELIQUE.

Il n'impoſte, ne me détrompe point, ma chere Liſette, je vais attendre Mr. le Comte à l'entrée du Village, je veux lui parler la premiere, je ſçaurai ſes ſentimens par lui-même, & je ne le quitterai point qu'il ne m'ait promis de m'épouſer que moi.

LISETTE.

Vous ferez fort bien de vous emparer de lui. On reprend ſon bien où on le trouve, une fois.

ANGELIQUE.

Aſſurément. Viens avec moi, ma pauvre Liſette.

LISETTE.

Non, prenez quelque petite fille du Village, & me laiſſez parler à vôtre Tante. J'en tirerai quelque confidence qui ne vous ſera pas inutile.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

QUE cela soit bien tourné, Monsieur le Magister, que cela soit bien tourné.

LE MAGISTER.

Ne vous boutez pas en peine, partant que les garçons ne manquiont pas de vin & les filles de tartes, & que vous bailliais ces vingt écus que vous m'avez dit pour les menestriers & pour ces petites chansonnettes que je fourrerons par-ci par-là nan ragaillardira vôtre soirée de la belle façon, je vous en répons.

LA GREFFIERE.

Voilà six louis d'or, Mr. le Magister, ce sont dix francs plus que les vingt écus.

LE MAGISTER.

Bon, tant mieux. Je vous baillerons queuque petit par dessus pour ça; & comme j'ai queuque doutance que vous allez vous remarier, j'aurons soin de faire vôtre Epitra.... vôtre Epitra .....

LA GREFFIERE.

Mon Epitaphe.

LE MAGISTER.

Ma foy, tout de fin seul, c'est pour les choses de vôtre Epithalame, je pense, je ne sçai pas bien comme ça s'apelle; mais ce seront des vars à vôtre louange, toûjours.

LA GREFFIERE.

Ne manquez pas, sur tout, d'y bien marquer les agrémens de la fin du siecle. Il est si fortuné pour moi, si fortuné, que je veux que ma reconnoissance en soit publique.

LE MAGISTER.

Oh, fatigué laissez-moi faire, j'en suis du moins aussi content que vous. J'ai perdu ma femme, & puis j'avons cette année bon vin, bonne recolte; je sonnerai tretous mes saules. Allez, je chanterons à plein gosier, & je remuëtons le jarret de la belle maniere.

LA GREFFIERE.

Oui, mais c'est pour ce soir, Mr. le Magister, & ces vers à ma louange....

LE MAGISTER.

Oh, que ça sera bien-tôt bâti. Il n'est pas mal-aisé de vous louer; vous êtes belle, vous êtes bonne, vous êtes riche.

LA GREFFIERE.

Je suis jeune aussi, Mr. le Magister.

LE MAGISTER.

Vous-ez-vous que je mette itou ça, hé; bien volontiers, tout coup vaille; mais vous bailleriez queuque chose pour l'âge.

LA GREFFIERE.

Gardez-vous bien de l'oublier.

LE MAGISTER.

Vous avez raison. Je dirterons la chanson, & cela vous servira de baptistaire. Adieu, Madame, Je sis content de vous, vous serez contente itou de la daite, sur ma parole.

LA GREFFIERE.

Adieu, Mr. le Magister, vôtre trés-humble ser-

ſervante. Ah! que je ſuis ravie! que j'envilage un charmant avenir! quels heureux momens! quels heureux momens! Je ne me ſens pas de joye.

SCENE II.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

COmment donc, Madame, on dit que vous mettez en joye tout le Village! Eſt-ce à cauſe de la Fête, ou ſi vous avez quelque ſujet particulier de vous réjouir.

LA GREFFIERE.

Les mauvais préſages de ce matin ſont évanouis, ma pauvre Liſette, j'ai reçû les plus agréables nouvelles....

LISETTE.

Il y auroit de l'indiſcretion, peut-être, de vous demander ce que c'eſt, Madame.

LA GREFFIERE.

Qu'on blâme les devinereſſes tant qu'on voudra, je ſuis fort contente de la du Verger pour moi.

LISETTE.

Comment donc, Madame?

LA GREFFIERE.

Nous y voilà parvenus, ma pauvre Liſette, nous y touchons du bout du doigt, ma chere enfant.

LISETTE.

Hé, à quoi, Madame?

LA GREFFIERE.

A cet heureux temps que la du Verger m'a tant promis à la fin du ſiecle, & à mon bonheur.

LISETTE.

Hé, qu'a de commun la fin du siecle avec vôtre bonheur, Madame.

LA GREFFIERE.

Je n'ai pas eu de grands plaisirs pendant le cours de celui-ci; mais je vais passer l'autre agréablement, sur ma parole.

LISETTE.

Voila de beaux projets.

LA GREFFIERE.

Je suis déja veuve premierement.

LISETTE.

Cela promet, vous avez raison.

LA GREFFIERE.

Et je ne la ferai pas long-temps encore.

LISETTE.

Comment donc, Madame?

LA GREFFIERE.

C'est la saison des revolutions que la fin des siecles, & tu vas voir d'assez jolis changemens dans ma destinée.

LISETTE.

Hé, quels changemens encore?

LA GREFFIERE.

Je ferai dés aujourd'hui femme de condition.

LISETTE.

Femme de condition! Cela ne me surprend point, vous êtes taillée pour cela, & vous en avez toutes les manieres.

LA GREFFIERE.

C'est sans affectation, cela m'est naturel.

LISETTE.

Hé, quel heureux petit Seigneur aura le bonheur de vous faire femme de condition.

LA GREFFIERE.

Le petit Comte, ma chere Lisette, le petit Comte.

LI-

LISETTE.

Qui, le petit Comte? celui qui étoit amoureux de vôtre niece?

LA GREFFIERE.

Dis qui feignoit de l'être pour s'aprocher de moi.

LISETTE.

Ah le petit fourbe!

LA GREFFIERE.

Nous avons bien conduit cela, n'est ce pas?

LISETTE.

Hé, qu'étoit-il besoin de conduite là-dedans, vous ne dépendez que de vous.

LA GREFFIERE.

L'agrément du mistere, mon enfant, l'agrément du mistere. J'avois même dessein qu'il m'enlevât: Oh, je croi que c'est un grand plaisir d'être enlevée.

LISETTE.

Oui, cela a son merite assurément.

LA GREFFIERE.

Nous nous serions mariez en cachette, *incognito*, sous seing privé, pour éviter les manieres Bourgeoises.

LISETTE.

Cela étoit noblement pensé.

LA GREFFIERE.

Mais le plaisir de faire enrager de prés mon beau-frere le Procureur, qui est un fort impertinent personnage, la joye que j'aurai d'être témoin du dépit de ma sœur & de ma niéce, & de jouir par mes propres yeux du desespoir de toutes les femmes de ma connoissance nous a fait prendre la resolution de faire ce mariage à leurs barbes: Oh, cela est bien satisfaisant, je te l'avouë.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus gracieux, vous avez raison.

LA GREFFIERE.

Le petit Comte ya arriver, & en poſte même, ſon Valet de chambre eſt déja ici, cette affaire là ſera bien-tôt publique.

LISETTE.

Ne le ſeroit-elle point déja, Madame? Voi-la vôtre ſœur & vôtre couſine qui me paroiſſent bien échauffées.

SCENE III.

Mad. BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELEVE, LISETTE.

Mad. BLANDINEAU.

QU'eſt-ce que c'eſt donc, ma ſœur? Il ſe répand un bruit dans le Village qui me paroit des plus ſurprenans.

L'ELEVE.

Et à moi des plus ridicules.

LA GREFFIERE.

En quoi donc ridicule? & qu'eſt-ce que c'eſt que ce bruit, s'il vous plaît, mes Dames.

Mad. BLANDINEAU.

Que vous allez épouſer Mr. le Comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien. Oh, je ne trouve pas cela vrai-ſemblable.

LA GREFFIERE.

Cela n'en eſt pas moins vrai, ma ſœur, me voilà Comteſſe, & grace au Ciel nous ne figurerons plus enſemble.

Mad. BLANDINEAU.

Comteſſe, vous? vous Comteſſe, ma ſœur.

LA GREFFIERE.

Dites, Madame, Madame Blandineau, & Madame tout court, entendez-vous.

Mad.

Mad. BLANDINEAU.

Madame tout court! Ah, je n'en puis plus, ma sœur Comtesse, & moi Procureuse! un siege; hé, tôt, depêchez, Lisette.

LISETTE.

Madame, Madame, hola donc, Madame.

L'ELEUE.

Vous seriez Comtesse, vous, ma cousine la Greffiere.

LA GREFFIERE.

Ah, plus de cousinage, Madame l'Eleuë, plus de cousinage.

L'ELEUE.

Un fauteuil aussi, tôt du secours, à moi, Lisette.

LISETTE.

Oh, par ma foi, donnez-vous patience.

L'ELEUE.

Je m'affoiblis, je suffoque, j'agonise, & je m'en vais mourir de mort subite.

Mad. BLANDINEAU.

Ecoutez, ma sœur, il n'y a qu'un mot qui serve; vous voulez le porter plus beau que moi, parce que vous êtes mon ainée, ça toûjours été vôtre fureur; mais je me separerois d'avec mon mari, s'il me laissoit avoir ce deboire là. Vous verrez de belles oppositions, laissez faire.

L'ELEUE.

Il ne faut pas que la famille demeure les bras croisez dans cette affaire ci. Il faut agir, il faut se remuer, ma cousine.

LA GREFFIERE.

Oh, remuez-vous, remuez-vous, je me remuërai aussi moi, je vous en répons.

LISETTE.

Mort de ma vie que de mouvement. Voila une famille bien sémillante.

LA GREFFIERE.

Mais vraiment je les trouve admirables, el-

les m'empêcheront de m'élever, de faire fortune, ces Bourgillonnes-là sont si ridicules.....

Mad. BLANDINEAU.

Bourgillonnes, Madame l'Eleuë, Bourgillonnes!

L'ELEUE.

Ah, Ciel! Bourgillonne moi, qui suis par la grace de Dieu fille, sœur & niéce de Notaire, & femme d'un Eleu, ma cousine.

Mad. BLANDINEAU.

Et moi, ma cousine, qui ai eu plus de treize mille francs en mariage, tant en argent comptant, qu'en nippes & bijoux, je suis dans une colere....

L'ELEUE.

Et moi dans une rage.

LA GREFFIERE.

Oh, je deviendrai furieuse moi, je vous en avertis, prenez-y garde.

LISETTE.

Hé, la, la, Mesdames, un peu de moderation, voulez-vous donner à rire à tout le Village? Voila cette grosse Marchande de laines de la ruë des Lombards qui, comme vous sçavez, n'est pas une bonne langue.

SCENE IV.

Mad. BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELEUE, Mad. CARMIN, LISETTE.

Mad. CARMIN.

BOnjour, ma chere Madame Blandineau.

Mad. BLANDINEAU.

Madame Carmin, vôtre très-humble servante.

Mad.

Mad. CARMIN.

Je ne puis pas être de vôtre ſouper, je m'en retourne à Paris, je viens prendre congé de vous, mes chers enfans.

LA GREFFIERE.

Ah, ne partez que demain, je vous prie, vous ne me refuſerez pas d'être témoin....

Mad. CARMIN.

Je ne puis différer mon depart. Je viens de recevoir des nouvelles d'une affaire dont j'attendois la concluſion avec impatience, elle eſt finie, il faut que je parte.

L'ELEUE.

Hé, quelle affaire, Madame Carmin, ſont-ce des laines d'Hollande, ou d'Angleterre qui vous arrivent.

Mad. CARMIN.

Ah, fy donc. Rien moins que cela, mes Dames. Je quitte le negoce, je m'y ſuis enrichie; cela eſt au deſſous de moi à l'heure qu'il eſt, j'achette une Charge à mon mari, je me fais Préſidente.

Mad. BLANDINEAU.

Vous Preſidente, Madame Carmin.

Mad. CARMIN.

Moy-même.

L'ELEUE.

Madame Carmin Preſidente!

Mad. CARMIN.

Oui, Madame.

LA GREFFIERE.

Et moi Comteſſe, Madame Carmin.

Mad. CARMIN.

Vous Comteſſe, Madame.

LA GREFFIERE.

Oui, Madame la Preſidente.

Mad. CARMIN.

J'en ſuis ravie, Madame la Comteſſe....

Mad. BLANDINEAU.

Et moi je suffoque, je n'en puis plus.

L'ELEVE.

Il y a pour en mourir. Je n'en reviendrai point.

LISETTE.

Voila de belles fortunes, & Madame Carmin remplira bien cette place-là.

Mad. CARMIN.

Oh, ce ne sera pas moi qui éxercerai, ce sera mon mari; mais je lui recommanderai certaines affaires.

LA GREFFIERE.

Il fera bon d'être de vos amies.

Mad. CARMIN.

Ce n'est qu'une Charge de campagne à la vérité, & dans une Election d'une très-petite Ville du côté d'Etampes; mais il y a de grands agrémens, de grandes prérogatives.

L'ELEVE.

Hé, quelles prerogatives, Madame.

Mad. CARMIN.

On est maître absolu dans le Païs, premierement, il n'y a, je croi, dans toute la Jurisdiction, ni Procureurs, ni Avocats, ni Conseillers même, & Mr. le president peut se vanter qu'il est lui seul toute la Justice; cela est fort beau, mes Dames.

Mad. BLANDINEAU.

Oui cela sera fort beau de voir Mr. Carmin juger tout seul, lui qui ne sçait ni Latin, ni pratique, ni lire, ni écrire, peut-être.

Mad. CARMIN.

Oh, je vous demande pardon; Madame Blandineau, il signera son nom fort lisiblement, & avec une paraphe encore à cause de la Charge.

L'E-

L'ELEUE.

Mais ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir ſigner. Il faut juger auparavant.

Mad. CARMIN.

Belle bagatelle. Il y a dans la Ville un Tabellion qui regle tout moyennant trente ou quarante francs par année; & puis quand on a bon ſens, bon eſprit, on n'a qu'à juger à la rencontre, c'en eſt aſſez pour des gens de Province.

LISETTE.

Aſſurément, & les Juges les plus habiles ne ſont pas toûjours les plus équitables.

Mad. CARMIN.

Au bout du compte ce n'eſt pas mon affaire. Je ne veux qu'un rang moi, cela m'en donne un qui me diſtingue. Mr. Carmin eſt un bon homme qui aime la retraite, la campagne: Il jugera comme il pourra. Il vivra content dans ſa petite Ville, & moi à Paris comme une Preſidente.

LA GREFFIERE.

Et moi comme une Comteſſe. Nous nous retrouverons, Madame la Preſidente.

Mad. CARMIN.

Adieu, ma chere Madame Blandineau, à mon retour nous ferons enſemble quelque partie de plaiſir.

Mad. BLANDINEAU.

Adieu, Madame Carmin. Bon voyage.

Mad. CARMIN *à l'Eleuë.*

Vôtre trés-humble ſervante, Madame.

L'ELEUE.

Vous m'avez vendu des laines éventées que je vous renvoirai, Madame la Preſidente.

Mad. CARMIN.

On vous les changera, Mad. l'Eleuë. Adieu,

dieu, mon agréable Comteſſe.

LA GREFFIERE.

Adieu, ma chere Preſidente.

LISETTE.

Quelle politeſſe il y a parmi les femmes de qualité! Au bout du compte voila de belles fortunes. Une femme placée, une femme en Charge.

Mad. BLANDINEAU.

Je n'y puis plus tenir. Je ſuis au deſeſpoir, Mr. Blandineau en achétera une qui m'ennobliſſe, ou je ne le veux voir de ma vie.

L'ELEUE.

Mr. l'Eleu ceſſera de l'être, ou je trouverai bien moyen de n'être plus ſa femme.

SCENE V.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

COurage, Madame, voila le champ de bataille qui vous demeure, & il faut qu'il créve une douzaine de bourgeoiſes de cette affaire-ci.

LA GREFFIERE.

C'eſt mon beau-frere à qui j'en veux le plus. Il m'a tantôt traitée de folle quand je lui parlois de devenir Comteſſe; je veux qu'il devienne fou lui, de voir que je lui ai dit vrai.

LISETTE.

Le voila qui vous améne Mr. Naquart.

LA GREFFIERE.

Ah, tu vas voir comme je les recevrai.

SCE-

SCENE VI.

Mr. BLANDINEAU, Mr. NAQUART, LA GREFFIERE, LISETTE.

BLANDINEAU.

HE' bien, ma sœur, avez-vous refléchi sur la proposition que je vous ai tantôt faite, quel est le fruit de vos refléxions.

LA GREFFIERE.

Que c'est un animal bien persecutant qu'un beau-frere, Mr. Blandineau.

NAQUART.

C'est sous les auspices de Monsieur, Madame, que je prens la liberté....

LA GREFFIERE.

Bon jour, Mr. Naquart, bon jour. Vous m'aimez, on me l'a dit, je le croi. Je ne vous aime point, je vous le dis, vous pouvez m'en croire.

BLANDINEAU.

Mais, ma belle-sœur.

LA GREFFIERE.

Mais, mon beau-frere, ne m'en parlez pas davantage. C'est une affaire jugée en dernier ressort dans mon imagination. Il n'y a point d'appel à cela. Quand j'ai pris une fois mon parti, je n'en reviens jamais, demandez à Liserte.

LISETTE.

Oh, pour cela non. C'est une des plus grandes perfections de Madame.

NAQUART.

J'avois crû, Madame....

LA GREFFIERE.

Vous êtes un malcreant, Mr. Naquart.

NAQUART.

Que vous ayant adressé autrefois mes premiers hommages.

LA GREFFIERE.

Les temps sont changez, Mr. Naquart. J'étois une sotte, une enfant, une imbecille, il est vrai, je m'en souviens, j'avois pour vous une heureuse foiblesse, & si j'en avois été crûë, je serois veuve de vous à l'heure qu'il est.

NAQUART.

Veuve de moi, Madame.

LA GREFFIERE.

Oui vraiment, il étoit de mon étoile d'être veuve dans le temps que je le suis devenuë, & je ne croi pas qu'en vôtre faveur mon étoile en eût eu le dementi.

BLANDINEAU.

Ce premier danger est passé, laissez courir à Mr. Naquart les risques d'un second.

LA GREFFIERE.

Oh, pour cela non. Qu'il ne s'y joüe pas. Je ne lui conseille pas d'insister là-dessus. Mon étoile est terrible pour les maris, & selon le calcul que j'en ai fait faire elle en doit encore exterminer trois ou quatre, & en très peu de temps, & de qualité même; voyez combien dureroit un pauvre diable de Procureur.

LISETTE.

Quoi, Madame, vous aimez Mr. le Comte, & vous avez la dureté de l'exposer à la malignité de l'influence?

LA GREFFIERE.

Oui pour la combattre, ma pauvre Lisette.

C'est

C'eſt un jeune homme qui lui reſiſtera davantage.

LISETTE.

Vous avez raiſon, il n'y a pas le mot à dire.

NAQUART.

Je n'aurai donc pas le bonheur de vous poſſeder, Madame, de vous être quelque choſe..

BLANDINEAU.

Vous êtes plus fou qu'elle, Mr. Naquart.

LISETTE.

Voila un bon homme qui vous aime à la rage.

LA GREFFIERE.

Qu'il eſt embaraſſant d'avoir trop de merite, mais ſi vous avez tant d'envie de m'appartenir, Mr. Naquart, épouſez ma niéce Angelique; c'eſt une autre moi-même, je vous la donne.

LISETTE.

Ah, ah, en voici bien d'une autre.

Mr. NAQUART.

Parlez-vous ſerieuſement, Madame.

LA GREFFIERE.

Oui, ſans doute, & vous me ferez plaiſir même, la pauvre enfant; il faut bien faire quelque choſe pour elle. Je lui enleve Mr. le Comte, qui étoit ſon amant, je l'épouſe ce ſoir plus par vanité que par amour, moins pour ſon merite, que pour ſa qualité; car je ne veux qu'un nom moi, je ne veux qu'un nom, c'eſt ma grande folie.

BLANDINEAU.

Vous épouſeriez ce jeune homme qui étoit amoureux d'Angelique.

LA GREFFIERE.

Oui, vous dis-je, je lui vole ſon amant, Mr. Naquart eſt le mien, je le renvoye à elle, ce ne ſera qu'une eſpece de troc, & tu lui feras

entendre, Liſette, que je lui donne plus que je ne lui dérobe.

LISETTE.

Vous devriez demander du retour. Je vais la chercher au plus vite pour lui apprendre cette bonne nouvelle: Que je la vais réjouïr.

SCENE VII.

Mr. BLANDINEAU, Mr. NAQUART, LA GREFFIERE.

Mr. NAQUART.

Songez bien à quoi vous vous engagez, Madame.

LA GREFFIERE.

A vous donner ma niéce, Mr. Naquart.

Mr. NAQUART.

Quand il ſera queſtion de ſigner, n'allez pas vous aviſer de vous dédire.

LA GREFFIERE.

Me dédire moi, Monſieur Naquart, moi me dédire, une Comteſſe manquer de parole? ah ne craignez pas cela. Vous avez l'uſage des affaires, faites au plûtôt dreſſer vôtre Contract & le mien, nous les ſignerons dans le moment que nous aurons ici Mr. le Comte.

BLANDINEAU.

Mais ce Mr. le Comte....

LA GREFFIERE.

Ecoutez, ne vous aviſez pas de me manquer de reſpect devant lui, Mr. Blandineau. Adieu, Meſſieurs les Procureurs: Madame la Comteſſe eſt vôtre très-humble ſervante.

SCE-

SCENE VIII.

Mr. BLANDINEAU, Mr. NAQUART.

BLANDINEAU.

SOn extravagance eſt au plus haut point, & je vous avertis que je ne ſouffrirai point qu'elle épouſe ce jeune homme là.

NAQUART.

Elle ne l'épouſera point, laiſſez-moi faire.

BLANDINEAU.

C'eſt un homme ruiné qui n'a pas le ſol.

NAQUART.

Je ſçai mieux ſes affaires que perſonne. Je ſuis ſon procureur & ſon curateur tout enſemble, & il ne fera rien que je n'y donne les mains. Demeurez en repos.

SCENE IX.

Mr. BLANDINEAU, Mr. NAQUART, CLAUDINE.

CLAUDINE.

HE, venez vîte, Monſieur, parler à Madame. La voila qui étouffe & qui va mourir, parce que Madame la Greffiere va être Comteſſe.

BLANDINEAU.

Autre extravagante.

CLAUDINE.

Madame l'Eleuë eſt avec elle qui fait tout comme elle; elles s'aſſeyent, elles ſe levent, elles ſe tourmentent, elles ſe lamentent, & elles m'ont donné chacune deux ſoufflets, parce que je ne pouvois m'empêcher de rire.

BLANDINEAU.

Oh, quel embaras, Mr. Naquart; on ne voit que des folles de quelque côté qu'on ſe tourne.

NAQUART.

Elles deviendront ſages, & ſi vous voulez m'en croire, nous jouïrons de nôtre bien, Mr. Blandineau, & nous leur remettrons aiſément l'eſprit en nous accommodant pour quelque temps du moins à leur ridicule & à leurs foibleſſes, que nous corrigerons tout à fait dans la ſuite.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIE'RE.

ANGELIQUE, LE COMTE.

ANGELIQUE.

MOnsieur le Comte, vous me déſeſperez.

LE COMTE.

Charmante Angelique, je vous adore.

ANGELIQUE.

Et vous croyez me le perſuader en devenant le mari de ma Tante.

LE COMTE.

Mais que voulez-vous que je faſſe ? Vous êtes ſans bien, je n'ai ni emploi, ni revenu ; un procès que je viens de perdre acheve de me ruiner abſolument ; ma naiſſance & ma qualité me ſont même à charge dans la ſituation où je me trouve, me pardonnerois-je à moi-même de vous aſſocier à mon malheur.

ANGELIQUE.

Oui, j'aime mieux être malheureuſe avec vous, que de vous voir heureux avec ma Tante.

LE COMTE.

Jéne le ſerai point, je vous aſſure. Ce n'eſt point

point elle, c'eſt ſon bien que j'épouſe pour le partager avec vous.

ANGELIQUE.

Je n'en veux point, Monſieur, je n'ai que faire de bien, je ne veux que vous.

LE COMTE.

Ah! ſoyez ſûre de tout mon cœur. Il ne ſera jamais qu'à vous. Je vous cherirai, je vous aimerai, je vous adorerai toute ma vie.

ANGELIQUE.

Et vous ne m'épouſerez point. Je ne veux point de cela.

LE COMTE.

Que vous êtes cruelle! Laiſſez-moi ceder pour un temps à nôtre mauvaiſe fortune pour nous en aſſurer une meilleure. Nous ſommes jeunes l'un & l'autre, vôtre Tante n'a que très-peu de temps à vivre.

ANGELIQUE.

Et vous croyez que pour vous avoir, j'aurai la patience d'attendre qu'elle meure? Non pas, s'il vous plaît. Je veux que vous m'épouſiez la premiere, ma Tante a deja été mariée, c'eſt à elle d'attendre.

LE COMTE.

Mais que ferons-nous? que devenir? comment vivre?

ANGELIQUE.

Nous nous aimerons, Monſieur le Comte, & je ſerai contente: Cela ne vous ſuffira-t-il pas comme à moi?

LE COMTE.

Charmante Angelique, adorable perſonne.

SCENE II.

ANGELIQUE, LE COMTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

NE me dites point tant de douceurs, & aimez-moi davantage, Monsieur le Comte. Ah! te voila, ma chere Lisette: viens m'aider à le rendre raisonnable, il s'obstine à vouloir épouser ma Tante pour faire fortune.

LISETTE.

Hé bien, mort de ma vie. laissez-le faire, & épousez aussi quelqu'un qui fasse la vôtre. Mr. Naquart est plus riche que vôtre Tante, il ne tiendra qu'à vous de devenir sa femme.

LE COMTE.

Elle épouseroit Mr. Naquart, mon Procureur.

LISETTE.

Pourquoi non? Ce Procureur-là s'est emparé d'une partie de vôtre bien, Il peut bien s'emparer aussi de vôtre Maîtresse. La Tante & lui sont déja d'accord, cela ne dépend plus que de Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Oui? Oh, bien, bien, Monsieur, épousez ma Tante, vous n'avez qu'à le faire, Mr. Naquart m'en vangera.

LE COMTE.

Vous consentiriez à cette union.

ANGELIQUE.

Ne faut il pas ceder à la mauvaise fortune. Nous sommes jeunes l'un & l'autre, & je serai veuve

veuve auſſi-tôt que vous pour le moins.

LISETTE.

Oh, pour cela oui, j'en répons.

LE COMTE.

Je vous verrois entre les bras d'un autre.

ANGELIQUE.

Nous nous retrouverons, Monſieur, je vous donne rendez-vous quand nous ſerons tous deux devenus riches.

LE COMTE.

Angelique, vous me mettez au deſeſpoir.

ANGELIQUE.

C'eſt vous, Monſieur, qui avez commencé à m'y mettre.

LE COMTE.

Conſervez-vous toute à moi, de grace.

ANGELIQUE.

Conſervez-vous à moi vous-même ; mais voyez un peu pourquoi je n'aurois pas le même privilege que lui, cela eſt admirable.

LISETTE.

Il faut que cela ſoit égal de part & d'autre, il n'y a rien de plus juſte.

LE COMTE.

Hé bien, je n'épouſerai point vôtre Tante, je vous le proteſte.

ANGELIQUE.

Et ſi vous ne vous hâtez de m'épouſer, moi j'épouſerai Mr. Naquart, je vous le promets.

LE COMTE.

Je l'empêcherai bien. Le voici, nous allons voir....

ANGELIQUE.

Ah! qu'il eſt vilain, ma pauvre Liſette.

SCENE. III.

Mr. NAQUART, LE COMTE, ANGELIQUE, LISETTE.

NAQUART.

AH! c'eſt vous que je cherche, Monſieur le Comte. On vient de me dire que vous étiez arrivé.

LE COMTE.

Je ſuis ravi de vous rencontrer auſſi, Monſieur, pour vous dire....

NAQUART.

Comme je ſuis occupé à une affaire qui vous regarde, je ſuis bien aiſe de vous entretenir quelques momens avant de la mettre en état d'être terminée.

LE COMTE.

Avant de finir cette affaire, comme vous vous la propoſez, Monſieur, il faut que vous trouviez les moyens de m'ôter la vie.

NAQUART.

Cela eſt violent.

ANGELIQUE.

Je ſuis auſſi mêlée dans cette affaire, à ce qu'on dit, moi, Monſieur.

NAQUART.

Oui, Mademoiſelle.

ANGELIQUE.

Oh bien, Monſieur, ce ne ſera pas de mon aveu qu'elle ſe fera, & à moins que Monſieur le Comte n'ait l'impertinence d'épouſer ma Tante, je ne ferai jamais la ſottiſe de vous épouſer moi, vous pouvez compter là-deſſus.

LISET-

LISETTE.

Voila une declaration fort obligeante.

NAQUART.

Elle devroit me rebuter; mais j'ai fait ſerment de vous rendre heureuſe, & je veux que ce ſoit Mr. le Comte lui-même qui vous porte à faire ce que je ſouhaite.

LE COMTE.

Moi, Monſieur.

ANGELIQUE.

Oh pour cela je ſuivrai ſon exemple, qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera.

NAQUART.

Laiſſez-moi lui parler, & allez nous attendre avec Liſette chez le Tabellion du Village: Vous y trouverez preſque toute vôtre famille, ſi les Contracts que je fais dreſſer vous conviennent, on les ſignera, ſinon....

ANGELIQUE.

Ils ne me conviendront point, Monſieur, je vous en répons.

NAQUART.

On vous y fait des avantages qui vous feront, peut-être, ouvrir les yeux.

ANGELIQUE.

Plus je les ouvrirai, Monſieur, & moins je voudrai de vous, j'en ſuis ſûre.

NAQUART.

On ne pretend pas vous faire violence. Ayez ſeulement la complaiſance de paſſer chez le Tabellion.

ANGELIQUE.

Je n'y veux point aller ſans Monſieur le Comte.

LISETTE.

Hé, pourquoi non? Allons, venez, on ne vous fera rien ſigner par force.

ANGELIQUE.

Au moins, Monſieur le Comte, ne vous laiſ-

laissez pas persuader d'épouser ma Tante, j'épouserois Monsieur par dépit moi, je vous en avertis.

SCENE IV.

Mr. NAQUART, LE COMTE.

NAQUART.

OH ça, Monsieur, nous voici seuls, parlez-moi sincerement. Que venez-vous faire ici.

LE COMTE.

Chercher un azile contre la misere où je prévois que le mauvais état de mes affaires me va reduire.

NAQUART.

Et cet azile est la maison de Madame la Greffiere que vous venez épouser, à ce que l'on m'a dit.

LE COMTE.

On vous a dit vrai, c'est mon dessein. Elle a des rentes, des maisons, vingt mille écus d'argent comptant dont je deviendrai le maître; je me mettrai dans les affaires.

NAQUART.

Un homme de vôtre qualité dans les affaires.

LE COMTE.

Pourquoi non? Les gens d'affaires achétent nos terres, ils usurpent nos titres & nos noms mêmes, quel inconvenient de faire leur métier pour être quelque jour en état de rentrer dans nos maisons & dans nos Charges.

NAQUART.

Je vous y ferai rentrer d'une autre maniere si vous voulez suivre mes conseils.

LE

LE COMTE.

Helas! Mr. Naquart, ce sont vos conseils qui m'ont perdu; on me proposoit un accommodement avantageux, vous m'avez empêché de l'accepter, j'ai perdu mon procés.

NAQUART.

Vous le deviez gagner tout d'une voix; mais il ne se trouve que de jeunes Juges à une Audience; & nous plaidons pour une jolie femme, le moyen d'avoir raison.

LE COMTE.

Ces reflexions sont aussi tristes qu'inutiles, il n'y a point de retour, la seule chose qui me reste à faire est de chercher les moyens de ne pas vivre miserable. Une riche veuve me tend les bras, il faut m'y jetter sans reflexion.

NAQUART.

Mais vous êtes aimé d'Angelique, vous l'aimez tendrement.

LE COMTE.

Helas! Monsieur, je mourrai de douleur, peut-être, de ne pouvoir la rendre heureuse.

NAQUART.

Il faut trouver des moyens pour cela. Voici Madame la Greffiere, entretenez-la dans les sentimens où elle est pour vous, & venez me joindre chez le Tabellion, où je vais vous attendre avec Angelique.

LE COMTE.

Je m'y rendrai, Monsieur, le plûtôt qu'il me sera possible.

SCENE V.

LE COMTE, LA GREFFIERE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

Il aura d'abord été chez vous en arrivant, Madame, & il sera bien fâché de ne vous avoir pas rencontrée.

LA GREFFIERE.

Mais quel chemin aura-t-il pris? Je l'attendois du côté de la petite melle. Ouvre que c'est le plus court & le plus commode, la sympathie l'y devoit attirer; mon pauvre l'Olive.

L'OLIVE.

La sympathie se fera rouvrée en défaut, Madame.

LA GREFFIERE.

Hé, le voilà.

LE COMTE.

Madame.

LA GREFFIERE.

C'est donc vous que je vois, mon cher Comtin. Vous me cherchiez, je vous cherchois, nous nous cherchions tous deux, l'amour nous conduit l'un vers l'autre, l'hymen va nous unir: quelle felicité! La sentez-vous bien, mon cher petit Comte, & m'aimerez-vous toûjours autant que vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire.

LE COMTE.

Vous ne pouvez sans me faire tort, Madame, douter de la continuation de mes sentimens. Ils dureront autant que vos charmes.

LA GREFFIERE.

Autant que mes charmes. Ah! Comtin, qu'ils ſoient éternels, je vous prie.

LE COMTE.

Ils le ſeront, je vous le promets, Madame.

L'OLIVE.

Oui, chaque fois que vous renouvellerez d'attraits, Monſieur renouvellera d'amour, Madame.

LA GREFFIERE.

Mais veillai-je? N'eſt-ce point un ſonge? Suis-je bien moi-même? Eſt-il poſſible que j'aye ſoûmis un petit cœur fier comme celui-là.

LE COMTE.

Il ne dépend pas de moi de ne me point attacher à vous, Madame, une neceſſité indiſpenſable m'y reduit.

LA GREFFIERE.

Mon cher Comtin! Oh, il y a de l'étoile dans mon fait, & la du Verger me l'a toûjours dit.

LE COMTE.

L'Olive.

L'OLIVE.

Monſieur.

LE COMTE.

Voila une maîtreſſe folle dont je ſuis déja bien fatigué.

LA GREFFIERE.

Que dites-vous, aimable Comtin?

LE COMTE.

Je dis, Madame....

L'OLIVE.

Il dit que le voyage l'a bien fatigué.

LA GREFFIERE.

Cela eſt vrai. Le voila tout je ne ſçai comment, il a l'air abattu.

L'OLIVE.

Oh, cela se remettra; Madame, cela se remettra.

LA GREFFIERE.

Oh qu'oui. Je m'en vais lui faire prendre de bons consommez, de bons potages, & j'ai déja dit qu'on lui fist de la tisanne, de la tisanne, Comtin.

LE COMTE.

De la tisanne à moi, Madame.

LA GREFFIERE.

Oui, Comtin, pour vous rafraichir. Laissez-moi gouverner vôtre santé, vous sçavez combien je m'y intereſſe.

LE COMTE.

Je vous suis bien redevable, Madame, Maugrébleu de l'extravagante avec sa tisanne.

L'OLIVE.

Pour moi, Madame, comme ma santé ne vous est pas si chere, ibme faudra du vin, s'il vous plaît, & en quantité pour me rafraichir.

LA GREFFIERE.

Tu ne manqueras de rien, ne te mets pas en peine.

SCENE VI.

LA GREFFIERE, LE COMTE, LE MAGISTER, L'OLIVE.

LE MAGISTER.

MAdame, vela les filles & les garçons du Village avec les Menestriers qui s'assemblont sous l'Orme, & qui s'en allone faire un petit essayement de cette petite soutise que vous

m'avez dit de faire. Hè parguenne venez-vous-en voir ça.

LA GREFFIERE.

Non, qu'ils viennent ici, Monsieur le Magister.

LE MAGISTER.

Ici, soit. Je m'en vais vous les amener. Ça ne sera peut-être pas biau drés l'abord, mais je tâcherons de faire mieux dans la suite.

LA GREFFIERE.

Qu'on nous apporte ici des sièges. Allons, mon cher Comain, prenez place.

LE COMTE.

Comment, Madame, qu'est-ce que c'est que ceci.

LA GREFFIERE.

C'est une petite Fête galante dont je veux regaler vôtre arrivée. Un divertissement de village que je vous ai fait préparer.

LE COMTE.

Pour moi, Madame!

LA GREFFIERE.

Pour vous, pour moi, pour tous tant que nous sommes. La circonstance est heureuse, je me fais un plaisir de la celebrer.

LE COMTE.

Cela est d'une belle ame assurément, & pendant que vous donnerez vos soins aux préparatifs de vôtre Fête, permettez-moi d'aller aussi donner les miens à une petite affaire qui m'inquiéte, & qui ne me laisse pas l'esprit dans une entiere liberté.

LA GREFFIERE.

Allez donc, Comain, mais ne tardez pas à revenir, je vous prie.

LE COMTE.

Non, Madame, lui, moi, l'Olive.

LA

LA GREFFIERE.

Adieu, Comtin.

L'OLIVE.

Adieu, Comtine.

SCENE VII.

LA GREFFIERE *ſeule.*

LE joli petit homme ! il eſt fait pour moi, je ſuis faite pour lui, & c'eſt l'amour aſſurément qui nous a tous deux faits l'un pour l'autre.

SCENE VIII.

Mad. BLANDINEAU, LA GREFFIERE.

Mad. BLANDINEAU.

MA chere ſœur que je vous embraſſe, je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir Comteſſe, félicitez-moi d'être Baronne.

LA GREFFIERE.

Vous êtes Baronne, ma chere ſœur !

Mad. BLANDINEAU.

Oui, ma chere Comteſſe, c'eſt une affaire faite. Monſieur Blandineau vend ſa Charge, & il donne quarante mille francs de la Baronnie de Bois-tortu. Le marché eſt conclû, je ne ſuis plus Madame Blandineau, je ſuis la Baronne de Bois-tortu à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIERE.

Mais cela eſt fort joli, cela eſt fort gracieux, ma ſœur ; ma ſœur la Baronne, vôtre ſœur la Comteſſe en eſt ravie, & voila nôtre famille fort illuſtrée, au moins.

Mad. BLANDINEAU.

Nôtre couſine l'Eleuë mourra de chagrin, Madame la Subſtituë en pendra, nous aurons ce ſoir à nôtre ſouper des viſages bien triſtes.

LA GREFFIERE,

Il faut tenir ſon rang, s'il vous plaît, Madame la Baronne. Aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette Bourgeoiſie là, je vous le demande en grace.

Mad. BLANDINEAU.

Oh, voila qui eſt fini, je vous l'accorde, Madame la Comteſſe.

LA GREFFIERE.

Monſieur Naquart épouſe Angelique, ſi nous pouvions auſſi le faire quitter! C'eſt un fort bon homme, & qui merite aſſez de devenir de qualité,

Mad. BLANDINEAU.

Il en ſera, je vous en répons. Il eſt en marché d'un Marquiſat, lui.

LA GREFFIERE.

D'un Marquiſat, ma ſœur, d'un Marquiſat! Mr. Naquart Marquis! Mr. le Marquis Naquart, cela ſeroit fort plaiſant ; mais ce nom-là, ma ſœur, n'eſt point fait pour avoir un titre.

On entend une ſimphonie.

SCENE IX.

Mad. BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

TOut nôtre monde eſt là, Madame, mais comme vela Mr. le Tabellion qui vient avec groſſe compagnie vous aporter à ſigner queuque choſe, afin de n'être pas interrompus, & de ne pas interrompre, j'attendrons que cela ſoit fait, ſi bon vous ſemble.

LA GREFFIERE.

Cela ne tardera pas à l'être, depêchons.

SCENE DERNIERE.

Mr. & Mad. BLANDINEAU, Mr. NAQUART, LA GREFFIERE, ANGELIQUE, LE COMTE, LISETTE, LE TABELLION, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

CEla eſt-il comme il faut, Mr. Naquart.

NAQUART.

J'ai fait pour vous comme pour moi, Madame. Vous n'avez qu'à lire, Mr. le Tabellion.

LE TABELLION lit.

Par devant Baſtien Trigaudinet....

LISETTE.

Hé, fy donc, lire, voila du temps bien employé vraiment : que vous avez peu d'impatience, Madame, vous serez Comtesse une heure plus tard.

NAQUART.

Pour moi, Madame, l'empressement que j'ai d'être vôtre neveu...

LE COMTE.

L'excés de mon amour me fait souffrir avec chagrin le moindre retardement, je vous l'avouë.

LA GREFFIERE.

Ce cher Mouton! Oh, il ne sera pas dit que je sois moins vive que vous, mon cher Comtin, je vous en répons. Donnez, donnez, Mr. le Tabellion. Allons, à vous, Comtin. Signez, Mr. Naquart.

NAQUART.

Je n'y entens pas plus de finesse que vous, je signe aveuglément. Madame.

LA GREFFIERE.

Vous risquez beaucoup, vraiment. Dépêchez, ma niece.

ANGELIQUE.

Je n'éxamine point, ma Tante. Il suffit que ce soit me conformer à vos volontez.

LA GREFFIERE.

Vous prenez le bon parti. Ca, ne signez-vous pas aussi, Monsieur le Baron de Bois-tortu.

BLANDINEAU.

Je n'ai garde de refuser de signer des mariages qui sont si fort selon mon goût, & il y avoit long-temps que je souhaitois de vous voir la femme de Mr. Naquart, & de donner Angelique à Monsieur le Comte.

LA GREFFIERE.

Oh bien, Monsieur, puis qu'il est ainsi, ne

signez

signez donc pas, je vous en avertis; car cela est tout autrement que vous ne souhaitez. C'est Angelique qui est Madame Naquart, & c'est moi qui suis Madame la Comtesse.

LE TABELLION.

Nenni, nenni, Madame, ça n'est pas comme ça. Quoi que je ne soyons que Notaire de village, je ne faisons point de si grosse bevûe.

LA GREFFIERE.

Comment, cela n'est pas comme cela? Vous êtes un sot, Mr. le Tabellion, cela est comme je vous le dis.

LE TABELLION.

Hé, non, Madame, la peste m'étouffe.

LA GREFFIERE.

Ouais, voici qui est admirable, Lisette.

LISETTE.

Vous avez tort de disputer, Madame. Il le sçait mieux que nous, c'est lui qui a fait les Contracts, une fois.

LA GREFFIERE.

monsieur Naquart.

NAQUART.

C'est un qui-proquo, Madame, une méprise, & cela sera difficile à rectifier.

LA GREFFIERE.

Difficile tant qu'il vous plaira, monsieur le Comte, ni moi, ni vous, nous ne serons point les dupes d'un *qui proquo* sur ma parole. N'est-ce pas Comtin?

LE COMTE.

Non, Madame, je n'en serai point la dupe; mais j'en profiterai, s'il vous plaît.

LA GREFFIERE.

Comment vous en profiterez, petite perfide; est-ce bien, profiter que de me perdre?

NAQUART.

Je ne compte pas comme cela moi, Madame, & je serai tout mon bonheur de vous posseder.

LA GREFFIERE.

Oh, vous ne me poſſederez point, mr. Naquart, vous avez beau faire, vous ne me poſſederez point, je vous en répons.

BLANDINEAU.

Vous venez de ſigner le contraire.

LISETTE.

Eſt-ce que vous voudriez que mr. le Tabellion eût l'embaras de récrire tout cela, madame.

LE TABELLION.

Ce ſeroit bien de la peine, au moins, madame Naquart, ce ſeroit bien de la peine.

LA GREFFIERE.

Madame Naquart! On m'appelleroit madame Naquart, j'aimerois mieux être morte.

NAQUART.

Si c'eſt que le nom qui vous chagrine, on vous appellera madame la Comteſſe ſi vous voulez. La terre de mr. le Comte eſt à moi, je la lui rends, aprés ma mort je lui aſſure tout mon bien, vous avez aſſuré le vôtre à vôtre niéce, ils peuvent bien vous ceder un titre qui vous fait plaiſir.

LE COMTE.

Trés-volontiers, monſieur, vous êtes le Maître.

LA GREFFIERE.

C'eſt un accommodement qui change la choſe, & pourvû que j'aye un équipage, & que vous ne loyez plus Procureur....

NAQUART.

Vous ſerez contente, madame.

LA GREFFIERE.

Je veux trois grands Laquais des mieux faits de Paris.

NAQUART.

Vous en prendrez quatre, ſi bon vous ſemble.

LA GREFFIERE.

Nous logerons enſemble, madame la baronne, mad-

Mad. RLANDINEAU.

Et nous prendrons un Suiſſe à frais communs, Madame la Comteſſe.

LA GREFFIERE.

Oh, pour cela oui, très-volontiers. Je le ſçavois bien que je ferois de qualité, & que je ferois figure. Vous me regretterez, petit vilain, vous me regretterez, mais je ferai bien-tôt veuve. Allons, monſieur le magiſter, voyons vôtre petite bagatelle en attendant le ſouper, & quand on aura ſervy, que le maître d'hôtel de ma ſœur la Baronne nous avertiſſe en cérémonie.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

Pluſieurs Païſans & Païſannes conduits par le Magiſter viennent répeter la Fête que Madame la Greffiere a commandée.

PREMIERE PAYSANNE.

Célebrons l'heureuſe Greffiere,
Qui lors que le ſiecle prend fin,
Se fait pour le ſiecle prochain,
Comteſſe de la Naquardiere.

Le beau deſtin !
Que de nobleſſe !
Que de jeuneſſe !
De quelle viteſſe,
Greffiere, Comteſſe,
Fera ſon chemin ?

Entrée de quatre Païſannes.

UN PAYSAN.

Que la fin de ce ſiecle eſt belle
Pour quiconque a bonne moiſſon,
De bon vin, Maîtreſſe fidelle,
Et des piſtoles à foiſon.

Entrée de Païſans & de Païſannes.

LE PAYSAN.

Bourgeoiſes charmantes,

Ne

Ne croyez pas
Être moins brillantes
En simple damas ;
De jeunes fillettes,
Aimables, bien-faites,
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs grisettes
Bien plus de fracas,
Que de vieux appas
En or de Ducats.

Entrée de Païsans.

PREMIERE PAYSANNE.

Que sur nôtre simplicité
Chacun se forme & se modele ;
Toute nôtre felicité
Vient de cette simplicité.
Parure, attraits, gloire & beauté,
Nous trouvons toujours tout en elle.
Que sur nôtre simplicité
Chacun se forme & se modele.

LE PAYSAN.

Que les Maris seroient contens
De voir leurs femmes en grisettes.
Le bon exemple ! ô l'heureux temps !
Que les maris seroient contens.
Moins les habits sont éclatans,
Plus les fredaines sont secrettes.
Que les maris seroient contens
De voir leurs femmes en grisettes.

SECONDE PAYSANNE.

Si l'on ne vous a pas quitté,